


BERKELEY
LIBRARY
UNIVERSITY OF
CALIFORNIA


EX·LIBRIS·LIECHTENSTEINIANIS

LETTRES

DE

LA MARQUISE DU DEFFAND

A

HORACE WALPOLE.

TOME III.

PARIS; IMPRIMERIE DE GAULTIER-LAGUIONIE,
HÔTEL DES FERMES.

LETTRES

DE

LA MARQUISE DU DEFFAND

A

HORACE WALPOLE,

DEPUIS COMTE D'ORFORD,

ÉCRITES DANS LES ANNÉES 1766 A 1780; AUXQUELLES SONT JOINTES

DES

LETTRES DE MADAME DU DEFFAND A VOLTAIRE,

ÉCRITES DANS LES ANNÉES 1769 A 1775.

PUBLIÉES D'APRÈS LES ORIGINAUX DÉPOSÉS A STRAWBERRY-HILL.

NOUVELLE ÉDITION

AUGMENTÉE DES EXTRAITS DES LETTRES D'HORACE WALPOLE.

TOME TROISIÈME.



A PARIS,

PONTHIEU ET Cie, LIBRAIRES,

AU PALAIS-ROYAL;

LEIPZIC, MÊME MAISON DE COMMERCE.

1827.

LETTRES

DE

LA MARQUISE DU DEFFAND

A

HORACE WALPOLE.

LETTRE CLXIX.

Lundi 20 septembre 1773.

Qu'importe d'être fermier ou auteur? cela est égal pourvu qu'on s'amuse; c'est de votre propre choix, sans intérêt particulier, que vous vous êtes fait fermier; votre vanité en est satisfaite; ainsi vous n'êtes point à plaindre [1].

[1] M. Walpole était alors fort occupé à arranger les affaires de son neveu George, comte d'Orford, qui avait un dérangement d'esprit, et se trouvait sous surveillance. M. Walpole a donné à Mme du Deffand le récit suivant de ses nouvelles occupations.

« Milord Orford ne me laissera pas le temps d'écrire. Je quitte « le métier d'auteur pour celui de bailli. Mes songes ne me pré- « senteront plus un château d'Otrante. C'est triste de troquer des « visions contre des comptes. Je m'étais fait un monde qui ne « ressemblait en rien à celui des affaires. Hélas ! il faut apprendre

Je n'ai jamais compris que cette lettre de madame de Sévigné [1] méritât aucune attention, et surtout l'honneur de l'impression; ce n'est point par fausse modestie, vous en avez reçu de moi plusieurs que j'aurais cru valoir mieux; mais on est, à ce que je vois, mauvais juge de soi-même.

Je ne comprends pas que vous ne compreniez pas ce qui m'a fait mettre tant d'énergie à mes craintes sur madame de Grammont; heureusement qu'elle se porte bien, mais si elle était morte (je le répète encore), que serait devenu Chanteloup? la sorte d'ivresse qui soutient le grand-papa se serait dissipée, l'affluence de monde aurait cessé, l'ennui aurait succédé, et ce qui paraît l'occuper beaucoup aujourd'hui, l'agriculture, les troupeaux, enfin toutes les occupations champêtres, pour lui n'auraient plus eu de charmes. Quand le cœur n'est pas satisfait, tout cesse d'être agréable. La grand'maman s'en serait bientôt aperçue; et quel chagrin, et quel ennui

« des choses utiles. Mes tablettes ne contiennent que des comptes « de bœufs, de moutons, de chevaux de course et de leur généalogie; des réparations à faire, des fermes à louer, des hypothèques, des greniers à bâtir, des consultations à faire, des « procureurs à voir. Ah! quel chaos! je ne me connais plus. »

[1] Elle parle de la lettre, accompagnée d'une tabatière, qu'au nom de madame de Sévigné elle avait envoyée à M. Walpole, et qu'il avait imprimée dans son catalogue de Strawberry-Hill.

cela aurait-il répandu sur le reste de sa vie! Elle jouit actuellement du partage, et se flatte peut-être de quelque préférence; elle aurait bientôt cessé de se flatter; j'aurais souffert de la savoir dans cette situation, et j'aurais peut-être eu le bon cœur de l'aller trouver; me voilà à l'abri de cette tentation, et fixée dans mon tonneau pour le temps qui me reste.

Vous avez une très-fausse idée de l'*Éloge de Colbert*[1]: l'auteur n'est point un bel esprit, il

[1] M. Walpole, dans sa lettre, avait d'avance jugé le premier succès littéraire de Necker, ainsi: « J'ai bien peu de curiosité sur « l'Éloge de Colbert. En premier lieu, je n'aime pas de telles fadeurs apprêtées de longue main; en second, je n'ai pas le goût « des discours philosophiques et académiques : des dissertations « sur le commerce, par un homme qui n'y entend rien, m'ennuieront; de grandes phrases pour décorer et rendre intelligibles des choses fort communes, me paraîtront pédantesques et « pleines d'affectation. On prétendra faire la critique de Louvois, « et on aura le dessein de faire la satire de quelque ministre vivant. « On ajoutera les éloges de la czarine, du roi de Prusse, du roi « de Suède; et je n'ai pas envie de lire la flatterie dans la bouche « des prétendus philosophes : qu'on les paie, cela doit leur suffire. Il n'y a que Voltaire qui se fait encore lire, malgré tout « ce qu'il a fait d'indigne. Envoyez-moi son Épître à Marmontel. « Je vous dispense de la réponse, que certainement je ne lirai « point. On est venu à bout, chez vous, de rendre la raison aussi « absurde que l'ancien galimatias des écoles, et la morale aussi « fatigante que les controverses sur la religion. On prêche dans « l'opéra comique, et les romans parlent agriculture. On fait « regretter l'ennuyeux Calprenede. Voltaire lui-même prêche, « comme chef de secte, contre le bon goût, tant son enthousiasme « le rend atrabilaire, et des fois mauvais plaisant. Il ne prise, et

j'eusse d'autres motifs que l'amitié et l'intérêt que je prends à la grand'maman. Je trouve la duchesse de Grammont aimable, mais je ne m'avise pas de l'aimer.

Voici une épigramme qu'on dit être de Voltaire [1] :

C'en est donc fait, Ignace, un moine vous condamne,
C'est le lion qui meurt du coup de pied de l'âne [2].

Ne la trouvez-vous pas jolie?

LETTRE CLXX.

Paris, 26 septembre 1773.

Je viens d'écrire à mes évêques d'Artois pour qu'ils sollicitent l'intendant M. d'Agay, en faveur de votre milady [3]. Je parlai hier à madame de

[1] A l'occasion de la destruction des jésuites par le pape Ganganelli, qui était moine lui-même.

[2] Voltaire faisait de meilleures épigrammes.

[3] Lady Fenouillet. M. Walpole rend compte à madame du Deffand, dans sa lettre de juin 1773, de la faveur qu'il sollicitait pour sa protégée. « Un ancien ami m'a recommandé, en mourant, « une sienne maîtresse et des enfants dont je suis une espèce de « tuteur. Cette femme se maria à un gentilhomme, et s'en sépara « l'année après. Elle s'est établie à Calais par économie, et pour « élever ses filles au couvent. Elle se conduit très-sagement et

Mirepoix; elle fut fort surprise que M. de Monteynard ne lui ait pas tenu parole; elle me demanda un nouveau mémoire; elle ne le lui donnera pas sitôt, parce qu'elle n'ira point à Versailles avant le départ pour Fontainebleau, qui sera le 4 d'octobre; elle est occupée de madame de Craon qui vient d'accoucher d'un garçon. Elle a certainement beaucoup d'envie de vous obliger, et d'elle-même elle a imaginé d'agir auprès de M. de Croui qui est gouverneur de Calais, et qui pourra peut-être être plus utile que M. de Monteynard. Ce ministre dans ce moment-ci est fort occupé de ses propres affaires, et ainsi que votre milady, il craint beaucoup un déménagement. Le comte de Broglio est obligé d'en faire un auquel il ne s'attendait pas : il était nommé pour aller recevoir la future comtesse d'Artois au Pont de Beauvoisin; il avait demandé la permission de partir un mois auparavant pour aller à Turin faire sa cour au roi de Sardaigne;

« très-honnêtement, voit la meilleure compagnie de la ville, en « est aimée et respectée : son banquier vient de mourir. Il fallait « passer à Londres pour avoir le consentement de son mari à un « nouvel arrangement de ses affaires. Elle est ici. On voudrait « donner son hôtel, qui est grand, beau et à bon marché, au « nouveau commandant de la place. Elle en a écrit à M. de Monteynard, qui lui a fait une réponse très-honnête, mais sans « démordre totalement. Elle croit que la protection pourrait la « sauver. Tout ce qu'elle demande, c'est de garder sa maison jus« qu'à la fin de son bail, c'est-à-dire deux ans et demi. »

les Broglio sont Piémontais. N'ayant point reçu de réponse de M. d'Aiguillon, il lui écrivit mercredi dernier pour lui en faire quelques reproches; sa lettre lui a déplu, il l'a portée au roi, et jeudi matin elle fut lue en plein conseil. Le vendredi, sur le midi, il reçut la visite de M. de La Vrillière qui lui apporta une lettre de la propre main du roi [1], qui lui ôte sa commission, et l'exile dans sa terre de Ruffec qui est à cent vingt lieues d'ici, entre Poitiers et Angoulême; il part ce soir. Cette aventure ne m'est pas agréable.

[1] La lettre finissait dans les termes suivants.

« M. le comte de Broglio, vous devez bien penser que, d'après « la lecture qui m'a été faite de votre lettre, non-seulement vous « n'irez pas à Turin, ni au Pont de Beauvoisin, mais vous vous « rendrez à Ruffec, où vous resterez jusqu'à ce que vous receviez « de nouveaux ordres de ma part, ou de mes ministres, très-auto- « risés à cet égard. Ne répondez point à ma lettre, et partez pour « Ruffec le plus tôt possible. » — C'est à l'occasion de cet exil de M. le comte de Broglio, avant qu'il eût commencé à exécuter la mission dont il était chargé, que le duc de Choiseul dit de lui : *Il prend le ministère par la queue.* Le comte de Broglio mourut en 1781 dans une espèce d'oubli, après avoir dirigé pendant long-temps le ministère, sénat de Louis XV.

LETTRE CLXXI.

Paris, dimanche 3 octobre 1773.

Croyez-vous que je vous soupçonne de vanité, et que je puisse penser qu'elle soit le principe de vos actions? non, en vérité, je ne le pense pas, je vous connais mieux que cela. Vous n'avez ni affectation ni ostentation; vous ne recherchez point la gloire, vous vous contentez de la considération que vous méritez; vous craignéz souverainement le blâme, et plus que toute chose, le ridicule. Mais dites-moi, je vous prie, dans quel état est M. votre neveu. Le dérangement de sa tête n'est-il pas l'effet du dérangement de sa santé? peut-il guérir? et s'il vit long-temps, serez-vous toujours son intendant? resterez-vous toujours chargé de diriger son bien, de la recette, de la dépense, et de tous les soins domestiques? Vous êtes le chat de la fable, et M. votre frère le singe: il mange ou mangera les marrons que vous lui tirerez du feu [1]; cela lui est fort commode.

La mort de M. Taaffe m'a surprise; il y a quinze

[1] Sir Édouard Walpole, comme frère aîné de M. Walpole, était le plus immédiat héritier du titre et des biens du lord Orford.

ans qu'elle m'aurait fâchée; sa demoiselle est, dit-on, assez malade [1]. Madame Duplessis-Châtillon est morte ce matin; je crois que vous ne la connaissiez pas, je ne vivais pas beaucoup avec elle.

Le grand abbé s'en retourne aujourd'hui à Chanteloup; il a été trois semaines ici, ce qui m'était fort agréable; il y a presque autant de temps que Pontdeveyle est à l'Isle-Adam, il ne parle point encore de son retour. L'exil de M. de Broglio me fâche infiniment, je vivais beaucoup avec lui. Tout le monde va partir pour Fontainebleau, et d'ici au mois de décembre je serai presque sans compagnie. Les Caraman resteront à Roissy jusqu'à la fin de novembre. Madame de Luxembourg passera ce mois-là à Chanteloup; si je pouvais bien dormir, je me consolerais de tout; mais passer les jours dans la solitude, et les nuits dans l'insomnie, c'est un peu trop.

J'ai eu la visite de madame de Viri, et pen-

[1] M. Taaffe était Irlandais, frère du lord Taaffe, qui avait vécu long-temps en France. Il avait été un grand admirateur de mademoiselle de Lespinasse, pendant qu'elle demeurait avec madame du Deffand; et il existe encore, dans les papiers de cette dernière, des lettres qui lui furent écrites par M. Taaffe, exprimant à la fois les sentiments qu'il a portés à mademoiselle de Lespinasse, et sa reconnaissance pour la conduite que madame du Deffand a tenue envers elle. Ces lettres prouvent que, dans cette occasion du moins, madame du Deffand montra pour elle toute l'affection, toute la prudence et tous les soins d'une mère.

dant qu'elle me parlait, je lui trouvais une ressemblance; quand elle partit, mademoiselle Sanadon me dit qu'elle, et une femme qui était auprès d'elle, lui en trouvaient une : ne dites pas qui, m'écriai-je..... c'est mademoiselle Bagarotty; c'était la même. Voilà qui est bien mal conté; cela fut plaisant, et cela ne vous le paraîtra pas.

Je n'entends plus parler des lettres de madame de Sévigné. Je compte sur la parole que m'a donnée M. de Toulouse que j'aurai les premiers exemplaires. Les nouveaux livres ne paraissent guère qu'après la Saint-Martin.

Vous trouverez dans l'Éloge de Colbert quelquefois de l'affectation dans le style, des pensées obscures et trop métaphysiques, c'est un hommage que l'auteur a cru devoir à l'académie; ce n'est pas le genre de son esprit; il a beaucoup d'esprit, de naturel, d'idées et de sentiment. La plupart des encyclopédistes s'élèvent contre son discours; il a mille fois plus de bon sens qu'eux, beaucoup plus de justesse, et infiniment moins d'orgueil. Ne manquez pas, je vous prie, de faire lire ce discours à M. Burke; je voudrais savoir ce qu'il en pensera; je suis encore plus curieuse de savoir votre jugement.

Je vous dirai que j'aime assez le Caraccioli; il a de la candeur, de la franchise et de la noblesse; il est divertissant, et puis il se plaît avec

moi, il me tient fidèle compagnie. Le roi le traite fort bien. L'autre jour le roi lui parlait de Naples, et disait qu'il y avait beaucoup d'insectes et de volcans. Oui, sire, cela est vrai; et en Angleterre il n'y a ni insectes, ni volcans, ni *loups*, ni *moines;* il dit tout ce qui lui passe par la tête, et il est fort à la mode ici.

M. d'Aranda[1] n'a encore vu personne; il s'est trouvé trop petitement logé dans la maison de son prédécesseur, qui avait avec lui femme et enfants, et lui, d'Aranda, est tout seul; il prend la maison de M. de Brunoi, rue des Petits-Champs, qu'il loue 22,000 livres.

Vous oubliez de me parler de la veuve de M. de Kingston[2], je serais curieuse du procès.

Milady Spencer est retournée chez vous; c'est positivement une dame du grand monde, elle en a toutes les dimensions.

[1] Ambassadeur d'Espagne en France.

[2] Feu la duchesse de Kingston.

LETTRE CLXXII.

Paris, 9 octobre 1773.

Non, non, je ne trouve pas votre lettre trop longue, *et je n'aurais pas été plus contente si elle avait été plus petite;* ah! vous le savez bien. Comme vous n'êtes point comme le Craufurd (que vous peignez parfaitement), je ne vous donnerai point de louanges; mais je ne me refuserai pas de vous dire que je m'applaudis de vous avoir toujours parfaitement bien jugé. Votre lettre confirme et augmente l'opinion que j'ai eue d'abord, et que j'ai toujours continué à avoir de votre esprit et de votre caractère. Il est impossible de mieux analyser un ouvrage[1], et

[1] *L'Éloge de Colbert*, par M. Necker, dont M. Walpole avait dit : « Je trouve l'Éloge l'ouvrage d'un homme d'un très-bon « esprit, et d'un homme de bien, pas fort éloquent. Il y a des « endroits obscurs et trop pressés; et quoiqu'en général l'auteur « se sauve du galimatias clinquant d'aujourd'hui, il donne quelque- « fois trop dans les phrases abstraites qui sont en usage, et qui ne « se trouvent jamais dans vos bons auteurs. En général, le dis- « cours est trop long, et surtout la première partie, qu'il aurait « pu rendre plus courte, sans peser tant sur ce qu'il veut établir. « Excepté le Phaéton, les comparaisons sont belles et justes. La « quatrième partie est infiniment belle, touchante, attendrissante

je suis bien tentée de vous lire à l'auteur, ce que je ne ferai pourtant pas sans votre permission.

Nous aurons, à ce que j'espère, les lettres de madame de Sévigné plus tôt que je ne pensais; il faudra chercher quelques moyens pour vous les envoyer. Je compte avoir bientôt un conte de Voltaire, dont le titre est le *Taureau Blanc*; il n'est point imprimé, je le ferai copier et je vous l'enverrai; l'idée en est assez plaisante. Je n'approuve pas votre jugement sur les vers de

« même, bien pensée, et, à peu de choses près, claire comme les « bons auteurs. Somme totale, l'auteur me paraît un bon citoyen, « homme assez profond, mais pas un génie assez versé dans son « métier. Il ne frappe pas, mais il développe. Il persuade plus « qu'il ne charme; et à force de détails, il laisse à soupçonner « qu'il ne s'est pas trop persuadé. Il a l'air d'excuser les fautes de « Colbert comme s'il demandait qu'on lui en tînt compte comme « des bienfaits. La protection des arts, des modes, des inutilités, « tient lieu à Colbert de mérite. Il aurait mieux valu dire la vérité, « que Colbert combattait le penchant de Louis pour la guerre, en « servant son goût pour la magnificence. Sully n'aimait que le « bien; il osa combattre les goûts de son maître. Il est vrai que « c'est Henri IV qui gagne sur Louis XIV plus que Sully sur Col- « bert. Sully connaissait la belle ame, le bon esprit de Henri, et « se confiait aux retours du roi sur lui-même. Colbert, plus cour- « tisan par nécessité, détournait les faiblesses de Louis plus qu'il « ne les choquait, et se contentait de faire un bien médiocre pour « sauver à la patrie un mal horrible. Pour les bien juger, il fau- « drait que Sully fût le ministre de Louis, et Colbert de Henri. « Louis eût craint et haï Sully : il resterait à voir si son austère « vertu se fût pliée aux manéges adroits et bien intentionnés de « Colbert. Je doute que Colbert eût eu la fermeté de Sully vis-à- « vis Henri IV. »

Voltaire[1]; ils ont une facilité que n'ont point ceux de Marmontel.

Je dicte cette lettre étant à ma toilette; je me suis levée à six heures du soir, ce qui m'arrive fréquemment, reprenant le jour le sommeil que je ne puis avoir la nuit, et il se trouve par là que n'ayant nulle affaire, je n'ai pourtant le temps de rien. Je vous dis adieu jusqu'à dimanche, que je me propose de vous écrire une plus longue lettre.

Toute réflexion faite, je ne lirai point à l'auteur de l'Éloge de Colbert ce que vous m'en écrivez; tout auteur est archevêque de Grenade.

LETTRE CLXXIII.

Dimanche 25 octobre 1773.

Je me mourais de peur de n'avoir pas de vos nouvelles, et encore plus d'en avoir de mauvaises. Je ne trouve pas celles-ci trop bonnes, mais elles me calment sur de plus grandes inquiétudes; votre

[1] Son *Épître à Marmontel*. M. Walpole en porte le jugement ci-après : « Les vers de Voltaire sont à faire pitié, et ne seraient pas « même passables si Marmontel les avait faits. Les siens sont meil- « leurs, mais à bâtons rompus, et la chute fort mauvaise. »

faiblesse et vos souffrances m'affligent beaucoup, mais je ne veux vous en rien dire. Je suis fort touchée du soin que vous voulez bien avoir de me donner de vos nouvelles, c'est un baume qui guérit toutes mes blessures.

Je voudrais pouvoir vous mander quelque chose qui vous amusât, je ne sais que le testament de M. d'Ussé qui puisse vous divertir un peu. Vous rappelez-vous de l'avoir vu chez le président ou chez madame de Rochefort? c'était un vieillard de mon âge, distrait, ennuyeux, assez fou, et qui avait de l'esprit, grand partisan de mademoiselle de Lespinasse. Il lui laisse le Dictionnaire de Moreri, nouvelle édition; à madame de Choiseul-Betz, son violon; à madame Rondet, ses chenets, pelle et pincette; à M. le duc d'Aumont, son pupitre; à Pontdeveyle et à d'Argental, ses livres de musique, etc. Je n'en ai pas retenu davantage.

J'attends un petit ouvrage de Voltaire, je vous l'enverrai dès que je l'aurai reçu; c'est une épître à Horace; on dit qu'elle est fort jolie. Il y a un autre Horace qui n'en reçoit pas d'aussi bonnes, mais il doit être bien sûr de n'en jamais recevoir qui puissent le fâcher; pour ne pas l'ennuyer, c'est une autre affaire; je n'en répondrais pas.

Mon projet est de vous envoyer toutes sortes

de rapsodies par M. Craufurd; je ne pénètre pas ce qui le retient ici si long-temps; ce n'est certainement pas parce qu'il s'y amuse. Il s'ennuie à la mort, et prétend toujours être fort malade; il n'y a jamais eu deux êtres plus différents que vous et lui. Je le vois tous les jours; je me crois un prodige de raison en comparaison de lui.

Il y a bien peu de monde à Paris; Fontainebleau en enlève la plus grande partie; il en reste encore dans les campagnes particulières, et dans celles des princes. Je ne sors point, je soupe presque tous les jours chez moi; et sans votre maudite goutte, je serais tranquille, et assez contente; je m'en rapporte à votre amitié pour avoir de vos nouvelles, rapportez-vous-en à la mienne pour ouvrir mes lettres à tout jamais sans trouble et sans crainte.

Adieu jusqu'à mercredi.

LETTRE CLXXIV.

Paris, le 30 octobre 1773.

Il y a ici grande disette d'Anglais; le dernier de ma connaissance part demain pour Naples, mais on m'a dit que M. Saint-Paul venait aujour-

d'hui à Paris; je le ferai prier de passer chez moi, je lui donnerai le *Taureau Blanc*, et il vous le fera tenir. Je serai trompée si cet ouvrage est de votre goût. Je ne hais pas non plus que vous les contes de fées, mais il faut qu'ils aient quelque suite, et non pas le décousu des rêves. On ne sait ce que celui-ci veut dire; il a la prétention de l'allégorie, et l'on n'en peut rien conclure. Tout le projet qu'on peut lui supposer, c'est de démontrer que la Bible et la fable ont une parfaite conformité. Belle découverte!

L'abbé me mande qu'on a pris à Chanteloup le diable dans un piége, qu'il est de la grandeur d'un chat, il a la peau d'un tigre, la queue d'un makis, le museau d'une fouine, qu'il put à renverser; l'abbé l'a interrogé, et comme il n'a rien répondu, il en conclut qu'il est un sot, et se confirme dans l'opinion qu'il a toujours eue, que le diable n'a pas l'esprit qu'on lui suppose. Cet abbé est un trésor, il n'y a pas de sorte d'esprit qu'il n'ait; c'est le vrai bonheur de la grand'-maman; lui seul supplée et remplace parfaitement les différentes compagnies; on n'en regrette aucune. Ils sont seuls actuellement, eh bien! ils ne désirent personne. Madame de Luxembourg y va mardi sans madame de Lauzun, qui reste pour le mariage[1]; on consentirait qu'elle l'at-

[1] Le mariage du comte d'Artois.

tendît pour partir avec elle, mais l'ennui, l'ennui en ordonne autrement; elle n'aurait pas à Paris des soupers pour les sept jours de la semaine, et puis c'est du bon air de rendre des soins, quoiqu'on sache intérieurement qu'ils ne sont point désirés, et qu'on n'a point en soi le sentiment qui y entraîne.

Le monde, chère Agnès, est une étrange chose. Il est plus instructif que tous les livres passés, présents et à venir; personne n'en a achevé ni n'en achèvera la lecture; la vie la plus longue en laisse encore bien des pages. Pour moi, qui, malgré la vieillesse, n'en suis pour ainsi dire qu'au commencement, je n'ai pas la curiosité d'aller beaucoup plus loin.

La Bellissima partit jeudi dernier pour aller au-devant de la princesse [1]. Dans le premier carrosse, elle et madame de Bourbon-Busset, ci-devant dame Boucault; dans le second, la duchesse de Quintin, ci-devant comtesse de Lorge, et madame de Creney; vingt ou vingt-cinq voitures composent la marche. Vous me dispenserez de tous les détails. La Bellissima sera, je crois, bien empêtrée dans tout ce qu'elle devra faire; mais Dieu l'assiste, je ne m'en soucie guère.

On ne résout rien à la cour, on annonce tous les jours des changements pour le lendemain, et

[1] La princesse Thérèse de Savoie, comtesse d'Artois.

ils n'arrivent point. On me dit hier que les diplomatiques reviendraient sept ou huit jours avant la fin du voyage. Madame de Mirepoix et les Beauvau pourront bien en faire de même; à la bonne heure; mais j'attends tout cela avec patience, je m'accoutume à la paresse, et je mets en pratique une chanson que je fis il y a trois ou quatre mois, que je ne vous ai point envoyée, 1° parce que je ne la trouve pas bonne, et puis parce que vous me soupçonnez toujours des desseins, ce qui me choque infiniment, parce que je les ai tous abdiqués, abjurés, et que rien n'est plus certain que je n'en formerai de ma vie. Après cette protestation, je puis vous dire ma chanson, sur l'air *des trembleurs*.

Êtes-vous sexagénaire,
Cessez de prétendre à plaire,
Crainte de l'effet contraire,
Et d'éprouver des dégoûts.
Pour adoucir la tristesse,
Compagne de la vieillesse,
Livrez-vous à la paresse,
Et ne comptez que sur vous.

LETTRE CLXXV.

Mardi 2 novembre 1773.

Je viens de relire votre lettre dans l'intention d'y répondre; c'est une entreprise, il faut marcher droit et craindre de s'égarer; je m'en tirerai comme je pourrai.

Rien n'est si bien écrit, ni si bien démêlé que la peinture que vous me faites de votre caractère [1]. Ce que vous ne croirez pas, c'est que j'y aie reconnu le mien, c'est-à-dire dans ce que vous regardez comme de grands défauts, et qui le sont en effet en moi, mais qui deviennent en

[1] « Vous louez mon courage *; ah! je n'en ai guère. Je suis « colère et timide; je n'ai aucune présence d'esprit; il me faut du « temps pour me calmer et pour me donner du jugement. Je suis « bien petit à mes propres yeux. Je fais le fier mal à propos, le « souple avec plus mauvaise grace encore. Tantôt c'est la ven- « geance qui me séduit, et tantôt la finesse. Mon Dieu! quelle « misère que l'ame de l'homme! Toutes réflexions faites, je rends « grace au ciel de n'avoir pas été monarque ou grand homme : « la flatterie m'eût séduit; je me serais cru très-capable; j'aurais « été despote par droiture, ou fripon par indignation; j'aurais « méconnu les hommes ou moi-même. Hélas! c'est bien tard que « je fais mon éducation! Dieu merci, j'ai un maître sévère; et « c'est moi-même. »

* Ceci avait rapport à l'arrangement des affaires de son neveu George comte d'Orford.

vous des occasions, pour ainsi dire, d'exercer et de mettre en valeur toutes les vertus que je n'ai pas, la force et le courage. Vous vous troublez, et vous ne voyez pas dans le premier moment tout ce que la réflexion vous fait apercevoir après. Ah! je suis de même, je ne sais jamais que le lendemain ce que j'aurais dû dire et faire la veille. Les fautes que je fais en conséquence me découragent; je prends des résolutions, je n'ai pas la fermeté d'en tenir aucune; je n'estime personne, et ne puis me passer de ceux que je méprise; je ne cesse de désirer, de chercher des appuis, des soutiens, sachant bien que je n'en trouverai jamais; que tous les hommes ne sont que vains et personnels, que les meilleurs sont ceux qui ne sont pas envieux et méchants, et qui ne sont qu'indifférents.

Ne voilà-t-il pas que je parle de moi! c'est ce que j'avais résolu de ne point faire.

Vos idées sur l'ennui sont fort différentes des miennes. Vous vous imaginez n'en être pas susceptible, et je crois que vous l'êtes autant et plus que personne. Vous avez à la vérité plus de ressources qu'un autre pour l'éviter, des goûts, et des talents; mais il est des moments où l'on en est pour ainsi dire abandonné et qu'on se croit dans le néant, et c'est ce qu'on n'éprouve point, quand on a des occupations forcées; tous ceux

qui en ont s'en plaignent, et quand ils n'en ont plus, ils ne peuvent s'accoutumer à s'en passer. Je me souviens d'avoir pensé dans ma grande jeunesse qu'il n'y avait d'heureux que les fous, les ivrognes et les amoureux. Quiconque est à soi-même, livré à la seule faculté de penser, doit être le plus malheureux des hommes. Mais laissons tout cela.

Mercredi 3.

Je reçois dans ce moment des lettres de Chanteloup; je devrais croire y être bien désirée, bien regrettée, bien aimée; mais j'ai perdu la foi, l'espérance, il ne me reste plus qu'un peu de charité; je trouve à l'employer en supportant tout ce qui me choque.

En vous parlant de votre santé, je ne vous ai point donné un conseil que je crois très-salutaire, c'est de vous faire brosser tous les jours avec une brosse un peu rude; rien ne facilite autant la transpiration; je me suis assujettie à cette pratique et je m'en trouve bien.

LETTRE CLXXVI.

13 novembre 1773.

Enfin voilà les lettres de madame de Sévigné. Ce recueil ne fera pas honneur à l'éditeur[1]; il ne suit point l'ordre des dates, sa préface m'a paru plate. En parcourant tous les sujets de ces lettres, il ne dit rien de sa tendresse pour sa fille, c'est ce que j'en admire le plus, et ce qui (malgré ce que vous en dites) vous la fait nommer votre sainte. Les lettres de Corbinelli sont ennuyeuses et communes. Il est ineffable qu'on ait conservé les lettres de madame de Simiane, elles devaient être jetées derrière le feu à mesure qu'on les recevait[2]; ce qu'il y a de bon et d'agréable dans ce recueil, ce sont les lettres à

[1] Toutes les lettres qui se trouvent dans le recueil dont il est question ici, ont depuis été insérées, par ordre chronologique, dans l'édition complète et soignée de la correspondance de madame de Sévigné, publiée par M. de Montmerqué.

[2] M. Walpole dit à ce sujet : « J'ai achevé ma Sévigné. Vous « l'avez très-bien jugée. Nonobstant, je trouve que madame de « Simiane ayant eu quelque chose à dire, l'eût bien dit. Il n'y a « rien qui dépose qu'elle eût des entrailles. Elle ne fait que flat- « ter un intendant pour se faire donner des places pour ceux de « sa suite. Corbinelli ennuie à la mort avec sa plate jalousie pré- « tendue.... Il y en a deux de madame de Sévigné qui sentent « l'ancien style, celles sur Vardes, et sur la mort du grand Condé ;

M. de Pomponne, dont les éditions étaient épuisées, et par conséquent devenues fort rares.

Il y a une petite lettre écrite du Pont-de-Beauvoisin [1] qui fait grand bruit; voici ce qu'elle contient.

« Sire, j'ai vu madame la comtesse d'Artois; « le premier jour elle m'a plu, le second elle m'a « intéressé, ce qui fait que je la mène avec plai- « sir à V. M. »

On attendait la nomination de trois dames, pour joindre aux six déjà nommées; il devait y en avoir deux titrées: au lieu de ces trois, on en a nommé cinq non titrées. Mesdames de Ronçay, de Transe [2], de Bombelles [3], de Fougères [4], et la marquise Du Barri [5], qui est mademoiselle de Fumel.

J'envoie mon paquet à M. Saint-Paul, et je le prie de vous le faire tenir comme il pourra.

« mais ce qui me ravit, c'est un mot, une application la plus heu- « reuse qui fut jamais, c'est où elle console M. de Moulceau de « ce qu'il est devenu grand-père, en lui citant ce mot de la fa- « meuse épigramme de Martial, *Pœte, non dolet*. Voilà ce qui est « unique! Voilà ce qui mérite la canonisation. »

[1] Du marquis de Brancas, qui, après la disgrace du comte de Broglio, avait été nommé ambassadeur pour aller recevoir la comtesse d'Artois sur les frontières de France et de Savoie.

[2] Née la Suze.

[3] Née Macault.

[4] Née de Vaux, fille du maréchal de Vaux.

[5] La femme du plus jeune des trois frères Du Barri, lequel prit ensuite le nom de comte d'Argicourt.

LETTRE CLXXVII.

Lundi 22 novembre 1773.

Vous êtes insupportable; quand vous manquez de prétextes pour être mécontent, vous en supposez. J'ai confié, dites-vous, au Caraccioli ce que vous me dites sur cette personne qui ne vient pas me voir [1]. Je n'en ai parlé ni à lui ni à qui que ce soit. Mon crime a été d'écrire son nom par la poste, et vous en aviez fait autant. On dirait, en vérité (et je commence à le croire), que vous voulez me trouver des torts qui puissent justifier ce que vous êtes dans le dessein de faire. Ce qui m'empêche d'en être absolument persuadée, c'est que, du caractère dont vous êtes, vous ne cherchez point les ménagements, et que quand vous prenez un parti, rien ne vous arrête. Enfin, quoi qu'il en soit, et quoi qu'il en doive arriver, je n'aurai point à me reprocher d'avoir trahi vos secrets, si tant est que vous m'en ayez jamais confié aucun. Je ne parle jamais de vous, j'y pense le moins que je peux; enfin, hors

[1] Madame de Viri, alors ambassadrice de Sardaigne à Paris.

l'indifférence où vous ne m'avez point encore amenée, je me conforme à toutes vos volontés.

Pontdeveyle, depuis sept ou huit jours, a un peu de fièvre toutes les nuits, et une toux à faire trembler; cela ne l'empêche pas d'aller à l'Opéra; il assiste tous les jours à mon thé, et revient encore le soir quand je soupe chez moi, ce qui est presque tous les jours; je suis son infirmerie; je ne m'aperçois pas que l'on me trouve exigeante, et qu'on juge que je veuille qu'on ne soit occupé que de moi, ni que j'ennuie personne par la métaphysique que j'ai en horreur, ni que toutes mes conversations ne soient que d'un seul genre [1]. J'ai sans doute beaucoup de défauts, je crois les connaître, et cette connaissance me rend fort malheureuse. Il faut se corriger, me

[1] M. Walpole avait dit : « Avec tout l'esprit et tous les agréments « possibles, vous ne voulez vous contenter de rien. Vous voulez « aller à la chasse d'un être qui ne se trouve nulle part, et dont « votre usage du monde doit vous dire qu'il n'existe point : c'est- « à-dire, une personne qui vous fût uniquement et totalement « attachée, et qui n'aimât qu'un seul sujet de conversation. En- « core n'est-ce pas un tel, ou un tel; non, c'est quelqu'un, n'im- « porte qui. Il faudrait que ce quelqu'un eût toutes les attentions « d'un amant, sans amour s'entend; toutes les qualités d'un ami, « et cependant qu'il n'eût du goût pour rien, ne devant être oc- « cupé que de vos goûts et de vos amusements. Vous voudriez « qu'il fût un homme d'esprit pour vous entendre, et qu'il n'en « eût point en même temps, sans quoi il lui serait impossible de « soutenir un tel rôle. »

direz-vous; mais vous me dites en même temps que l'on ne se corrige point, et en cela vous dites vrai; nous apportons en naissant nos vices et nos vertus, et conséquemment notre bonheur ou notre malheur; nous n'y pouvons rien changer, et c'est ce qui fait que je me console d'être aussi vieille. Je ne jouis cependant point des avantages de la vieillesse; il faut que je me rappelle mon âge pour que je me croie plus de cinquante ans; la vie paresseuse que par goût je mène, m'empêche de m'apercevoir de ma faiblesse; et mon aveuglement, de voir ma difformité. Tous mes mouvements sont aussi vifs, mais il est vrai que je n'en ai point d'agréables, et qu'ils sont presque toujours produits par des dégoûts et des répugnances. Je vais éprouver s'il est vrai, comme vous le dites, qu'il n'y a de solide que l'amitié d'un chien; j'en ai un depuis cinq ou six jours qu'on dit être le plus joli du monde; il me paraît disposé à m'aimer, mais j'attends à en être bien sûre pour l'aimer à mon tour.

La comtesse d'Artois n'est pas belle, tant s'en faut. Les fêtes ont été admirables; on n'a rien vu de plus beau que le bal paré. Madame de Lauzun a eu le prix de la bonne grace, de la parure et du menuet; la vicomtesse Du Barri, celui de la beauté et de la belle taille; sa tante (la comtesse) a beaucoup de partisans, et la plu-

part des hommes la préfèrent à sa nièce. Toutes ces fêtes sont le sujet des conversations, et les rendent fort monotones.

Elles se termineront demain par le bal masqué; il n'y aura plus que des opéras tous les huit jours, dont le dernier sera le 15 ou 16 du mois prochain. Voilà à peu près tout ce que je sais.

J'apprends dans ce moment la mort de M. de Chauvelin [1]; je n'en sais aucun détail; c'est une perte pour la société.

J'ai bien envie de vous envoyer les vers de Voltaire [2]; il y a long-temps qu'il n'avait rien fait d'aussi bien; si je trouve une occasion, je les ferai partir; s'il n'y en a pas, je pourrai bien les mettre à la poste.

Cette lettre est énorme, il n'y a plus rien à ménager; je vais y ajouter la copie de celle du roi de Prusse à son résident à Rome; on la donne

[1] Le marquis de Chauvelin fut tout-à-coup attaqué de convulsions, et tomba mort pendant qu'il se tenait debout près de la table où Louis XV jouait au piquet. Il avait été ambassadeur de France à Turin, et commanda ensuite l'armée qui fut envoyée en Corse durant l'administration du duc de Choiseul, et dont le succès est connu.

[2] La *Tactique*, dont M. Walpole dit dans sa réponse : « Il y a « de bien jolis vers au commencement de la *Tactique*. Je n'en « saurais dire autant de la conclusion, ni de la matière, qui me « paraît un peu lieu commun. Je n'aime pas non plus le nom de « *M. Guibert*, et ces familiarités qui dégradent la poésie. »

pour vraie; pour moi, je crois qu'elle est à l'imitation de celle de Jean-Jacques; vous me direz si vous le jugez ainsi.

Copie de la lettre du roi de Prusse à l'abbé Colombini, son agent à Rome.

« Abbé Colombini, vous direz à qui voudra « l'entendre, pourtant sans air d'affectation ni « d'ostentation, et même vous chercherez l'oc- « casion de le dire naturellement au premier mi- « nistre, que, touchant l'affaire des jésuites, ma « résolution est prise de les conserver dans mes « états tels qu'ils ont été jusqu'ici; j'ai garanti « au traité de Breslau le *statu quo* de la religion « catholique, et je n'ai jamais trouvé de meil- « leurs prêtres à tous égards: vous ajouterez que, « puisque j'appartiens à la classe des hérétiques, « le saint-père ne peut pas me dispenser de l'obli- « gation de tenir ma parole, ni du devoir d'un « honnête homme et d'un roi. Sur ce, je prie « Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

« *Signé*, FRÉDÉRIC. »

M. Chauvelin est mort d'une apoplexie de sang; on en a trouvé sa tête remplie, et tous les vaisseaux de son estomac dilatés et variqueux; il mangeait énormément; tout le monde le re-

grette, il était positivement l'homme qu'il fallait montrer pour prouver ce que nous entendons par un Français aimable.

LETTRE CLXXVIII.

Dimanche 11 décembre 1773.

Je préviens le facteur; dans cette saison il n'apporte souvent les lettres que vers les quatre heures, et c'est le moment de ma toilette, de mon thé, et de l'arrivée des visites.

Pourquoi ne m'avez-vous point mandé le voyage que devaient faire ici vos neveux, milord Cholmondeley, et un autre, le duc de Glocester? Ils n'ont vu personne, ils se sont contentés de tous les spectacles, de voir la cour sans en être vus, d'aller aux Invalides, et dans quelques campagnes aux environs de Paris. Jamais incognito n'a été mieux observé; on a parlé d'une certaine dame hollandaise; si on a eu raison, vous le savez; je n'ai pas cherché à pénétrer ce qui en est.

Notre comtesse d'Artois n'est pas jolie, mais elle est mieux que sa sœur pour le visage; elle a la gorge, les bras et les mains jolis, son teint est beau, son nez extrêmement grand, et elle est

extrêmement petite; elle ne parle point, parce qu'elle sait très-peu notre langue.

J'eus hier la visite de l'idole; son prince est toujours dans la plus grande affliction de la mort de M. Chauvelin; c'était son meilleur ami, il avait beaucoup contribué à sa fortune, et vous savez que ceux à qui l'on a fait du bien sont ceux qu'on aime le plus. La maréchale de Luxembourg soupera le premier jour de l'an chez moi; je lui prépare une petite étrenne fort jolie. Vous savez que la mode est le parfilage; quand elle me rend visite, on lui apporte toujours une petite chaise de paille pour mettre ses pieds, et poser son ouvrage; cette chaise sera couverte de réseaux d'or; je l'ai fait garnir par une marchande de modes; elle est la plus jolie du monde. Je suis dans la faveur de cette maréchale; elle est de retour de Chanteloup depuis mardi; elle m'apporta l'autre jour une douzaine de couplets extrêmement plats sur beaucoup de saints du paradis; cela m'en fit faire un sur saint Martin. Le voici :

Salut à monsieur saint Martin,
Qui partagea son casaquin;
En pareille aventure,
Hé bien!
J'aurais, je vous le jure,
Donné tout ou rien.

Les opéras qu'on joue à la cour n'ont point

de succès; il paraît impossible d'amuser le public, l'ennui est une épidémie générale; le seul palliatif que j'y trouve, c'est la paresse; je voudrais que vous fussiez dans le cas d'y avoir recours. Je vous plains de l'usage que vous êtes forcé de faire de votre activité [1]; je vous trouve aussi courageux que tous les héros romains, vous vous êtes dévoué comme les Curtius, les Régulus, etc. Heureusement votre santé n'en est point altérée; Dieu veuille que cela continue! Je ne vous souhaite que de la santé; que tout le reste aille comme il pourra, vous avez tant d'esprit et de courage que vous surmontez tout; j'en connais de plus misérables et que le moindre souffle renverse par terre; je crois que le plus grand des malheurs est de naître faible, il n'y a de remède à cela que le repos et le *non chaloir;* ce mot est gaulois, mais vous l'entendrez.

J'ai fini *Cléopâtre* [2]; j'en ai sauté les deux tiers; il y a des endroits fort beaux, et l'auteur n'était pas sans génie.

J'ai commencé *Cassandre* [2], dont les trois premiers livres sont d'un ennui affreux; je le continuerai cependant, parce que je me souviens qu'autrefois il m'a fait plaisir [3]. Je ne puis me

[1] Dans l'arrangement des affaires de son neveu, le lord Orford.

[2] Ancien roman français.

[3] M. Walpole dit à ce sujet : « Vous avez achevé *Cléopâtre;* « voilà ce qui s'appelle du courage! Je commençai il y a quelques

résoudre à lire l'histoire; je n'aime pas mieux les vérités qu'elle contient (si vérité y a) que les fables des romans; les romans et l'histoire nous peignent les hommes, et leurs portraits ne sont guère plus fidèles dans l'un que dans l'autre. Il ne s'agit que de passer le temps, et à mon âge on ne se soucie plus d'acquérir des connaissances, si ce ne sont celles qui nous tiennent compagnie, et qui écartent toute réflexion.

Nous avons ici, depuis peu, et pour peu de jours seulement, un jeune Anglais qui me paraît assez aimable, M. Fawkener [1]; vous le connaissez, ou du moins vous en avez entendu parler; il part pour l'Italie à la fin de cette semaine. . .

« années *Cassandre*; apparemment que je ne passai pas les trois « premiers livres, car je le trouvai l'ouvrage le plus bête, le plus « plat, le plus assommant de tous les livres connus. L'auteur « n'attrape point la moindre vraisemblance; bien que tous les « événements sont du dernier commun, pas le moindre petit brin « d'invention, et puis point de caractère. Toutes les aventures se « répètent. Tous ces princes, généraux et dames, sont ennuyeux « comme s'ils étaient aux grands couverts. Il est impossible que « vous lisiez un tel livre par ennui, à moins que ce ne fût dans « le sens de chasser un poison par un autre. Vous me permettrez « de vous dire que de tels romans ne peignent pas des hommes; « et si les portraits historiques sont aussi peu fidèles, au moins « ont-ils de la ressemblance. Quand, croyez-vous, existait-il des « hommes comme ceux de la *Cassandre?* Il est vrai, comme vous « dites, qu'ils écartent toutes réflexions Des images de carton, « montées sur des brodequins, ne font pas réfléchir. »

[1] Guillaume Fawkener, fils de feu sir Édouard Fawkener. Il a été premier secrétaire du conseil privé.

Le Caraccioli est un peu refroidi pour moi, mais il se réchauffera le mois prochain. Madame de Beauvau ira à Chanteloup, et ses absences remontent beaucoup mes actions auprès de lui.

On me dit hier que le *Taureau Blanc* était imprimé; je ne comprends pas comment vous le protégez et quel mérite vous y pouvez trouver: il me semble qu'il n'y a pas le mot pour rire. Je vous quitte pour me lever; si le facteur ne vient point, on fermera cette lettre.

Le facteur arrive et m'apporte votre lettre. Je n'aime point que votre humeur devienne sombre, mais je sais, par expérience, que les dispositions changent et que l'on n'est jamais bien sûr d'avoir toujours les mêmes sensations. Ce que je crois, et ce que je comprends aisément, c'est qu'on perde le goût des spectacles et des assemblées; j'aimerais presque autant vêpres que l'Opéra; mais pour la société, je ne comprends pas qu'on s'en puisse passer; il est vrai qu'un quinze-vingt en a plus besoin qu'un autre. Je suis persuadée que, tout clairvoyant que vous êtes, vous regrettez votre sourde, et que vous seriez très-affligé de perdre vos amis, c'est-à-dire ceux avec qui vous vivez. Tout le monde se ressemble jusqu'à un certain point, et il y a des choses de première nécessité pour tous également, la société est à la tête.

LETTRE CLXXIX.

Samedi 19 décembre,
à 5 heures après midi.

De Londres, lundi 14. Voilà ce que vous m'avez écrit de mieux, de votre vie, et ce qui certainement m'a fait le plus de plaisir [1]. J'espère que vous reprendrez bientôt vos forces, que vous ne vous fatiguerez point à recevoir trop de monde, que vous vous observerez beaucoup sur votre manger, et que de deux ans d'ici je pourrai être sans inquiétude: Ce terme est court pour vous, il n'est pas de même pour moi qui ne serai peut-être plus en vie.

Soyez persuadé que je ne commettrai point votre tragédie; si je puis la faire traduire, ce ne sera que pour moi, je verrai comment je m'y prendrai; je chercherai quelques petits traducteurs qui feront cette besogne en présence de Wiart; vous jugez bien qu'un ouvrier tel que je pourrai l'avoir, ne sera pas fort élégant; quand l'ouvrage sera fait, vous en aurez une copie, et il y aura une marge assez grande pour que vous

[1] M. Walpole avait été retenu long-temps à Strawberry-Hill par une dangereuse attaque de goutte.

y puissiez faire des corrections. Voilà une occupation pour les deux années de santé que vous allez sûrement avoir, et pour celles que j'ai à vivre.

Oui, j'ai reçu votre grande lettre, et j'ai été fort fâchée de la fatigue qu'elle a dû vous coûter; il y a bien des articles auxquels il faut que je réponde. Les lettres que je vous fais copier ne sont que de madame des Ursins, il n'y a point les réponses de madame de Maintenon. Les quatre in-folio que j'ai eus de sa main n'étaient que des lettres à sa famille, peu dignes de curiosité.

Je vous écris par une occasion qu'on me dit être très-sûre; je vous envoie le dernier ouvrage de La Harpe, dont je ne suis nullement contente. Vous trouverez aussi la lettre du prince de Condé au roi, avec des épigrammes sur le père et le fils, et des fragments d'une lettre de ce prince à un de ses amis; nous fûmes trois ou quatre à retenir le récit qu'on nous en fit, je les fis écrire sur-le-champ, et comme nous fûmes interrompus, ce ne fut que la nuit suivante que je m'en rappelai la fin; il est possible que j'y aie mis beaucoup du mien; tout ce que je puis vous dire, si ce n'est pas exactement tout ce que le prince a écrit, c'est, à ce qu'il me semble, ce qu'il aurait dû écrire; et pour que vous ne vous mépreniez pas à ce qui est de moi, je fais mettre une petite croix à l'endroit où je commence.

Je joins encore à tout ceci l'extrait d'une lettre du roi de Prusse à d'Alembert.

Je vous envoie aussi les *Systèmes et les Cabales* [1]; je serai fâchée, si vous ne trouvez pas les systèmes jolis, parce qu'ils me le paraissent.

Depuis la lettre que j'ai écrite à Voltaire pour le remercier de la lecture de ses Lois de Minos, je n'ai pas entendu parler de lui, je ne l'attaquerai pas.

Je reçus hier trois volumes des lettres de madame de Pompadour, c'est madame Damer à qui j'en ai l'obligation; chargez-vous, je vous prie, de mes remercîments. Je suis fort aise de les avoir, une autre fois je vous dirai ce que j'en pense. Actuellement il m'est venu compagnie, je suis forcée de vous quitter. Adieu.

De M. le prince de Condé à un de ses amis.

« Je suis fâché d'avoir autant tardé de répondre à votre lettre obligeante, mais j'ai eu tant d'affaires que je n'ai pas pu trouver le moment de vous répondre plus tôt.

« Vous avez su la démarche que j'ai faite, et qui sera, je crois, approuvée par toutes personnes raisonnables. Je n'ai fait cette démarche

[1] Par Voltaire. *Voyez* l'édition de ses Œuvres, publiée par Beaumarchais, tom. XIV, pag. 218.

qu'après une mûre délibération. A Dieu ne plaise que je désapprouve la conduite des autres princes! ils ont suivi leur opinion, et moi la mienne, cela est tout simple, puisque nous sommes restés dans la même intelligence.

« La résistance de près de deux ans a été inutile; personne ne regrette plus l'ancien parlement que moi, et je le regretterai toujours. Je plains ces gens qui, après avoir perdu leur état, vont perdre leur fortune, c'est une espèce de barbarie.

« Le plus grand de mes ancêtres, Louis de Bourbon, disait: Ce n'est point à moi à ébranler la couronne.

« Nous serions au désespoir d'exciter ou de soutenir une révolte dans la nation, nous devons également craindre d'être soutenus ou abandonnés par elle; ce sont des inconséquences qui humilient l'esprit. Se mettre à la tête de la nation, c'est la soutenir; et ce serait au prince de porter sa tête le premier sur l'échafaud.

* « Les exilés refusent leur liquidation, et risquent la perte de leur fortune sur la confiance qu'ils ont en notre soutien; ils croiraient manquer d'égards envers nous, s'ils cessaient de compter sur notre appui. Ils doivent connaître aujourd'hui qu'il leur a été inutile, et peut-être contraire.

« En recevant leur liquidation, ils pourraient volontairement rentrer dans leurs charges, et le parlement dans peu de temps se trouverait composé du plus grand nombre de ses anciens membres.

« Enfin nous n'avons eu d'autre intention que de contribuer au bien général. Les moyens que nous avons pris ont été inutiles, et dans la crainte qu'ils ne deviennent dangereux en donnant l'exemple d'une résistance qui pourrait paraître une révolte si elle durait davantage, je me suis déterminé à me soumettre aux volontés du roi. »

Extrait d'une lettre du roi de Prusse à M. d'Alembert, en date de Potsdam, le 8 décembre 1772, copiée fidèlement sur l'original.

. . . . Pendant toutes les agitations diverses, on va casser entièrement l'ordre des jésuites; et le pape, après avoir biaisé long-temps, cède enfin, à ce qu'il dit, aux importunités des fils aînés de son Église. J'ai reçu un ambassadeur du général des Ignatiens, qui me presse pour me déclarer ouvertement le protecteur de cet ordre. Je lui ai répondu que lorsque Louis XV avait jugé à propos de supprimer le régiment de Fitz-James, je n'avais pas cru devoir intercéder pour ce corps,

et que le pape était bien le maître de faire chez lui telle réforme qu'il jugeait à propos, sans que les hérétiques s'en mêlassent.

Lettre de M. le prince de Condé, et de M. le duc de Bourbon, au roi.

SIRE,

La seule consolation que nous puissions éprouver, mon fils et moi, de notre malheur, est celle de verser dans le sein même de votre majesté toute la douleur que nous cause l'ordre rigoureux qui nous prive du bonheur de l'approcher. L'amour et la fidélité dont nos cœurs sont remplis, nous rendent tous les jours plus affreuse une situation que nos sentiments connus pour votre majesté devaient nous faire espérer que nous n'éprouverions jamais. La force et la vérité de notre attachement pour vous, nous ont déterminés à résister à l'exécution d'un projet dont le succès nous paraissait impossible. Rien ne prouve plus, Sire, l'intime persuasion où nous n'avons jamais cessé d'être, que la soumission la plus entière vous était due, que les efforts que nous avons faits pour fléchir votre persévérance, dans une volonté qui nous faisait envisager les suites les plus fâcheuses.

Nous désirons d'autant plus vivement, Sire,

de rentrer dans vos bonnes graces, que nous ne nous consolerons pas que notre éloignement de la cour pût servir de prétexte au plus léger trouble dans votre royaume. Le maintien de votre autorité nous est essentiel; l'amour de votre personne est profondément gravé dans nos cœurs.

Avec des sentiments aussi vrais, aussi purs, pouvons-nous craindre de nous égarer? et serait-il possible qu'on eût pu nous prêter des vues aussi contraires à nos sentiments qu'à nos intérêts? Non, Sire, votre cœur nous rend plus de justice. La droiture et la pureté de nos sentiments vous sont connues, vous nous pardonnerez de chercher à les justifier. Daignez donc, Sire, nous rendre vos bontés que nous chercherons toujours à mériter; ne voyez en nous que des sujets soumis et fidèles; le zèle le plus pur, et l'attachement le plus vrai pour votre personne nous animeront toujours. Les vœux que nous formons pour la tranquillité de l'état, et le bonheur de votre majesté lui sont de sûrs garants de notre soumission et de notre fidélité. Pénétrés de ces sentiments, Sire, nous osons espérer que votre majesté, convaincue de leur sincérité, voudra bien nous rendre auprès d'elle la place que notre naissance, et plus notre cœur nous y marquent.

Nous sommes, etc.

ÉPIGRAMMES.

Jadis le Roux [1] et son pauvre beau-père [2],
D'un petit choc donné chez le Germain
Se disputaient la gloire assez légère;
L'honneur entre eux est encore incertain.
Enfin le Roux brilla sans concurrence;
Si dans Versaille il trahit aujourd'hui
Sa foi, son roi, sa famille et la France,
Il agit seul, et sa honte est à lui.

Condé le Roux s'est démenti;
Eh! comment aurait-il pu faire?
Il fallait changer de parti,
Ou bien changer de caractère.

Il est roux, le petit Bourbon,
Qui pour la cour nous abandonne:
Ma foi, sa réputation
Sent aussi bon que sa personne.

LETTRE CLXXX.

Dimanche 20 décembre 1773.

Je préviens encore aujourd'hui le facteur, il en pourra résulter une longue lettre, prenez-vous-en à l'insomnie.

[1] Le prince de Condé.
[2] Le prince de Soubise.

Plusieurs belles dames, et une entre autres de votre connaissance, et qui est pour ainsi dire ma meilleure amie (*madame de Cambise*) sont dans de grandes alarmes de la maladie du chevalier de Durfort [1], c'est une fluxion de poitrine très-avérée, et le soupçon d'une fièvre maligne; il entre aujourd'hui dans le dix, il est très-mal, il n'est pas bien jeune, et il est fort délicat et usé; s'il meurt, je ne sais pas ce que deviendra cette dame; cette perte mettrait le comble à ses malheurs; je suis persuadée qu'elle se retirerait dans un couvent.

Le roi a très-bien traité la famille Chauvelin, il a conservé la charge de maître de la garde-robe à son fils [2] qui n'a que sept ans; il a donné à chacune de ses deux filles, qui en ont neuf ou dix, quatre mille francs de pension; la veuve quitte la maison qu'elle avait dans la rue de Bourbon, parce que le loyer est de douze mille francs, et madame de Mirepoix, qui est très-dégoûtée de celle qu'elle a dans la rue Bergère, proche la Grange Batelière, est tentée de la prendre.

[1] Le chevalier de Durfort était de la famille de Duras. On l'avait destiné pour l'église; mais il prit la croix de Malte, ce qui lui donnait le droit de conserver certains bénéfices, quoique attaché à l'armée. Il est mort premier gentilhomme de M. le duc d'Orléans.

[2] Le marquis de Chauvelin, ambassadeur de France en Angleterre à l'époque de la mort de Louis XVI; aujourd'hui membre de la chambre des députés.

Elle est si irrésolue, si incertaine, si changeante, que je ne fais plus aucune attention à ses projets.

Lundi.

Je reçois votre lettre du 14, qui aurait dû arriver hier. Vous aurez vu, par ma dernière, que nous avons su le séjour que vos neveux ont fait ici, et que le duc a très-bien gardé l'incognito.

M. Fawkener est très-aimable, il parle notre langue comme si c'était la sienne, il a de la politesse, il cherche à plaire sans affectation, il fait connaître qu'il est instruit sans empressement; il a réussi auprès de tous ceux qui l'ont vu, et il deviendrait à la mode s'il restait ici, mais il doit partir aujourd'hui ou demain. Il passera par Genève et verra Voltaire; il parcourra toutes les villes d'Italie, et reviendra ici dans le mois d'août ou de septembre; je l'ai beaucoup vu, je l'ai presque toujours eu à souper chez moi; il joue à tout ce qu'on veut, c'est un jeune homme parfaitement aimable, sans nul travers, sans nul inconvénient; dites à M. et madame Churchill le témoignage que je vous rends de lui.

Les nouvelles d'aujourd'hui du chevalier de Durfort sont meilleures; la dame de mes amies est dans un état effroyable depuis onze jours que dure la maladie. Cette personne a un caractère bien décidé; je l'aime, non par goût, parce

qu'elle n'est pas ce qu'on appelle aimable, mais parce qu'elle a des vertus, et surtout beaucoup de noblesse et de vérité.

LETTRE CLXXXI.

29 décembre 1773.

Je vous annonce à mon tour que cette lettre ne sera pas longue, les choses que j'ai à vous dire ne sont pas assez intéressantes pour que j'y sacrifie l'espérance de m'endormir; elle sera peut-être vaine; depuis bien long-temps j'ai perdu le sommeil; mais madame de Talmont a perdu la vie, elle est plus avancée que moi; elle mourut le 20 de ce mois, en héroïne de roman. Elle avait, la veille de sa mort, ses médecins, son confesseur, et son intendant auprès de son lit; elle dit à ses médecins : Messieurs, vous m'avez tuée, mais c'est en suivant vos principes et vos règles; à son confesseur : Vous avez fait votre devoir en me causant une grande terreur; à son intendant : Vous vous trouvez ici à la sollicitation de mes gens qui désirent que je fasse mon testament; vous vous acquittez tous fort bien de votre rôle; mais convenez aussi que je

ne joue pas mal le mien. Après cela elle se confessa, communia, ajouta un codicille à un testament qu'il y avait long-temps qui était fait. Elle fait madame Adélaïde sa légataire universelle, donne ses bijoux à toutes Mesdames, ses porcelaines et une montre, à M. de Maurepas; de petits legs, à des anciennes amies avec qui elle était brouillée, et qui étaient sur son ancien testament, et qu'elle n'a point révoqué. L'énumération de tous ses legs serait ennuyeuse, et ne vous ferait rien ; on prétend qu'elle avait fait faire une robe bleue en argent pour être enterrée, et qu'elle s'était fait coiffer avec une très-belle cornette de point. L'archevêque n'a pas approuvé ce luxe, il a fait vendre habit et cornette pour en faire des aumônes. Elle a laissé cent mille francs aux enfants trouvés, à la charge de payer des rentes viagères à ses domestiques[1].

[1] Madame du Deffand a fait de madame la princesse de Talmont le portrait suivant :

« Madame de Talmont a de la beauté et de l'esprit; elle a une intelligence vive, et ce tour de plaisanterie qui est le partage de notre nation paraît lui être naturel. Elle conçoit si promptement les idées des autres, que l'on y est souvent attrapé, et qu'on lui fait l'honneur de croire qu'elle a produit ce qu'elle n'a fait qu'entendre. Son imagination n'a nulle fécondité, et ce qu'elle a d'esprit ne peut s'exercer que sur les choses agréables et frivoles : elle n'a ni la suite ni la justesse nécessaires pour les choses de raisonnement. Sa conversation est facile et a tout l'agrément et toute la légèreté française. Sa figure même n'est point étrangère : elle est

distinguée sans être singulière. Un seul point la sépare des mœurs, des usages et du caractère de notre nation : c'est sa vanité. On ne peut s'y méprendre. La nôtre est plus sociable; en nous donnant le désir de plaire, elle nous apprend les moyens d'y parvenir : la sienne, vraiment sarmate, est sans art, sans industrie; elle ne saurait se résoudre à flatter ceux dont elle veut être admirée. Les hommages, les louanges, les préférences lui paraissent un droit naturel qu'elle doit avoir sur tout ce qui l'environne. Elle se croit parfaite : elle le dit, et elle veut qu'on la croie. Ce n'est qu'à ce prix qu'on peut jouir de l'apparence de son amitié : je dis apparence, car elle n'a aucuns sentiments qui puissent s'épancher sur les autres : ils sont tous renfermés en elle-même. Elle voudrait cependant être aimée; mais sa vanité seule l'exige, son cœur ne demande rien.

« La jalousie est en elle à un aussi haut degré que sa vanité; il faut qu'elle soit l'unique objet de l'attention et des éloges de ceux avec qui elle se trouve. Si on s'avise de parler avantageusement de quelqu'un, l'humeur s'empare d'elle, elle se récrie contre le jugement qu'on vient de porter, et elle se loue alors elle-même avec si peu de mesure et de modestie, qu'on ne peut s'empêcher, malgré l'indignation que son orgueil inspire, de rire du peu d'art et de l'ingénuité de son amour-propre.

« Son humeur est si excessive, qu'elle la rend la personne du monde la plus malheureuse et souvent la plus ridicule : elle ne sait jamais ce qu'elle désire, ce qu'elle craint, ce qu'elle hait, ce qu'elle aime.

« Sa contenance n'a rien d'aisé ni de naturel : elle porte le menton haut, les coudes en arrière. Son regard est étudié : il est successivement tendre et dédaigneux, fier et distrait; on voit qu'il n'est point l'expression d'aucuns mouvements qui se passent en elle, mais une affectation pour être plus touchante, plus imposante, etc.

« L'heure de sa toilette, de ses repas, de ses visites, tout est marqué au coin de la bizarrerie et du caprice. Sans déférence pour ceux qui lui sont supérieurs, sans égard ni politesse pour ses égaux, sans douceur et sans humanité pour ses domestiques, elle

est crainte et haïe de tous ceux qui sont forcés de vivre avec elle. Il n'en est pas de même de ceux qui ne la voient qu'en passant, et surtout des hommes. L'agrément de sa figure, la coquetterie qu'elle a dans les manières, la noblesse et le tour de ses expressions séduisent beaucoup de gens; mais les impressions qu'elle fait ne sont pas durables; son humeur avertit promptement du danger qu'il y aurait de s'attacher sérieusement à elle.

« Cependant parmi tant de défauts elle a de grandes qualités : beaucoup de vérité, de la hauteur et de la noblesse d'ame, du courage dans l'esprit, de la probité; enfin c'est un mélange de tant de bien et de tant de mal, que l'on ne saurait avoir pour elle aucun sentiment décidé : elle plaît, elle choque, on l'aime, on la hait, on la cherche, on l'évite. On dirait qu'elle communique aux autres la bizarrerie de son caractère. »

M. Walpole, dans une note jointe à ce portrait de madame de Talmont, s'exprime ainsi sur cette dame :

« Quoique la princesse de Talmont ne soit point un personnage historique, elle a cependant figuré à la cour de Louis XV. « Elle était née en Pologne, et se disait alliée à la reine Marie « Leczinska, avec qui elle vint en France, où elle épousa un « prince de la maison de Bouillon, qui la laissa veuve. Pour plaire « à la bonne reine, elle joua, dans les derniers temps de sa vie, « la dévote, de galante qu'elle était dans sa jeunesse pour se satisfaire elle-même. Son dernier amant avait été le jeune prétendant, de qui elle portait le portrait dans un bracelet dont le « côté opposé portait celui de Jésus-Christ. Quelqu'un lui ayant « demandé quel rapport il y avait entre ces deux portraits, la « comtesse de Rochefort (ensuite duchesse de Nivernois) répondit, Celui qui résulte de ce passage de l'Évangile : *Mon royaume « n'est pas de ce monde.* Lorsque je me trouvai à Paris, en 1765, « et que j'eus écrit la lettre à Rousseau, sous le nom du roi de « Prusse, la princesse de Talmont pria madame la duchesse douairière d'Aiguillon, de qui j'étais fort connu, de me conduire chez « elle, en ajoutant que, malgré sa haine contre les Anglais (à « cause du prétendant), elle avait lu avec tant de plaisir ma lettre, « qu'elle ne pouvait se passer de me voir. Je n'aimais pas trop à

« me voir promener partout comme une pièce curieuse (l'abbesse « de Panthemont et une autre abbesse m'ayant déjà fait venir chez « elles pour le même sujet, parce que Rousseau était en mauvaise « odeur parmi les dévots); mais la duchesse me dit que la prin- « cesse était une parente de la reine, et qu'il fallait y aller. En « conséquence, madame d'Aiguillon vint me prendre chez madame « de Rochefort (laquelle logeait aussi au Luxembourg), pour me « conduire chez la princesse, qui occupait les grands appartements. « Nous la trouvâmes dans une vaste salle tendue d'ancien damas « rouge, avec quelques vieux portraits d'anciens rois de France, « et éclairée seulement par deux bougies. L'obscurité était si « grande que, lorsque je m'avançai vers la princesse, qui était « assise dans un coin reculé de la salle, sur une petite couchette « entourée de saints polonais, j'allai broncher contre le chien, le « chat, un tabouret, un crachoir; et lorsque je fus enfin parvenu « auprès d'elle, elle ne trouva pas un mot à me dire. Enfin, après « une visite de vingt minutes, elle me pria de lui procurer une « levrette blanche et une autre noire, pareilles à celles qu'elle avait « perdues, et que je n'avais jamais vues. Je promis tout, et pris « congé, sans plus songer à elle, à ses levrettes, et à ma promesse. « Trois mois après, au moment que j'allais quitter Paris, un do- « mestique suisse qui me servait, vint m'apporter, dans mon ca- « binet de toilette, une mauvaise peinture d'un chien et d'un chat. « Vous n'êtes sans doute pas assez fou, lui dis-je, pour penser que « je voudrais acheter un aussi mauvais tableau? *Acheter, pardi! ce « n'est pas à acheter, Monsieur; ça vient de la part de madame la « princesse de Talmont, et voici un billet avec.* J'ouvris le billet. Elle « me dit, qu'apprenant que j'étais au moment de partir pour l'An- « gleterre, elle me rappelait ma promesse; et qu'afin que je pusse « ne me point tromper dans les marques de sa *pauvre défunte « Diane*, et que je fusse en état de lui en procurer exactement « une autre, elle m'envoyait son portrait, mais qu'il fallait que je « lui renvoyasse le tableau, dont elle ne voudrait pas se défaire « pour tout au monde. »

LETTRE CLXXXII.

1er janvier 1774.

Je commence cette année comme j'ai fini l'autre, en désirant que vous soyez heureux, et avec la résolution de n'y pas apporter le moindre obstacle. Je souhaite que votre santé se fortifie, que les affaires de votre neveu s'arrangent, et que vous trouviez du plaisir à vivre. Deux soldats, le jour de Noël, en ont trouvé à mourir [1] et se sont donné la satisfaction de se tuer de compagnie. Voilà la lettre de l'un des deux, et le testament qu'ils ont signé tous deux et écrit sur la table où ils avaient bu ensemble; ils avaient auparavant porté quatorze lettres à la poste, on ne sait pas à qui. On disait hier que le plus jeune avait dissipé l'argent qui lui avait été confié pour des recrues, et que de plus il avait une maladie incurable, mais cela n'est pas prouvé. Cette mort fera plus d'impression, et elle est mille fois plus éloquente que tous les écrits de Voltaire,

[1] Ce suicide fit beaucoup de bruit en France, et la lettre et le testament dont il est question furent réimprimés plusieurs fois. Ces deux hommes qui se tuèrent dans une auberge de Saint-Denis, se nommaient *Humain* et *Berdeaux*.

d'Helvétius et de tous messieurs les athées; ce sont les premiers martyrs de leurs systèmes, et il n'est pas impossible qu'elle ne fasse des prosélytes. Je ne sais pas quelle impression cette aventure vous fera, pour moi elle m'étonne, et je trouve leur courage supérieur à celui de Caton, et je n'admire plus autant que je le faisais la mort d'Oton; on ne parle que de cette aventure.

Cette journée-ci produira peut-être quelques événements qui y apporteront de la diversion; c'est ce que je vous dirai demain.

Dimanche 2.

Oui, la journée d'hier a produit des nouvelles. On reçut avant-hier au soir des lettres de M. de Breteuil qui apprenait la mort de son gendre le comte de Matignon [1], c'est encore un suicide, mais involontaire. Étant à la chasse, et voulant se débarrasser de son fusil pour un moment, il essaya de le faire tenir sur une branche; le fusil partit, et le tua roide. L'embarras de l'apprendre

[1] Le comte de Matignon était fils du comte de Gacé, et épousa la fille du baron de Breteuil. Sa mère, madame de Gacé, après la mort de son époux, avait épousé M. de la Vaupalière. En 1764, elle fit un voyage en Angleterre; et c'est une des dames à qui M. Walpole présenta des vers sortis de sa presse de Strawberry-Hill, à l'occasion d'une fête qu'il donna à un grand nombre d'étrangers qui se trouvaient alors en Angleterre.

à madame de la Vaupalière sa mère a été très-grand; son mari ne savait comment s'y prendre, il fut consulter le chevalier de Durfort; à peine l'avait-il quitté, que madame de la Vaupalière arriva chez lui de la meilleure humeur du monde, se réjouissant du retour de sa santé, l'entretint du plaisir qu'elle aurait de revoir son fils; le chevalier ne savait où se fourrer, ni que lui dire; elle le quitta, je ne sais pas la suite, mais elle a dû l'apprendre hier dans la journée.

Il y a bien encore un autre événement que je pourrais vous conter, et où il est encore question de pistolet, mais personne n'a été tué ni blessé; cela vous ennuierait à entendre, et à moi à raconter.

Il n'y eut point hier de promotion de cordon bleu. Tout ce qui regarde le ministère est toujours dans la même position; les paris sont ouverts.

Je viens de recevoir votre lettre du 28; je ne l'attendais que lundi, parce que ces jours-ci on délivre les lettres plus tard.

J'ai une proposition à vous faire, et je vous prie de l'écouter avec amitié, et sans vous fâcher. Je vous mandai, il y a quelque temps, que j'avais un petit chien; je l'aime beaucoup et il m'aime; il est très-joli; promettez-moi que, s'il reste sans maîtresse, vous voudrez bien devenir

son maître; je suis sûre que vous l'aimerez. J'ai cette idée dans la tête; ne la prenez point de travers [1].

J'avais hier quinze personnes à souper; c'est un souper fondé pour tous les premiers jours de l'an. La maréchale de Luxembourg et moi nous nous donnons nos étrennes : les siennes furent une tasse de l'année, et six petites terrines d'argent, les plus jolies du monde; la mienne, une chaise de paille, garnie en housse de taffetas cramoisi, couverte devant-derrière, du haut en bas, d'un très-magnifique réseau d'or, arrangé, ajusté du meilleur goût du monde, et par-dessus une housse de papier blanc. Elle est dans l'habitude de demander toujours en arrivant une chaise de paille pour poser son sac à ouvrage, et mettre ses pieds sur les barres. Cette chaise fut celle qu'on lui apporta, avec des couplets que je vous envoie; l'à-propos leur donna tout le sel que vous trouvez peut-être qui leur manque.

DE M. DE PONTDEVEYLE,

Attaché au dossier de la chaise.

AIR *de Joconde.*

Je m'offre à vous sans ornements;
Je ne suis pas bien mise;

[1] M. Walpole accepta cette proposition; et Tonton, le chien de madame du Deffand, fut après la mort de sa maîtresse envoyé à Strawberry-Hill, où il mourut environ dix ans après.

Mais de ce mince ajustement
Ne soyez point surprise :
Souvent, sous de simples dehors,
La beauté se déguise;
Vous verrez peut-être un beau corps
En ôtant ma chemise.

DE M. LE CHEVALIER DE BOUFLERS,

Posé sur le carreau de la chaise.

Air : *Réveillez-vous, belle endormie.*

Si je vous sers, je suis heureuse ;
J'existe pour votre repos ;
Je ne serais point dangereuse,
Quand même vous m'auriez à dos.

J'ai des secrets, mais je suis franche :
Ils seront aisés à trouver;
J'ai mis une chemise blanche
Pour engager à la lever.

Air *de Raoul de Créqui.*

De moi je suis assez contente;
J'ai l'air de la simplicité;
Quoique simple, je suis brillante,
Et j'y joins la solidité ;
Mais sur un point qu'on me décide,
Est-ce vous ou moi que je peins ?
Car simple, brillante et solide,
Ce sont vos traits plus que les miens.

LETTRE CLXXXIII.

Paris, samedi 26 février 1774.

C'est demain le jour de la poste ; je la préviens pour n'avoir plus qu'à répondre à votre lettre, en cas que j'en reçoive, comme je l'espère.

Tous vos livres sont chez moi, excepté la petite brochure *de l'Influence de la Philosophie sur les Lettres* [1]. Elle ne se trouve point à Paris ; il faut la faire venir de Genève : j'ai pris des mesures pour cela. On ne dit pas de bien de l'histoire de la maison de Bourbon ; elle est d'un M. Désormeaux, médiocre auteur ; il doit y avoir une suite, je ne sais pas de combien de volumes. Tous vos livres ne sont que brochés ; s'ils étaient reliés, la caisse serait beaucoup plus pesante, et les libraires ont dit qu'ils paieraient des droits. Je vous envoie le mémoire de ce qu'ils coûtent, pour que vous puissiez faire le décompte avec Couty ; je ne sais quand son maître reviendra de la campagne.

Vous ne savez pas la résolution que je prends ?

[1] *Quelle est l'influence de la philosophie sur les belles-lettres?* discours inaugural, par M. Mallet (du Pan), à Cassel, 1772.

c'est de ne plus vous écrire à l'avenir de lettres, mais de faire des gazettes comme celles que je reçois du grand abbé; cela vous sera moins ennuyeux, et à moi plus commode; je vous écrirai chaque jour tout ce que je saurai. Nous attendons aujourd'hui un grand événement, le jugement du procès de ce Beaumarchais dont je vous ai parlé, et dont je suis résolue à vous envoyer les mémoires; je serai surprise s'ils ne vous amusent pas, surtout le quatrième. Cet homme a certainement beaucoup d'esprit; M. de Monaco l'a invité ce soir à souper, pour nous faire la lecture d'une comédie de sa façon, qui a pour titre, *le Barbier de Séville*. On la devait jouer il y a huit jours; madame la dauphine y devait venir : on reçut la veille la défense de la représenter; elle aurait eu certainement un grand succès, quand même elle aurait été détestable. Le public s'est affolé de l'auteur. On le juge tandis que je vous écris. On prévoit que le jugement sera rigoureux, et il pourrait arriver qu'au lieu de souper ce soir avec nous, il fût condamné au bannissement, ou même au pilori; c'est ce que je vous dirai demain.

Madame la duchesse de Grammont est toujours ici, elle y restera encore trois ou quatre semaines; l'empressement qu'on a pour elle est extrême, rien n'a meilleur air que de la voir, que de lui

donner à souper; la maréchale de Luxembourg ne la quitte pas, elle veut à toute force devenir sa favorite; je n'ai pas la même ambition; je me contente de quelques faveurs passagères; j'ai déjà donné un souper, j'en dois encore donner un autre; le jour qu'on m'a indiqué est le 5 du mois prochain, mais comme c'est un des jours des grands soupers que la maréchale de Luxembourg donne deux fois la semaine, et qu'elle ne pourrait pas venir chez moi, je ne doute pas qu'elle ne fasse remettre mon souper à un autre jour; c'est ce que vous apprendrez par un article de la gazette que je vous annonce, et que je commencerai lundi prochain.

Le grand abbé me mande que la grand'maman s'est prise de la plus grande passion pour la comtesse de Coigny [1], qui de son côté l'aime éperdument. Son mari et elle ont quitté Paris à cause du dérangement de leurs affaires; ils s'étaient retirés dans leurs terres, mais je crois qu'ils vont se fixer à Chanteloup; j'en suis ravie pour

[1] Fille d'un financier nommé Boissy. La comtesse de Coigny mourut peu de temps après la date de cette lettre, et laissa une fille qui, en 1786, fut mariée au duc de Fleury. Si la comtesse de Coigny a ressemblé à sa fille par l'esprit, la beauté, l'expression d'une sensibilité exquise, et par les manières les plus gracieuses, tous ceux qui ont connu la fille ne seront pas surpris de l'attachement que madame de Choiseul avait pour la mère. Cette aimable duchesse de Fleury est morte il y a deux ans.

la grand'maman, qui a le ridicule d'aimer, et de vouloir l'être.

L'abbé viendra ici vers Pâques, et le marquis de Castellane doit arriver incessamment; je serai bien aise de le voir.

Le Caraccioli nous quittera dans le mois d'avril; il fera un séjour à Naples de sept ou huit mois. Il laissera ici beaucoup de regrets; vous ne sauriez croire à quel point il est ici à la mode; c'est le second tome de M. Hume; on se pâme de rire à tout ce qu'il dit, presque toujours sans le comprendre, ni même l'entendre. Oh! la mode est notre souveraine, et nous gouverne despotiquement.

Il ne paraît aucun livre nouveau; les anciens m'ennuient, et c'est là un des plus grands malheurs; je souhaite que vous ne l'éprouviez pas, et que vous trouviez beaucoup de plaisir à la lecture de ceux que vous recevrez. Vous êtes bien heureusement né; il est bien fâcheux que votre santé ne soit pas aussi parfaite que votre sagesse.

Dimanche.

Comme il n'est point arrivé de lettres, je ne ferai point partir celle-ci, et je vais commencer mes gazettes.

Hier, samedi 26, M. Beaumarchais et ses con-

sorts furent jugés; madame Goetsman et lui sont condamnés à être blâmés [1]; mais comme vous n'êtes point au fait de l'affaire, il faut que vous lisiez les mémoires avant d'apprendre le jugement; vous aurez le tout ensemble. Ledit Beaumarchais ne vint point souper chez M. de Monaco; le parlement resta assemblé depuis cinq heures du matin jusqu'à près de neuf heures du soir.

On a appris qu'une petite madame de Monglas, qu'on avait fait enlever pour l'enfermer dans un couvent à Montpellier, et qui était conduite par trois hommes de la maréchaussée, s'était sauvée; je ne sais si l'on court après : le prince de Nassau et un M. d'Esterhazy s'étaient battus pour elle; son mari est secrétaire des commandements de M. le comte d'Eu; ci-devant il était président à la chambre des comptes de Montpellier; M. le comte d'Eu devint amoureux d'elle l'année où il tint les états à Montpellier.

Toutes réflexions faites, ma lettre étant écrite je vous l'envoie.

[1] Il fut accusé d'avoir offert de l'argent à madame Goetsman, la femme de son rapporteur, dans un procès avec les héritiers Pâris Duverney, à l'occasion de quelques comptes pécuniaires dont dépendait, non-seulement la fortune, mais encore la réputation et l'honneur de Beaumarchais.

Samedi 26 février 1774,
à neuf heures du soir.

Madame Goetsman blâmée, restitution des quinze louis au profit des prisonniers.

M. Goetsman, hors de cour.

Bertrand d'Airolle, admonété.

Le Jay, admonété.

Beaumarchais, blâmé, ses mémoires brûlés par la main du bourreau, comme injurieux, calomnieux, etc., défense de récidiver, etc.

MM. Bidault, Ader, Malbeste, défense à eux de signer à l'avenir de pareils mémoires.

Le coupable condamné au blâme, a ordre de se présenter au parlement; il se met à genoux, et le juge lui dit: « La cour te blâme [1] et te dé« clare infame, » ce qui le rend incapable de posséder aucune charge publique [2].

[1] Beaumarchais reçut cette invitation du prince de Conti : « On dit que vous êtes blâmé, mon cher Beaumarchais, et je vous attends à dîner. Si vous n'étiez pas blâmé, venez toujours. »

[2] Malgré cette sentence diffamante, Beaumarchais, de qui toute la vie a été marquée par une conduite équivoque, et par des aventures scandaleuses, dans lesquelles un homme d'une imagination vive, sans principes, né dans la classe qu'il occupait, était alors si facilement entraîné, Beaumarchais, ouvertement protégé par le prince de Conti, fut, peu de temps après ce jugement, employé par la cour pour quelques commissions secrètes, et obtint, deux ans après, la révision de son procès, et un arrêt infirmatif de la sentence ci-dessus mentionnée.

LETTRE CLXXXIV.

Samedi 5 mars 1774.

Vous voilà devenu père de famille [1]; je crains que ce nouvel état ne vous cause bien de l'embarras. Ne pourriez-vous pas marier votre enfant? il faudrait lui trouver une femme qui pût le gouverner; ce serait une chose bien triste pour vous, et un terrible esclavage que d'avoir ce soin éternellement.

Comment pouvez-vous croire que ces vers de Voltaire aient été faits pour moi? Y aurait-il une familiarité plus ridicule de me nommer *Bergère*, et de m'appeler *ma chère?* et comment pouvez-vous penser que si cela avait été, je ne vous l'eusse pas mandé, et que je ne vous eusse pas montré toute ma colère? Non, ils n'ont point été faits pour moi, mais pour une dame de Genève; et pour que vous n'en puissiez pas douter, et que vous en puissiez convaincre tout le monde, je vous envoie la lettre originale de Voltaire; on a mis ces vers dans le Journal Ency-

[1] Par les soins que donnait M. Walpole à son neveu George, lord Orford, qui avait alors recouvré sa raison, après une aliénation d'esprit de plus d'une année.

clopédique, et à la tête : *Vers de M. de Voltaire à madame la marquise du Deffand, âgée de quatre-vingt-deux ans.* J'ai pris des mesures pour que dans le journal suivant on mît ces propres mots : « Les vers de M. de Voltaire, que l'on a insérés dans notre dernier journal, ne sont point adressés à madame du Deffand, mais à une dame de Genève. »

Vous me renverrez la lettre de Voltaire; je suis bien aise de la garder pour pouvoir convaincre ceux qui auraient la volonté de me rendre ridicule. J'ai encore eu d'autres chagrins en ce genre; ce petit d'Albon, dont je vous ai envoyé les vers pour moi, les a fait mettre non-seulement dans le Mercure, mais dans une feuille nouvelle, intitulée : *Journal des Dames;* il y a joint le remercîment que je lui fis dans une très-plate lettre, qu'il a tronquée comme il lui a plu. Ce jeune homme a vingt-un ans; il m'appelle sa tante, quoique je lui aie représenté que je n'avais point cet honneur, que le neveu de la femme de mon frère ne m'était rien; cela ne l'arrête pas, il veut s'accrocher à moi, croyant que je peux contribuer à établir sa réputation de bel esprit. Je pourrai bien incessamment prendre le parti de l'éconduire.

Me voilà donc dans deux journaux! De plus dans l'Almanach des Muses, on m'attribue une

chanson que feu M. de Chauvelin avait faite, il y a quinze ou vingt ans, pour feu madame l'Infante, duchesse de Parme. Tout cela m'a donné beaucoup d'humeur, et m'a fait prendre le bel esprit plus en aversion que jamais.

Je vous ai envoyé, par le moyen de M. Saint-Paul, les mémoires de Beaumarchais, quoique milord Stormont m'eût assuré qu'ils étaient à Londres; ils ont une vogue ici prodigieuse; je crois que le quatrième vous fera plaisir.

Dimanche.

J'eus hier la duchesse de Grammont à souper; nous n'étions que sept à table, elle, madame de Mirepoix, M. de Toulouse, M. de Stainville, M. de Pontdeveyle, mademoiselle Sanadon, et moi; les non soupants étaient M. et madame de Beauvau, M. de Chabot, l'évêque d'Arras et l'ambassadeur de Naples. La duchesse et l'ambassadeur ont resté jusqu'à trois heures. Elle soupera encore une fois chez moi avant son départ, qui sera le 19 ou 20. Je crois vous avoir mandé que la maréchale de Luxembourg ne la quitte point; elles étaient avant-hier, vendredi, à l'hôtel de La Rochefoucault; je tenais la maréchale sous le bras, qui, je ne sais si vous vous en souvenez, prend toujours la peine de me conduire à table; elle s'obstina à faire passer la duchesse avant elle;

et elle me dit: C'est un vœu que j'ai fait qu'à toutes les portes où je me trouverais avec elle, elle passerait la première; oui ce vœu est antique et solennel; je lui dis d'une voix basse et douce: antique, non; vous pouvez vous rappeler qu'il y a trois ans elle avait autant de haine qu'elle a aujourd'hui d'amour.

Tous ces petits détails de société doivent vous paraître bien froids; il n'appartenait qu'à madame de Sévigné de les rendre intéressants; elle était toujours vivement affectée, et moi je ne le suis plus de rien.

LETTRE CLXXXV.

Dimanche 27 mars 1774.

L'état de M. votre neveu est bien singulier, et rien ne l'est plus, si ce n'est la résolution que vous avez prise d'en faire votre principale et unique affaire; si vous, ou monsieur votre frère aviez des enfants, cela serait naturel, mais vous n'avez que des collatéraux dont vous ne vous souciez point; cependant il faut bien que vous ayez raison.

Je suis fort aise que les Mémoires de Beaumar-

chais vous aient amusé. Vous n'avez donc pas encore lu l'arrêt, puisque vous me demandez quel traitement on a fait à madame de Goetsman[1]. Nous ne parlons plus de tout cela ici; je ne vous dirai pas ce qui y succède, ce sont des riens. Je voudrais bien que vous eussiez pu entendre ce que j'entendis jeudi dernier; un homme qui lit, ou plutôt qui joue une comédie tout seul si parfaitement bien, qu'on croit entendre autant de personnages différents qu'il y en a dans la pièce; c'est un prodige, et rien ne m'a jamais fait autant de plaisir; on prétend que j'en aurais eu encore plus si je l'avais pu voir, mais j'en doute, l'illusion n'aurait pu être plus parfaite; la pièce qu'il nous lut s'appelle *l'Indigent;* il y a huit personnages, un financier jeune et fat, son valet de chambre, un vieux paysan très-malheureux, et très-honnête homme, son fils, sa fille, un notaire

[1] M. Walpole avait dit : « J'ai reçu les Mémoires de Beaumar« chais; j'en suis au troisième, et cela m'amuse beaucoup. Cet « homme est fort adroit, raisonne juste, a beaucoup d'esprit; ses « plaisanteries sont quelquefois très-bonnes, mais il s'y complaît « trop. Enfin, je comprends que, moyennant l'esprit de parti ac« tuel chez vous, cette affaire doit faire grande sensation. J'oubliais « de vous dire l'horreur qui m'a pris des procédés en justice chez « vous : y a-t-il un pays au monde où l'on n'eût puni sévèrement « cette madame Goetsman? Sa déposition est d'une impudence « affreuse. Permet-on donc chez vous qu'on mente, qu'on se coupe, « qu'on se contredise, qu'on injurie sa partie d'une manière si « effrénée? Qu'est devenue cette créature et son vilain mari? ré« pondez, je vous prie. »

plein de probité, son clerc, un procureur grand coquin; dans la dernière scène, ils sont tous rassemblés, excepté le valet de chambre; chaque rôle est si parfaitement joué et avec une telle chaleur et vivacité, qu'il serait impossible que les sept meilleurs acteurs pussent faire le même plaisir; j'ai envoyé chercher cette pièce, elle est plus touchante que comique; c'est dans le genre de La Chaussée; on prétend que le lecteur y ajoute beaucoup du sien, et que cette pièce, telle qu'elle est, n'est pas bonne; elle a été refusée à la Comédie, et elle fait un effet prodigieux jouée par cet homme qui s'appelle M. Texier[1]. Il est de Lyon, et il y est directeur des fermes; on dit que sa figure est bien, qu'il a beaucoup de physionomie et de grace; il y a cinq ou six pièces qu'il joue aussi parfaitement; je serais fort aise de les entendre, mais je ne crois pas que cela se puisse. Quand j'aurai lu *l'Indigent*[2], si je la trouve bonne, voulez-vous que je vous l'envoie?

Ce n'est point parce que les vers de Voltaire sont plats, que je trouve mauvais qu'on soupçonne qu'ils aient été faits pour moi, c'est parce que je trouverais très-ridicule qu'on crût qu'il m'appelât *Bergère, et ma chère*. Je n'ai point entendu parler de lui depuis le mois de décembre; je n'aime point

[1] Le même dont le talent fut si long-temps admiré à Londres.

[2] *L'Indigent* est un drame de Mercier.

assez à écrire pour me soucier d'entretenir cette correspondance, celle de Chanteloup me paraît plus que suffisante. Madame de Grammont y est retournée le 20 de ce mois, accablée de gloire et de fatigue; elle a été un peu malade en arrivant. Pendant quarante-huit jours qu'elle a été ici, excepté les trois soupers qu'elle a faits chez moi, elle a soupé tous les jours avec vingt-cinq ou trente personnes. A peine était-elle éveillée, que sa chambre était remplie de princes, de grands seigneurs, de grandes dames; il n'y a point de maîtresse de roi, de premier ministre, de souverain, de potentat, qui puissent jouir d'une plus grande célébrité. Il faut lui rendre justice, elle n'en avait point la tête tournée; son air est simple, naturel, facile, vous la trouveriez fort aimable; elle m'a fort bien traitée. La maréchale de Luxembourg a été la plus empressée à lui faire la cour, elle la voyait souvent trois fois le jour, et pour le moins deux; vous pouvez vous souvenir que dans le temps de l'exil, elle était leur plus grande ennemie. L'idole a été aussi fort empressée, et elle a enfin obtenu la permission de faire un voyage [1]. Elle y ira, pendant le séjour que la maréchale y doit faire, qui sera de quatre ou cinq semaines; elle partira environ le 15 du mois prochain. Le quartier de M. de Beauvau sera le premier, ce qui

[1] A Chanteloup.

me fâche fort; il ne passe pas un jour sans me voir, et je reçois de lui plus de marques d'amitié que de qui que ce soit.

LETTRE CLXXXVI.

Paris, dimanche 17 avril 1774.

Je vous fais mille remercîments des offres que vous me faites pour moi et mes amis; ah! je n'en abuserai pas, je n'ai besoin de rien, je ne voudrais pas vous importuner pour moi, et je ne me soucie pas d'obliger personne. Je suis excessivement lasse du peu de retour qu'on trouve à tout ce qu'on fait pour les autres, et je déteste le monde au point que, si je croyais pouvoir trouver deux ou trois personnes dans un couvent quelconque qui eussent le sens commun, je m'y réfugierais [1]; vous aurez peine à allier cette façon

[1] M. Walpole fit cette réponse : « Un couvent serait une recette « très-singulière contre l'ennui, surtout pour vous qui, par mal- « heur, ne pouvez lire. Vous avez plus besoin de compagnie que « de solitude. Est-ce parmi des sottes et des folles que vous comp- « teriez trouver une conversation raisonnable? Vous voyez ce « qu'il y a de mieux, cela ne suffit pas : des religieuses, des dé- « votes, des tracassières valent-elles l'abbé Barthélemi, les Beau-

de penser à la vie qu'on peut vous dire que je mène. En apparence elle est agréable, mais elle est bien éloignée de me satisfaire; il n'y a personne de tous les gens avec lesquels je vis, sur lesquels je puisse compter, et pour lesquels je puisse avoir le moindre goût, j'en excepte Pontdeveyle et mademoiselle Sanadon; leur société est sûre, et ils ont une sorte d'amitié pour moi; mais comme mon étoile a toujours été de perdre mes amis de façon ou d'autre, Pontdeveyle est très-malade, et si dangereusement, qu'il y a fort peu d'espérance; il ne me restera plus que mademoiselle Sanadon, c'est là tout mon trésor, vous le connaissez. Je suis fort invitée d'aller à Chanteloup, mais ce serait tomber de Charybde en Scylla. Je ne perdrai pas le seul honheur que j'ai, qui est d'être chez moi.

« vau, madame de Mirepoix, que vous voyez souvent? La Sanadona ne vous contente point; une douzaine de *santa Donnas* vous amuseraient assurément davantage! Ah! mon amie! l'ennui vous doit bien peser, quand il vous fait déraisonner de la sorte! Le voyage de Chanteloup, que je ne conseille pas, vous dissiperait au moins. Mais que peut-on vous dire? Si votre bon esprit et votre usage du monde sont inutiles pour vous faire supporter les chagrins de la vie, est-ce en changeant de place qu'on y remédie? Une longue vie assure la perte des amis. Je sais qu'on ne console pas par des raisonnements; mais aussi, rend-on la vie plus supportable en se plaignant d'événements qui sont communs à tous? Vous cherchez des chimères, et ne faites pas usage de votre raison, qui au moins, quand on n'est plus jeune, peut servir de quelque chose. »

Vous me donnez une grande curiosité des lettres de milord Chesterfield; les jugements qu'il porte ne me donnent pas une grande idée de son discernement, cependant il y en a quelques-uns de justes. Si milord Stormont ne veut pas me prêter ce qui est en français, ne pourriez-vous pas me l'envoyer? cela me ferait plaisir. Louer madame du Pin, cela est étrange! passe encore pour madame de Blot[1]; sa figure, son maintien en imposent; elle a beaucoup d'admirateurs: je ne la connais pas, mais je connais la plupart de ses juges. Je ne sais pas ce que c'est que madame de Caux, je n'en ai jamais entendu parler. Vous êtes très-bien instruit de ce qui regarde M. de Richelieu et madame la duchesse de Bourgogne; ce qu'en dit le milord est une fable.

Vous vous trompez sur la lecture de M. Texier, la seconde lecture de *l'Indigent* m'a fait autant de plaisir que la première; mais je lui ai entendu lire une autre pièce qui ne m'en a fait aucun; demain je lui en entendrai lire une troisième; mais dans *l'Indigent*, soyez sûr que lui tout seul est la meilleure troupe que nous ayons.

L'idole est plus idole que jamais, elle va à

[1] Madame de Blot était sœur du comte d'Hennery, qui mourut à Saint-Domingue, où il commandait en chef. Elle épousa M. Chavigny de Blot, qui occupait une charge chez le duc d'Orléans.

Chanteloup les premiers jours du mois prochain, ne connaissant point du tout la grand'maman; mais elle est fort dévouée à la sœur, à qui elle a fait une cour très-assidue. Cette sœur, soupant chez moi, fit de grands éloges de son esprit, et surtout sur ce qu'il était *naturel*. Je ne dis mot, mais quand je fus en particulier, je lui dis qu'elle s'était méprise, et que sûrement elle avait voulu dire *surnaturel*.

Je soupe ce soir avec la maréchale de Mirepoix; elle n'est point encore décidée pour une maison, mais je ne crois pas qu'elle en prenne dans le faubourg.

Ne sachant plus que lire, j'ai repris Corneille; *Cinna* m'a enlevée, et *Polyeucte* m'a fait plaisir; nos auteurs sont des mirmidons en comparaison, et je préfère Corneille, malgré ses défauts, à nos tragiques les plus corrects[1]. Nous comptâmes

[1] M. Walpole répondit: « J'admire aussi Corneille, mais j'aime « mieux *Phèdre*, *Britannicus*, et *Athalie*. Je vous ai dit que *Mithridate* et *Iphigénie* ne me plaisaient point, ni *Zaïre*. J'aime *Mahomet*, « et *Alzire*, et *Sémiramis*. Pour vos auteurs tragiques actuels, si « l'on doit juger sur tous ceux que j'ai lus, je les crois au-dessous « de la plus mauvaise pièce de Corneille. Molière me charme; « j'aime infiniment aussi *l'Enfant prodigue*, et *le Préjugé à la mode*, « et *l'Homme du jour*. Mais je vous avoue que je préfère infiniment à tous, les bonnes parties de Shakespeare. Il possédait également la nature et le merveilleux. Racine savait tout ce que « l'art peut faire, Corneille ce que l'éducation et les mœurs d'un « siècle outré peuvent faire faire aux hommes. Voltaire a plus

hier, l'abbé Barthélemi et moi, combien il y avait aujourd'hui d'auteurs de tragédie vivants : vous ne le croirez pas, il y en a soixante-trois, dont plus des trois quarts des pièces ont été jouées, et toutes imprimées.

Quand vous aurez lu l'épître du neveu de M. Schouwalow à Ninon, vous me manderez si vous voulez que je vous envoie la réponse de Ninon par M. Dorat. Il lut, jeudi dernier, chez moi, sa nouvelle comédie, le *Célibataire*.

Les pièces de soixante-trois auteurs ne sont que des tragédies, dont il y en a tels qui en ont fait plusieurs; les comédies n'y sont point comprises. Jamais, non jamais il n'y a eu tant d'esprit, et vous pouvez en conclure si peu de goût : oh! pour le coup, en voilà assez.

« de génie que d'art, mais me paraît moins original que Cor-
« neille, moins élégant que Racine. Shakespeare était également
« grand tragique et grand comique. Il envisageait tout ce que les
« grandes passions sont capables de faire, ou de sentir, et toutes
« les nuances des plus petites dans la vie privée. »

LETTRE CLXXXVII.

Samedi 30 avril 1774.

Votre dernière lettre est très-consolante, je vous en dois bien des remercîments, mais je dois vous demander en même temps bien des pardons de vous avoir forcé à l'écrire.

Nous sommes ici dans de grandes alarmes; le roi a la petite vérole; cette nouvelle est peu intéressante pour vous, mais vous devez comprendre qu'elle l'est infiniment pour bien des gens.

Dimanche matin.

J'avais quelque envie d'attendre le départ de Couty [1] pour faire partir cette lettre. J'ai relu la vôtre dans le dessein d'ajouter à la mienne, mais j'abandonne ce projet; je vous dirai seulement que je n'ai pas celui de changer de place, et que toutes mes pensées sont très-conformes aux vôtres; que je ne balancerais pas d'aller à Chanteloup, où je suis désirée, si je croyais m'y plaire; que je sais très-bien qu'à mon âge je devrais être in-

[1] Frère de sa femme de chambre. Il était alors à Paris, quoique en service en Angleterre.

différente, insensible, et même dure, et ne pas chercher dans les autres ce qui n'est qu'une vraie chimère, comme vous le dites fort bien. Je suis encore d'accord avec vous, qu'on augmente ses malheurs en s'imaginant de trouver de la consolation à s'en plaindre; vous me le faites éprouver, ainsi soyez sûr qu'à l'avenir je vous épargnerai cet ennui.

L'état du roi est toujours fort inquiétant, mais les anecdotes de notre cour ne vous amuseraient pas autant que celles de Louis XIV.

Je ne vous réponds point sur les jugements que vous portez de nos auteurs; je n'en juge que par sentiment, et vous par raisonnement, d'où il ne peut pas résulter une grande conformité.

Ne me faites plus de remercîments, ne me parlez plus de reconnaissance, c'est moi qui vous en dois; quand vous me donnez une occasion de vous rendre service, c'est une marque de confiance que vous m'accordez, et c'est la seule faveur à laquelle je prétends.

LETTRE CLXXXVIII.

Dimanche 8 mai, à deux heures.

Je n'attends point l'arrivée du facteur pour vous écrire : quand je ne devrais point recevoir de vos nouvelles, je ne pense pas devoir ne vous pas mander des nôtres. Celles qui nous occupent aujourd'hui sont, à bien des égards, généralement intéressantes. Vous avez su que la petite vérole du roi se déclara entre onze heures et minuit, le vendredi 30. Les premiers jours il eut beaucoup d'assoupissement, tous les remèdes ont eu de bons effets, les vésicatoires surtout. Les médecins qui le traitent sont Bordeu, Lorri, le Monnier, Lassonne; il y en a encore plusieurs autres qui le voient, ainsi que ses chirurgiens, la Martinière, et Andouillé. Le mardi au soir, 4 de la maladie, il demanda madame Du Barri; il eut avec elle une courte conversation, et le lendemain elle partit à quatre heures pour Ruel, avec la maîtresse de la maison [1], la vicomtesse sa nièce, et mademoiselle Du Barri sa belle-sœur; j'allai ce jour-là souper à Versailles; je rendis

[1] La duchesse d'Aiguillon.

une visite à la maréchale (*de Mirepoix*); je me trouvai un peu mal après souper, non pour la fatigue du voyage, mais pour avoir bu, ou mangé quelque chose qui me fit mal; ce ne fut rien, je partis à minuit avec l'idole qui m'avait voiturée; elle est plus sublime que jamais. Depuis ce jour, la maladie a suivi doucement et lentement son cours. Hier samedi, qui était le 8, il a demandé et reçu les sacrements, à sept heures du matin. Ne sentant pas la force de parler lui-même, il chargea son grand aumônier qui l'avait administré de parler pour lui, lequel dit à l'assemblée : « Messieurs, le roi m'ordonne de vous dire « (ne pouvant parler lui-même) qu'il se repent « de ses péchés, et que, s'il a scandalisé son peuple, « il en est bien fâché; qu'il est dans la ferme résolu- « tion de rentrer dans les voies de sa jeunesse, et « d'employer tout ce qui lui reste de vie à dé- « fendre la religion. »

Voici le dernier bulletin.

« Du 8, à huit heures du matin.

« Le redoublement a commencé plus tard hier au soir, et a augmenté par degrés pendant la nuit; sa marche a été modérée, et sa majesté a bien dormi jusqu'à cinq heures et demie, auquel temps le pouls s'est fort élevé, la chaleur a augmenté, et il est survenu quelques moments de

délire. Ces accidents ont diminué à la suite de quelque effort pour vomir, et des mouvements d'entrailles; la suppuration ne paraît point avoir été ralentie, les vésicatoires vont bien. »

Je ne rendis, le mercredi, à la maréchale, qu'une très-courte visite; je soupai chez M. de Beauvau; je reçois de lui journellement toutes sortes de marques d'amitié et d'attention.

A trois heures et demie.

Je reçois dans ce moment votre lettre du 1er mai; je dirai tantôt à Pontdeveyle l'intérêt que vous prenez à lui.

Je vous remercie de nouveau de celui que vous prenez à mon amusement; je n'ai jamais été dans la disposition de me mettre dans un couvent; mais je sens que cette disposition conviendrait fort à mon âge et à mon état, et je suis fâchée que mon goût m'en éloigne.

Je ne comprends pas bien le parti que vous pouvez tirer de ces quatre lunes dont les habitants ont quatre paires d'yeux [1]. Mon imagina-

[1] Ceci a rapport au passage suivant de la lettre de M. Walpole. « L'*Histoire naturelle* de Pline m'amuse beaucoup. Je n'en « avais jamais lu que des morceaux, à cause de l'obligation de « fouiller un dictionnaire. Il parle de tout, et au moins n'ennuie « point. Le traducteur est bien commentateur. Pline m'a suggéré « une idée bien folle, dont je veux vous faire part, faute d'autre « matière. Vous savez, n'est-ce pas, que Jupiter planète a quatre

tion n'est pas encore assez exaltée pour s'amuser ni s'occuper des idées extravagantes, subtiles, et sublimes; je suis toujours terre à terre, et je n'ai d'esprit que par le sentiment. J'entends par sentiment, ce que mes sens me font sentir et connaître; ma tête, mon ame, mon esprit, ne vont point par-delà.

Je crois ma correspondance avec Voltaire absolument finie; je n'aime point à écrire, et moins j'ai de choses à faire, moins j'ai de pensées, et plus de paresse. On a grand tort de juger des autres par soi-même, il n'y a presque personne qui se ressemble, chacun en naissant a apporté sa façon d'être; les réflexions, l'expérience ne changent point le caractère, elles font qu'on s'afflige de n'en avoir pas reçu un plus heureux; on le combat, on croit même dans quelque occasion l'avoir vaincu, mais on est bientôt détrompé. Je ne croirai jamais, quoi que vous en puissiez dire, que les chimères, les rêveries puissent véritablement amuser. Si c'est votre façon d'être, j'avoue que je n'ai aucun rapport avec vous sur cela; le merveilleux est mon antipode;

« satellites, ou lunes? Eh bien, je me figure un berger, qui, dans « une pastorale, parle de ces quatre lunes-là. Je vais plus loin : « je me suis imaginé que dans ce monde-là, tout est dans une « proportion quadruple; par conséquent, qu'une belle femme a « quatre paires d'yeux, et ainsi du reste. Vous voyez qu'un tel « système fournit plus que les pygmées et les géants de Gulliver. »

j'y préfèrerais le plat. Il y a un livre, qui a pour titre le *Maintenonïana*, c'est un recueil de tout ce qu'on a dit de madame de Maintenon, on n'est point fâché de se le rappeler. Cette femme avait beaucoup d'esprit, beaucoup de jugement et de caractère, elle pouvait bien n'être pas aimable, elle avait peu, ou point de sensibilité, je m'étonne qu'elle fût sujette à l'ennui.

A huit heures du soir.

Les uns disent que cela va beaucoup mieux, et les autres beaucoup plus mal.

LETTRE CLXXXIX.

Mercredi 11 mai 1774.

Voilà bien des nouvelles. Le roi mourut hier à trois heures après midi. Le roi, son successeur, ses deux frères, et leurs femmes, partirent à six heures pour Choisy; ils occupent le grand château, et les trois Mesdames qui n'ont point quitté le feu roi, sont établies dans le petit. Tout ceux qui auront à parler au roi s'adresseront à la reine, jusqu'à ce que l'époque soit donnée par le

roi qu'on puisse lui parler à lui-même; il est déjà décidé que pour les ministres, il les verra au bout des neuf jours. M. de Beauvau, qui est de quartier, est à Paris; il a remis son bâton à M. de Tingri, et il le reprendra quand le roi aura signifié le jour qu'il reverra ceux qui entraient dans la chambre de son grand-père. Vous pouvez juger combien de conjectures, de spéculations! Pour moi, je n'en fais point; après avoir pleuré le défunt roi, je ressens tant soit peu de joie de l'espérance (qui ne peut être mal fondée) de revoir incessamment les exilés[1]. J'ai encore un plaisir peut-être plus grand; M. de Beauvau, l'homme du monde le plus estimable, et le plus digne d'être aimé, immédiatement après la mort du roi, monta chez sa sœur, la maréchale[2], et l'embrassant, lui dit : Le mur qui nous séparait n'étant plus, nous serons, suivant mes désirs, unis pour jamais. La pauvre maréchale avait besoin de cette consolation.

J'aurais eu hier au soir à souper les Beauvau, si je n'avais pas été engagée chez les Necker à Saint-Ouen; je les aurai ce soir. J'ai écrit ce matin

[1] Le duc et la duchesse de Choiseul.

[2] La maréchale de Mirepoix, qui s'était trouvée constamment dans la société de madame Du Barri, et qui s'était, à ce sujet, brouillée avec son frère et sa belle-sœur, le prince de Beauvau et la princesse.

à la maréchale pour lui proposer d'y venir, elle n'a point fait réponse par écrit, et a fait dire verbalement qu'elle y viendrait, je n'ai pas d'autres sûretés. C'est pour moi une grande joie que cette réconciliation; hier quand je l'appris, j'en eus une si grande émotion, que les larmes m'en vinrent aux yeux. Cette façon d'être est bien ridicule, c'est un grand travers à quelqu'un de mon âge, mais qu'y puis-je faire? d'ailleurs tous mes amis me la passent, et ne se scandalisent pas de ma sensibilité.

Je continuerai ma gazette. On dit que le roi sera porté demain à Saint-Denis; je ne sais pas quelle cérémonie on fera. Je vous manderai tout cela.

On dit que la dame[1] est encore à Ruel, on ne sait où elle ira. Notre bon Schouwalow l'appelle toujours madame *Barbari*.

Adieu, jusqu'à dimanche.

[1] Madame Du Barri.

LETTRE CXC.

Dimanche 15 mai, à deux heures.

Je n'attends pas le facteur, et je reprends la suite des nouvelles. Mercredi, madame la princesse de Conti alla à Choisy, et demanda au roi le retour de son fils; la réponse du roi, qui était alors avec la reine, fut que par respect pour la mémoire du feu roi, il ne devait changer précipitamment ce qu'il avait décidé. Sur cela madame la princesse de Conti répliqua, qu'il était d'un bon roi d'examiner les motifs qui avaient décidé son fils au parti auquel il s'était décidé, et sur ce point le roi répliqua qu'il ne manquerait pas de faire cet examen. Alors, la princesse proposa d'expliquer lesdits motifs; et comme la reine offrit de se retirer, madame de Conti ajouta qu'elle craindrait d'être importune au roi dans le moment actuel, qu'elle ne voulait point abuser de ses bontés, et s'en alla : et moi j'ajoute qu'elle fit très-bien. Cette conversation éloigne un peu mes espérances, je crains que le retour de mes amis ne soit pas prochain.

Jeudi, le roi accorda les grandes entrées à ses

douze menins, grace très-singulière; il n'y avait, sous le feu roi, que celles qu'on avait par ses charges.

L'évêque de Chartres[1] fut nommé grand-aumônier de la reine; c'est le frère du duc de Fleury. L'évêque de Nanci, abbé de Sabran, premier aumônier de la reine. Lieutaud, premier médecin du roi; Lassonne en survivance; M. de Paulmy[2], chanchelier de la reine. Ordre à tous les Du Barri[3] de ne se point présenter à la cour.

[1] Neveu du cardinal de Fleury, et oncle du duc de Fleury, qui épousa la fille du comte de Coigny.

[2] Le marquis de Paulmy était fils de M. d'Argenson le ministre, et avait été lui-même, pendant quelque temps, ministre de la guerre durant le dernier règne.

[3] La famille Du Barri était originaire de Toulouse, et sans aucune distinction. Dans le temps de son élévation à la cour de Louis XV, elle se composa de trois frères et de deux sœurs. Le caractère de l'aîné des frères était suffisamment désigné par le surnom de *Roué* qu'on lui avait donné, ou par celui de *grand Du Barri*, sous lequel madame du Deffand en parle ici. Une fille, née dans la plus basse classe de la société, et élevée dans la plus vile débauche, connue seulement sous le nom de mademoiselle *l'Ange*, que lui valut sa beauté, après avoir été la maîtresse de Du Barri, devint celle de Louis XV. Lorsque, par suite de l'influence qu'elle ne tarda pas d'avoir sur l'esprit faible du roi, elle dut être mariée pour être présentée publiquement à la cour, le *Roué* produisit son frère cadet, Guillaume Du Barri, qui voulut bien prostituer, par cette infame alliance, son nom et sa famille. Le troisième frère épousa, après la faveur de sa famille à la cour, une fille du comte de Fumel, et prit le nom de comte d'Argicour. Les deux sœurs ne se marièrent point. Le *Roué* produisit aussi un fils, le

Lettre de cachet pour enfermer le grand Du Barri à Vincennes, et le conduire ensuite à la citadelle de Perpignan; mais il s'est évadé, et sera peut-être à Londres, plus tôt que cette lettre. Je ne me souviens plus si dans ma dernière je vous ai mandé que madame Du Barri, le mercredi, avait eu ordre de se rendre au couvent du Pont aux Dames, avec défense d'y voir personne; depuis cela on lui a permis de voir ses belles-sœurs et nièces. Mais voici la plus grande nouvelle de toutes. Jeudi au soir, M. de la Vrillière[1] fut porter à M. de Maurepas[2] cette lettre du roi.

« Dans la juste douleur qui m'accable, et que « je partage avec tout le royaume, j'ai de grands « devoirs à remplir; je suis roi, ce nom renferme « bien des obligations; mais je n'ai que vingt ans, « et je n'ai pas les connaissances qui me sont « nécessaires; je ne puis pas travailler avec les « ministres, tous ayant vu le roi pendant sa

vicomte Alphonse Du Barri, qui épousa la belle demoiselle Tournon, et fut ensuite tué à Bath, dans un duel qu'il eut avec le comte Rice.

[1] Le duc de la Vrillière, secrétaire d'état pour le département de l'intérieur.

[2] Le comte de Maurepas avait été ministre de la marine durant le dernier règne, et avait été disgracié par les intrigues de madame de Pompadour, alors maîtresse en titre, dont il s'était, en dernier lieu, attiré l'indignation pour avoir chanté, à un souper, des couplets composés par M. de Pontdeveyle, dont il a été parlé souvent dans ces lettres.

« maladie; la certitude que j'ai de votre probité, « et de votre profonde connaissance des affaires, « m'engage à vous prier de m'aider de vos con- « seils; venez donc le plus tôt qu'il vous sera « possible. »

Le lendemain matin, vendredi, M. de Maurepas arriva à Choisy, eut une audience de cinq quarts d'heure, fut très-bien reçu de la reine, et très-fêté de Mesdames; il revint coucher à Paris; il est retourné ce matin à Choisy, et madame de Maurepas[1] revint vendredi de Pontchartrain. Si j'apprends quelque chose de plus, je l'ajouterai. Voilà le facteur qui arrive, il m'apporte une lettre; je l'ouvre avec quelque crainte.

J'ai eu tort d'avoir peur; votre lettre est très-bien; vous avez très-bien jugé, le 11 était le jour le plus critique; il a été en effet celui de la mort.

Je doute que le Beaumarchais vous fasse autant de plaisir à voir, qu'il vous en a fait à le lire; avant ses Mémoires, il passait pour un homme de mauvaise compagnie.

Vous trouverez dans la Rivalité[2] des endroits fort agréables, fort intéressants, et même assez beaux, mais il y a bien des inutilités ennuyeuses. Les voyages de Montaigne paraissent; le discours

[1] Madame de Maurepas était sœur du duc de la Vrillière.

[2] *Histoire de la Rivalité de la France et de l'Angleterre*, par M. Gaillard.

préliminaire m'a plu, mais je crois que les voyages, dont je n'ai lu que cinquante pages, n'étaient pas dignes d'être donnés au public [1].

Je crois vous avoir mandé que je devais donner à souper le mercredi à mesdames de Beauvau et de Mirepoix; cela a été fait, et ce souper pourrait faire une scène de comédie de du Freny, *la Réconciliation Normande*, excepté cependant la fausseté : la froideur fut extrême. Le prince va demain au Port-à-l'Anglais dîner chez sa sœur; si je me porte assez bien, je serai de la partie.

Pontdeveyle, quoique guéri, ne sort point encore, sa faiblesse est extrême.

J'ai reçu hier des nouvelles de la grand'maman; je ne crois pas que, quand on leur accorderait leur rappel, elle en profitât pour revenir avant cet hiver, ce qui me contrariera beaucoup.

J'oubliais, parmi mes nouvelles, de vous dire que le contrôleur général, ainsi que tous les autres ministres, ira jeudi à Choisy, qu'il portera un mémoire de projet de retranchement pour soixante-sept millions.

On ne doute point que la Bellissima [2] ne se

[1] Peu des lecteurs qui ont quelques connaissances de l'Italie, seront du sentiment de madame du Deffand sur ce récit intéressant et détaillé des mœurs et des usages du milieu du seizième siècle, et particulièrement des intrigues et du faste de la cour de Rome, dans ces temps de la grandeur des papes.

[2] Madame de Forcalquier.

retire incessamment. La comtesse de Grammont qui était exilée de la cour[1] a été rappelée, elle exerce actuellement sa charge de dame du palais.

Madame de Luxembourg n'est point encore de retour de Chanteloup, je l'attends avec impatience.

Le roi doit aller à Versailles passer quatre jours, pour recevoir tous les compliments; il habitera dans son logement de dauphin. De là il ira à Compiègne, où il restera trois mois; ensuite il ira à Marly, et puis à Choisy d'où il partira pour Fontainebleau; on dit qu'il en reviendra vers la fin de novembre.

S'il y a quelque chose de nouveau d'ici à mercredi, je vous le manderai.

LETTRE CXCI.

Paris, 29 mai 1774.

Il serait fort heureux que les lettres fussent ouvertes à la poste comme vous paraissez le croire, votre dernière me procurerait des biens infinis.

[1] La mère du duc de Grammont. On a parlé dans ces lettres de son exil de la cour, à cause de quelque inattention qu'elle s'était permise envers madame Du Barri.

Mais je ne pense pas que Louis XVI puisse jamais savoir que j'existe, et je n'ai pas l'ambition qu'il l'apprenne. On ne parle point du retour de mes amis, voilà tout ce qui m'intéresse. Je ne cherche point de protecteurs à la cour; il n'y a nulle apparence que M. de Toulouse y ait une place. Madame de Forcalquier n'a point quitté. Le mari de madame Du Barri est le frère de celui qu'on appelle le grand Du Barri; et il s'appelle Guillaume. Le vicomte est le fils du grand Du Barri. Voilà tout ce que vous me paraissez curieux de savoir. Je souhaite que vous ayez beaucoup de plaisir à votre campagne.

Quand vous prendrez la peine de m'écrire, ne vous gênez point à faire une lettre ostensible; elles sont inutiles pour ma fortune et mon bonheur, et elles me font médiocrement de plaisir.

On ne sait point encore le temps du sacre du roi. La reine n'est point encore couronnée; aucune dame n'est admise à cette cérémonie. J'ai un livre qui contient soixante-quatorze estampes de toutes les cérémonies du sacre de Louis XV, avec le nom, et la description des habits de tous ceux qui y représentaient, et qui y avaient des fonctions. Ce livre est extrêmement grand; je doute que milady Marie Coke[1] veuille s'en char-

[1] La plus jeune fille du premier duc John d'Argyle, et veuve du lord Coke, fils aîné du feu comte Leicester.

ger. Si vous avez quelque autre occasion, mandez-le-moi, je vous l'enverrai en avancement d'hoirie.

Le roi ni les princes ne se feront point inoculer; il est des préventions impossibles à détruire.

J'espère que vous n'aurez point la goutte.

Je vous félicite du calme dont vous jouissez. C'est un bel exemple pour qui a vingt ans plus que vous.

LETTRE CXCII.

Paris, dimanche 5 juin 1774.

Vous me divertissez par le soin continuel que vous prenez de m'assurer que vous êtes incorrigible; croiriez-vous encore que j'aie le dessein de vous corriger? Oh! non, c'est un projet tout-à-fait abandonné; vous êtes fort bien comme vous êtes, et j'en suis fort contente.

J'ai déjà trouvé quelque agrément dans la réconciliation des deux belles-sœurs [1], et ce qui me fait le plus de plaisir, c'est la satisfaction qu'en reçoit le prince. Ce prince est véritable-

[1] La princesse de Beauvau et la maréchale de Mirepoix.

ment mon ami; ses attentions sont suivies; ce qui me surprend, c'est qu'elles ont l'apparence du goût et de l'amitié; je suis, et je serai toute ma vie plus sensible qu'il ne faudrait l'être; c'est peut-être un effet d'amour-propre: mais il faut vous dire des nouvelles.

M. d'Aiguillon donna sa démission jeudi au soir; il n'est point encore remplacé; on a donné, en attendant, à M. Bertin le portefeuille des affaires étrangères. La Bellissima a donné sa démission le même jour que M. d'Aiguillon; elle est remplacée par la duchesse de Quintin. Les trois princesses sont guéries, le roi ne les verra qu'à Compiègne. Il reçoit aujourd'hui, à la Meute, la députation du parlement, de la chambre des comptes, de la cour des monnaies, de l'académie. Il va demain à Versailles pour faire lever le scellé du feu roi, la reine lui donnera à dîner au petit Trianon qui lui appartient. Les jours suivants il recevra tout le monde, les femmes seront en grand habit, et le 13 il partira de la Meute, pour se rendre à Compiègne, où il restera jusqu'à la fin du mois d'août; j'espère que pendant ce séjour il sera question du rappel de mes amis.

LETTRE CXCIII.

Lundi 6 juin, à six heures du matin.

Quelque peu curieux que vous soyez de nos nouvelles, j'imagine que vous aimez mieux qu'on vous mande celles du jour, que celles qui auraient une semaine d'ancienneté. Je vous dirai donc que le roi nomma hier au soir le chevalier de Muy, secrétaire d'état de la guerre, et M. de Vergennes, ministre des affaires étrangères; vous savez qu'il est notre ambassadeur à Stockholm, et en attendant son retour, M. Bertin a le portefeuille. Voici les réponses du roi et de la reine au parlement.

LE ROI.

Je reçois avec plaisir les respects de mon parlement; qu'il continue de remplir ses fonctions avec zèle et intégrité, il peut compter sur ma protection et ma bienveillance.

LA REINE.

Vous travaillez pour l'autorité du roi et pour la fortune et l'intérêt de ses sujets; vous devez compter sur mes sentiments toujours.

Je crois vous avoir mandé que M. de Beauvau a obtenu pour le prince de Poix, son gendre, la survivance de sa charge de capitaine des gardes; il n'a que vingt et un ans. Votre comparaison des Anglais aux chats est très-juste, excepté que les chats ne se glorifient pas d'être chats; je n'ai pas besoin de M. de Buffon pour connaître leur caractère et savoir qu'ils ont des griffes[1], je sais la différence qu'il y a d'eux aux petits chiens, je compte pour toujours m'en tenir à ceux-ci; j'en ai un charmant, et ce n'est point une parabole.

Dimanche 19 juin.

M. de Choiseul vint à Paris dimanche passé, et fut fort bien reçu à la cour, où il fut le lundi à dix heures du matin. Il dîna chez madame Du Châtelet, soupa chez madame de Brionne, et repartit le mardi pour Chanteloup; il n'a pas eu le temps de me voir; son projet est de ne revenir ici qu'au mois de décembre.

[1] M. Walpole avait dit: « Je ne sais si on peut faire d'un « Français tout ce qu'on veut, mais je sais très-bien qu'on peut « arriver à changer le naturel d'un chat aussi facilement que celui « d'un Anglais. Soyez donc sûre que d'un chat vous ne ferez ja- « mais un chien. Demandez à Buffon : il vous dira que si vous « contrariez un chat, il s'enfuira, que d'autres vous égratigne- « ront, que c'est la plus mauvaise espèce, quoique peut-être pas « la plus incorrigible. »

Le roi et ses frères sont établis à Marly depuis vendredi. Ils furent tous inoculés hier à neuf heures du matin.

LETTRE CXCIV.

Dimanche 26 juin 1774.

Je vais répondre à toutes vos questions; il y en a une dans vos lettres précédentes à laquelle je n'ai pas répondu. Madame de Quintin est la fille du duc de Lorge, et femme du fils de la marquise de Durfort, l'amie de la grand'maman. Elle s'appelait la comtesse de Lorge, et on la titra l'année passée quand elle partit avec madame de Forcalquier pour aller recevoir madame la comtesse d'Artois.

Les inoculés vont fort bien, l'éruption commença hier.

Je vous ai rendu compte du voyage de M. de Choiseul ici, je n'ai pas eu lieu d'en être contente; je le suis infiniment de la grand'maman, ainsi que du grand abbé.

M. d'Aiguillon est encore ici; il partira pour Verret quand l'effet de l'inoculation sera passé;

il garde sa charge de capitaine de Chevau-Légers. Tous les ministres sont établis à Versailles, d'où ils viennent travailler avec le roi; il n'y a que M. de Maurepas qui soit logé à Marly, et cela ne *signifie* rien; il n'y a rien de *signifiant* jusqu'à ce moment-ci, chacun a sa brigue et sa cabale; il n'y a que l'almanach de Liége qui puisse nous dire ce qui arrivera. Avez-vous su la prédiction qu'il y avait dans cet almanach pour le mois d'avril?

M. le prince de Conti n'a point vu le roi: sa réconciliation tient à des affaires générales auxquelles on travaille, et qui ne sont pas faciles à arranger; il se porte bien. L'idole et sa belle-fille sont établies dans une maison qu'elles ont à Auteuil; madame de Lauzun va s'y faire inoculer, quoiqu'elle l'ait déjà été, mais ç'a été par Gatti, et c'est compté pour rien.

Je vous ai adressé une lettre pour M. de Richmond [1]; celle que j'ai reçue de lui est parfaitement bien, et en vérité dans le goût de celle de Pline, qui est ma lecture du moment: ne m'en avez-vous pas dit, il y a quelque temps, beaucoup de bien [2]? il y a beaucoup à en dire, j'en

[1] Le feu duc de Richmond.

[2] M. Walpole dit dans sa réponse: « C'était l'histoire de Pline « l'oncle que je vous ai dit qui m'amusait, mais médiocrement. « Pardonnez si je n'aime pas les lettres du neveu; elles me parais-

suis charmée, c'est dommage qu'il y en ait si peu. Nous avons une feuille périodique, qui a pour titre : *Gazette de littérature;* il y a toujours une petite pièce de vers; toutes les lettres que je vous écris y ressemblent. La petite pièce que vous aurez aujourd'hui est sur un de nos ministres qui tient bon.

Ministre sans talent ainsi que sans vertu,
Couvert d'ignominie autant qu'on le peut être,
Retire-toi donc! Qu'attends-tu?
Qu'on te jette par la fenêtre [1]?

LETTRE CXCV.

Paris, samedi 9 juillet 1774.

« *Il est bien vrai que je suis difficile; je sais*
« *bien mieux ce que je n'aime point, que ce qui*
« *me plaît.* »

Voilà un trait de votre lettre qui explique tout ce qui se passe entre nous. Vous ne saisissez ja-

« sent plates, apprêtées, et ne contiennent ni anecdotes, ni nou-
« velles, ce qui m'amuse uniquement : n'excusez pas les vôtres,
« surtout quand elles sont longues. »

[1] Le duc de la Vrillière. Il donna sa démission en 1775, et M. de Malesherbes lui succéda.

mais avec moi que ce que vous appelez des fautes et des torts, et ne daignez pas remarquer l'attention que j'ai à éviter ce que je sais qui peut vous déplaire. Il est vrai que j'ai envoyé Couty savoir comment vous vous portiez; j'avais été quinze jours sans savoir de vos nouvelles; de plus, il devait venir à Paris, j'étais bien aise qu'il pût vous voir avant. C'est une faute, je l'avoue; ce n'est pas être entièrement corrigée, mais vous conviendrez que je suis en bon train.

Je viens de recevoir une lettre de Barège, de madame de Grammont, pleine de politesse et d'amitié; elle excuse son frère, sollicite mon pardon de ce qu'il ne m'a point vue dans les vingt-quatre heures qu'il a été à Paris; enfin elle n'oublie rien de ce qui peut satisfaire ma vanité; mais tout cela m'importe fort peu: excepté les premiers mouvements d'amour-propre, on apprécie bientôt toutes ces sortes de choses à leur juste valeur.

Le petit comte de Broglio arriva jeudi dernier [1], il soupa chez moi le soir avec sa femme, sa belle-sœur, mesdames de Mirepoix et de Beauvau, les archevêques de Toulouse et d'Aix. Son retour me fait plaisir; ce n'est pas que je l'aime, mais il est gai, il a de la grace, et m'amuse.

[1] De son exil à sa terre de Ruffec, dont il a été déjà parlé dans ces lettres. *Voy.* ce volume, pag. 9.

Je ne crois point vous avoir envoyé les vers de La Harpe. Ceux que je vous ai envoyés sont d'un M. Pezay [1], et c'est ce qu'il a fait de plus joli. Ce trait,

Notre jeune Titus aime qu'on parle en prose :
Il prise plus, dit-on, un épi qu'une rose :
Tant pis pour nos bosquets, tant mieux pour nos moissons.

Ce trait, dis-je, a paru joli à tout le monde; j'ai dû être très-contente des quatre derniers vers; mais apparemment ce qui est agréable dans une nation ne l'est pas dans une autre.

Vous aurez appris la mort de madame de Valentinois [2] ; vous ne vous souciez guère de savoir son testament; cependant, comme elle avait plus de quarante mille écus de rente à disposer, il a excité la curiosité de tout le monde. Elle fait la duchesse de Fitzjames sa légataire universelle, et substitue le tout au marquis de Fitzjames et à ses enfants. La marquise de Fitzjames est fille de M. de Thiars, qui était son ancien et meilleur ami; elle laisse à celui-ci un diamant de cent mille francs; sa jolie maison de Passy à M. de Stainville; vingt mille francs à madame de Caumont; autant à madame de Cambise, qui ne l'avait pas vue depuis six ans, mais qui, avant

[1] Dans une lettre qu'on ne publie pas.

[2] La comtesse de Valentinois, née Saint-Simon, mariée au frère cadet du prince de Monaco.

ce temps-là, avait été son amie. Le testament est de l'année 1768. Elle laisse dix mille livres de rente viagère à Boudot, procureur; six mille à son notaire. Les legs et les dettes montent à trois cent et tant de mille francs en argent comptant, et vingt-sept ou vingt-huit mille francs de rentes viagères.

Dimanche.

J'irai demain à Roissy pour la seconde fois depuis que les Caraman y sont; c'est notre bon ami M. Schouwalow qui m'y mènera. Je le trouve un peu ennuyeux; il n'a nulle inflexion dans la parole, nul mouvement dans l'ame; ce qu'il dit est une lecture sans ponctuation.

Il faut vous compter une petite histoire qui ne vous déplaira pas. Un jeune homme ayant acheté une charge de conseiller au parlement, y prit sa place un jour qu'on y devait juger une cause. L'usage, à ce qu'on dit, est que le dernier reçu opine le premier. Quand on en vint à prendre les voix, le jeune homme ne disait mot. Le premier président lui dit : Eh bien! monsieur; qu'opinez-vous? *Moi, monsieur, je ne qu'opine point, c'est à ces messieurs à qu'opiner, quand ils auront qu'opiné, je qu'opinerai après eux.*

Vous ne voulez donc pas me répondre sur les estampes du sacre de Louis XV? Le proverbe est,

qui ne dit mot consent, ainsi, si je trouve une occasion de vous les faire tenir, vous les recevrez.

J'ai donné dans un grand panneau, en pensant que c'étaient les lettres de Pline le jeune qui vous plaisaient; j'en étais étonnée : elles ne sont pas absolument de mon goût, mais je croyais avoir tort; j'y ai trouvé plusieurs belles pensées que j'ai même crayonnées; enfin je soumettais mon goût au vôtre, et dans cette idée, je leur ai donné des louanges. Je vois que vous n'en donnez point à l'édit[1] que je vous ai envoyé; pourquoi ne me pas dire naturellement que le style ne vous en plaît pas? Pourquoi me ménager sur ces sortes de choses? vous me rompez en visière sur tant d'autres! Croyez-moi, ne vous contraignez sur rien, votre vérité est ce qui me plaît le plus en vous, et qui vous distingue le plus de tous les autres hommes.

Il ne paraît plus rien de nouveau que des épigrammes assez drôles, mais qui ne peuvent s'envoyer.

L'ami Pontdeveyle se rétablit tout doucement; je n'ai point de meilleur ami ni de plus contrariant; le pauvre homme ne peut consentir à vieillir, il a tous les goûts de la jeunesse. Les spectacles, les grands soupers sont nécessaires à

[1] *Édit du Roi, portant remise du droit de joyeux avénement*, etc. C'est le premier édit de Louis XVI, daté de la Meute, mai 1774.

son bonheur; mais ses jambes, sa poitrine et son estomac n'y sont pas d'accord.

La cour partira entre le 29 et le 1er du mois d'août pour Compiègne, où elle séjournera jusqu'au 1er septembre.

M. de Vergennes arrivera le 20 ou le 22 de ce mois. D'ici à dimanche il y aura peut-être plusieurs nouvelles, mais je ne saurais croire qu'elles vous amusent; cependant j'en remplirai mes lettres tant que je pourrai. Je voudrais trouver ces mots dans une des vôtres : *Je suis content de vous.*

LETTRE CXCVI.

Paris, dimanche 17 juillet 1774.

Je suis bien dans la disposition de vous donner encore aujourd'hui un bon exemple. J'ai mal aux entrailles, des inquiétudes dans les jambes, et un petit chien qui me fait enrager; joignez à cela pas un nom propre à vous nommer, à moins que ce ne soit en forme de litanie.

S'il est vrai que mon exemple vous communique mes dispositions, voilà un rapport que j'ai avec vous, malgré votre prétention qu'il n'y en

a point entre nous. J'aime les noms propres aussi, je ne puis lire que des faits écrits par ceux à qui ils sont arrivés, ou qui en ont été témoins; je veux encore qu'ils soient racontés sans phrases, sans recherches, sans réflexions; que l'auteur ne soit point occupé de bien dire; enfin, je veux le ton de la conversation, de la vivacité, de la chaleur, et par-dessus tout, de la facilité, de la simplicité. Où cela se trouve-t-il? dans quelques livres qu'on sait par cœur, et qu'on n'imite pas assurément dans le temps présent.

Oui, je suis bien aise du retour du petit comte; mais il a tant d'affaires, que je ne jouis point de lui. Il ira le mois prochain à Compiègne, et le mois d'après il retournera à son vilain château, dont il ne reviendra qu'après Noël; alors la grand'maman sera ici. Cette idée me cause une petite émotion; je crois que j'aurai du plaisir à la revoir. Je boude toujours son mari, contre lequel je ne suis nullement fâchée; je ne l'aime pas assez pour cela, mais pour soutenir une certaine dignité, et malheureusement c'est à quoi je ne m'entends guère.

Je fais des connaissances nouvelles autant que je peux; ce n'est pas en cela que je vous imite; mais figurez-vous que toute lecture m'ennuie, que je ne puis faire d'autre ouvrage que d'effiler, que dans la solitude je ne puis faire que des ré-

flexions; à quoi me serviraient-elles en me séquestrant de la société, mon principal objet étant de m'en assurer un agréable? Les Necker, madame de Marchais, M. d'Esterhazy, sont des gens très-aimables, qui ont l'air de faire cas de moi. Je ne néglige pas pour cela mes anciennes connaissances, mais mille circonstances produisent des séparations qu'il me convient de remplacer.

Bénissez le ciel, applaudissez-vous de vous suffire à vous-même; votre *vous-même* vous satisfait, et le mien m'ennuie.

LETTRE CXCVII.

Paris, 25 juillet 1774.

Je suis content. Voilà trois paroles aussi belles que rares; et moi, je suis bien aise, et c'est ce qui ne m'arrive pas souvent. Je ne crois point nos lettres aussi ostensibles que vous vous l'imaginez; ce que vous m'écrivez dans cette idée est, je crois, en pure perte.

Il est certain que nos prémices sont d'heureux présages, mais il faut attendre. On vient de renvoyer M. de Boynes, secrétaire d'état de la ma-

rine; sa place est donnée à M. Turgot, que je voyais tous les jours il y a quatorze ou quinze ans, mais avec qui la d'Espinasse m'a brouillée, ainsi qu'avec tous les autres encyclopédistes; il est l'ami intime de M. de Maurepas, à qui il n'est pas douteux qu'il ne doive cette place; c'est un honnête homme.

La grande nouvelle du jour est la défense que le roi a faite à M. le duc d'Orléans et à M. le duc de Chartres de venir à la cour, pour le refus qu'ils ont fait d'assister mercredi prochain à Saint-Denis pour le catafalque de Louis XV, où ils n'auraient pu se trouver sans rendre le salut au nouveau parlement, qu'ils ne veulent pas reconnaître. N'inférez pas de cette nouvelle qu'on est décidé à le soutenir. Si je trouve quelque occasion pour vous écrire, j'en profiterai; cela n'est pas conséquent à ce que je viens de vous dire, mais il faut des réserves à de certains égards, et ne pas s'assujettir à des louanges.

Je m'informerai des livres que vous désirez; il est vrai que je vous trouve des goûts un peu baroques, mais je vous porte bien envie. Quel bonheur de trouver son amusement dans de pareilles recherches [1] !

[1] Les livres que M. Walpole désirait avoir, étaient : *Discours des plus mémorables faits des rois et grands seigneurs d'Angleterre;* de plus, un *Traité de la Guide*, et *Descriptions des principales villes*

LETTRE CXCVIII.

Dimanche 14 août, à six heures du matin.

Vous êtes un homme extraordinaire, un grand médecin des ames, à qui on ne peut pas dire, Médecin, guéris-toi toi-même; vous vous êtes guéri parfaitement, en vous détachant de tout; mais ne vous flattez pas de faire beaucoup de cures [1]; il y a bien des malades qui trouveraient

et châteaux d'Angleterre, par Jean Bernard, imprimé à Paris l'an 1579; *Etat de la Maison des ducs de Bourgogne*, etc., imprimé dans les *Mémoires pour servir à l'Histoire de France et de Bourgogne*, tom: II. *Voy.* le premier tome de la nouvelle édition, de la Croix du Maine, pag. 506. Walpole s'exprimait ainsi à l'égard de ces ouvrages: « Le premier, probablement, ne se trouvera « pas; il excite ma curiosité, par égard à nos anciens châteaux; « le second pourrait me fournir des lumières par rapport à Richard III, dont la sœur était duchesse de Bourgogne, et joua « un grand rôle dans ces affaires-là. Ne vous donnez point de « peine sur ces bagatelles, qui ne touchent que mon amusement, « dont il est très-permis de vous moquer. Vous savez que mes « études sont très-baroques; je ne les défends pas. Ne suffit-il pas « d'être sans grands chagrins, quand on peut s'occuper de telles « fariboles? »

[1] M. Walpole avait dit: « S'il était possible de donner sa façon « de penser, je vous conseillerais de prendre la mienne. Il est difficile de mener une vie plus monotone et insipide; cependant

le remède pire que le mal, et qui préféreraient de conserver le bras ou la jambe où ils auraient quelquefois un rhumatisme, à se les faire couper. Vous voilà cependant en course, et dans le dessein de passer quelques jours plus agréablement que vous ne faites dans les compagnies de votre voisinage; c'est cette seconde partie de votre exemple que je prétends imiter.

En conséquence, je partirai demain pour Roissy, où je compte rester jusqu'à vendredi après souper. Je quitte Pontdeveyle avec regret; mais c'est, comme vous le voyez, pour peu de temps. Je n'aurai point à craindre les fenêtres ouvertes; je n'ai qu'à me louer des attentions qu'on veut bien avoir pour mon âge et pour mes infirmités; et si j'étais douée d'un caractère pareil au vôtre, je serais bien éloignée d'avoir rien à désirer; mais comme vous me l'avez souvent répété, nous ne nous ressemblons point.

Vous serez de retour quand vous recevrez cette lettre; vous aurez trouvé en arrivant un des livres que vous désirez, une oraison funèbre[1], et

« elle me plaît fort. Je fais un plaisir de négatifs. Par exemple, « je suis charmé d'être en toute oisiveté ici, pendant que tout le « monde trotte par la campagne, briguant les voix pour le nou- « veau parlement de l'année qui vient. Je suis encore très-heureux « d'être déchargé des affaires de mon neveu. Non, je ne trouve « pas qu'on peut être malheureux quand on n'a rien à faire. »

[1] De Louis XV, prononcée par l'abbé de Boismont à l'acadé-

une lettre d'un théologien [1], dont vous me direz, je vous prie, votre avis.

Vous me mandez que depuis long-temps vous n'avez passé qu'une nuit à Londres, et que vous vous y êtes désespéré; vous devez donc comprendre que l'on peut quelquefois se déplaire où l'on est; mais mal d'autrui n'est que songe. Jusqu'à présent j'ai supporté la solitude de Paris, depuis le voyage de Compiègne; elle augmentera cette semaine, parce que les gens que je vois le plus souvent vont passer cette semaine à Villers-Coterets. Madame de Mirepoix et madame de Boisgelin vont demain, ainsi que moi, à Roissy; je garderai mon carrosse; et au premier moment que je me trouverai incommodée, je reviendrai chez moi. Si je m'y plais, j'y resterai, comme je vous l'ai dit, jusqu'à vendredi. La Sanadona est toujours à Praslin; je ne m'aperçois pas beaucoup de son absence; elle peut la faire durer jusqu'à la fin du mois, sans que cela me fâche. Je continue la lecture de l'Eprit de la Ligue; c'est le meilleur livre que nous ayons eu depuis long-

mie française. Il était homme d'esprit et de talent, mais préférant le plaisir et le repos à la gloire, il travaillait peu. On raconte qu'il jouait très-bien la comédie, et qu'il excellait dans les rôles de *Crispin*.

[1] *Lettre d'un Théologien à l'auteur des Trois siècles de la Littérature*, par Condorcet. (Berlin 1774.) Cette critique de l'ouvrage de Sabatier de Castres fut, pendant quelque temps, attribuée à Voltaire.

temps. Je lirai après la vie de Marie de Médicis ; c'est l'ouvrage d'une femme, on en dit du bien.

Nous sommes accablés de discours académiques, d'oraisons funèbres, de vers, tout cela plus mauvais l'un que l'àutre.

L'évêque d'Arras est à Paris ; je lui ai dit que vous vous souveniez de lui ; il en est tout bouffi de gloire ; c'est un homme très-sage, un très-bon esprit. Nous aurons l'année prochaine l'assemblée du clergé ; l'évêque de Mirepoix en sera, ce qui me fait plaisir.

On se prépare à quelques événements pendant le Compiègne ; quelque changement dans le ministère ; il n'y a pas d'apparence que je puisse y prendre quelque intérêt ; mes parents et mes amis n'y auront, je crois, nulle part. On donna hier une tragédie nouvelle[1] ; il y eut quelques vers fort applaudis, applicables au retour des anciens magistrats, et à M. de Maurepas[2] ; sa conduite est très-sage, son étoile en fait pâlir une autre[3], et sa gloire est plus solide, quoiqu'elle soit moins brillante.

[1] *Adélaïde de Hongrie*, par M. Dorat.

[2] Dans le nombre étaient ceux-ci :

« J'enchaîne la Discorde aux pieds de la Justice,
« Et rends aux tribunaux leur auguste exercice. »

[3] Celle du duc de Choiseul.

LETTRE CXCIX.

Mercredi 24 août 1774.

Vous êtes revenu le 18 de chez le Selwyn, et moi le 19, après souper, de chez les Caraman; vous avez été content, et moi aussi. Roissy est le séjour de la paix, de l'ordre et du bonheur [1]. Un père et une mère, huit enfants qui vivent ensemble avec une union, une amitié parfaite; c'est l'âge d'or. J'aurais eu beaucoup de regret de les quitter, sans la manie que j'ai de désirer toujours de m'éveiller chez moi; je ne me déplais point dans la journée de n'y être pas, mais la nuit et la matinée je regrette ma cellule. Nous avions pour toute compagnie madame de Mirepoix, madame de Boisgelin, le bon Schouwalow, et un M. de La Salle; je ne me suis pas promenée un moment; les fenêtres n'ont point été ouvertes; on n'a joué qu'une partie de wisk pen-

[1] Roissy était une maison de plaisance à cinq lieues de Paris, appartenante au comte de Caraman, qui jouissait d'une grande fortune, étant un des principaux propriétaires du canal du Languedoc, dont son grand-père, M. Riquet, avait conçu et exécuté le plan. Le comte de Caraman épousa la sœur aînée du prince de Chimay.

dant les cinq jours que j'y ai été. L'idole y a couché une nuit. Il se pourrait que j'y retournasse au mois de septembre; mais je désirerais bien d'en être empêchée.

Je soupai hier chez la maréchale de Luxembourg, en petite compagnie, c'est-à-dire avec douze personnes, deux desquelles étaient M. le duc d'Orléans et madame de Montesson; il fut fort question des bottines [1]; le prince et sa dame me traitèrent au mieux. Je donne ce soir à souper aux Fitzroy [2], et je souperai avec eux vendredi chez madame de Marchais, dont les empressements et les soins ne font qu'augmenter chaque jour.

Le pauvre Pontdeveyle dépérit à vue d'œil; il est actuellement comme était le président les derniers mois de sa vie, mais il ne peut consentir à se conduire selon son état; c'est une belle leçon pour moi. Je vois qu'il est à charge à tout le monde; et il ne s'en aperçoit pas; il compte aller à l'Isle-Adam le mois prochain. La Sanadona vient d'arriver il y a un moment; son séjour à Praslin a été de plus de trois semaines; je ne me suis pas aperçue de son absence, et je suis bien aise de son retour. N'est-ce pas comme cela qu'il faut être?

[1] Bottines dont M. Walpole se servait alors pour la goutte, et qu'il avait envoyées à Paris sur la demande du duc d'Orléans.

[2] Le premier lord Southampton et sa femme, qui se trouvaient alors pour la seconde fois à Paris.

Le baron de Breteuil va ambassadeur à Vienne; M. d'Usson [1] à Stockholm; celui qui succède à Naples n'est point encore nommé, on croit que ce sera le duc de la Vauguyon.

A neuf heures du soir.

M. l'abbé Terray est exilé, M. Turgot a les finances, mais cette seconde nouvelle mérite confirmation.

P. S. Ne débitez point ces nouvelles; en finissant de les écrire j'apprends qu'elles ne sont point certaines.

Choses nouvelles et très-certaines.

M. Terray est exilé à la Motte; M. Turgot a les finances; M. de Sartine la marine; la police n'est point donnée; M. le chancelier est exilé pour trois jours à Bruyère, au bout desquels trois jours il a ordre d'aller dans une de ses terres beaucoup plus éloignée. M. de Miroménil, ci-devant premier président de Rouen, est garde des sceaux et vice-chancelier.

[1] Frère du marquis de Bonnac, qui avait été ambassadeur à la Haye

LETTRE CC.

Paris, dimanche 4 septembre 1774.

Je ne m'attendais pas à la lettre que je reçois dans ce moment, elle me tire de l'incertitude où j'étais, si je vous écrirais aujourd'hui, ou mercredi. Il me semblait que je devais vous faire part de mon chagrin, et puis je me demandais pourquoi cette nécessité : comme je suis contente de votre lettre, elle me décide.

J'ai appris ce matin à mon réveil la mort de mon pauvre ami[1] : je l'avais quitté hier à huit heures du soir; je l'avais trouvé très-mal, mais je croyais qu'il durerait encore quelques jours; il y en avait quatre ou cinq qu'il ne pouvait pour ainsi dire plus parler, il avait cependant toute sa tête. Je fais une très-grande perte; une connaissance de cinquante-cinq ans, qui était devenue une liaison intime, est irréparable. Qu'est-ce que sont celles que l'on forme à mon âge? Mais il est inutile de se plaindre, il faut savoir supporter toutes les situations où l'on se trouve, et

[1] M. d'Argental, frère de M. de Pontdeveyle, lui a survécu jusqu'en 1788.

se dire que l'on pourrait être encore plus malheureux. J'en ai la preuve par l'espérance que vous me donnez de vous voir l'année prochaine. Vous avez raison de croire que je ne voudrais pas que vous vous exposassiez au plus petit inconvénient pour moi; je ne me suis jamais flattée de vous voir cette année, c'est beaucoup de n'en pas perdre l'espérance pour toujours.

Je vous ai mandé dans ma dernière lettre que j'étais étonnée du silence du petit Craufurd; j'en reçois une lettre très-obligeante, j'y répondrai incessamment; dites-lui, si vous le voyez, que pour aujourd'hui cela ne m'est pas possible; je ne puis parler à d'autres qu'à vous, et je ne puis parler long-temps.

Dimanche 11, à neuf heures du matin.

J'ai pris le parti de prévenir l'arrivée du facteur pour vous écrire, pour plusieurs raisons; d'abord parce que mon instinct m'y a portée, et puis parce que peut-être m'endormirai-je et me réveillerai-je fort tard. Je vais au Port-à-l'Anglais à cinq heures; madame de Mirepoix s'y est établie avec madame de Boufiers, pour la consoler de la perte qu'elle a faite du marquis de Boufiers[1]

[1] Frère aîné du chevalier de Boufiers. Il n'était connu que par une minutieuse attention aux petits détails de la discipline militaire.

son fils, qui est mort à Chanteloup, d'une fièvre maligne, le 5 de ce mois : devant donc partir à cinq heures, et le facteur arrivant quelquefois fort tard, je n'aurais pas eu le temps de vous rien dire.

La mort de M. de Bouflers a causé la plus grande affliction à M. et madame de Choiseul; M. de Choiseul a la fièvre tierce; la maladie de M. de Bouflers avait commencé par là, accompagnée à la vérité d'accidents que n'a point M. de Choiseul; j'en reçois tous les jours des bulletins. On les presse de changer d'air, ce que j'espère qu'ils feront dès qu'ils seront en état de voyager: ils iront vraisemblablement à la maison de campagne de l'évêque d'Orléans, qui est à vingt-six lieues de Chanteloup. Je crains que la grand'maman ne succombe à son inquiétude et à sa douleur, malheur que je ne saurais envisager sans frémir. Ses vertus m'assurent de son amitié; c'en est une que la reconnaissance, et elle sait qu'elle m'en doit. Je m'aperçois bien de la perte de Pontdeveyle, et je ne le remplacerai pas. J'envie bien votre bonheur; vous n'êtes jamais mieux que lorsque vous êtes seul avec vous-même. Si vous pouviez me communiquer cette faculté, je n'aurais jamais eu tant d'obligations à personne.

Il n'y a rien de nouveau ici, si ce n'est la joie immodérée que le public a fait paraître du ren-

voi du chancelier, et de l'abbé Terray : on a fait leurs effigies, on les a brûlés, roués, pendus ; la police a été forcée d'arrêter les tumultes.

A trois heures.

J'ai reçu aussi une lettre de Voltaire, qui n'est point du tout agréable; mais ce qui l'est encore bien moins, c'est que depuis le moment où j'ai fini ce matin de vous écrire, jusqu'à celui-ci, je n'ai pas eu une demi-minute de sommeil; malgré cela il faut que j'aille au Port-à-l'Anglais. J'ai bien pensé à vous dans mon insomnie, et je me suis dit : M. Walpole en a souvent de pareilles, et de plus il a de grandes douleurs; cela ne m'a pas consolée, tout au contraire.

Cette lettre serait trop triste si je la finissais là : voici de petits vers.

En donnant un éventail à la reine [1].

Au milieu des chaleurs extrêmes,
Heureux d'amuser vos loisirs,
Je saurai près de vous amener les zéphirs;
Les amours y viendront d'eux-mêmes.

Autre, sur madame Du Barri.

De deux Vénus on parle dans le monde :
De toutes deux gouverner fut le lot;
L'une naquit de l'écume de l'onde,
L'autre naquit de l'écume du pot.

[1] Ces quatre vers furent attribués à M. le comte de Provence, aujourd'hui Louis XVIII.

LETTRE CCI.

Mardi 20 septembre 1774.

Il y a long-temps que je n'espère plus vous revoir. Ayant laissé passer le printemps et l'été, je n'ai pas dû penser que vous choisiriez l'automne pour ici. C'est le temps où avec juste raison vous redoutez la goutte; je crains bien son retour, je l'avoue. Vous avez eu bien tort d'appréhender l'importunité de mes empressements, vous n'en avez plus à craindre, et vous m'avez amenée à être aussi raisonnable que vous pouviez le désirer. J'avoue que je suis suprise, quand je trouve dans vos lettres quelque marque de mécontentement; vous n'en pouvez plus avoir d'autres que de la gêne que vous trouvez à écrire trop souvent. C'est un effet de votre complaisance dont je sens tout le prix, et dont je ne veux point abuser; personne, comme vous me le dites, n'aurait une telle condescendance.

Mercredi 21.

On ne parle ici que du nouveau contrôleur-général[1], c'est un nouveau Sully, mais un Sully

[1] M. Turgot.

bien autrement éclairé, qui réparera tous les inconvénients, tous les abus que l'administration de Colbert avait produits. On ne verra plus que d'honnêtes gens employés; tous les coquins sont déjà renvoyés, nous allons être gouvernés par des philosophes. J'ai bien du regret de n'avoir pas su ménager leur protection; pour l'obtenir aujourd'hui, il me faudrait avoir recours à mademoiselle de Lespinasse; me le conseillez-vous? Toutes les circonstances présentes contribuent bien à me faire sentir la perte que j'ai faite de mon ancien ami. Je n'avais que lui qui s'intéressât véritablement à moi, qui pût me conseiller, qui prît part à mes peines; il n'était ni tendre, ni affectueux; mais il était loyal et solide. J'étais ce qu'il aimait le mieux; je n'ai ni l'espérance, ni la pensée de le jamais remplacer; il était sans ambition, sans intrigue, et tous ceux qui m'environnent aujourd'hui y sont livrés entièrement. Que n'ai-je le bonheur de pouvoir me passer de tous! Mais cela n'est pas en mon pouvoir; je suis comme était feu madame la duchesse du Maine: je ne puis me passer, disait-elle, des choses dont je ne me soucie pas. Voilà comme sont les caractères faibles, et voilà celui que la nature m'a donné; et voilà comme je retombe à vous parler de moi.

A deux heures après minuit.

J'oubliais de vous dire que Mariette est mort; je me suis déjà informée (mais sans succès) où l'on pourrait trouver ses héritiers; si je l'apprends, désirez-vous que je fasse demander s'ils consentiraient à vendre ce portrait en émail, par Petitot, de madame d'Olonne? en ce cas, il faut me dire quel prix vous y voulez mettre.

J'ai eu ce soir jusqu'à onze heures les milords Stormont et Mansfield; ce dernier me plaît, et l'autre ne me déplaît pas.

Qu'est-ce que cela vous ferait d'apprendre que M. le comte de Muy [1] épouse dans huit jours madame de Blancart, chanoinesse, son ancienne amie, qui a quarante-deux ans, et lui en a soixante-quatre? Milord Stormont a écrit à M. Conway [2] pour l'engager à ne venir ici qu'après Fontainebleau, ce serait vers le 15 de novembre. Je souperai encore demain chez moi avec les deux maréchales; je n'avais aujourd'hui que celle de Luxembourg; elle a extrêmement plu à milord Mansfield, il reviendra demain, mais sans son neveu.

[1] Alors ministre de la guerre.

[2] Le général Conway était alors dans une tournée de curiosité militaire en Allemagne et en Prusse.

LETTRE CCII.

Mercredi 12 octobre 1774.

Vos trois dames[1] arrivèrent hier au soir; elles envoyèrent sur-le-champ chez moi. J'étais dans mon lit pour une petite fièvre qui m'a prise du dimanche au lundi, et qui subsiste encore. Si la casse fait l'effet que j'en espère, je compte donner à souper demain à vos dames, et pour compagnie elles auront la maréchale de Mirepoix, madame de Cambise et MM. de Beaune et de Bouzols.

Je serai ravie de faire connaissance avec M. de Conway; votre amitié pour lui m'en a fait prendre la meilleure opinion.

J'ai vu milord Shelburn; il soupa chez moi lundi, je ne le vis qu'après souper, j'étais dans mon lit, et l'on n'entra chez moi qu'au sortir de table; il m'a extrêmement fêtée, cajolée; il viendra l'année prochaine ici uniquement pour moi; la confiance que j'ai en cette promesse est à peu

[1] Feu la comtesse douairière d'Ailesbury, madame Damer, sa fille, et lady Harriet Stanhope, troisième fille du feu comte d'Harrington, qui vinrent à Paris au-devant du général Conway, à son retour d'Allemagne.

près semblable à la pensée de revoir jamais cette fille. Je ne saurais comprendre comment vous n'avez pas vu que c'était une plaisanterie[1]; je ne voudrais pas lui devoir de me sauver de l'échafaud. Je suis pressée de vous ôter de la tête une idée aussi avilissante; je suis contente, comme je vous l'ai dit, de tous mes amis, elle est la seule personne que je pourrais regarder comme mon ennemie, si je ne dédaignais d'y penser : c'est de quoi je ne me cache point.

Je vois avec plaisir que vous n'avez aucun prélude de votre goutte, mais je crains bien qu'elle ne vous manque point.

Je vous manderai dimanche de mes nouvelles.

LETTRE CCIII.

Dimanche 16 octobre 1774,
à six heures du matin.

Je vous dirai d'abord que je suis entièrement guérie; que non-seulement je n'ai plus de fièvre, mais que je ne me suis jamais mieux portée, que

[1] La demande qu'elle avait faite, dans sa précédente lettre, à M. Walpole, si elle devait avoir recours à mademoiselle de Lespinasse pour se réconcilier avec les encyclopédistes.

les vapeurs sont à mille lieues, que je suis gaie, contente, heureuse; ne me demandez point pourquoi, je n'en veux point savoir la raison, et je veux (si je la pénétrais) encore moins vous la dire.

Je reçus hier votre lettre du 10 et du 11; je pense tout comme vous; il serait heureux que vous eussiez un léger accès de goutte qui pût vous mettre en sûreté de n'en pas entendre parler avant deux ans; si ce souhait n'est pas accompli, vous ne vous en croirez point à l'abri. Tous vos projets s'en iront en fumée, et c'est bien à quoi je me prépare.

Venons à vos dames; il n'en est point de plus aimables; elles soupèrent hier chez moi pour la deuxième fois; elles y souperont aujourd'hui pour la troisième; les deux maréchales sont charmées d'elles, et si elles peuvent être dégagées des voyages qu'elles devaient faire, elles se proposent de s'occuper beaucoup d'elles, de leur donner à souper, et de leur procurer tous les amusements et agréments qui dépendront d'elles. J'ai fait lire par Wiart votre lettre à milady Ailesbury; il a glissé sur de certains articles; elle vous écrira aujourd'hui. J'attends M. Conway avec impatience; je compte qu'il passera la soirée chez moi le jour de son arrivée; ne le pressez point de retourner à Londres. Les dames seront ravies de

rester un peu de temps ici; je ne saurais vous dire combien madame Ailesbury me plaît; ne le lui laissez point ignorer.

Ce qui peut déranger les voyages des maréchales, qui devaient aller à Sainte-Assise, campagne de madame de Montesson, c'est l'état de madame la princesse de Conti; elle eut hier une seconde attaque d'apoplexie; elle est mère et belle-mère de M. le prince de Conti et de M. le duc d'Orléans; ils ne pourront pas s'éloigner d'elle.

A onze heures du matin.

Je pourrais vous raconter mille bagatelles, mais ce ne sera pas pour aujourd'hui; ma nuit n'a pas été assez bonne, et n'a point assez réparé mes forces.

Madame de La Vallière a été fort incommodée; sa santé m'inquiète; pour sa fille[1], elle se porte comme le Pont-Neuf; elle s'est faite encyclopédiste; elle est la plus intime de la muse de l'encyclopédie[2]; je crois que sa mère l'ignore. Rappelez-vous l'histoire de Joconde, et vous devinerez celui qui a formé cette liaison.

M. le prince de Conti est arrivé cette nuit à quatre heures du matin; il a été chez sa mère jusqu'à neuf; on dit qu'elle est mieux. M. le

[1] La duchesse de Choiseul.

[2] Mademoiselle de Lespinasse.

duc d'Orléans n'est point encore de retour, mais il ne tardera pas. Je prévois avec plaisir que mes deux maréchales resteront ici, celle de Mirepoix toujours, et l'autre jusqu'à la fin de la semaine prochaine, qu'elle doit aller à Chanteloup, où elle passera trois semaines ou un mois. Je suis on ne peut pas plus contente de ces deux dames, et en général de tous les gens de ma connaissance, qui dans cette occasion-ci m'ont marqué beaucoup d'attention.

Voulez-vous que je vous envoie le Maintenoniana? ce sont de petites anecdotes, des fragments de lettres, rien de nouveau, mais un rabachage qui ne me déplaît pas. Est-ce que vous n'avez point de nouveaux romans? pourquoi n'en faites-vous pas? Vous entendez très-bien à peindre des caractères, et c'est ce qui me plaît le plus. Pour des aventures, je ne m'en soucie pas.

LETTRE CCIV.

Vendredi 28 octobre 1774.

Le général[1] m'avertit qu'il a une occasion; j'en profite, et ce sera pour vous parler de lui. Oh! que votre amitié est bien placée, et que je comprends qu'il doit l'emporter sur tous! Vous m'aviez prévenue de beaucoup d'estime pour lui, mais vous ne m'en aviez pas fait un fidèle portrait. Selon l'idée que vous m'en aviez donnée, je le croyais grave, sévère, froid, imposant; c'est l'homme le plus aimable, le plus facile, le plus doux, le plus obligeant et le plus simple que je connaisse. Il n'a pas ces premiers mouvements de sensibilité qu'on trouve en vous, mais aussi n'a-t-il pas votre humeur. Ne croyez cependant pas que je vous le préfère, quoiqu'il vaille mieux que vous à beaucoup d'égards. Je lui crois autant de vérité qu'à vous; mais plus de justice, moins de préventions, et plus d'indulgence. Il ne se méprendrait pas à ce qu'on pense pour lui, et s'il croyait qu'on eût des sentiments trop vifs, il ne s'en courroucerait pas, et n'y répondrait pas

[1] Le général Conway.

par de la haine et du mépris ; cela soit dit en passant. Il vous aime autant que vous l'aimez, et ses attentions pour moi vous en doivent être une preuve. Je juge par sa conduite qu'il croit que vous m'aimez, et qu'il vous oblige dans les soins qu'il me rend. Je n'ai point encore eu de conversation particulière avec lui, c'est moi qui l'ai différée. Il doit aller dimanche à Fontainebleau, je l'ai remis à son retour ; ce qu'il y aura vu, ce qu'il aura remarqué, lui donnera plus de questions à me faire, fournira plus de matière à notre conversation. Je ne compte pas l'entretenir de nos différends; je n'ai pas assez peu d'amour-propre pour cela. Je ne trouve plus de plaisir à aucun épanchement; je sais trop à quoi je dois m'en tenir, et je ne cherche plus à me faire illusion ; je sais que je dois toujours compter sur vous, et que vous me saurez gré toute votre vie de mon attachement; que vous avez un sentiment très-vif de reconnaissance, et que vous saisirez toutes les occasions de me le prouver. Voilà ce que je juge de vos sentiments, et dont je me contente; s'il ne me satisfont pas entièrement, ils font cependant que vous êtes le seul ami que j'ai, le seule que j'aime, le seul que j'estime, le seul sur qui je compte. Voilà ma déclaration.

Je ne me flatte point de vous revoir l'année prochaine, et le renvoi que vous voulez que je

vous fasse de vos lettres est ce qui m'en fait douter. Ne serait-il pas plus naturel, si vous deviez venir, que je vous les rendisse à vous-même? car vous ne pensez pas que je puisse vivre encore un an. L'idée de ravoir vos lettres d'abord est singulière; il n'était pas besoin de Pontdeveyle pour que vous fussiez sûr qu'elles vous fussent remises fidèlement; il y a long-temps que Wiart a ses instructions. Mais vous me faites croire, par votre méfiance, que vous avez en vue d'effacer toute trace de votre intelligence avec moi, et c'est ce qui m'a fait vous demander, dans ma dernière lettre, si vous consentiez toujours à être nommé dans mon testament: expliquez-vous sur ce point très-nettement, pour que j'ordonne à Wiart de brûler tout ce qui sera de moi, et pour laisser à quelqu'autre de mes amis les manuscrits de recueils de différentes bagatelles: que la crainte de me fâcher ne vous arrête point. Je ne veux plus vous parler de moi; vous voilà au fait de ce que je pense. Parlons de vos dames.

Milady Ailesbury est certainement la meilleure des femmes, la plus douce, et la plus tendre; je suis trompée si elle n'aime passionnément son mari, et si elle n'est pas parfaitement heureuse; son humeur me paraît très-égale, sa politesse noble et aisée, elle a le meilleur ton du monde; exempte de toutes prétentions, elle plaira à tous

les gens de goût, et ne déplaira jamais à personne; c'est, de toutes les Anglaises que j'ai vues, celle que je trouve la plus aimable sans nulle exception; il n'y a jamais eu de couple mieux assorti qu'elle et son mari. Les jeunes personnes me paraissent tout au mieux.

Voilà tous les jugements que je porte, vous me direz si j'ai raison.

Nous attendons de grands événements; le retour de l'ancien parlement, un lit de justice, du changement dans le ministère. Vous n'avez que faire des conjectures, il vous suffira d'apprendre les grands événements; il n'en peut arriver aucun qui m'intéresse personnellement, ma fortune est fixée; je n'ai, selon toute apparence, rien à espérer, ni à craindre.

LETTRE CCV.

Paris, dimanche 6 novembre 1774.

Il se peut qu'il y ait eu dans mes dernières lettres quelques articles qui vous aient déplu, mais il y en avait mille autres qui devaient vous être agréables, et c'est une remarque que j'ai faite il y a long-temps, que ce ne sont jamais

celles-là auxquelles vous répondez. Eh bien, je vous promets que quand j'aurai des vapeurs au point d'en mourir, je mourrai sans vous en rien dire.

Ha, ha! je trouble votre gaieté, et vous craignez mes lettres comme un vrai poison! permettez-moi de n'en rien croire, et ne m'ôtez point le peu de plaisir qui me reste, celui de notre correspondance. Il est singulier que vous ne me disiez mot de M. Conway, ni de milady; il m'aurait été agréable d'apprendre que je ne leur déplaisais pas. Je pourrais conclure de votre silence que vous n'avez rien de bon à m'en apprendre, mais je juge que vous avez mieux aimé me gronder. Vous êtes véritablement original.

Nous touchons au moment des grandes nouvelles; tout s'est conduit avec un secret admirable, ce qui donne bonne opinion des succès: c'est mercredi 9, que les membres de l'ancien parlement ont ordre d'être rendus chez eux à Paris. On parle d'un lit de justice, mais on ne dit rien de ce qu'on y déclarera; en attendant on a exilé le procureur-général[1] du nouveau parlement à Maubeuge, et son secrétaire est à la Bastille.

Vos miladys[2] ont été passer deux jours à Fon-

[1] M. de Vergès.

[2] Lady Ailesbury et sa compagnie.

tainebleau, elles vous en rendront compte, je les crois contentes, elles ont parfaitement réussi. Au nom de Dieu, ne me grondez plus. Puisque vous êtes gai naturellement, ne changez point de caractère en m'écrivant, et tolérez en moi qui suis née mélancolique, les choses tristes que vous trouvez dans mes lettres; j'observerai d'en mettre le moins qu'il me sera possible. Vous êtes d'une sévérité à faire trembler. Rassurez-vous sur mes indiscrétions, et comptez que mes actions seront toujours conformes à vos désirs.

LETTRE CCVI.

Paris, 4 décembre 1774.

Ah! mon Dieu, mon Dieu! j'y consens, je ne vous parlerai jamais de vous, encore moins de moi; cela établit une drôle de correspondance. Vous n'en viendrez pas plus l'année prochaine, j'en suis sûre; vous trouverez dans mes lettres quelque point ou quelque virgule mal placés, qui feront quelque équivoque, et adieu le voyage. En attendant, celui de la grand'maman s'approche, elle sera ici le 20 au plus tard, elle débar-

quera chez madame de Grammont; il n'y aura personne d'invité à ce souper que moi : M. de Choiseul l'a ainsi ordonné, en réparation sans doute de son procédé dans sa première course, qu'il dîna chez les du Châtelet, qui sont à ma porte, et qu'il ne me vit point; je l'ai boudé pendant plus de deux mois; je ne l'appelais plus *grand-papa*, mais j'ai tout oublié, tout pardonné; je suis en haleine pour le pardon des injures. Pendant que je parle des Choiseul, il faut vous dire la petite fête que je leur prépare pour la veille de Noël, et comme vous aimez les noms propres, voici la liste de mes convives:

M. et madame de Choiseul, madame de Grammont, mesdames de Luxembourg et de Lauzun, M. et madame de Beauvau, MM. de Gontault, de Stainville, de Guignes, l'évêque de Rodez [1], le prince de Beaufremont, les abbés Barthélemi et Belliardi [2], la Sanadona et moi. Balbatre, fameux joueur de clavecin, y fera apporter son piano-forte; il jouera, pendant le souper, des Noëls, et des airs choisis dont il a composé la plupart pour Chanteloup. Ce sera une surprise, personne n'est dans la confidence, excepté ma-

[1] L'abbé de Cicé, ensuite archevêque d'Aix.

[2] L'abbé Belliardi, d'une famille originaire d'Espagne, avait été employé par le duc de Choiseul dans la négociation dont le pacte de famille fut le résultat. Il est mort à Paris depuis la révolution.

dame de Luxembourg. J'ai écrit à Voltaire pour qu'il m'envoie des couplets, ou une petite pièce de vers; je vous raconterai la réussite que tout cela aura. Vos parents seront encore ici; je ne doute pas qu'ils ne soient fort fêtés par M. et madame de Choiseul; par la grand'maman, j'en suis sûre. Ils doivent être fort contents de tout le monde, et surtout des maréchales; ils sont trouvés fort aimables, et le sont en effet.

J'espérais bien que vous préféreriez le discours de Champfort à celui de La Harpe[1], c'est le jugement que j'en avais porté; je laisse à votre cousin le soin de vous envoyer tous les discours, les imprimés qui paraissent; vous me ferez plaisir de m'en mander votre avis : je vous trouve un bon critique. M. Dupré de Saint-Maur[2] est mort, ce sera le chevalier de Chastellux qui le remplacera[3].

On joue ici deux *Henri IV*, l'un aux Italiens[4], l'autre aux Français; je voudrais que vous les vissiez, ou plutôt entendissiez, et savoir votre

[1] Éloge de La-Fontaine, proposé par l'académie de Marseille. Champfort écrivit à Voltaire, en le lui envoyant : « L'académie « de Marseille vient de me décerner une médaille; c'est de Ferney « que j'attends un prix. »

[2] Membre de l'académie et auteur d'une traduction de Milton et d'un *Essai sur les monnaies de France.*

[3] Auteur de l'ouvrage intitulé : *De la Félicité publique.*

[4] L'un de Collé, l'autre de Durosoy.

jugement. Je trouve ce que vous dites de l'éloge de La Harpe parfaitement bien [1]; on juge à la froideur, à la raideur de son style, qu'il n'a pas la délicatesse de goût et de sentiment qu'il faut pour sentir la naïveté, la grace, l'agrément, et, pour ainsi dire, le moelleux, ou plutôt la souplesse de l'esprit et du style de La Fontaine. Dites-moi donc ce qu'il faut que je lise, je vais essayer du Nouveau-Testament.

Il va y avoir un voyage à Montmorency, il ne sera que de huit ou dix jours, vos parents y seront invités, et ils iront; la maréchale se conduit à merveille avec eux, et elle les trouve fort aimables. Madame de Mirepoix les traite fort bien aussi; enfin je me flatte qu'ils sont contents: et vous, monsieur, ne le serez-vous jamais? Est-ce un miracle que je ne puis espérer de trouver écrit de votre main, *je suis content?*

Je relis votre lettre, elle est ce qu'on appelle énergique; il est singulier de s'exprimer avec tant de clarté, et, pour ainsi dire, d'une façon aussi ingénieuse dans une langue étrangère; vous ne

[1] M. Walpole dit: « J'ai lu les deux Éloges. Je préfère de « beaucoup celui de Champfort à celui de La Harpe. Le premier « est naturel; c'est du français auquel je suis accoutumé. La com- « paraison, pag. 27, de la langue ancienne, qui s'enrichissait « par de vieux mots, à un antiquaire, est charmante. La Harpe « est précieux, guindé, peiné. Il est impossible qu'un tel auteur « ait goûté la naïveté de La Fontaine. »

dites précisément que ce que vous voulez dire, et n'êtes jamais en-deçà, ni par-delà; je ne connais que Voltaire qui rende ses pensées aussi bien que vous; il est fort difficile d'imaginer un caractère tel que le vôtre; il est unique au monde, j'en suis sûre.

LETTRE CCVII.

Paris, 17 décembre 1774.

Je n'ai reçu qu'hier votre lettre du 8 de ce mois, et j'avais reçu la précédente, qui était du 25 de l'autre mois, le 1er de celui-ci; ainsi vous voyez que, s'il n'y a pas de conformité dans nos caractères, il y en a du moins dans notre conduite. Mais il n'est pas question de toutes ces petites chicanes, vous êtes mon ami, un ami que je ne veux jamais perdre, de qui j'endurerai toutes les colères, toutes les mauvaises humeurs, et à qui jamais je ne ferai de reproches, surtout quand je saurai qu'il a la goutte. J'ai beaucoup d'inquiétude qu'elle n'augmente. Vous donnerez apparemment de vos nouvelles à votre cousin, et si vous nous écrivez alternativement, vous me tranquilliserez beaucoup. Les miladys et lui sont à

Montmorency depuis jeudi, ils en reviennent aujourd'hui. Vous devez être content de leur succès, ils plaisent généralement à tout le monde; il doivent être contents de l'empressement qu'on leur marque. Je vous trouve infiniment heureux d'avoir pour ami M. de Conway; je ne crois pas qu'il y ait un caractère plus parfait, un esprit plus raisonnable, une humeur plus douce, des manières plus aimables; je ne comprends pas comment vous n'êtes pas plus souvent ensemble; vous devriez être toujours les uns chez les autres; c'est votre faute si cela n'est pas; vous avez du sauvage, et lui n'en a point; mais il a une bonne santé, la vôtre est détestable.

J'attends après-demain tous mes parents, je crois vous l'avoir déjà mandé, ainsi que tous les arrangements de soupers; la répétition vous en serait ennuyeuse et à moi aussi. Je ne sais pas quel changement il y aura dans ma vie; je me trouvais assez bien du train que je menais; mais je serai bien aise de revoir la grand'maman, elle n'a point oublié qu'elle m'aime, et moi je sens que je l'aime, ou du moins je le crois. Ah! ne me niez pas que j'aimasse Pontdeveyle, il me manque à tout moment, nous nous étions nécessaires réciproquement; son frère d'Argental vient de perdre sa femme; j'ai grand regret que le pauvre Pontdeveyle ne lui ait pas survécu, elle

lui était insupportable; elle ne le quittait point dans sa maladie, elle avait l'air d'aspirer à sa succession, c'était une femme odieuse[1]. D'Argental n'en a pas été fort affligé; il vient de perdre un ami dont il l'est bien davantage, M. Felino, qui avait été ministre à Parme. Il le voyait tous les jours, il reste presque tout seul; il avait perdu précédemment M. Chauvelin et un M. Croismare, qui étaient ses intimes amis. Je compte qu'il viendra souvent chez moi quand les premiers jours de son deuil seront passés; c'est un bon homme, il a de l'esprit, de la douceur: nous avons beaucoup vécu ensemble dans notre jeunesse, mais il y avait bien quarante ans que nous ne nous voyions plus; il nous reste cependant quelques réminiscences qui empêchent que ce soit une connaissance nouvelle.

Si vous venez l'année prochaine ici (ce que je n'ose espérer), vous verrez quelques nouveaux visages; le besoin que j'ai de compagnie m'empêche d'être difficile. Je trouve extraordinaire que le Craufurd ne vous dise pas un mot de moi. Je vous ai dit, je crois, que nous avions ici milord Haddington, c'est l'ami de l'ambassadeur; je n'ai point d'attrait pour lui, ni de répugnance; il partira bientôt.

[1] C'était une femme de beaucoup d'esprit, aussi mal jugée par madame du Deffand, que beaucoup d'autres.

18, à trois heures.

Je me flattais d'avoir une lettre, et je ne me suis point trompée; en voici une dont je serais parfaitement contente, si elle ne vous avait rien coûté. Mon ami, écrire aussi longuement quand on souffre, est un excès de bonté que je ne veux point que vous ayez; vous voulèz me rassurer, je le vois bien, je reconnaîtrai cette attention en ne vous parlant pas de mon inquiétude. Si vous voulez m'obliger, vous donnerez de vos nouvelles deux fois la semaine, une à moi, l'autre à votre cousin.

J'ai pensé toute la nuit (car je n'ai pas fermé l'œil) qu'il était triste de ne pas dormir, mais que vous étiez bien plus à plaindre; je ne comprends pas qu'on puisse supporter la douleur et le chagrin; je suis si faible de corps et d'esprit, que je ne pourrais résister ni à l'un ni à l'autre.

Vous êtes bien aise de l'arrivée de mes parents, et moi aussi; je ne sais cependant pas ce qui en résultera, je crains tous les changements; vraisemblablement je verrai très-peu le grand-papa; je vous ai écrit l'arrangement de leurs semaines; ils n'auront que deux jours pour aller chez les autres; apparemment que la grand'maman m'en donnera un; je me trouverais très-déplacée aux

soupers de l'hôtel de Choiseul; un quinze-vingt de mon âge est un objet d'un ridicule bien triste, au milieu de la compagnie qui y sera; il y a deux cent dix personnes sur la liste, qu'on y doit recevoir à toute heure : ce sont ceux qui ont été à Chanteloup. Je ne me permettrai pas non plus d'aller aux soupers qu'on leur donnera, d'ici au 2 de janvier qu'ils ouvriront leur maison, à moins que je ne sois sûre qu'il y ait peu de monde, et que ce soient des gens de ma connaissance. Je vous rendrai un compte exact de ma soirée du 24. Je crois que l'abbé Barthélemi arrivera aujourd'hui; il s'est annoncé pour les précéder de vingt-quatre heures, et c'est ce qui me fera abréger cette lettre, parce qu'il débarque ordinairement chez moi; j'aurais cependant de quoi vous entretenir long-temps. J'ai fait une lecture ce matin qui m'a fait plaisir; le titre du livre est *Mémoires sur la vie de Mademoiselle de Lenclos*[1]; le commencement est d'une platitude extrême, il ne faut commencer qu'à la page 164; il y a des lettres d'elle et de Saint-Evremont que je trouve charmantes, et qui m'ont bien confirmée dans la persuasion où je suis, que c'est une opinion bien fausse que celle de me croire bel-esprit. Oh! non, je n'en ai point. Ninon en avait beaucoup, et Saint-Évremont plus que je ne croyais. Si vous

[1] Par Bret, l'auteur des Commentaires sur Molière.

n'avez pas ce livre, je vous enverrai le mien si vous le voulez, il pourrait bien n'être plus chez les libraires.

J'ai bien envie de vous envoyer aussi la dernière lettre que j'ai reçue du grand abbé, elle est d'une folie extrême.

Mais je bavarde, et j'oublie qu'il faut que je me lève. Adieu donc, de vos nouvelles, de vos nouvelles.

LETTRE CCVIII.

Vendredi matin, 23 décembre 1774.

Les nouvelles que votre cousin a reçues de vous m'ont un peu tranquillisée; il est persuadé que votre accès sera peu considérable et fort court; je le désire, mais je n'ose l'espérer; j'attends les nouvelles de dimanche, et je compte que le général en recevra le mercredi d'après.

La grand'maman arriva lundi à neuf heures du soir, en très-bonne santé, point fatiguée. Je me rendis chez madame de Grammont à neuf heures et demie; les voyageurs étaient descendus chez eux, pour faire leur toilette; ils ne se ren-

dirent chez elle qu'à dix heures : le premier projet avait été, qu'il n'y aurait que moi, mais nous fûmes vingt-deux; ce serait une belle occasion de vous plaire, de vous les nommer, mais trouvez bon que je m'en dispense. Il n'y avait de femmes que mesdames de Beauvau, du Châtelet et moi; les hommes étaient les plus féaux amis. Tout se passa à merveille; je reçus beaucoup de marques d'amitié, j'en donnai infiniment; le lendemain la grand'maman me vint voir, et puis j'eus après la visite du grand-papa, à qui je chantai deux petits bêtes de couplets que je fis en l'attendant; comme j'ai toute honte bue avec vous, les voici.

Souvenez-vous qu'il ne me vit point au voyage qu'il fit au mois de mai.

Air : *A la venue de Noël.*

Si monsieur le duc de Choiseul
De ma porte eût passé le seuil,
Je le verrais de meilleur œil,
Je lui ferais plus grand accueil.

Comme le grand-papa Choiseul
Vient enfin de passer ce seuil,
Je le regarde de bon œil,
De bon cœur je lui fais accueil.

Cette plaisanterie eut beaucoup de succès. Tous

les jours ils souperont dehors jusqu'au 2 de janvier; ce fut hier chez madame d'Enville, demain ce sera chez moi, et j'en suis ridiculement occupée; je me moque de moi-même; en cherchant bien la cause de cette occupation, je soupçonne que tous les soins que je prends n'ont guère d'autres motifs que de m'armer contre l'ennui; c'est une maladie en moi qui est incurable; tout ce que je fais, ce sont des palliatifs; n'allez pas vous mettre en colère contre moi, ce n'est pas ma faute; votre cousin pourra vous dire que je fais de mon mieux, et que j'ai toute l'apparence de m'amuser, et d'être contente. Je continuerai cette lettre.

Dimanche 25, à sept heures du matin.

Ah! je l'avais bien prévu : les lettres arrivèrent hier; elles m'apprennent que votre goutte est comme celle de il y a deux ans; ne craignez point que je vous parle de mes inquiétudes; vous en pouvez juger, et vous devez comprendre aussi avec quelle impatience et avec quelle crainte j'attends les nouvelles de mercredi : l'horrible malheur d'être séparés par la mer! mais ne parlons pas de cela. Je vous raconterais ma soirée d'hier, si je vous croyais en état de vous en amuser; mais mon récit arriverait peut-être aussi mal à propos que la fête d'hier le fut pour moi; je ne

cessais de penser à votre état : il m'en coûta beaucoup pour faire bonne contenance. Quand vous serez quitte de vos souffrances, je vous dirai tout ce qui se passa.

Mon Dieu! que ne suis-je avec vous!

LETTRE CCIX.

Mardi 3 janvier 1775.

C'est une fatalité inévitable; il faut qu'il y ait dans toutes vos lettres une teinture de mécontentement et de menaces : vous ne m'écrirez, dites-vous, que dans huit jours. Vous ai-je demandé que vous prissiez plus souvent cette peine? Y a-t-il du mal à avoir pensé que, votre cousin étant ici, je pourrais avoir deux fois la semaine de vos nouvelles? et n'était-il pas assez naturel de le désirer? Une fois pour toutes, faites tout ce qu'il vous plaira; je n'ai ni le droit ni la volonté de rien exiger : mon intention est de me conduire comme vous pouvez le désirer; je me rends assez de justice pour savoir ce que je dois prétendre, et personne ne peut m'apprécier avec aussi peu d'indulgence que j'en ai pour moi.

Je donnerai à votre cousin la *Vie de Ninon;* il a souvent des occasions dont je n'ai point de connaissance. Ce petit ouvrage n'est point nouveau; je l'avais il y a long-temps parmi mes livres: c'est par hasard que je l'ai relu; et comme vous aimez les noms propres et les anecdotes, j'ai imaginé qu'il vous amuserait. Il y a des faits qui ne sont pas rapportés fidèlement. J'ai su par l'abbé Gédoyn lui-même ses amours avec Ninon [1]; je crois vous les avoir racontées : les circonstances en sont différentes, mais le fond est véritable. Vous pouvez vous épargner la lecture des cent soixante-quatre premières pages; elles ne me paraissent pas du même auteur que ce qui les suit.

Je ne sais quand je verrai la grand'maman; sa maison est ouverte d'hier : elle est dans un océan de monde où je ne veux point aller me noyer. Je m'acquitterai de vos ordres dès que je la verrai : elle apprendra avec plaisir que vous vous portez bien; elle était inquiète, et partageait mon inquiétude, ainsi que l'abbé.

Il me semble que votre cousin et les miladys se plaisent ici, et ne pensent point à leur départ; j'en suis fort aise.

[1] Lorsqu'elle avait quatre-vingts ans.

Mercredi après midi.

J'ai passé ma matinée à lire le Mercure; je ne puis m'empêcher de vous copier les vers que j'y ai trouvés : l'auteur est anonyme; mais on reconnaît Voltaire, et d'autant plus, qu'ils sont adressés à MM. de Genève.

Oui, Messieurs, c'est ma fantaisie
De me voir peint en Apollon ;
Je conçois votre jalousie,
Mais vous vous plaignez sans raison.
Si mon peintre, par aventure,
Tenté d'égayer son pinceau,
En Silène eût mis ma figure,
Vous auriez tous place au tableau,
Messieurs, vous seriez ma monture.

Cette épigramme vaut mieux que les couplets qu'il m'a envoyés.

Votre cousin vous a-t-il envoyé l'épigramme sur Suard, qui a pour titre : *Les trois Exclamations?* Savez-vous combien il connaît déjà de personnes dans Paris? Quatre-vingt-dix. Il n'est nullement sauvage. Je voudrais bien qu'il fît connaissance avec la grand'maman; je crains que cela n'arrive pas.

LETTRE CCX.

Samedi 28 janvier 1775.

Je viens de recevoir la caisse : ce qu'elle contenait était mal emballé; il y a deux compotiers de cassés, et le plateau de dessous la jatte [1].

Je fis hier un souper chez moi, avec la grand'-maman et le grand abbé; nous dîmes tout d'une voix, qu'il était bien fâcheux que vous n'y fussiez pas pour faire la partie carrée. Je lisais l'autre jour dans les lettres de Pope, qu'un ami absent était un bien dans les fonds publics, qui rapportait quelques revenus, et qu'on pouvait ravoir quand on le voulait. Cela est-il vrai?

Je crains que votre cousin ne puisse pas vous rendre un bon compte de ce qu'il aura vu et entendu. On pourrait souvent dire qu'il écoute sans entendre, et regarde sans voir. Avec un cœur excellent, je doute qu'il s'intéresse vivement à rien. Je suis bien éloignée de penser qu'il soit indifférent; mais il est d'une distraction qui ôte le désir de lui rien raconter; d'ailleurs je ne

[1] Un service de dessert, dont madame du Deffand se proposait de faire un présent à un de ses amis à Paris.

l'ai presque jamais vu seul, et puis il est sans curiosité; jamais il ne questionne; et vous devez sentir qu'il est bien difficile de parler avec confiance quand on craint d'être écouté avec indifférence; l'indifférence n'est point dans son cœur, mais sa distraction lui en donne l'apparence.

Savez-vous le bruit de Paris? c'est que votre ambassadeur est amoureux de la jeune milady [1], et qu'il l'épousera. Vos parents, à qui j'ai demandé ce qui en était, m'ont dit qu'ils ne savaient point ses intentions; mais ils disent qu'il *l'admire* beaucoup. On la trouve ici très-aimable, et tout le monde désire que cette affaire aille à bien : n'en seriez-vous pas bien aise? Madame Damer a beaucoup de succès : on ne lui trouve pas autant de graces qu'à la milady, mais beaucoup de gens la trouvent aussi jolie : pour moi, celle qui me plaît le plus, c'est milady Ailesbury; elle me marque de l'amitié; elle ressemble en beaucoup de points à son mari; elle est, ainsi que lui, sensible et distraite; je crois qu'ils feraient bien de prolonger leur séjour par rapport à ce que je viens de vous dire. Ce qui donne lieu au bruit qui s'est répandu, c'est une grande assiduité de la part de milord. Il leur donne à dîner aujourd'hui, et de là il ira avec eux à une co-

[1] Lady Harriet Stanhope, fille du feu comte d'Harrington, mariée depuis au lord Foley.

médie qu'on donne à la Roquette. Le général et sa famille iront au retour souper chez la maréchale de Luxembourg : je n'irai point ; je suis engagée ailleurs.

Je n'ai soupé chez vos parents qu'une seule fois depuis qu'ils sont ici. Avant-hier ils soupèrent chez moi avec M. de Grave : il est ici à demeure, et j'en suis bien aise, parce que, si vous persistez dans vos projets, et qu'ils se réalisent, ce sera un complaisant à vos ordres.

Ah! vous avez donc aussi des plumes en Angleterre? Pousse-t-on cette mode chez vous jusqu'à l'extravagance, comme on fait ici? Il a été en délibération si on changerait l'habillement de la nation, et si l'on prendrait celui de Henri III : la crainte d'occasioner trop de dépense a fait abandonner cette idée; les bals de la cour sont magnifiques et charmants : ce sont des quadrilles de quatre, de huit, de seize, qui représentent des nations différentes, ou des personnages du temps passé; les habits sont magnifiques; ce sont les plus jolies femmes et les meilleures danseuses qui les composent; il y entre du pantomime; on représente des scènes. On prétend qu'à l'arrivée de l'archiduc, qu'on attend le mois prochain, il y aura un bal sur le grand théâtre, et qu'on exécutera un ballet de trente-deux personnes. La reine, toute la famille royale, y auront

leurs rôles. J'exhorte fort vos parents de rester pour voir ce spectacle : ils hésitent à s'y déterminer; mais ils iront du moins de lundi en huit à Versailles pour le bal : il y aura un quadrille de seize qui représentera des Scandinaves.

Dimanche.

J'attends machinalement le facteur tous les mercredis et dimanches, ne comptant pas souvent recevoir des lettres; aujourd'hui il n'y en a pour personne, et voilà trois dimanches de suite qu'il retarde d'un jour, et que par conséquent celles qu'on reçoit le lundi, on n'y peut répondre que le jeudi d'après. Toutes ces observations vous font hausser les épaules, vous paraissent bien puériles. Quand on est occupé de grandes affaires, de tout ce qui se passe dans les quatre parties du monde, on méprise bien ceux qui s'occupent de pareilles bagatelles. Mais daignez vous souvenir que je passe mes jours dans un tonneau; il est mon gîte, et La Fontaine dit : *Que faire dans un gîte, à moins que l'on n'y songe?* Et à quoi voulez-vous que je songe? à la cour, aux ministres? aux disputes? aux procès? Je ne puis point éparpiller mon intérêt, et je suis comme cet homme à qui une personne racontait toutes ses affaires. *Savez-vous, Monsieur,* lui dit-il, *que je ne m'intéresse qu'à ce qui me regarde.*

Après ce préambule, je vous dirai que madame de Mirepoix est payée; je lui portai l'autre jour six rouleaux, et sept louis dans une petite bourse de cuir que je commençai de lui présenter comme une restitution dont j'étais chargée; les six rouleaux suivirent de près, et la surprirent extrêmement; elle ne se rappela point d'où ils pouvaient venir; alors je lui donnai l'extrait de votre lettre et le décompte du banquier Panchaud; elle me parla beaucoup de sa reconnaissance, et me dit qu'elle vous écrirait incessamment [1]; je n'en réponds pas. Cette maréchale serait plus à plaindre qu'elle n'est, si elle avait un autre caractère; mais les bagatelles l'occupent et l'amusent; de plus, elle a une grande famille, elle donne à souper tous les dimanches, et met de l'affectation à avoir beaucoup de monde : il y a communément dix-huit ou vingt personnes, presque tous neveux et nièces, cousins et cousines. Je suis passablement bien avec elle. Quand on veut bien vivre avec les différents partis, on vit en paix; mais il en résulte un peu d'indifférence; j'excepte de cette règle la grand'maman, avec qui je suis unie plus tendrement que jamais.

Sa belle-sœur a été assez incommodée tous ces

[1] C'était une somme due à la maréchale de Mirepoix par M. Taaffe, et que M. Walpole obtint pour elle des exécuteurs testamentaires.

jours-ci; elle se porte mieux présentement. Je crois qu'elle vous plairait, elle est extrêmement animée, elle cause à merveille, on est à son aise avec elle, et pendant le temps qu'on la voit on l'aime beaucoup. Ce que je vous dis est si vrai, que la grand'maman pense de même. Voilà déjà un mois complet de leur séjour ici; leur projet est toujours de s'en retourner au mois d'avril.

LETTRE CCXI.

Vendredi 9 février, à sept heures du matin.

Je ne commettrai pas la même faute qu'au départ des Fitzroy, je vous écris par vos parents, qui partiront dans trois ou quatre heures. Cependant je n'ai rien à vous apprendre qu'ils ne puissent vous dire eux-mêmes, ils ont vu et entendu tout ce que je sais; tout est tranquille ici, on n'aperçoit aucunes intrigues formées; on affiche l'amour du bien public. Le Maurepas possède en paix le premier crédit; la seule personne (*la reine*) qui pourrait le lui disputer et l'enlever, est occupée de bals, de coiffures, de plumes, etc. Le Turgot professe la vertu, il veut faire régner la liberté, établir l'égalité, et pratiquer l'huma-

LETTRE CCXII.

Dimanche 12 février 1775.

Vous auriez long-temps de quoi allumer votre feu, surtout si vous joignez à ce que j'avais de vous[1] ce que vous avez de moi, et rien ne serait plus juste; mais je m'en rapporte à votre prudence, je ne suivrai pas l'exemple de méfiance que vous me donnez.

Il y eut hier un courrier; c'était le jour de l'échéance; il ne m'apporta rien: c'est peut-être un effet du hasard, ainsi je ne vous en demande point la raison. Votre cousin et vos dames partirent vendredi à deux heures après midi; le milord[2] les accompagna; ils devaient coucher à Compiègne, et je ne doute pas qu'ils n'y aient passé la journée d'hier; le milord reviendra à Paris, et ils iront coucher à Saint-Quentin. Je leur ai prédit qu'ils ne seraient point à Londres avant samedi ou dimanche; je les regrette beau-

[1] D'après le désir pressant que M. Walpole avait témoigné à madame du Deffand, elle lui avait renvoyé, par le général Conway, toutes les lettres qu'elle avait reçues de lui jusqu'alors.

[2] Le lord Stormont.

coup, ils sont d'une charmante société; j'ai à me louer de leurs attentions, et si vous y avez eu part (comme je n'en doute point), vous ne sauriez trop les en remercier. Je n'ai point réussi à faire pour eux tout ce que j'aurais désiré; j'aurais voulu que le grand-papa et la grand'maman eussent fait connaissance avec eux, et les eussent distingués des autres étrangers; mais je n'en ai pas eu le pouvoir, j'aurais cru les commettre si j'avais plus insisté. Il n'y a rien de nouveau ici depuis leur départ, que l'arrivée de l'archiduc[1]; ce fut mardi dernier; il coucha à la Meute; le lendemain il fut à Versailles; il vint vendredi après souper à Paris chez M. de Mercy[2]; il y passera toutes les semaines le vendredi, le samedi et le dimanche; hier il eut un dîner de trente-cinq personnes, les maréchaux de France y étaient invités, tous les ambassadeurs que nous avons eus à Vienne, et les grandes charges de la cour. Il y aura un semblable dîner aujourd'hui, où sont invités ceux qui ne le furent pas hier. Demain, il y aura à la cour un ballet superbe; je tâcherai de m'instruire des détails pour en remplir ma première lettre.

[1] L'archiduc Maximilien, frère de l'empereur Joseph II et de la reine de France, depuis électeur de Cologne. Il est mort en 1801.

[2] Le comte de Mercy d'Argenteau, ambassadeur d'Autriche à Paris.

Voici une petite histoire pour celle-ci.

N'avez-vous jamais entendu parler du marquis de Villette [1]? C'est un marquis, un bel-esprit, un homme de bonne fortune, un personnage de comédie.

Il écrivit l'autre jour un billet à mademoiselle Raucourt; elle le reçut avec empressement, persuadée qu'elle y trouverait des protestations, des offres, etc. Point du tout, ce n'était que des injures atroces. Elle, sans s'émouvoir, dit au porteur d'attendre sa réponse; elle rentra dans sa chambre, prit le petit balai d'auprès de sa cheminée, le dépouilla, le réduisit à un simple bâton, et puis l'enveloppa d'un papier, après y avoir écrit ces vers que Voltaire avait faits autrefois pour mettre au bas d'une petite statue de l'Amour.

Qui que tu sois, voici ton maître;
Il l'est, le fut, ou le doit être.

On conte une autre histoire; elle n'est ni vraie,

[1] Il était fils de M. de Launay, trésorier de l'extraordinaire des guerres, et un de ces comtes, marquis, barons, qui, sous l'ancien régime, après avoir gagné beaucoup d'argent par le commerce ou par la perception des taxes, avaient acheté des terres avec des titres, dont ils se décoraient dans la société, quoique de pareils titres de noblesse ne leur donnassent ni le rang ni les priviléges qui y sont attachés, qu'autant qu'ils étaient confirmés par le roi. Le marquis de Villette épousa en 1777 Mlle de Varicourt, fille d'un gentilhomme des environs de Ferney. Voltaire, auprès duquel elle fut élevée par Mme Denis, l'appela *belle* et *bonne*. Le marquis de Villette est mort en 1793, membre de la Convention.

ni vraisemblable; ce n'est qu'une méchanceté. On prétend que madame de Saint-Vincent[1], qui a un grand procès avec M. de Richelieu, fut chez le lieutenant criminel, qui la reçut avec les plus grands témoignages d'affection, la priant de ne le point considérer comme son juge, mais de le

[1] La présidente de Saint-Vincent, née Vence de Villeneuve, était, par naissance, une arrière-petite-fille de madame de Sévigné, et se trouvait alliée à quelques-unes des premières familles de France. Elle était mariée à un président à mortier du parlement d'Aix, dont elle se sépara pour cause d'inconduite, et se retira dans un couvent de la province de Rouergue. Le duc de Richelieu l'en retira, sans le consentement de ses parents, et la conduisit à Paris. — Le honteux procès dont il est question ci-dessus fait croire qu'il y a eu faux d'un, ou peut-être même des deux côtés. Le duc de Richelieu accusait madame de Saint-Vincent d'avoir fabriqué et négocié des billets sous son nom pour le montant de deux cent quarante mille francs. Elle répondit qu'il lui avait donné ces billets, quoiqu'il sût bien qu'ils étaient faux, et faits par ses ordres. Elle l'accusa aussi de la plus vile subornation de témoins, et du plus atroce abus de pouvoir arbitraire, en obtenant une lettre de cachet pour la faire renfermer, sans avoir été entendue, à la Bastille, où un tribunal composé d'officiers de police lui faisait éprouver toutes sortes de vexations.

On ne saurait se former une idée exacte, non-seulement de la jurisprudence en France, et de la manière dont s'exerçait, dans ce temps, la justice criminelle, mais aussi des conséquences inévitables que cette vicieuse administration avait sur la bonne foi et l'honnêteté de toute la masse du peuple, si l'on n'a pas jeté les yeux sur le grand nombre de causes remarquables qui occupèrent les tribunaux de France pendant les quinze dernières années de leur existence depuis celle du comte de Morangiés, en 1773, jusqu'à celle du cardinal de Rohan, en 1788.

regarder comme son ami, de lui avouer la vérité, et de lui confier de qui étaient les billets qu'elle disait être de M. de Richelieu. Cette dame parut persuadée, et lui confia qu'ils n'étaient point du maréchal de Richelieu, mais d'un nommé Vignerot[1]. Le magistrat n'eut rien de plus pressé que d'aller apprendre au maréchal cette rétractation ; vous jugez le plaisir qu'il en reçut. Votre cousin a peut-être le mémoire de cette grande affaire. Si vous lisez tous ceux qu'il emporte, vous aurez de quoi vous ennuyer long-temps. Mais vous ne pouvez pas vous dispenser de lire ceux de M. de Guignes; j'aurai soin de vous en envoyer la suite.

J'oubliais de vous dire que l'archiduc soupe ce soir chez M. le duc de Choiseul avec cinquante ou soixante personnes; il soupa hier chez les du Châtelet; tous les grands personnages lui donneront des festins tour-à-tour.

Dites mille choses pour moi au général, à milady, à madame Damer, à milady Henriette, et même à la petite nièce[2].

[1] Nom de famille du maréchal de Richelieu.

[2] Mademoiselle Caroline Campbell, fille du feu lord Guillaume Campbell. Elle mourut en 1788.

LETTRE CCXIII.

Paris, mardi 21 février 1775.

Je préviens la poste; peut-être ne m'apportera-t-elle point de lettres, et ce n'est pas une raison pour moi de ne vous pas écrire. Je vous félicite sur le plaisir que vous aurez eu de revoir vos amis [1]. Savez-vous qu'ils augmentent de beaucoup ma vanité? je suis fort glorieuse de ce que vous m'avez crue digne d'être leur associée; ils devaient vous rendre plus difficile; je sens tout le prix de votre indulgence; ce ne sera que dimanche que j'apprendrai les détails de votre entrevue; je me flatte qu'il y aura eu quelques minutes pour moi; des questions de votre part, des récits de la leur. Vous aurez connu avec étonnement que j'ai fait quelques progrès dans la prudence. Ils vous auront dit s'ils m'ont trouvée métaphysicienne et romanesque; vous pouvez vous applaudir d'être le seul qui ayez fait cette découverte; mais la crainte de vous y confirmer me gêne terriblement; je n'ose pas me permettre de vous parler de moi, et c'est pourtant, je l'avoue,

[1] Le général Conway et sa famille.

la chose qui m'intéresse le plus et que je sais le mieux. J'aimerais à vous dire les remarques que je fais, les jugements que je porte, mes grands chagrins, mes petits contentements, enfin, pouvoir du moins causer avec vous comme je faisais avec mon pauvre ami Pontdeveyle. Mais vous êtes épineux, difficile, et qui pis est vous vous ennuyez de tout.

Si en effet vous venez ici, il faudra faire un code entre nous, où nous n'omettrons aucune des règles qu'il faudra observer dans notre correspondance. En attendant, je vais vous parler de tout ce qui se passe.

D'abord le mariage de M. de Coigny [1] avec mademoiselle de Conflans [2], il se fait aujourd'hui. Ah! voilà toutes mes nouvelles finies.

Ma lettre est interrompue par la vôtre, je ne l'attendais que demain et elle arrive aujourd'hui.

Vous vous êtes fort trompé dans vos calculs sur l'arrivée de vos parents; je leur avais prédit qu'ils ne seraient à Londres que le samedi ou le dimanche; mais par la lettre que le général m'écrivit de Calais le 22, j'ai jugé qu'ils pourraient

[1] Le marquis de Coigny, fils du duc de Coigny par son premier mariage.

[2] Fille du marquis de Conflans, et petite-fille du maréchal d'Armentières.

être à Londres le vendredi 24. Je saurai dimanche si je me suis trompée.

Je vous prie de m'envoyer votre épilogue[1]; l'ambassadeur, que j'ai vu trois fois depuis le départ de vos parents, m'a dit qu'il se chargeait de leur envoyer tout ce qui paraîtra de nouveau. Ah! je le crois fort épris; j'en ressens le contrecoup; il a autant d'empressement pour moi actuellement, qu'il avait de dédain auparavant; je suis contente de l'effet, mais encore plus satisfaite de la cause; cette jeune milady est charmante. J'aurais un grand plaisir de la revoir, il en pourra résulter d'autres bons effets, mais c'est de quoi il m'est interdit de parler.

[1] L'épilogue que M. Walpole avait fait pour la tragédie de *Bragance*, de M. Jephson, et qu'il avait annoncé à madame du Deffand de la manière suivante : « Actuellement je ne suis occupé « que d'une tragédie nouvelle qu'on va donner, et à laquelle je « m'intéresse beaucoup. Le sujet est tiré de la révolution de Portugal en faveur des Bragance. Elle est supérieurement écrite, « le langage beau, la poésie charmante. Cependant j'ai peur; l'événement est connu et heureux, par conséquent moins intéressant. De plus, l'auteur me paraît peu fait aux ressorts du théâtre, « et s'entend plus aux images de la poésie qu'aux caractères; ce « qui fait qu'il y a des longueurs, et que l'intérêt n'est pas soutenu. « On m'a persuadé de lui faire un épilogue dont je ne suis nullement content. Vous savez que c'est notre usage immanquable « de commencer et finir une pièce par des prologues et des épilogues. Ordinairement ces derniers morceaux sont non-seulement gais, mais gaillards; usage ridicule de faire rire ceux qu'on « vient d'attrister, et que je n'ai pas voulu pratiquer; de sorte « que mes vers ne sont que maussades. »

Mercredi 22.

Je viens de lire le Mémoire de Tort[1], il est d'une audace qui en impose, mais il me semble qu'il ne prouve rien, quoiqu'il donne de violents soupçons. Je n'aime point toutes ces lettres brûlées. Nous verrons ce que M. de Guignes répondra. L'ambassadeur enverra tout au général (*Conway*); ce serait un double emploi de vous les envoyer. Je n'ai pu me résoudre à lire les Mémoires de M. de Richelieu, je n'ai point de curiosité pour ce qui ne m'intéresse point; j'aime assez M. de Guignes, je lui trouve de la douceur, il a l'air de la franchise, et c'est une vertu rare dans le pays que j'habite.

Je vois rarement la grand'maman, j'y vais tous les lundis; la dernière fois il y avait quarante personnes; je ne me mets point à table, on me sert ce que je veux à une petite table, et j'ai toujours la compagnie de trois ou quatre personnes, tantôt les uns, tantôt les autres; je ne m'y amuse

[1] Dans la cause du comte de Guignes, dont il a été parlé dans la précédente lettre.

M. Tort avait été secrétaire du comte de Guignes pendant sa mission à Londres, et l'accusait de l'avoir chargé de jouer dans les fonds publics d'Angleterre au profit et bénéfice de lui comte de Guignes. De son côté, M. de Guignes accusait Tort d'avoir distrait de l'argent et des papiers, d'avoir fait la contrebande, et communiqué indiscrètement un Mémoire concernant la marine, ainsi que d'autres de ses dépêches.

guère, mais ce genre d'ennui m'est plus supportable que la solitude. Cinq jours de la semaine leur maison est ouverte, il y a grande cohue et grande liberté. Dans une pièce on joue au billard, dans d'autres on va causer ou lire, ou jouer au trictrac, et dans la galerie des tables pour différents jeux, le macao, le wisk, le tresset, etc. Les vendredis et les samedis, le grand-papa et la grand'maman soupent dehors, souvent ensemble; mais quelquefois la grand'maman soupe chez elle avec le grand abbé, et il y a quelques jours que le grand-papa fit la partie quarrée. Il y fut très-aimable, il eut le cœur sur les lèvres; j'étais du dernier bien avec lui, il y resta jusqu'à une heure et demie; sa sœur [1] était malade, je l'y menai et j'y restai avec lui jusqu'à près de trois heures, et je le ramenai chez lui; cela ne ressemble-t-il pas à la grande intimité? Eh bien, cela ne me prouve rien. Il n'en est pas de même de la grand'maman, elle *sait* qu'elle m'aime; vous souvenez-vous que je le lui écrivis il y a long-temps [2]? Toutes ses vertus lui tiennent lieu de sentiment, elle n'a pas un défaut, et à force de s'être corrigée, de s'être domptée, elle s'est faite ce qu'elle est en dépit de la nature

[1] La duchesse de Grammont.

[2] Madame du Deffand avait dit à madame de Choiseul : « Vous « *savez* que vous m'aimez, mais vous ne le *sentez* pas. »

dont elle ne suit plus aucun mouvement. Sa sœur est tout le contraire, l'une est respectée, l'autre est recherchée. Je trouve que la grand'maman a beaucoup plus d'esprit, et l'autre plus d'agrément; et de tout ce qu'on rencontre, on ne trouve rien à quoi on puisse s'attacher. Ah! mon Dieu, si je continuais, que je vous ennuierais!

J'espère que nous aurons quelques relations des fêtes, et que je pourrai vous les envoyer; car pour vous en faire le récit, cela m'est impossible.

Ne me laissez point oublier de votre cousin ni de milady; je la trouve charmante, et je n'oublierai jamais toutes ses bontés.

LETTRE CCXIV.

Lundi 27 février 1775.

Vos parents ont grand tort : je leur pardonnais leur empressement à vous aller trouver; mais je trouve très-mauvais qu'ils ne vous aient pas donné le temps qu'ils passent loin de vous. Quel plaisir trouvent-ils à visiter la Flandre? ne valait-il pas mieux rester pour voir nos fêtes? les bals de Versailles; celui d'avant-hier chez madame de Cossé [1],

[1] La fille du duc de Nivernais, mariée au duc de Cossé-Brissac, gouverneur de Paris.

où la reine est venue avec ses beaux-frères; la fête qu'il y aura aujourd'hui, que Monsieur donne à la reine, à la grande écurie : elle doit être superbe. Je compte qu'on en imprimera la description, ce qui épargnera la peine de la raconter : tout cela méritait leur curiosité.

L'ambassadeur soupa mercredi chez moi : il me dit qu'il regrettait beaucoup de ne les avoir pas suivis jusqu'à Calais. Je ne sais pas ce qu'il pensera de leur course en Flandre. Il vint hier chez moi; il ne me trouva pas : j'étais à la comédie de Beaumarchais, qu'on représentait pour la seconde fois : à la première elle fut sifflée; pour hier, elle eut un succès extravagant; elle fut portée aux nues; elle fut applaudie à tout rompre, et rien ne peut être plus ridicule; cette pièce est détestable : vos parents regrettaient beaucoup de n'avoir pu l'entendre; ils peuvent s'en consoler. Comment va le goût en Angleterre? Pour ici, il est entièrement perdu; et, graces à nos philosophes qui raisonnent sur tout, nous n'avons plus le sens commun; et s'il n'y avait pas les ouvrages du siècle de Louis XIV, plusieurs de ceux de votre pays, et les traductions des anciens, il faudrait renoncer à la lecture. Ce Beaumarchais, dont les Mémoires sont si jolis, est déplorable dans sa pièce du *Barbier de Séville*.

Le grand-papa va ce soir à Versailles, à la fête

de Monsieur. Il donna hier une fête chez lui à toutes les femmes et valets de chambre de ceux qui ont été à Chanteloup; il y avait plus de quatre cents personnes : l'appartement fut éclairé comme pour les maîtres; le repas splendide, à trois services; des vins de toutes sortes : mes gens m'en firent le récit hier au soir. J'irai souper ce soir avec la grand'maman et sa belle-sœur : nous serons très-petite compagnie. Je dois leur donner un ou deux petits soupers avant leur départ, qui sera le 9 d'avril. Le grand-papa reviendra le 1er de juin : il assistera au sacre, et restera en tout un mois à ce voyage, et ne reviendra qu'à Noel avec la grand'maman, qui restera constamment à Chanteloup jusqu'à ce temps-là.

L'archiduc part jeudi prochain. La visite qu'il a rendue ici paraît l'avoir plus fatigué qu'amusé : elle a produit de grandes tracasseries à la cour. Vous savez qu'il y était incognito : nos princes ont prétendu qu'il leur devait rendre la première visite; la reine ne l'a pas jugé à propos, et leur a marqué son mécontentement, en ne les invitant point à aucune fête. M. le duc d'Orléans est à Sainte-Assise chez madame de Montesson, et le prince de Condé à Chantilly. Voilà ma gazette ainsi que les quatre pages finies.

LETTRE CCXV.

Mercredi 1er mars 1775.

Je suis fort aise de l'arrivée de vos parents, et fort satisfaite du bien qu'ils vous ont dit de moi : comme ils vous aiment beaucoup, je juge qu'ils ont cru vous faire plaisir.

Je reçois une lettre de votre cousin [1] en même temps que la vôtre. Il ne me parle point de celle qu'il a dû trouver de moi en arrivant, qui était en réponse à celle qu'il m'avait écrite de Calais : elle était, s'il m'en souvient, de quatre pages, et à l'adresse qu'il a laissée à Wiart en partant : informez-vous, je vous supplie, s'il l'a reçue.

Il est vrai que je vous trouve un homme fort singulier. Vous avez grande raison de dire que nos caractères ne se ressemblent point : le vôtre m'est incompréhensible : je ne puis me faire une idée des plaisirs que vous goûtez dans la solitude, et du charme que vous trouvez dans tous les objets inanimés, de la préférence que vous donnez au grand monde sur la société particu-

[1] Le général Conway.

lière. Je conviens que la société ne satisfait guère; mais on a toujours l'espérance qu'elle satisfera; et je crois vous avoir déjà dit que je regardais l'amitié comme le grand œuvre : on ne fait jamais de l'or; mais on trouve quelques productions qui ont quelque valeur, et qui laissent quelques espérances; vous me serviriez de preuve: je n'ai point trouvé en vous ce que j'aurais désiré; mais j'ai trouvé ce qui vaut encore mieux que tout ce que je connais, et dont les protestations d'indifférence ressemblent plus à l'amitié que les protestations d'attachement de tous ceux qui m'environnent. Je ne serai point surprise du refroidissement de vos parents, auquel vous me préparez; j'ai trouvé en vous un exemple qui ne peut me permettre de m'étonner de rien. Comment avez-vous pu douter que je n'acquiescerais pas à vos volontés? Je suis ravie de vous avoir tranquillisé. Je sais très-bon gré à milady [1] des bons offices qu'elle m'a rendus : il n'est pas douteux que je ne désire de vous revoir; mais la joie que j'en aurai ne sera pas sans inquiétude. Je prévois que vous vous ennuierez beaucoup; et l'ennui est comme la gelée, qui fait mourir toutes les plantes. J'ai cru remarquer, après chaque voyage, une grande diminution, je n'oserais pas dire dans vos

[1] Lady Ailesbury, en engageant M. Walpole de faire une autre visite à Paris.

sentiments, mais dans l'opinion que vous aviez de moi. Cependant, je serais fausse avec vous et avec moi-même, si je disais que je ne désire pas infiniment de vous revoir.

Je n'écrirai point aujourd'hui au général : dites-lui, ainsi qu'à milady et à madame Damer, qu'ils m'ont laissé de véritables regrets. Vous m'inquiétez sur l'état de madame Damer : n'oubliez pas, en m'écrivant, de me donner de ses nouvelles.

Ne me sachez point mauvais gré de ne vous point faire le récit de nos dernières fêtes ; je m'ennuie si fort d'en entendre parler, que je ne puis me résoudre à les raconter.

LETTRE CCXVI.

Vendredi 10 mars 1775.

Votre dernière lettre est pleine de raison. Je suis persuadée de l'intérêt que vous prenez à mon bonheur : vous vous faites violence pour y contribuer ; mais vous me la faites un peu trop sentir : vos lettres vous coûtent, et votre voyage vous coûtera bien davantage. Je prévois avec beaucoup de chagrin le peu d'amusement que vous

trouverez ici; si j'avais plus de générosité, je vous prierais de vous en dispenser, mais j'avoue que je désire de vous voir encore une fois; je veux que vous jugiez par vous-même du changement que je crois qu'il y a en moi, pour nous épargner à tout jamais l'ennui d'en parler. Où prenez-vous que je ne suis occupée que de mes parents, et que je m'afflige d'avoir peu de particulier avec eux? ah! je voudrais n'avoir que ce chagrin-là. J'ai fait presque toutes les semaines un souper particulier avec la grand'maman et le grand abbé, j'en ferai un ce soir, et croyez, qu'excepté une seule personne, je pourrais dire à tous mes amis: je *sais* que je vous aime, mais.....

Vous avez raison quand vous me dites que l'âge et l'expérience n'ont rien produit en moi, de bien s'entend; car l'âge m'a défigurée, et l'expérience m'a dégoûtée du monde, sans me rendre la société moins nécessaire; elle me l'est plus que jamais, et vous ne m'empêcherez pas de regretter mon pauvre ami Pontdeveyle; il m'écoutait et me répondait; j'étais ce qu'il aimait le mieux; je lui étais nécessaire, et si tout le monde m'avait abandonnée, il me serait resté fidèle; il avait une certaine connaissance du monde, qui, sans être bien profonde, suffisait dans bien des circonstances; trop de pénétration nuit quelquefois; il y a du danger à trop approfondir, il faut le plus

souvent s'en tenir aux surfaces, et se contenter d'y conformer les siennes. Je ne sais pas si j'explique ma pensée; quand je veux raffiner je m'exprime mal, mais vous savez aider à la lettre.

Votre ambassadeur part au plus tard mercredi pour Londres; je le crois fort épris, nous jugerons à son retour si je me trompe: s'il revient seul, tout sera dit. Il vous portera peut-être cette lettre, cela dépendra du jour de son départ. Je vous enverrai sûrement par lui le dernier Mémoire de M. de Guignes qui ne paraît pas encore. Si vous étiez curieux de la collection entière de ce procès, je vous en enverrais toutes les pièces; il y en aura pour le moins quatorze ou quinze. Je crois que ce pauvre M. de Guignes est le plus malheureux de tous les hommes. Je vous quitte et je vous reprendrai quand je pourrai.

Samedi, à trois heures après midi.

Le Mémoire de M. de Guignes ne paraît point encore; on m'avait dit, comme chose certaine, qu'on consentait à faire imprimer ses dépêches: elles prouveraient qu'il n'aurait pas pu perdre s'il avait joué, parce qu'il n'aurait pu parier pour la guerre, sachant la paix; mais on me dit hier que cette grace ne lui était point encore accordée, et qu'on doutait qu'il l'obtînt.

Je voulais vous envoyer une nouvelle brochure

de Voltaire, mais votre ambassadeur dit que l'on reçoit à Londres, par Genève, tous ses ouvrages avant qu'ils arrivent à Paris. Je ne me souviens pas de ce que vous m'avez envoyé dont vous me remerciez; je n'ai plus de mémoire, ainsi il faut que vous me pardonniez des rabachages.

Connaissez-vous les Lettres de Bolingbrocke sur l'utilité de l'histoire? elles ont paru en 1752. Je les avais sans avoir été tentée de les lire; mandez-moi ce que vous en pensez. Il y a un autre petit volume de lui, qui est une lettre au chevalier Windham, qui contient tout ce qu'il a fait depuis 1710 jusqu'à 1716; cela me rappelle ma jeunesse; il est question de tous gens que j'ai connus. Vous avez raison d'aimer les noms propres, ils mettent de l'intérêt. Je dois entendre mardi, chez les Necker, une tragédie qu'on dit être fort touchante; le sujet est la disgrace du prince Menzikoff [1] et sa mort en Sibérie; je vous en rendrai compte. Je me méfie des éloges, j'y suis trop souvent attrapée. L'*Iphigénie* et l'*Orphée* de M. Gluck, *le Barbier de Séville* de M. de Beaumarchais m'avaient été extrêmement vantés; on m'a forcée à les voir, ils m'ont ennuyée à la mort.

Madame de Mirepoix est très-contente de votre lettre. L'argent que vous lui avez envoyé ne lui en a pas rapporté d'autre; elle l'a joué et perdu;

[1] Le *Menzikoff*, tragédie de La Harpe.

sa sœur Boufflers, joueuse éternelle, partira le mois prochain pour la Lorraine avec son prince[1]; ils ne reviendront que dans l'automne.

Nous avons cette année l'assemblée du clergé, cela m'assure un peu de compagnie; je reverrai l'évêque de Mirepoix; il prétend vous aimer beaucoup, et il est très-reconnaissant et très-flatté de ce que je lui ai dit de votre part, vous ne vous souvenez peut-être pas de m'en avoir donné la commission.

Dimanche, à cinq heures du soir.

J'eus hier la visite du grand-papa; j'avais du monde chez moi, des Allemands, des évêques; il fut de fort bonne conversation; il rapporta l'affaire de M. de Guignes comme aurait pu faire l'avocat général. Le roi a consenti que l'on communiquât aux juges les dépêches qui peuvent prouver en faveur de M. de Guignes. Son Mémoire ne paraît point encore; il voulait attendre que le second de Tort parût, et celui-ci ne veut point le donner que M. de Guignes n'ait donné le sien. Tout le monde s'intéresse à cette affaire, les uns par amitié, et les autres par curiosité.

Le procès de M. de Richelieu fait un effet tout différent; il est si ridicule, qu'on ne s'en occupe que pour s'en moquer. Madame de Saint-Vincent

[1] Le prince de Beaufremont.

l'attaque pour rapt de séduction et subornation de témoins : elle avait quarante ans quand elle prétend avoir été séduite, et lui soixante-quinze ans quand il l'a séduite! Ses meilleurs amis ne peuvent s'empêcher d'en pleurer et d'en rire.

La grand'maman soupa chez moi avec le grand abbé; en me mettant à table, je trouvai sur mon assiette quantité de choses; je ne savais ce que ce pouvait être; c'étaient six coquetiers d'argent et un d'or, les plus jolis du monde. Ce présent ne m'a point plu; premièrement, parce que c'était un présent, et secondement, parce qu'il n'est bon à rien. Notre soirée se passa fort doucement; la grand'maman est la vertu personnifiée. La vertu a étouffé en elle la nature; je ne sais si elle en est plus heureuse, mais elle en est certainement moins gaie et moins naturelle.

Remarquez, je vous prie, que cette lettre vous sera rendue par l'ambassadeur, et que je ne parlerais pas si librement, si elle était confiée à la poste.

Je ne sais si c'est la vieillesse qui me donne de l'humeur et qui me rend difficile.

Mardi.

J'eus hier le tête-à-tête que je vous avais annoncé [1]; il ne fut pas gai, mais il fut intéressant,

[1] Avec madame de Jonsac.

et m'aurait appris, si je ne l'avais pas su, qu'il y a des situations plus fâcheuses que la mienne. J'allai ensuite rendre une visite à l'hôtel de Choiseul. Ce n'est point là encore où l'on doit trouver le bonheur. Pour moi, je crois qu'il s'est retiré à Strawberry-Hill. Croyez-vous en effet le quitter pour quelques moments? Je ne saurais me persuader que vous exécutiez le projet que vous faites. Vous avez manqué le temps où il vous aurait été agréable. Milord Stormont est persuadé que vos parents reviendront ici, qu'ils s'y sont beaucoup plu; et pour lui, loin de s'y déplaire, il se flatte d'y rester fort long-temps, et je ne doute pas que cela ne soit, s'il ramène sa milady [1].

Je n'appris rien hier de nouveau. Je suis honteuse de la longueur de cette lettre et de son insipidité.

[1] Lady Harriet Stanhope.

LETTRE CCXVII.

Mardi 4 avril 1775.

Je courus hier un fort grand danger : entre sept et huit heures du matin le feu prit à la cheminée de mon antichambre avec une telle furie, que les flammes sortirent jusqu'au milieu de la chambre et montèrent jusqu'aux bras de la cheminée, brûlèrent les cordons des sonnettes; et si la cheminée s'était crevée, il est très-vraisemblable que non-seulement mon appartement, mais tout le corps de logis aurait été brûlé. Heureusement la cheminée est de brique, et le prompt secours qu'on apporta fit que le danger dura peu, et n'a même causé aucun dommage; les maçons qui travaillent dans la cour furent d'un grand secours, et les pompiers, qui ne tardèrent pas à arriver, mirent fin à ce terrible accident; le pauvre Wiart en a un peu souffert, il a eu un bras un peu brûlé, et une partie de sa redingote. Ce fut au moment que je m'éveillai que l'accident arriva; je me levai bien vite et descendis chez mademoiselle Sanadon. Mes gens étaient dans la plus grande terreur; et ce qui vous surprendra,

c'est que je ne fus point effrayée; ce ne fut point par courage, mais par insensibilité. Je ne puis pas me rendre raison à moi-même de cette disposition; le danger me paraissait évident, je disais même qu'il fallait mettre en sûreté tout ce qu'on pourrait sauver; je pensais un peu au parti que je prendrais, et dans ce moment-là tout me paraissait égal. Rendez-moi raison de cela, si vous pouvez; pour moi je l'attribue à ce changement que je vous ai annoncé que vous trouveriez en moi, qui est bien plus l'effet de mon âge que de mes réflexions. J'avais été toute la veille dans un grand affaissement.

Les lettres de M. d'Aiguillon, dont le recueil a pour titre : *Correspondance de M. le duc d'Aiguillon, au sujet de l'affaire de M. le comte de Guignes et du sieur Tort, et autres intéressés, pendant les années* 1771, 1772, 1773, 1774 *et* 1775, est la plus ennuyeuse chose du monde. J'en ai lu soixante-cinq pages, il y en a deux cent vingt-trois. Jusqu'à cette page on ne peut en rien conclure; je vous enverrai cette brochure avec les autres pièces du procès, mais j'attendrai une occasion. Je trouve le pauvre M. de Guignes bien à plaindre.

Je suis bien de votre avis, je ne sais pas comment il se peut trouver des juges, parce qu'il me paraît impossible de s'assurer de la vérité; on ne

voit que des masques, on n'entend que des mensonges; il est étonnant qu'on soit attaché à la vie; je doute qu'il y ait aucun individu (si ce n'est mon petit chien) pour qui elle soit heureuse; encore voudrait-il se marier, et l'on ne lui donne point de femme.

Je vous ai mandé que je perdrais mes parents [1] le lundi de Pâque; cet accident est prévu, et puisque je soutiens avec tant de fermeté ceux qui ne le sont pas, je serai fâchée de celui-ci, sans en être accablée.

Il pleut ici des épigrammes sur nos nouveaux maréchaux: on dit que le roi ne fera pas ses Pâques, parce *qu'il a fait les sept péchés capitaux;* ce sont les sept maréchaux. Je ne crois pas en devoir faire l'attribution ou distribution [2] par la poste, et vous ne les connaissez pas assez pour pouvoir la faire.

Mercredi.

J'ai presque lu entièrement la correspondance; je trouve qu'elle n'ajoute rien aux Mémoires de M. de Guignes, si ce n'est qu'il est bien évident

[1] Le duc et la duchesse de Choiseul.

[2] Voici cette distribution: Le duc d'Harcourt, *la Paresse;* le duc de Noailles, *l'Avarice;* le comte de Nicolaï, *la Gourmandise;* le duc de Fitz-James, *l'Envie;* le comte de Noailles, *l'Orgueil;* le comte de Muy, *la Colère;* le duc de Duras, *la Luxure.*

qu'il n'était pas protégé par le ministère. Les lettres de M. de Guignes sont du même style que ses Mémoires, c'est-à-dire, parfaitement bien écrites.

Le vice-chancelier, père du chancelier [1], mourut hier matin, et le marquis de Pontchartrain est très-mal.

On croit que M. de Muy a la pierre. Je soupai hier à l'hôtel de Choiseul; il y avait cinquante-six personnes. Je ne me mets point à table, je soupe dans une petite pièce séparée avec ceux qui ne soupent point. Je donnerai à souper, samedi, au grand-papa, à la grand'maman, à madame de Grammont, à l'archevêque de Toulouse, et à M. de Guignes.

[1] Maupeou, qui, malgré son exil et sa disgrace, restait revêtu du titre et de la charge de chancelier, laquelle est inamovible en France, si ce n'est par démission volontaire, à laquelle il ne voulut jamais consentir. Depuis le retour à Paris de l'ancien parlement que Maupeou avait détruit, M. de Miromesnil, garde des sceaux, avait présidé comme chancelier; mais Maupeou en conserva le titre jusqu'à sa mort, qui n'eut lieu qu'en 1791.

LETTRE CCXVIII.

Samedi 8 avril 1775.

Je crains que vous ne vous portiez pas trop bien ; la lettre que je reçois a le ton faible ; je crois que vous êtes pâle, un peu triste, cela est-il vrai ? Est-ce que la vie que vous menez vous convient ? Dîner à six heures du soir est une heure bien indue. Que prenez-vous donc entre votre lever et ce repas ? Souper à minuit, c'est tout au plus cinq heures après le dîner. Vous coucher à deux heures, c'est un déréglement que cet arrangement-là. Songez donc combien le régime vous est nécessaire, et combien vous êtes faible et délicat. Au nom de Dieu, ne soyez plus malade, je n'ai plus assez de force pour soutenir l'inquiétude.

Qu'est-ce que vous entendez, quand vous me dites que j'ai plus d'esprit pour me défendre que pour attaquer ? Je ne me souviens jamais, en vous écrivant, de ce que je vous ai écrit, et cela vous est prouvé par mes rabachages. Ma mémoire s'en va grand train. Ah ! c'est une belle chose que de vieillir ! quand vous en serez là, vous vous souviendrez de moi, j'en suis sûre.

Milady Henriette est bien dégoûtée, si elle ne veut point du milord; on dit qu'il a une très-belle figure, il a certainement de l'esprit, de la douceur, de la politesse; il a été très-bon mari; il faut qu'il y ait quelque raison à ce refus; vous ne vous souciez pas de le savoir, ni moi non plus.

Vous avez bien raison, en m'associant à l'aversion que vous avez pour les grandeurs; je ne trouve d'état heureux que de n'être ni grand ni petit, mais d'avoir de la fortune; c'est-à-dire un revenu assez considérable pour n'avoir jamais besoin de personne, pour être bien logé, bien servi, pour souper tous les jours chez soi en bonne compagnie, et mener tous les jours la même vie. Je ne me trouve bien que dans mon tonneau, et sans la maudite crainte que j'ai de m'ennuyer, je ne sortirais jamais de chez moi; mais souper seule ou tête à tête avec la Sanadon me paraît affreux. Souvent les soupers que je vais faire ailleurs ne valent guère mieux, mais la variété est bonne en toute chose, jusqu'à changer de sorte d'ennui.

Dimanche.

Mon souper s'est très-bien passé [1]: il y a eu de la gaieté, de l'accord, même assez d'amitié; les parents et le grand abbé partirent les premiers;

[1] Le souper dont il est question à la fin de la précédente lettre.

la sœur et M. de Guignes restèrent une heure de plus; la sœur me traite à merveille. Le Guignes est très-aimable, il a un courage inouï, et il en a grand besoin. Je ne sais comment se terminera son procès, son ennemi est bien dangereux. On attend le dernier Mémoire de Tort ces jours-ci; il y répondra, et tout sera dit, et vraisemblablement il sera jugé dans le mois de mai.

Je vous demande pardon de ce que je vous mande peu de nouvelles, mais je ne sais pas conter, et puis je ne saurais me persuader que vous puissiez vous intéresser à ce qui se passe ici, c'est-à-dire aux bagatelles.

On disait hier au soir madame de Maurepas très-malade; ce n'est pas une bagatelle que cela, mais une chose très-importante [1]. Adieu.

LETTRE CCXIX.

Dimanche 7 mai 1775.

Je ne sais si vous aurez entendu parler de nos troubles; nous avons eu la semaine passée des émeutes, l'une mardi, à Versailles, l'autre mercredi, à Paris; et quoique le pain ne fût pas plus

[1] On pensait qu'elle avait une grande influence sur son mari.

cher que dans les semaines précédentes, le peuple s'est attroupé, a voulu qu'on lui donnât le pain à deux sous; ils ont pillé les boulangers : on a été mécontent de la police, on a trouvé qu'elle avait molli; en conséquence, on a changé les magistrats : on a donné la place de lieutenant de police qu'avait M. Le Noir, à un nommé Albert, protégé par le contrôleur-général; celui-ci prend un grand crédit, et il paraît qu'il sera bientôt le plus puissant. On avait pris de si grandes précautions pour les marchés d'hier, qu'il n'y a eu aucun mouvement. — M. le maréchal de Biron a le commandement des troupes qui sont dans Paris et dans ses environs; M. de Poyanne a le commandement sous lui. Comme il y a eu des émeutes dans plusieurs provinces, on n'est point assuré que la fermentation soit entièrement calmée. Cette aventure ne m'a pas causé la plus petite émotion; vous voyez que je ne crains ni le fer ni le feu; c'est un beau changement que l'apathie dans laquelle je suis tombée, je ne suis plus susceptible de craintes, mais je ne le suis pas davantage d'espérance; je ne sais pourquoi on a fait une vertu de celle-ci; elle peut en être une dans le pays des chimères. A l'égard de la crainte, elle est, dit-on, le commencement de la sagesse; cela peut être, je sais que l'une et l'autre sont des mouvements de l'ame fort involontaires.

Je pense comme vous sur l'éloge de Marc-Aurèle [1]. L'intérêt que je prends à M. de Guignes m'a soutenue contre l'ennui des quinze ou seize Mémoires qu'il a fallu lire; il sera jugé incessamment.

Vous avez reçu, ou vous ne tarderez pas à recevoir un livre qui est fort bien fait, mais qui demande beaucoup d'application [2]. Je n'ai point entendu parler de la duchesse de Kingston. On m'a dit que milord Holderness devait s'établir à Auteuil dans la maison de l'idole.

Je suis très-étonnée de la répugnance de la milady pour le milord; cela n'avait point paru ici, tout au contraire; serait-il vrai ce que j'ai ouï dire, qu'elle a un ancien goût pour l'ancien ami [3] de notre ami? Cela me surprendrait, car il ne m'a pas paru aimable.

[1] Par M. Thomas.—L'éditeur regrette de ne pouvoir donner l'opinion de M. Walpole sur cet éloge, ou quelques autres extraits de ses lettres. On a vu que madame du Deffand lui avait renvoyé, par le général Conway, toutes celles qu'elle avait reçues jusqu'au mois de février 1775. Toutes ces lettres existent encore; mais celles qui sont postérieures à cette date ont été brûlées par madame du Deffand, suivant le désir de M. Walpole; de sorte qu'il ne reste de lui d'autres lettres que celles qu'il lui a adressées pendant la dernière année de la vie de madame du Deffand, et qui furent religieusement rendues après sa mort.

[2] L'ouvrage de M. Necker, *Sur la Législation et le Commerce des grains.*

[3] Le duc de Q.......

LETTRE CCXX.

Mercredi 17 mai 1775.

Rien n'est si choquant que vos éternelles excuses sur l'insipidité de vos lettres; pourquoi seraient-elles insipides? les lettres d'un ami peuvent-elles l'être? c'est la contrainte, la gêne, la complaisance, qui produisent l'insipidité; d'ailleurs vous écrivez parfaitement bien, et malgré votre mauvais français, personne ne rend mieux ses pensées, et vous pensez beaucoup.

Nous n'avons plus que quinze jours à attendre le jugement du procès de M. de Guignes; dans son dernier Mémoire (que vous devriez demander à milord Stormont), il fait voir qu'il n'avait pas eu tort de vouloir que la correspondance parût.

Il m'est arrivé deux neveux [1] qui amènent leurs enfants au nombre de trois; ils seront dans une pension près de l'Enfant-Jésus; de plus, je vais avoir chez moi le petit Wiart; voilà bien de la marmaille, et je ne l'aime guère; je pourrais vous raconter les séances de l'Académie, vous en en-

[1] Les fils de son frère, le comte de Vichy.

voyer les discours, mais qu'est-ce que tout cela vous fait?

Avez-vous lu le livre de M. Necker? dites-m'en votre avis et celui de votre public; il a fait un grand effet dans le nôtre; excepté la secte économiste, tout le monde en est content. Le second tome de la Maison de Bourbon ne paraît point encore. J'essaierai de lire ce Voyage de Sicile [1], mais je doute qu'il m'amuse. A qui donnez-vous à dîner? Je suis sûre que vous écrivez beaucoup; quel ouvrage faites-vous? quel sujet traitez-vous? Les éloges sont ici à la mode; à chaque séance publique d'Académie, d'Alembert en lit un; lundi dernier, jour de la réception du maréchal de Duras, il lut celui de Bossuet, évêque de Meaux; il y a placé celui de M. de Toulouse [2], qui fut si pathétique, qu'il tira des larmes du loué vif, et de tous ses adorateurs. La louange est aujourd'hui fort à la mode, les talents présents n'en méritent guère.

Je relis les Mémoires de Sulli, je les supporte; je lis aussi l'Ordre du Saint-Esprit; les anecdotes me plaisent assez, mais elles sont si abondantes, que l'une fait oublier l'autre; on a bien de la peine à passer son temps; les morts et les vivants sont bien insipides.

[1] Le voyage de Brydone en Sicile et à Malte, traduit par *Démeunier.*

[2] L'archevêque de Toulouse, son neveu.

LETTRE CCXXI.

Paris, samedi 20 mai 1775.

Votre poste a fait une grande diligence; la lettre que je reçois est du 16.

Je compte donner cette lettre-ci au colonel Saint-Paul; il la mettra dans le paquet de votre ambassadeur. J'y joindrai des épigrammes, des chansons dont il faudra vous expliquer le sujet et l'occasion.

Je ne comprends pas bien comment toutes nos nouvelles peuvent vous intéresser. Celles de vos bals ne m'intéresseraient point, et je n'ai nul regret que vous ne puissiez pas m'en parler.

Je fais aujourd'hui un tour de force, le même que je fis il y a huit jours : je vais souper à Versailles avec les deux maréchales et madame de Lauzun. Vous me trouvez bien ridicule, mais j'aime fort M. de Beauvau; il est de quartier, et pour le voir il faut l'aller chercher; d'ailleurs je ne crains ni les veilles ni la voiture, je ne crains au monde que l'ennui, tout ce qui peut l'écarter me convient; je n'ai point le bonheur de me suffire à moi-même; peu de lectures m'amusent, et

les réflexions m'attristent infiniment. Je ne suis point un certain père de la Tour, qui n'était jamais plus heureux (disait-il) que lorsqu'il jouissait de lui-même. Il s'en faut bien que je lui ressemble; il n'y a rien que je ne préfère à une pareille jouissance. Je ne suis point née gaie; le passé ne me rappelle que des chagrins et des malheurs; l'avenir ne me promet rien d'agréable, et je ne puis supporter le présent qu'en cherchant à me distraire.

J'ai lu quelques chapitres de M. Necker, j'ai trouvé que c'était un casse-tête; il a produit un grand effet; nos économistes en sont atterrés, et nos ministres, qui sont à la tête de ce parti, sont furieux contre lui; mais il n'a rien à craindre, il a donné son livre avec privilége et approbation : on pouvait le supprimer, on n'en a rien fait, on n'est point en droit de s'en plaindre. Ce M. Necker est un fort honnête homme, il a beaucoup d'esprit, mais il met trop de métaphysique dans tout ce qu'il écrit. Je ne sais s'il vous plairait, je crois qu'oui, à beaucoup d'égards; dans la société il est fort naturel et fort gai, il a beaucoup de franchise, il parle peu, est souvent distrait; je soupe une fois la semaine à sa campagne, qui est à Saint-Ouen; sa femme a de l'esprit et du mérite; sa société ordinaire sont des gens de lettres, qui, comme vous savez, ne m'aiment point; c'est

un peu malgré eux qu'elle s'est liée avec moi; elle et son mari sont fort amis de milord Stormont.

La personne avec qui je vis le plus, de tout ce que vous connaissez, c'est la maréchale de Luxembourg; si je croyais à l'amitié, je dirais qu'elle en a pour moi, il ne se passe guère de jours sans qu'elle ne me vienne voir. M. de Beauvau en use de même; ils sont l'un et l'autre ce que l'on appelle des amis, et sans l'incrédulité dans laquelle je suis tombée, je compterais sur eux.

Dimanche.

J'ai fait mon voyage, je n'en suis point fatiguée. Vous trouverez ci-joint l'arrêt [1] qui supprime le dernier Mémoire de M. de Guignes. On dit qu'il ne lui fera nul tort pour le jugement de son procès; j'en doute, ainsi que de son retour en Angleterre.

Je reçois dans le moment une lettre de Voltaire; je recevrai, dit-il, incessamment de nouveaux

[1] C'était un arrêt du conseil d'état du roi, supprimant le Mémoire de M. de Guignes, qu'on supposait inculper le duc d'Aiguillon. Le roi fut bientôt engagé, par l'influence de la reine, à révoquer cet édit, ou du moins à en annuler l'effet par une lettre à la cour du Châtelet. La disgrace et l'exil du duc d'Aiguillon en furent la suite immédiate. Ce seigneur s'était rendu odieux à la reine, par sa liaison intime avec madame Du Barri, et la protection qu'elle lui accordait. On se persuada qu'il avait été dans ses bonnes graces long-temps avant la mort de Louis XV.

vers; s'ils arrivent avant le départ de cette lettre, je vous les enverrai.

Si vous n'avez pas le mémoire condamné [1], et que vous en soyez curieux, je vous l'enverrai.

FABLE

Trouvée dans un vieux recueil, dont on fait l'application au moment présent [2].

Un limousin, très-grand réformateur,
D'un bon haras fait administrateur,
Imagina, pour enrichir le maître,
Qu'il ne fallait que retrancher le paître
Aux animaux confiés à son soin.
Aux étrangers il ouvre la prairie;
Du ratelier faisant ôter le foin,
En débarrasse l'écurie.
Le lendemain, les chevaux affamés
Tiraient la langue et dressaient les oreilles.
On court à l'homme, il répond: A merveilles!
Ils y seront bientôt accoutumés;
Laissez-moi faire. On prend donc patience.
Le lendemain, langueur et défaillance,
Et l'économe, en les voyant périr,
Dit: Ils allaient se faire à l'abstinence,
Mais on leur a conseillé de mourir
Exprès pour nuire à mon expérience.

[1] Il avait pour titre: *Mémoire sur la nature, l'origine et les progrès de l'affaire pour M. le comte de Guignes, ambassadeur du roi, contre le nommé Tort, ci-devant son secrétaire.*

[2] Madame du Deffand a oublié de donner l'explication qu'elle avait promise des épigrammes suivantes. Elles furent toutes faites à l'occasion des désordres causés à Paris et à Versailles, par les ennemis des projets patriotiques du sage Turgot, relativement au commerce intérieur et à l'exportation des grains.

SUR M. LE MARÉCHAL DE BIRON,

Chargé du commandement des troupes qu'on a fait venir pour la révolte.

AIR *de Joconde.*

Biron, tes glorieux travaux,
En dépit des cabales,
Te font passer pour un héros
Sous les piliers des Halles;
De rue en rue, au petit trot,
Tu chasses la famine;
Général, digne de Turgot,
Tu te fais Jean Farine.

SUR M. DE MAUREPAS,

Qui fut à l'Opéra le premier jour de la révolte qui arriva à Versailles.

AIR : *Réveillez-vous, belle endormie.*

Monsieur le comte, on vous demande,
L'on dit qu'on se révoltera.
« Dites au peuple qu'il attende,
« Il faut que j'aille à l'Opéra. »

LE COMPLOT DÉCOUVERT.

Quel séditieux, ou quel fou
Soulève ainsi toute la France?
Est-ce le chancelier Maupeou?
Est-ce l'Église, est-ce finance?
Est-ce Choiseul, ou d'Aiguillon?
Est-ce encor l'abbé Terray? Non.
Je vous le dis en confidence,
Le seul auteur de ce complot,
Mes amis, c'est monsieur Turgot.

LETTRE CCXXII.

Dimanche 28 mai 1775.

Vous croyez que mon amitié pour mon chien *est forcée*; pourquoi cela? et qui est-ce qui m'y force? serait-ce pour être votre singe? Oh non, je n'imite personne; mais je ne vous parlerai plus de mon petit chien.

Madame la princesse de Conti [1] mourut hier à huit heures du matin; on en prend le deuil demain pour onze jours. Le roi part le lendemain de la Pentecôte; il ira coucher à Compiègne, où il passera deux jours; il en partira le 8; il couchera à un endroit qu'on appelle Finnes, et se rendra le 9 à Reims, où il restera jusqu'au 16; il retournera à Compiègne, et sera le 19 à Versailles. Rien n'est si beau que la couronne; il y a pour seize millions de pierreries; tout le monde l'a été voir. Il y aura une terrible cohue à Reims, je ne regrette point de n'y point être; je n'ai point ce genre de curiosité; mon tonneau est mon Strawberry-Hill; je ne me plais autant nulle part,

[1] Fille du duc d'Orléans.

mais je veux qu'il y ait à côté quelques chaises remplies. On me dit hier que milord Stormont ne viendrait point au sacre; on attendait ces jours-ci le Caraccioli, je n'ai point ouï dire qu'il fût arrivé.

Interruption. Lundi matin.

Madame la princesse de Conti laisse tout son bien à partager selon les coutumes [1]; on dit que M. le prince de Conti aura cent mille livres de rente; M. le duc de Chartres aura cinq cent mille francs; et madame la duchesse de Bourbon, sa sœur, en aura autant. La maison de Paris était assurée de son vivant à M. le comte de la Marche, son petit-fils; elle ne fait aucuns présents à personne. On dit que M. de Guïgnes sera jugé vendredi ou samedi: depuis l'arrêt qui supprimait son dernier Mémoire, le roi lui a fait écrire, par M. de Vergennes, qu'il ne prétendait pas l'empêcher d'en faire usage auprès de ses juges; M. le garde des sceaux a écrit aux juges qu'ils pouvaient y avoir égard. Je vous manderai vraisemblablement lundi le jugement de ce procès, qui m'aurait bien ennuyée si je n'y étais pas un peu intéressée.

[1] C'est-à-dire, selon la coutume ordinaire de Paris, en cas de succession. Le droit coutumier en France était au droit écrit, ce que la coutume est aux actes du parlement en Angleterre.

LETTRE CCXXIII.

Dimanche 11 juin 1775.

Oui, la reine a été au sacre, avec Madame, mesdames Clotilde et Élisabeth. C'est aujourd'hui que la cérémonie s'est faite; nous aurons une liste des morts et des mourants, car il est impossible que qui que ce soit n'ait succombé à cette fatigue. Paris est désert dans ce moment-ci, j'aurais dû prendre ce temps pour aller à Roissy. Les Caraman ont marié leur fille aînée à un M. le comte de la Fare dont ils sont extrêmement contents.

Madame de Grammont part mardi pour aller aux eaux de Bourbonne, madame de Tessé [1] l'accompagnera, elles passeront par Cirey, chez les du Châtelet, elles y arriveront jeudi, et M. de Choiseul s'y rendra de Reims, et après y avoir séjourné quelques jours, il en partira avec sa sœur, et passera une quinzaine de jours avec elle à Bourbonne; il retournera ensuite à Chanteloup. La grand'maman y est présentement toute seule; l'abbé est ici, il y restera jusqu'au départ de son

[1] La marquise de Tessé, fille du maréchal de Noailles.

neveu pour Vienne où il va être secrétaire d'ambassade; il l'a été en Suède avec succès[1].

J'attends mon évêque de Mirepoix dans quinze jours; j'aurai dans ce temps-là des évêques à foison, et une partie de mes diplomatiques. Je voudrais que votre ambassadeur fût du nombre, mais M. de Saint-Paul n'a pas l'air de l'attendre sitôt.

Je saurai par votre première lettre des nouvelles de notre ambassadeur [2]. Que dites-vous de la conclusion de son affaire? comment trouvez-vous la sentence [3]? Je vous ai envoyé par lui les brochures que vous demandiez.

Envoyez-moi les vers de M. Fitzpatrick et ceux de Charles Fox.

[1] Le même M. Barthélemi qui fut ensuite plusieurs années secrétaire d'ambassade à Londres, durant la mission du comte de la Luzerne, un des directeurs sous la république, membre du sénat conservateur sous l'empire, et aujourd'hui pair de France.

[2] Le comte de Guignes, alors retourné en Angleterre.

[3] Cette sentence, qui condamnait Tort « à faire réparation d'honneur audit comte de Guignes, en présence de douze personnes « au choix dudit comte de Guignes, dont sera dressé acte : ledit « Tort condamné en outre à 300 l. de dommages-intérêts envers « ledit comte de Guignes, etc, etc., » cette sentence était néanmoins si amphibologique dans d'autres points, que les deux parties jugèrent également convenable d'en appeler.

LETTRE CCXXIV.

Paris, dimanche 25 juin 1775.

Vous me confirmez ce que disent les gazettes sur votre Amérique; je ne suis pas politique, vous avez raison, mais je m'intéresse à milord North, je ne sais pas pourquoi; mais je m'imagine que c'est un honnête homme, et je serais fâchée qu'il quittât le ministère. Cette fête sur l'eau doit être fort belle [1]. Le pauvre milord Stormont est donc éconduit [2]? Puisque cela est, renvoyez-le-nous, il sera très-bien reçu ici, et en particulier par moi. L'ambassadeur de Naples est de retour, plus troupe italienne que jamais. Le grand abbé est encore ici, il ne nous quittera que dans douze ou quinze jours.

L'évêque de Mirepoix est arrivé, dont je suis fort aise, il a l'air de m'aimer un peu. J'ai deux soupers dans la semaine, le mercredi et le jeudi. Le mercredi, j'ai les maréchales, les princesses, les duchesses, marquises, comtesses, les diplo-

[1] Féte donnée sur la Tamise.

[2] Refusé par lady Harriet Stanhope.

matiques, les évêques, etc. N'allez pas croire que cela fasse quarante personnes, mais quelquefois il y en a quinze ou seize. Les jeudis, cela est différent, c'est le grand abbé, un certain président de Coste, l'évêque de Mirepoix, quelquefois celui d'Arras, M. Necker, et de temps en temps quelques autres : mon unique occupation est de m'assurer de la compagnie pour passer la soirée, soit en l'attirant chez moi, soit en l'allant chercher chez les autres ; il ne m'arrive presque jamais de la passer seule, mais c'est par les soins que je prends pour l'éviter.

Toutes réflexions faites, je vous l'avouerai, je trouve que je vis trop long-temps.

P. S. J'avais fini là, je me le suis reproché, et je rouvre ma lettre pour vous dire que je ne hais pas tant la vie que j'en ai l'air ; il y a tels événements et circonstances qui me feraient désirer qu'elle se prolongeât encore quelque temps.

Je fais traduire les vers de Charles Fox par deux personnes. Je serai curieuse de savoir laquelle aura le mieux réussi, je ne vous les nommerai qu'après que vous m'en aurez dit votre avis.

LETTRE CCXXV.

Paris, samedi 1er juillet 1775.

Je ne suis point surprise de votre irrésolution, et je le serai infiniment si vous vous déterminez à venir ici. L'espace de quatre ans n'a pas été suffisant pour vous vieillir, mais plus que suffisant pour effacer des traces peu profondes, et dont vos singulières interprétations avaient fort avancé l'ouvrage.

Vous dites qu'il n'y a que moi qui ne vieillis point; vous vous trompez très-fort en me tirant de la classe des décrépites, j'en ai tous les apanages; du dégoût pour tous les amusements et un fond d'ennui contre lequel je ne trouve nulle ressource. Aucun plaisir ne me tente, je ne me plais que dans mon tonneau, mais la compagnie m'est nécessaire, surtout dans la soirée; toute lecture m'ennuie; l'histoire, parce que je n'ai point de curiosité; la morale, parce qu'on n'y trouve que des idées communes ou peu naturelles; les romans, parce que tout ce qui tient à la galanterie me paraît fade, ou que la peinture des passions m'attriste. Enfin, je vous dirai la vérité

quand je vous assurerai que ce qui me fait supporter mon état, c'est la certitude qu'il ne durera pas long-temps. Je tâche par mes réflexions d'adoucir ma situation, mais les réflexions me sont contraires, parce qu'elles me font attribuer à moi-même tous les chagrins que j'éprouve, et dans les mécontentements que j'ai de tout ce qui m'environne, je suis plus mécontente de moi que de qui que ce soit. Voilà la peinture de mon âme; elle est interrompue par une visite.

Dimanche 2.

Je ne désavoue rien de ce que j'ai écrit hier; je me flatte que vous n'en serez point choqué; il est juste qu'il me soit permis de parler quelquefois de moi et de dire la vérité; je n'abuserai point de cette liberté; vous pouvez vous flatter d'avoir réussi à mon éducation, il est fâcheux que vous n'ayez pu l'entreprendre plus tôt.

Je suis parfaitement disposée à vous rendre ma société et ma conversation très-faciles, et je n'aurai nul effort à me faire; je souhaite seulement que vous puissiez prendre quelque intérêt à mille et mille choses que je serai en état de vous raconter, et que je ne puis ni n'ai pu vous écrire. Ce n'est pas votre indifférence particulière qui seule me fait prévoir votre ennui, c'est celle que vous avez pour toutes choses. Cepen-

dant, en y réfléchissant, j'ai peine à croire que ce ne soit pas une sorte de plaisir pour vous de sentir celui que j'aurai à vous revoir; d'ailleurs vous trouverez l'évêque de Mirepoix ici, quelque temps que vous puissiez prendre pour y venir; il y restera jusqu'à la fin de novembre; et puis, ne m'avez-vous pas dit que M. de Richmond devait venir? pourquoi ne vous arrangeriez-vous pas à faire votre voyage avec lui?

Ah! j'allais oublier de vous envoyer la traduction que j'ai fait faire des vers de Charles Fox [1]; ils n'ont pas eu un grand succès, et je trouve que vous les admirez un peu trop; marquez-moi laquelle des deux traductions vous trouvez la meilleure, je vous dirai après de qui elle est.

Par madame la C.

« Quand la plus charmante expression est jointe « à des traits formés par le pinceau le plus dé- « licat de la nature; quand la rougeur naturelle « de la pudeur, et des souris sans art expriment « la douceur et le sentiment qui résident dans le « cœur; quand dans les manières enchanteresses

[1] Les vers adressés à madame Crewe. L'éditeur a pensé ne pas devoir donner ces deux traductions. Celle qu'on insère ici est la plus littérale et la plus élégante. Il est presque impossible de rendre des vers anglais dans de la prose française; cependant il faut convenir, avec madame du Deffand, que les *disjecti membra poetæ* se reconnaissent à peine ici.

« on ne trouve pas le moindre défaut, et que l'ame « tient tout ce que le visage avait promis; la phi- « losophie, la raison, l'indifférence même ne doi- « vent se trouver que des boucliers bien faibles « pour nous garantir de l'amour.

« Dites-moi donc, enchanteresse mystérieuse, « ô dites-moi par quel art étonnant, ou par quel « sortilége, mon cœur se trouve si bien fortifié, « qu'une fois dans ma vie je suis sage, et que, « sans devenir fou, je contemple les yeux d'A- « mourette: que mes désirs qui, jusqu'à présent, « n'ont jamais connu de bornes, sont ici bornés « par l'amitié et ne demandent rien de plus. Est-ce « la raison? non : toute ma vie démentirait cela; « car qui est aussi brouillé que la raison et moi? « Est-ce l'ambition qui remplit chaque *crevasse* « de mon cœur, et ne laisse aucune place à un « sentiment plus doux? non, non; car tout le « monde doit être d'accord de ceci, qu'une seule « folie n'a jamais été suffisante pour moi. Mon « ame est-elle trop fortement occupée de ses mal- « heurs, ou relâchée par le plaisir, ou dégoûtée « par les variétés? car en cela seul le plaisir et la « douleur se ressemblent, l'un et l'autre relâche « les ressorts des nerfs qu'ils ont efforcés. Avoir « senti chaque revers que la fortune peut donner, « avoir goûté chaque félicité que le plus heureux « puisse connaître, a toujours été le destin sin-

« gulier de ma vie, où l'angoisse et la joie ont
« toujours été en combat. Mais, quoique bien
« versé dans les extrêmes du plaisir et de la dou-
« leur, je ne suis que trop capable de les ressen-
« tir encore. Si donc, pour cette seule fois dans
« ma vie je suis libre, et que j'échappe à un piége
« qui pourrait prendre de plus sages que moi;
« c'est que la beauté seule ne charme qu'impar-
« faitement, car l'éclat peut éblouir, mais c'est
« la tendresse qui échauffe. Comme on peut avec
« plaisir admirer l'hiver, le soleil, mais non sen-
« tir sa force quoiqu'on loue sa splendeur; ainsi
« la beauté a de justes droits sur notre admira-
« tion, mais l'amour, l'amour seul peut enflam-
« mer nos cœurs. »

LETTRE CCXXVI.

Dimanche 9 juillet 1775.

Votre lettre du 3, à laquelle je vais répondre, m'imprime un respect qui glace mes sens, cependant j'en suis contente. Vous me dites que vous êtes sûr que je ne compte sur personne au-

tant que sur vous, j'en conclus que cela doit être, et je n'ai jamais rien désiré par-delà.

Nous avons ici des nouvelles qui ne seront pas surprenantes pour vous, mais qui le sont un peu pour nous. M. le duc de la Vrillière donne sa démission; M. de Malesherbes lui succède dans toutes ses places. Voilà notre gouvernement rempli par les philosophes; c'est le règne de la vertu, du désintéressement, de l'amour du bien public et de la liberté. On annonce beaucoup d'économie et d'exactitude à payer ce qui est dû. Depuis le cardinal de Fleuri, il y a eu bien des gouvernements différents; il faut espérer que celui-ci sera un des meilleurs. Enfin, s'il est vrai que vous veniez ici, vous trouverez bien des changements; d'abord dans Saint-Joseph, je ne parle que du local, l'ancien bâtiment où j'avais un petit logement, a été abattu, et l'on a bâti à la place trois maisons complètes. Les modes ne vous surprendront pas, puisqu'elles ont déjà été portées chez vous, vous devez les avoir trouvées bien surprenantes; je ne comprends rien au récit qu'on m'en fait. Les spectacles ne se sont pas perfectionnés, à ce que j'en entends dire; l'extraordinaire et le baroque dominent en tout genre. Je m'embarrasse peu de tous ces changements, pourvu que vous ne changiez point pour moi, peu m'importe du reste.

Voici l'extrait du compliment que M. Gaillard, directeur de l'Académie française, fit au roi, ces jours passés, à l'occasion de son sacre :

« Les deux plus funestes ennemis de la reli-
« gion (après l'impiété qui l'outrage), sont l'in-
« tolérance qui la ferait haïr, et la superstition
« qui la ferait mépriser.

« Un roi doit à ses peuples la justice, et des
« juges dignes de la rendre, et des ministres
« nommés par la voix publique. »

LETTRE CCXXVII.

Paris, samedi 5 août 1775.

Vous dispensez donc vos parents de m'écrire en leur disant qu'ils font assez pour moi en vous envoyant! Quelle présomption! quelle vanité! Quoi! vous croyez que je fais plus de cas de vous que d'une lettre d'eux! la politesse m'oblige à vous le laisser croire : je souscrirai à tout ce que vous me prescrivez.

Je crois, Dieu me pardonne, que je m'intéresse plus à votre Amérique que vous. Vous vous imaginez ne vous soucier de rien, et c'est de quoi je

doute; il faudra bien, quand vous serez ici, que vous vous souciiez de quelque chose, car je vous jure que je ne me soucierai de rien pour vous; c'est-à-dire, de vous faire faire une chose plutôt qu'une autre; vous serez totalement libre de toutes vos pensées, paroles et actions; vous ne me verrez pas un souhait, un désir qui puisse contredire vos pensées et vos volontés; je saurai que M. Walpole est à Paris, il saura que je demeure à Saint-Joseph, il sera maître d'y arriver, d'y rester, de s'en aller, tout comme il lui plaira; et comme je passe de très-mauvaises nuits, que je me lève fort tard, il sera pour moi comme s'il était à Strawberry-Hill jusque sur les quatre heures.

Je pourrai avoir encore une de vos lettres, mais pas en réponse à celle-ci, du moins je l'espère.

Dimanche.

Je soupai hier au soir à Saint-Ouen chez les Necker; j'y menai la maréchale de Luxembourg, l'évêque de Mirepoix et la Sanadona; j'y trouvai l'idole et sa belle-fille. Tout cela soupera chez moi mercredi prochain; j'aurai peut-être seize ou dix-sept personnes; le lendemain neuf ou dix. J'ai besoin de m'étourdir cette semaine. Je soupe ce soir chez madame de Mirepoix. Elle sera fort aise de vous revoir. Madame de Luxembourg

prétend aussi vous aimer beaucoup. Les Necker et la dame de Marchais sont brouillés. Je ne sais si ces nouvelles connaissances vous plairont; le Necker a beaucoup d'esprit, il ne s'éloigne pas de vous ressembler à quelques égards. La dame Marchais vous fera manger de très-bonnes pêches; son ami[1], qui est directeur des bâtiments, lui fournit toutes sortes de fruits en abondance, elle m'en fait une très-grande part. Je me fais un plaisir du jugement que vous porterez de quantité de personnes que vous n'avez jamais vues; je crois que nous serons fort d'accord.

Peut-être ne vous ennuierez-vous pas autant que je le crains.

[1] Le comte de la Billarderie d'Angivillers, directeur et ordonnateur général des bâtiments, etc.

LETTRE I.

D'HORACE WALPOLE A L'HONORABLE H. S. CONWAY [1].

Paris, 8 septembre 1775.

Les retards de la poste m'ont sauvé quelques jours d'inquiétude pour lady Ailesbury, et m'ont empêché de vous dire la part que je prends à son malheureux accident ; quoiqu'à cette heure, j'espère, il ne lui en reste plus la moindre suite. Je conçois toute l'horreur que vous avez dû ressentir durant ses souffrances, au milieu de l'obscurité, et à la vue de son bras [2]; personne n'admire plus que moi ses ouvrages à l'aiguille, et cependant je me réjouis de ce que le bras a tout porté. Madame du Deffand qui, comme vous savez, n'aime jamais à demi ceux qu'elle aime, et dont l'impatience n'attend jamais le temps nécessaire pour s'informer d'une chose, s'est presque mise hors

[1] M. Walpole arriva à Paris le 19 août, et quitta cette ville le 12 octobre. Nous donnons ici, pour ne pas interrompre la série des faits, les deux lettres qu'il adressa pendant son séjour à Paris, à son ami le général Conway.

[2] Lady Ailesbury avait versé dans sa voiture à Park-Place, et s'était démis le poignet.

de sens, parce que je ne pouvais lui dire exactement ni où ni comment l'accident est arrivé. Elle voulait écrire directement quoique l'heure de la poste fût passée; et dès que j'eus réussi à la calmer un peu sur ce point, elle tomba dans de nouvelles angoisses à propos de ses éventails pour madame de Marchais, prétendant qu'ils avaient dû verser aussi et être tous brisés. Bref, je n'ai vu personne de semblable. Elle m'a engagé jusqu'à lundi en huit; dans cet engagement sont comprises je ne sais combien de parties de campagne, et comme on ne la quitte jamais sans qu'elle vous engage pour une autre fois, ces parties sont autant de polypes qui en pousseront d'autres à l'infini. Madame de Jonsac, une de mes grandes amies, est arrivée avant-hier, et madame du Deffand l'a piquée sur sa liste pour quatre réunions avec moi chez elle, toutes avant mardi prochain, et sans préjudice à nos autres soupers, dont je ne sors jamais avant deux ou trois heures du matin. Il me faudrait l'activité d'un écureuil jointe aux forces d'un Hercule pour venir à bout de tous mes travaux, sans compter les nombreux *démêlés* que j'ai à *raccommoder*, et les nombreux *mémoires* à présenter à M. Tonton qui à mesure que sa faveur augmente devient plus grand mangeur de gens. Comme je suis la seule personne qui ose le corriger, j'ai déjà in-

sisté pour qu'on l'enferme à la Bastille tous les jours après cinq heures. Dernièrement il s'est jeté au visage de lady Barrymore, et j'ai cru qu'il allait lui arracher les yeux, mais tout s'est réduit à une morsure au doigt. Madame du Deffand qui a trop d'esprit pour ne pas voir chaque chose sous son vrai jour, s'apercevant qu'elle n'avait pas battu Tonton à moitié assez, se mit aussitôt à nous raconter l'histoire d'une dame, dont le chien avait enlevé un morceau de la jambe à un monsieur, et qui, dans un excès de tendresse et d'alarmes, s'écriait : « Est-ce que cela ne pour« rait pas rendre mon chien malade? »

Lady Barrymore a pris une maison. Elle va être obsédée de conquêtes; je n'ai jamais vu aucune femme exciter autant d'admiration. Je crois que sa pauvre petite tête lui en tournera tout-à-fait.

Madame de Marchais est charmante; c'est l'éloquence et l'attention même. Je ne suis pas si épris des N.... homme et femme[1]. C'est un tambour et un fifre auxquels je n'entends rien; il mâchonne, elle criaille, et aucun n'articule. Je n'ai pas vu M. d'Entragues; en tout Paris me plaît plus que jamais, et peut-être y resterai-je un peu plus long-temps que je n'avais compté. . . . .

. . . .

[1] Walpole emploie ici les mots *coq and hen* qui veulent dire *coq et poule.*

Moi qui ai l'habitude de vous faire des querelles pour votre mauvaise écriture, je m'aperçois que j'ai écrit tellement vite, et barbouillé ma lettre d'une telle manière que vous aurez peine à la lire. Mais considérez combien peu d'instants j'ai pour moi-même; je suis obligé de me boucher les oreilles avec du coton, pour obtenir du sommeil. Malgré cela mon voyage m'a fait du bien. Je suis rajeuni de quinze ans au moins.

Je vous porterai deux éloges du maréchal de Catinat, non que je les admire, mais je l'admire lui, parce que je trouve qu'il vous ressemble beaucoup.

LETTRE II.

D'HORACE WALPOLE A L'HONORABLE H. S. CONWAY.

Paris, 6 octobre 1775.

Il y a bien un mois que je ne vous ai écrit, mais depuis ce temps j'ai été, et je suis encore tout en l'air. Madame du Deffand a été si mal que le jour où elle s'est mise au lit, je croyais qu'elle n'irait pas jusqu'au soir. Sa *faiblesse d'Hercule*

qui n'avait pu résister à des fraises et de la crème après souper, a surmonté tous les *haut* et *bas* qui ont été la suite de cet excès. Mais son impatience d'aller partout et de s'occuper de tout lui a attiré une espèce de rechute, et je ne suis pas encore tout-à-fait hors d'inquiétude sur elle; on ne lui permet de prendre aucune nourriture pour se refaire, de sorte qu'elle mourra d'inanition, si elle n'en guérit pas. Elle ne peut soulever sa tête de dessus l'oreiller sans *étourdissements*, et malgré cela son esprit galope plus vite que celui de qui que ce soit, et de même ses reparties. Elle donne un grand souper ce soir pour le duc de Choiseul, et cela l'a mise hier en si grande colère contre son cuisinier, et Tonton en a pris une telle rage, que nos *dames de Saint-Joseph* croyaient que le diable ou les philosophes allaient emporter leur couvent. Comme je l'ai à peine quittée un moment, je n'ai rien à vous apprendre. Si elle va bien, comme je l'espère, je me mettrai en route le 12; mais je ne puis la laisser tant qu'elle sera dans le moindre danger, quoiqu'il y en ait beaucoup pour moi à rester davantage ici. J'ai eu de si mauvaises heures auprès de cette *malade*, qu'ils m'est revenu quelques alarmes de goutte; et le mauvais temps, les mauvaises auberges, et un voyage en hiver, me conviennent extrêmement peu. Les éventails

sont arrivés dans un bon moment; elle les a fait aussitôt ouvrir tous sur son lit, elle a tâté les modèles pour voir s'ils étaient bien de la même forme, et s'est fait décrire les dessins. Elle était toute en joie et en remerciements, et jurait de rendre pleine justice à lady Ailesbury et à mistriss Damer.

Je ne sais rien de ma *chère patrie*, que ce que m'en apprend le *London-Chronicle*[1]. Il me dit que les habitants des villes commerçantes sollicitent des lettres de noblesse, c'est-à-dire prient à qui mieux mieux le roi de détruire le commerce, afin qu'ils deviennent tous gentilshommes. Ici l'agriculture, l'économie, la philosophie, les réformes, sont de bon ton, même à la cour. Il semble que les deux nations ont joué aux barres; mais comme les gens qui en copient d'autres, ils prennent le mal avec le bien, tout comme le bien avec le mal. Il y a eu avant-hier une grande course de chevaux dans la plaine des Sablons, entre le comte d'Artois, le duc de Chartres, M. de Conflans et le duc de Lauzun. Le dernier a gagné, grâce à l'adresse d'un petit anglais qui est si fort à la mode que je ne sais si l'Académie ne le proposera pas pour sujet d'un éloge.

Le duc de Choiseul, comme je vous l'ai dit,

[1] La Chronique de Londres, journal anglais.

est ici, et comme c'est la seconde fois que son départ est contremandé, *cela fait beaucoup de bruit.* Je ne serai point du tout surpris s'il reprend les rènes, car (passez-moi le jeu de mots) il a déjà la *reine.* Messieurs Turgot et de Malesherbes certainement branlent au manche. Mais je ne vous en dirai pas davantage jusqu'à ce que nous nous revoyions, quoique cette lecture doive vous être remise par une occasion particulière........

Madame du Deffand dit que je vous aime plus que rien au monde; si cela est vrai, j'espère que vous n'aurez pas moins de pénétration qu'elle. Si vous ne l'avez pas, ou si cela n'est pas vrai, à quoi servirait une protestation? je me tais donc sur ce sujet. Adieu.

7 octobre.

Madame du Deffand était très-bien hier, et à près d'une heure, ce matin, j'ai laissé le duc de Choiseul, la duchesse de Grammont, le prince et la princesse de Beauvau, la princesse de Poix, la maréchale de Luxembourg, la duchesse de Lauzun, les ducs de Gontaud et de Chabot, et Caraccioli autour de sa chaise *longue;* elle-même au milieu de ce cercle n'était pas un personnage muet. Je ne sais pas encore comment elle a dormi, et il faut que je fasse partir ma lettre au moment même, parce que je dois m'habiller pour aller

dîner avec M. de Malesherbes chez madame de Villegagnon. J'aurai besoin de prendre un long repos après cette vie, dans le monde, et mon intention est de n'y plus retourner que fort peu, d'autant plus que je n'admire guère la façon française de brûler sa chandelle jusqu'au bout en public......

Mon laquais arrive de Saint-Joseph, et dit que Marie de Vichy [1] a passé une très-bonne nuit et qu'elle est tout-à-fait bien. — Philippe [2], ayez soin que ma chaise de voyage soit prête pour jeudi.

LETTRE CCXXVIII.

MADAME DU DEFFAND A HORACE WALPOLE.

Jeudi, six heures.

Adieu [3], ce mot est bien triste; souvenez-vous que vous laissez ici la personne dont vous êtes le plus aimé, et dont le bonheur et le malheur

[1] Nom de fille de Mme Du Deffand.

[2] Valet de chambre d'Horace Walpole.

[3] Mme Du Deffand adressa cette lettre à Horace Walpole le jour de son départ de Paris.

consistent dans ce que vous pensez pour elle; donnez-moi de vos nouvelles le plus tôt qu'il sera possible.

Je me porte bien, j'ai un peu dormi, ma nuit n'est pas finie; je serai très-exacte au régime, et j'aurai soin de moi puisque vous vous y intéressez.

LETTRE CCXXIX.

Lundi 23 octobre 1775.

Quinze heures en mer, une nuit sans vous coucher, voilà ce dont j'ai été l'occasion; des marques de votre souvenir dans tous les lieux où vous vous êtes arrêté, voilà ce que je ne puis assez reconnaître.

Enfin vous êtes arrivé en bonne santé, vous jouissez du plaisir de revoir vos amis; ne perdez point le souvenir de ceux que vous avez quittés, ni les espérances que vous leur avez données.

Ma santé se fortifie tous les jours; je vis du plus grand régime; je prends tous les jours le petit bouillon en votre mémoire; je ne suis pas absolument quitte de mes étourdissements, ni

quitter notre service; il était entré dans celui de Danemarck; des banqueroutes, jointes au changement du ministère, l'en avaient fait sortir et revenir en France, où par des représentations, des sollicitations, il avait obtenu une pension de douze mille francs; je saurai ce soir si la nouvelle est véritable.

lorsqu'à l'affaire de Corbach, en 1760, où il commandait le corps de réserve, il sauva véritablement l'armée en soutenant l'arrière-garde, et en facilitant au corps entier sa retraite sur Cassel. Il se crut cependant maltraité par le maréchal de Broglio, qui commandait en chef, et demanda sa retraite du service de France, pour entrer dans celui de Danemarck. Il quitta le service de Danemarck en 1774, et se retira dans un village en Alsace. Ayant converti en une somme d'argent la pension que lui faisait le roi de Danemarck, il eut le malheur de tout perdre par la faillite du banquier de Hambourg à qui il avait confié sa fortune. Les officiers du régiment de Royal Alsace, autant touchés de son sort que convaincus de son mérite, formèrent sur-le-champ entre eux une souscription pour lui faire une pension. Le comte de Muy, alors ministre de la guerre, en ayant été informé, déclara qu'une telle souscription n'était point admissible, mais que le roi assurait à M. de Saint-Germain une pension de 10,000 fr., et le rétablissait dans son ancien grade à son service.

C'est dans ces circonstances favorables, qu'à la mort du comte de Muy, Turgot hasarda de proposer le comte de Saint-Germain pour ministre de la guerre, et Maurepas le fit accepter à Louis XVI. La conduite du comte de Saint-Germain, dans sa nouvelle position, les réformes qu'il fit, et la discipline qu'il chercha à introduire dans le service, ont été généralement reconnus pour être d'un officier intelligent et parfaitement instruit dans sa profession. Mais quelques unes des mesures qu'il voulut prendre essuyèrent de violentes contradictions, et furent justement accusées de sévérité. Obligé de quitter le ministère, il mourut peu de temps après, le 15 janv. 1778.

Je reçois dans le moment une lettre de M. de Caraman, de Fontainebleau, qui m'apprend la nomination de M. de Saint-Germain. Peut-être vous écrirai-je demain par M. Craufurd; sinon, adieu jusqu'à dimanche.

Je me porte bien.

Jeudi, à six heures du matin.

Je ne sais rien de nouveau de M. de Saint-Germain, sinon qu'il a soixante-cinq ans, qu'il est estimé des troupes; on le dit fort dévot. On croit que M. de Malesherbes a infiniment influé dans ce choix.

Il y a aujourd'hui quinze jours que vous êtes parti, ce sont deux semaines de moins sur ma vie; je consentirais à en retrancher bien d'autres.

Adieu, il faut faire mettre ma lettre à la poste.

LETTRE CCXXXI.

Paris, dimanche 29 octobre 1775.

Enfin, voilà de vos nouvelles; vous savez actuellement que j'ai reçu tous vos billets, et cette lettre-ci sera le cinquième volume de mon journal. Ce ne sera pas le dégoût que je trouverai à

l'écrire qui en empêchera la continuation, mais la disette de faits et une sorte de crainte de vous fatiguer. Notre chose publique ne vous intéresse guère, et la mienne particulière vous déplaît; vous me l'avez dit; mais cependant cela ne m'arrêtera pas, et je vous parlerai de moi avec confiance, quand ce sera de ma santé et de ce que je fais; en supprimant ce que je pense, ce que je sens, et les détails domestiques, vous ne me gronderez point. J'ai reçu depuis votre départ une lettre pleine d'amitié de votre cousin [1]; j'y ai répondu; j'ai fort envie d'apprendre que vous les avez vus.

Je vous ai mandé la nomination de M. de Saint-Germain. Si j'étais diserte comme madame de Sévigné, je vous ferais de beaux récits. Je vous dirais qu'il arriva jeudi au soir, qu'il débarqua à l'auberge, qu'il soupa, que M. de Maurepas l'y vint voir, que le roi remit au lendemain à le voir, qu'il l'a vu vendredi matin. C'est vous dire tout; mais j'y joindrais les circonstances qui ne vous feraient rien, et que je n'aurais pas le talent de rendre agréables et intéressantes. Je crois que le choix de cet homme ne déplaît à personne, excepté à ceux qui étaient ses ennemis particuliers, et que tous les autres, surtout les prétendants à la place, à leur défaut l'auraient nommé;

[1] Le général Conway.

que le maréchal de Contades aime mieux que ce soit lui que MM. de Castries, de Broglio, de Vogué, de Poyanne, du Châtelet, de Breteuil, etc., etc.; et chacun de ceux-là pense de même pour tous les autres. Ce qui est de singulier, c'est que j'ignore encore si l'on a fait quelques changements, et si l'on n'a pas séparé l'artillerie et quelque département de province; quand je le saurai, je vous le manderai.

Je soupai hier à Saint-Ouen; j'y menai la maréchale, parce qu'étant revenue le matin du Raincy [1], elle ne voulut pas faire faire à ses chevaux un second voyage, et moi qui ai beaucoup de considération pour mes petites juments, je ne voulus pas leur faire traîner tant de monde, je pris des chevaux de remise. La compagnie que nous trouvâmes étaient les Stroganoff, M. d'Albaret, l'abbé Raynal et Marmontel, qu'on engagea après le wisk à nous faire la lecture d'une pièce de six cents vers sur l'éloquence; il y a quelques traits assez beaux, mais cependant rien n'est plus ennuyeux.

[1] Magnifique lieu de plaisance à deux lieues de Paris: il appartenait au duc d'Orléans.

LETTRE CCXXXII.

Jeudi 2 novembre 1775.

Je ne comptais point recevoir de lettres hier; j'appris sans chagrin qu'il y avait un courrier et qu'il n'y avait rien pour moi, c'était dans l'ordre; mais le soir je fus fort fâchée, fort inquiète de toutes les nouvelles que l'on débita. On prétend que M. d'Aranda avait reçu un courrier qui venait d'Angleterre, qui lui apprenait qu'un ancien shérif dont j'ai oublié le nom, s'était approché de la personne du roi comme il rentrait au parlement, et qu'il avait dit au premier officier de ses gardes de ne pas songer à s'opposer à l'entreprise que l'on allait exécuter, qui était d'enlever le roi et de l'enfermer dans la Tour. Je vous laisse à juger si dans un pays tel que le nôtre cette nouvelle doit paraître absurde; je crois que vous me le trouverez moi-même en daignant la répéter, et en osant vous la raconter; mais quand on s'est permis une sottise, il ne coûte plus rien d'y en ajouter une autre. Je me suis donc rappelé que pendant votre séjour ici, je vous avais raconté que j'avais rêvé qu'il y avait une conju-

ration en Angleterre; ce rêve m'est revenu dans l'esprit. Moquez-vous de moi, et s'il y a, non pas une conjuration mais quelque chose qui ait donné occasion à cette prétendue nouvelle, mandez-le-moi [1].

J'aurai ce soir les Grenville [2] et peut-être M. Saint-Paul; c'est ce qui me fait vous écrire dans ce moment, parce qu'ils pourront peut-être me fournir une occasion de vous faire tenir cette lettre.

Notre ministre de là guerre a beaucoup de succès, cela ne vous fait pas grand'chose ni à moi non plus. Je m'étonne quelquefois de l'inutilité de ma vie, et du peu de différence qu'il y a entre moi et Tonton. Je crois qu'il n'y a que M. Gudin qui soit dans l'enchantement de son existence; pour moi je suis bien éloignée d'y trouver du plaisir, je ne sais qu'en faire; cependant il n'est pas naturel, ou pour mieux dire il n'est pas raisonnable de ne pas savoir employer le temps, surtout quand il en reste bien peu. Vous savez en faire usage, vous avez des goûts en abondance qui vous tiennent lieu d'occupations.

[1] Il a été impossible à l'éditeur de rien découvrir qui ait pu servir à donner lieu à ce bruit étrange.

[2] M. Henri Grenville, père du feu comte Temple, son épouse, et sa fille, aujourd'hui comtesse Stanhope.

Vendredi.

Nous fûmes hier treize à souper. Les Grenville avaient reçu des lettres, et nous avons aujourd'hui notre gazette, qui confirme ce que je ne croyais qu'un faux bruit. J'attends dimanche avec impatience, j'espère que vous m'apprendrez ce que je dois croire et penser de tout ceci.

Samedi.

Je passai hier la soirée avec madame de Marchais. Vous aurez vos graines de lis au retour de Fontainebleau. Ne voudriez-vous point avoir son portrait, vêtue comme elle était hier, en polonaise, galonnée d'argent, toute prête à danser sur la corde? Oh! c'est une bonne femme, mais bien ridicule, et l'on en est amoureux, cela est ineffable! Je la mettrais sur un écran comme on y mèt l'Afrique et l'Amérique, et au bas de sa figure, *esquisse du goût du règne de Louis XVI.* Elle continue à me donner les plus belles poires et les plus beaux raisins; mais comme je n'y tâte pas, cela diminue mes scrupules du peu de goût que j'ai pour elle. Mais savez-vous ce que j'aime encore bien moins qu'elle? c'est madame de Scudéri [1], c'est une femme odieuse; je crois vous

[1] Dans une lettre qu'on ne publie point, parce qu'elle ne contient rien d'intéressant d'ailleurs, elle dit : « Ne sachant que lire, j'ai repris les lettres de Bussy. »

avoir déjà écrit qu'elle quêtait l'amitié comme une quêteuse de paroisse. Je me meurs de peur que mes lettres qui vous ont tant choqué ne ressemblent aux siennes; si cela est, brûlez-les toutes et qu'il n'en reste aucun vestige.

LETTRE CCXXXIII.

Vendredi 10 novembre 1775.

Couty [1] arriva hier à neuf heures du soir, et je reçus votre lettre du 28 en sortant de table.

Vous avez donc cru pendant quelques moments que j'avais négligé de vous écrire? mais après, vous vous êtes bien moqué de vous-même, et vous vous êtes bien dit que vous n'aviez pas telle chose à craindre avec moi, mais bien le contraire.

Notre gazette d'aujourd'hui parle de votre cousin général Conway; il paraît en grande intelligence avec milord Shelburn; il me semble qu'ils ne se conviennent guère; vous me ferez beaucoup de plaisir de m'informer de votre chose publique, et des choses particulières intéressantes

[1] Le frère de sa femme de chambre.

pour vous et les vôtres. Notre ministère à nous autres est tout écloppé; le Maurepas est revenu à Paris pour un rhumatisme goutteux. Le Turgot devait y revenir pour une franche goutte; mais on m'a dit ce matin qu'il resterait à Fontainebleau jusqu'au départ du roi; on prétend qu'il a trois grands projets auxquels il veut travailler sans relâche.

Samedi.

Je fus hier toute la journée dans mon lit; je vis peu de monde; milady Henriette [1] qui ne parle point; les Grenville soupèrent chez moi; ce sont de bonnes gens, mais pas fort agréables; le mari est pesant, la femme causeuse. J'avais les deux maréchales, madame de Boisgelin et l'évêque de Mirepoix. Je donnai votre sucre candi dont on vous remercie, ainsi que l'évêque de son tricot.

Dimanche à deux heures.

Je ne vous questionnerai point, puisque vous me le défendez; mais trouvez le moyen de m'apprendre ce qui vous intéresse. Vous savez que le Maurepas et le Turgot ont la goutte; l'un est parti pour Fontainebleau, l'autre en partira; ce qui fait dire à M. de Bièvre que nos ministres *s'en vont goutte à goutte.*

[1] Lady Harriet Stanhope, alors à Paris avec son père, le comte d'Harrington.

LETTRE CCXXXIV.

Dimanche 19 novembre 1775.

Faites attention à la date de mes lettres et vous verrez que je réponds sur-le-champ aux vôtres.

Dans la lettre à laquelle vous avez répondu le 13 et que je reçois aujourd'hui, je vous avais parlé d'un rêve que je n'avais point fait, c'était pour vous faire entendre ce que je ne voulais pas vous dire plus clairement ; mais vous avez la tête remplie de trop de choses pour que les unes n'effacent pas les autres.

Vous me faites grand'peur ; mais je n'ai ouï dire à personne que nous protégerons l'Amérique ; je ne le crois pas, mais je suis bien ignorante, ainsi cela ne prouve rien. Je ne puis vous mander que des nouvelles de société ; il est bien vraisemblable qu'à Londres on ne se soucie guère de ce qui se passe à Paris. Qu'est-ce que cela vous fera de savoir que je soupai hier chez madame de Caraman qui est de retour de Roissy ? que j'aurai ce soir madame de Grammont, les Beauvau, des diplomatiques, des évêques, et une

comédienne nommée madame Suin [1], que M. de Beauvau veut me faire entendre ? que demain je souperai chez madame de Mirepoix qui doit revenir de Sainte-Assise, que j'y mourrai peut-être de froid ?

Le chevalier de Boufflers est ici; je trouve qu'il a pris de l'esprit de province; il fronde et a l'air de mépriser ce qu'il désirerait, auquel il ne parvient pas; il a plus de talent que de discernement, de tour et de finesse que de justesse; en vérité, à l'examen il y a peu d'esprits dont on soit, et dont on puisse être parfaitement content.

Les Necker vont revenir à Paris. Votre ambassadeur me recherche assez; c'est des diplomatiques celui qui me plaît le plus. Le Caraccioli est un braillard ; et pour les Allemands ils ne me plaisent guère.

Si j'étais avec vous, je vous conterais mille bagatelles, mais la peine de les écrire et le peu d'attention que vous y apporteriez me les font supprimer.

L'on m'avait dit que votre neveu l'altesse royale était hors d'affaire, mais j'attendais votre lettre pour le croire; je vous en fais mon compliment et j'en suis ravie.

[1] Actrice plus que médiocre, qui ne parut jamais sans recueillir les témoignages d'une improbation unanime. Elle était la femme d'un acteur de l'Opéra-Comique, non moins sifflé.

Je ne saurais trouver un certain plaisir à vous écrire, parce qu'il me semble que c'est un temps perdu pour vous que celui que vous donnez à me lire; chez vous le dégoût est tout à côté des mouvements de la plus grande sensibilité. On est comme on est, on n'est pas plus maître des sentiments qu'on a, des impressions qu'on reçoit, que de tousser, d'éternuer, etc. Ainsi on a tort de rien exiger de personne, on n'en peut obtenir que des *semblants*. Tout ce que je désire, c'est de vous revoir. Adieu.

LETTRE CCXXXV.

Mardi 12 décembre, à deux heures.

Je suppose que ce que je vous ai écrit hier [1] doit vous causer quelques inquiétudes sur ma santé, et que vous ne serez point fâché d'apprendre de mes nouvelles. Je n'eus point de fièvre hier, je ne me levai qu'à huit heures du soir; je me trouvai plus de force que les jours précédents; je fis fermer ma porte hier toute la journée, excepté à deux ou trois personnes, vous

[1] Cette lettre ne paraît point.

devinez bien que c'était M. de Beauvau et madame de Luxembourg. J'en userai de même aujourd'hui ; demain je continuerai ce bulletin.

A cinq heures.

Je le reprends plus tôt que je ne croyais, mais c'est la surprise de ce que je viens de recevoir qui en est cause ; j'ai madame d'Olonne[1] entre les mains ; vous voilà au comble de la joie ; mais modérez-la, en apprenant que ses galants ne la payaient pas plus cher de son vivant que vous ne la payez après sa mort ; elle vous coûte trois mille deux cents livres. Est-il possible que vous ayez donné un pouvoir aussi illimité à votre brocanteur ? C'est M. le prince de Conti, a-t-il dit, qui a si extravagamment poussé ce bijou. Ce M. Basan s'offrait de vous le faire tenir par un Anglais dont il prétend être sûr, qui partira vendredi ; mais je n'ai pas voulu contrevenir en rien à ce que vous avez prescrit. Mandez-moi à qui vous voulez que je le remette ; voulez-vous que ce soit au courrier de l'ambassadeur ?

Ah ! mon ami, je vois que tous les hommes sont fous, et que celui qu'on croit le plus sage a son coin comme les autres.

La poste, qui n'avait rien à m'apporter de

[1] La belle miniature de madame d'Olonne, par Petitot. Elle se trouve aujourd'hui dans la collection de Strawberry-Hill.

vous, arrive dans ce moment, ce qui est un jour plus tôt qu'à l'ordinaire. Je reçois une lettre de Craufurd toute pleine de vous, c'est-à-dire de sa jalousie contre vous ; ce badinage remplit toute sa lettre, à l'exception de la nouvelle que M. Foley a obtenu le consentement de son père pour épouser milady Henriette Stanhope.

C'est en prenant mon thé que je vous écris ; la toux m'interrompt, mon secrétaire est d'écho ; toute la maison a la grippe, je ne sais combien cela durera. C'est votre maudite ville de Londres qui nous a envoyé cette peste par ses courriers les brouillards ; tout le monde est atteint de ce mal, il n'a encore tué personne [1].

LETTRE CCXXXVI.

Mardi 26 décembre 1775.

J'ai manqué à la règle des huit jours, en voici la raison ; votre courrier manqua dimanche, c'était comme vous savez la veille de Noel ; je devais avoir le soir tout Chanteloup, ce qui faisait un grand fracas dans mon ménage ; mes

[1] Cette maladie avait aussi généralement régné à Londres, sou le nom d'*influenza*.

secrétaires étaient occupés, et n'ayant point reçu de lettre, je me dispensai d'en écrire. Je connais votre indulgence, d'ailleurs vous ne deviez plus être en peine de ma santé; vous deviez savoir qu'elle était assez bonne, elle est encore meilleure aujourd'hui; j'ai parfaitement bien dormi cette nuit, et je n'ai d'incommodité que mon baptistaire; celle-là est sans remède, il ne peut y avoir que des palliatifs, et le plus souverain de tous, c'est.... Vous savez quel il est.

Je vous félicite du plus profond de mon cœur de l'espérance que vous avez de revoir votre ami [1], car je persisterai jusqu'à la mort dans l'erreur de croire qu'il n'y a de bonheur dans la vie, que d'aimer et d'être avec ce que l'on aime.

Ma soirée de dimanche se passa fort bien; je donnai à madame de Luxembourg ses étrennes, c'était un immense chapelet de parfilage. Le chevalier de Boufflers m'avait fait un couplet; c'est la traduction de l'*Ave*, *Maria*. Le voici.

Sur l'air : *De tous les capucins du monde.*

Je vous salue, ô mon amie!
De graces vous êtes remplie!
Le Dieu du goût est avec vous;
Ce lieu retentit de louange,
Pour vous et votre enfant [2] si doux.
Adieu, — je parle comme un ange.

[1] Le général Conway, au retour de son gouvernement de Jersey.

[2] La duchesse de Lauzun.

Tout cela réussit fort bien. Le souper était grand et fort bon ; nous n'étions que quatorze, nous aurions dû être dix-huit ou dix-neuf, mais la grippe fut l'excuse de plusieurs. Comme vous aimez les noms propres et que vous voulez que je croie que ce que je fais et ce que je vois vous intéresse, voici la liste de ma compagnie.

M. et madame de Choiseul ; M. et madame de Beauvau ; mesdames de Luxembourg et de Grammont ; l'archevêque de Toulouse et son frère M. de Brienne ; M. de Stainville ; l'évêque de Rhodès; l'abbé Barthélemi; le président de Cote; mademoiselle Sanadon et moi. Je me couchai à quatre heures, parce que mesdames de Grammont et de Beauvau restèrent jusqu'à trois heures et demie. Ne me grondez point sur le déréglement de ma conduite ; il n'y a que deux choses dangereuses pour moi, les indigestions et l'ennui ; les veilles ne me font point de mal; je dors si mal dans la nuit, qu'il n'importe à quelle heure je me couche ; souvent je ne m'endors qu'à dix ou onze heures du matin ; il y a mille ans que je vis comme cela, ce n'est plus la peine de changer.

Les Brienne viennent d'acheter l'hôtel de madame la princesse de Conti, cinq cent cinquante mille livres. J'en suis bien aise; mais cependant, comme ils passent huit mois à Brienne, je ne jouirai guère de leur voisinage. C'est assez parler de moi, venons à vous.

Vous ne m'avez point articulé que vous ayez reçu les ognons de lis ; cependant je le suppose, puisque vous avez écrit à madame de Marchais, et que vous l'appelez *Flore;* je ne l'ai point vue depuis ce temps-là, je soupçonne quelque refroidissement ; il y a plusieurs jours qu'elle cesse d'être Pomone pour moi ; je croyais que le jour de mon souper elle m'accablerait de fruits, et elle ne m'envoya rien.

Votre duchesse de Kingston me paraît une impudente ; elle ne peut pas être punie, à ce qu'on m'a dit, autrement que par le déshonneur, et ce n'est rien pour elle.

Je confierai à M. Saint-Paul votre madame d'Olonne, il vous la rendra lui-même dans le courant du mois prochain.

L'éloge de Richardson [1] dont vous êtes curieux, ne se trouve que dans les Variétés littéraires, qui sont en quatre volumes ; si vous ne les avez pas, et que vous en soyez curieux, M. Saint-Paul pourra vous les porter ; vous aurez le temps, avant son départ, de m'apprendre ce que vous pouvez désirer.

Mercredi.

La dame Marchais est redevenue Pomone : les poires, les pommes et les raisins sont arrivés en

[1] Par Diderot.

abondance; elle est malade depuis trois semaines et ne vient point à Paris.

On ne parle ici que des nouveaux arrangements dans le militaire; vous en serez instruit par les gazettes, et sans doute M. de Guignes reçoit les ordonnances. Les mousquetaires sont détruits; les gendarmes de la garde, et les chevau-légers sont réduits à cinquante; on se scandalise de la préférence qu'on leur a accordée, on l'attribue à la déférence du ministre pour M. de Maurepas dont, comme vous savez, M. d'Aiguillon est le neveu [1]. La reine dit à M. de Saint-Germain: Vous avez conservé ces deux troupes, apparemment pour accompagner le roi aux lits de justice? Non, madame, mais au *Te Deum*.

On voulait que ce ministre demandât le gouvernement de Blaye, vacant par la mort du duc de Lorges. Le roi, a-t-il dit, a trop de dédommagements à faire, pour qu'il doive penser à accorder des graces. Enfin, que vous dirai-je? ce ministre donne très-bonne opinion de lui? c'est dommage qu'il ait faibli sur les chevau-légers; nous verrons bientôt quelle conduite il aura pour la gendarmerie, les carabiniers, les invalides et l'école militaire.

[1] Le duc d'Aiguillon était capitaine-lieutenant commandant des chevau-légers.

LETTRE CCXXXVII.

Paris, mercredi 3 janvier 1776.

L'évêque [1] prétend qu'il vous avait donné sa commission par écrit ; qu'elle consistait en trois habits de tricot, noir, violet et rouge, chacun composé de six pièces, ce qui faisait en tout dix-huit pièces ; qu'il les voulait de laine, et il pensait que le tout, suivant ceux que l'on reçoit ici, lui coûterait dix louis ; qu'au lieu de cela le mémoire du marchand monte à onze cent cinquante-sept livres dix-neuf sous, ce qui fait, par rapport au prix qu'il voulait y mettre, neuf cent dix livres de plus. Au lieu de dix-huit pièces, il y en a trente et une, dont six pour un pantalon auquel l'évêque n'a jamais pensé, et six pour des culottes, séparées des habits. Que faire à cela ? ce serait de faire reprendre au marchand toutes ses fournitures, si cela se pouvait. Si le marchand ne le veut pas, l'évêque en passera par là, il les paiera, il serait fâché de vous causer le plus petit embarras. Il part dimanche 7 pour son diocèse, il ne reviendra certainement pas avant la fin du mois de décembre 1776.

[1] L'évêque de Mirepoix, l'abbé de Cambon.

Je suis on ne peut pas plus fâchée d'avoir été pour ainsi dire l'occasion des soins que vous vous êtes donnés, et de leur mauvaise réussite. Oh ! j'en réitère le serment, je ne me chargerai des commissions de personne, et vous ne recevrez par moi nulle importunité ; je n'ai point à me reprocher de m'être mêlée de la commission de l'évêque, elle a été de vous à lui, sans que j'en aie eu la moindre connaissance. En voici bien long sur cet article qui m'ennuie à la mort.

Le comte de Broglio est de retour de Metz; toutes mes connaissances sont rassemblées, je vois plus de monde et j'ai plus de soupers que je ne veux. Ce n'est point une extrême dissipation qu'il me faut; je voudrais que mes journées fussent remplies, mais par la même société et les mêmes occupations; j'ai souvent la pensée de me mettre dans un couvent; ce serait, je l'avoue, une manière d'être enterrée vive. J'aime Pompon[1] et Tonton; l'ingénuité de l'un, l'excessif amour de l'autre, me satisfont peut-être plus que tout ce que je trouve d'ailleurs..

J'ai lu Londres[2]; je l'avais sans le savoir, il m'a assez plu; j'avais lu autrefois Burnet avec

[1] Pompon était fils de son secrétaire Wiart, âgé de quatre ans, à qui elle avait permis de vivre avec son père dans sa maison.

[2] *Londres*. C'est un tableau de cette ville, en 3 vol. in-8°, par M. Grosley, avocat de Troyes en Champagne.

plaisir, je l'ai voulu relire, il m'a ennuyée. On se trompe bien en écrivant l'histoire de son temps; un demi-siècle passé après les événements les rend bien peu intéressants, il n'y a guère que les lettres, et quelques mémoires écrits par ceux dont ils contiennent l'histoire, qui puissent m'amuser. Burnet ne jouait pas un assez grand rôle dans les faits qu'il nous raconte; ses portraits me plaisent assez, mais les anglicans et les presbitériens sont fastidieux; il n'a pas le défaut, je l'avoue, de faire étalage du bel-esprit, et c'est ce qui domine dans tous les livres que l'on fait actuellement, et c'est ce qui me les rend insupportables.

Savez-vous que ce M. Texier, qui vous charme et qui m'a charmée aussi, n'est pas bien dans ce pays-ci, et qu'on a blâmé M. de Guignes de l'avoir reçu chez lui? On ne parle à présent que de M. de Saint-Germain, il a l'estime publique quoiqu'il fasse le malheur de beaucoup de particuliers.

Je me refuse à vous raconter toutes les petites nouvelles de société; il me paraît impossible qu'elles puissent vous intéresser; elles me semblent si froides, à moi qui y joue un rôle, que je ne saurais croire qu'elles puissent vous amuser.

Je ne vois plus les Grenville, je les ai laissés là, je ne comprends pas ce qu'ils font à Paris,

et qu'est-ce qui a pu les déterminer à quitter Nancy où ils avaient de la société, pour venir dans un lieu où ils ne connaissent personne.

LETTRE CCXXXVIII.

Dimanche 25 février 1776.

Vous aurez été étonné, en recevant madame d'Olonne, que je ne l'aie pas accompagnée d'une lettre; mais j'ai des temps de stérilité; j'étais dans cet état au départ de M. Saint-Paul, je crois que mes insomnies y contribuent; elles attaquent la mémoire; je m'aperçois sensiblement de l'affaiblissement de ma tête; mais à quoi bon en parler? on s'en apercevra assez sans que j'en avertisse. Vous avez raison, j'ai tort d'annoncer des projets de retraite, ils ne peuvent rien faire à personne; c'est vouloir forcer ceux à qui je les communique, à les combattre, c'est vouloir occuper de soi. Vous êtes souverainement raisonnable, tous vos conseils sont bons, et partent d'un intérêt véritable et bien entendu; il est malheureux que l'Océan nous sépare, tout autre genre de distance serait surmontable; mais à quoi servent les regrets?

Vous voilà donc quitte de la goutte! puisque vous ne pouvez pas vous en délivrer, je la trouverais mieux placée dans cette saison-ci que dans le mois de septembre ou d'octobre; ne le pensez-vous pas? Je suis persuadée que vous observez le régime convenable; je suis ravie que vous soyez à Londres; j'estime fort votre Strawberry-Hill, mais l'air n'y est-il pas fort humide, et la retraite ne vous rend-elle pas un peu sauvage?

Le temps s'avance à grands pas où toutes mes connaissances et mes amis abandonneront Paris: les Choiseul pour Chanteloup, les Beauvau le 1er avril pour leur quartier; les Broglio iront à Metz, les Caraman à Roissy; il ne me restera que madame de la Vallière. D'où vient suis-je sujette à l'ennui? D'où vient ne trouvé-je aucune lecture qui m'amuse, et un si petit nombre de gens qui me plaisent? C'est peut-être parce que je manque de raison et de bon sens; mais dépend-il de moi d'en avoir davantage? Je vois très-clairement que c'est une sottise de se plaindre, parce que cela ne remédie à rien. Quand je pense à la retraite, je sens bien que l'ennui m'y suivrait et deviendrait peut-être plus grand; mais il y aurait de moins une certaine honte et humiliation qu'on éprouve au milieu du monde, et que l'on n'éprouve pas quand on est environné de gens qui ne sont pas plus heureux que nous.

Enfin on n'est point maître de ses pensées et de ses sentiments; on l'est jusqu'à un certain point de sa conduite et de ses actions; on peut l'être de ses paroles, mais il est fâcheux de ne pouvoir pas dire ce qu'on pense et de n'oser ouvrir son ame à personne; et je conviens que cela est nécessaire, parce que, tout bien examiné, on doit être persuadé qu'on n'a point d'amis, *vous excepté*, et ce n'est point un compliment. Mais de quelle ressource pouvez-vous m'être? ne vaudrait-il pas autant être dévote? cela vaudrait mieux. Mais voilà encore ce qui ne dépend pas de soi.

Je suis véritablement fâchée de ne vous avoir pas écrit par M. de Saint-Paul; ce qui m'en console, c'est que ce que je vous aurais mandé ne vous aurait pas beaucoup intéressé; je ne suis point comme était madame de Sévigné qui parlait de tout avec chaleur, parce qu'elle s'intéressait à tout; si j'ai quelque vivacité dans la conversation, dans les disputes, elle est passagère, et je retombe promptement dans la froideur et l'indifférence. Cette façon d'être tient aux organes, ils sont en moi très-faibles.

Nous attendons, mardi ou mercredi, M. de Guignes[1]; son arrivée produira des sujets de conversation. Nous n'en manquons pas présente-

[1] Revenant d'Angleterre.

ment; MM. de Saint-Germain et Turgot en fournissent d'amples matières; il y a des subdivisions à l'infini dans chaque parti; les encyclopédistes, les économistes forment des religions avec différentes sectes. C'est ici pour le moins comme chez vous, et je suis certainement beaucoup plus neutre que vous ne sauriez l'être. M. le prince de Conti ne manque aucune séance au parlement, et il se porte beaucoup mieux; cette occupation lui était nécessaire.

Je vous mandais, dans ma dernière lettre, combien j'étais contente de madame la maréchale de Luxembourg, je n'en dirais pas autant aujourd'hui; les jours avec elle se succèdent, mais ne se ressemblent pas; peut-être demain cela ira-t-il bien. Je soupe ce soir tête à tête avec la maréchale de Mirepoix, c'est un petit réchauffé qui ne sera pas suivi de beaucoup de chaleur. La grand'maman est tout ce que je connais de plus parfait, son départ me sera fort sensible. Je suis fort contente de son mari; s'ils n'allaient qu'à vingt lieues de Paris, ce serait un grand bonheur pour moi, mais soixante et tant rendent le voyage impossible.

Avez-vous lu les *Anecdotes sur la vie de madame Du Barri?* presque tous les faits sont vrais.

Parlez de moi à M. Conway, je parle beaucoup de lui avec milord Stormont. Je ne vois point la

milady Barrymore [1]. Je sais qu'elle ne parle point encore de son départ, j'ignore avec qui elle vit.

Je voudrais bien vivre avec vous.

LETTRE CCXXXIX.

Dimanche 3 mars 1776,
à 2 heures après midi.

Je préviens l'arrivée du facteur; s'il m'apporte une lettre j'y répondrai, et s'il ne m'en apporte pas, je ne prétends pas me dispenser de vous écrire.

M. de Guignes arriva avant-hier à minuit, il avait essuyé un passage affreux, sa voiture cassa, versa et roua un de ses gens; il fut hier matin à Versailles; nous verrons ce qui arrivera. Il n'a point encore de successeur. Ce temps-ci est curieux; on peut parier presque sur tout, le pour ou le contre. On fait des édits, on en refuse l'enregistrement; on fait des remontrances, qu'en résultera-t-il? retirera-t-on les édits? y aura-t-il un lit de justice? les paris sont ouverts.

Il y eut jeudi à l'académie la réception de l'ar-

[1] Lady Émilie Stanhope, fille du comte d'Harrington, et mère du comte de Barrymore. Le duc de Lauzun, dans ses Mémoires, la range au nombre de ses *conquêtes authentiques*.

chevêque d'Aix[1], pour remplacer l'abbé de Voisenon[2]. Hier M. Collardeau[3] fut élu à la place de M. de Saint-Aignan[4]. Je crois que vous êtes peu curieux de toutes les belles harangues qui s'en suivront. Voici une épigramme que je leur préfère.

Quelqu'un, dit-on, a peint Voltaire,
Entre la Beaumelle et Fréron;
Cela ferait un vrai calvaire,
S'il n'y manquait un bon larron.

Ce temps-ci produit une infinité de bons mots, je me reproche de ne les pas retenir pour vous les mander, mais je perds la mémoire; les insomnies en sont cause; de plus, depuis quatre jours j'ai un rhume de cerveau qui m'offusque la tête; je suis comme la chanson de M. Chauvelin,

[1] L'abbé Boisgelin de Cicé.

[2] Un abbé plus connu par son talent à composer des opéras comiques que par des sermons. Voici son épitaphe faite par Voltaire :

Ici gît, ou plutôt frétille,
Voisenon, frère de Chaulieu :
A la Muse vive et gentille
Je ne prétends pas dire adieu ;
Car je m'en vais au même lieu,
Comme cadet de la famille.

[3] Auteur de *Caliste*, d'*Astarbé*, tragédies, et de quelques beaux morceaux de poésie. Il mourut, fort regretté, peu de semaines après la date de cette lettre, et avant d'être reçu à l'Académie française.

[4] Le duc de Saint-Aignan, qui était parvenu à l'âge de quatre-vingt-douze ans.

j'écoute sans entendre, je regarde sans voir. Ah! je ne regarde pas!

Êtes-vous parfaitement guéri de votre goutte? Je commence à craindre de n'avoir pas de vos nouvelles aujourd'hui. Vous aurez dû recevoir, mardi ou mercredi, votre madame d'Olonne; je ne le saurai que dans huit jours. Je commence à être embarrassée quand je vous écris; que puis-je vous mander qui vous intéresse? rien ce me semble. Je pensais l'autre jour que j'étais un jardin dont vous étiez le jardinier; que, voyant l'hiver arriver, vous aviez arraché toutes les fleurs que vous jugiez n'être pas de la saison, quoiqu'il y en eût encore qui n'étaient pas entièrement fanées, comme de petites violettes, de petites marguerites, etc., et que vous n'aviez laissé qu'une certaine fleur (qu'on ne connaît peut-être pas chez vous), qui n'a ni odeur ni couleur, que l'on nomme *immortelle*, parce qu'elle ne se fane jamais. Ceci est l'emblème de mon ame, dont il résulte une grande privation de pensées et d'imagination; mais où il reste une grande constance d'estime et d'attachement.

On disait ces jours passés qu'il paraissait un nouveau volume des Lettres de madame de Sévigné; vous croyez bien que j'étais bien pressée de l'avoir; mais c'était une nouvelle édition du neuvième tome, qui commence par des lettres

du cardinal de Retz, de M. de la Rochefoucault, et où il y en a plusieurs de madame de la Fayette, quelques-unes de madame de Grignan, d'autres de madame de Sévigné, et beaucoup de madame de Coulanges dont l'esprit ne me plaît point du tout; on y découvre de la vanité, des airs, nul sentiment, enfin tous les défauts que l'on rencontre dans le grand nombre des gens avec lesquels on vit. Relisez ce volume. Madame de la Fayette avait des vapeurs; je me trouve beaucoup de conformité avec elle. Le style de M. de la Rochefoucault me plaît. Pour celui de madame de Sévigné, il est unique et d'un agrément qui ne ressemble à rien.

Je vous envoie de nouveaux vers de Voltaire[1], ils ont ici de grands succès; je les trouve bien, mais je n'en suis pas charmée.

Mais à propos, je le suis de votre lettre à madame de la Vallière, elle est très-jolie, elle la montre à tout le monde. J'ai un tonneau établi chez elle, que la grand'maman a fait venir de Chanteloup; c'est un indice que je n'y retournerai pas; mais je m'afflige de ce que leur départ s'avance à grands pas; je ne sais pas si ces gens-là m'aiment, mais ils me sont bénévoles; on ne peut guère rien espérer de mieux.

[1] Ces vers, intitulés *Le Temps présent*, sont imprimés dans ses OEuvres.

Le facteur n'arrive point, l'heure se passe, il est vraisemblable que je n'aurai rien à ajouter.

A quatre heures.

Voilà le facteur. Votre lettre n'exige pas beaucoup de réponse. J'ai tort de vous avoir annoncé que j'écrirais par M. de Saint-Paul; quand je veux parler nouvelles, ma plume me tombe des mains; premièrement, parce que je ne sais pas raconter, et puis que ce que je raconterais ne m'intéresse point; et ce qui est encore bien plus certain, c'est l'assurance où je suis que ce que je pourrais vous mander ne vous intéresserait point du tout: tout ce qui s'est passé devant vos yeux pendant vos séjours ici ne vous a pas fait plus d'impression que la lanterne magique. Les choses qui pourraient peut-être vous intéresser sont celles dont je suis le moins instruite, et qui exigeraient le plus de connaissances et de vérité, et dans ce temps-ci, le faux et le vrai se débitent également, et ce que je crains le plus, c'est de dire des faussetés. Je comprends que les détails de société doivent devenir en l'absence comme étaient pour vous mes détails domestiques, c'est-à-dire, ennuyeux. Que faut-il donc faire, ne pouvant parler ni des autres ni de soi? faire des gazettes? Je n'en ai plus le talent. Ce qui me fâche, c'est que votre goutte ne soit pas entièrement dissipée. Vous avez bien tort, si vous croyez que je

ne vous plains pas et que je fasse comparaison de l'insomnie aux douleurs; ah! mon Dieu non, j'en sens la différence.

LETTRE CCXL.

Lundi 4 mars 1776.

Je veux réparer le tort que j'ai eu de ne vous pas écrire par M. de Saint-Paul. Il partira jeudi un certain baron suédois, envoyé du roi de Suède, qui vous rendra cette lettre; je n'ai pu retenir son nom[1], mais il n'importe. Je vous ai mandé l'arrivée de M. de Guignes, vendredi à minuit; le lendemain, samedi, il fut à Versailles, il a vu le roi, et lui remit une lettre; le roi rougit, ne lui fit pas mauvaise mine et ne lui parla pas; il était dans la foule des courtisans; on n'infère rien de cette première entrevue. La cour était nombreuse, il y avait les députés du parlement qui venaient demander au roi quel jour il assignerait pour répondre aux remontrances[2] qu'ils lui apportaient; le roi, avec un visage sévère, leur dit qu'il voulait la grande députation et qu'il leur assignerait le jour.

[1] Le baron de Nolken.

[2] Les remontrances du parlement de Paris contre les réformes de M. Turgot.

Tout le monde est persuadé qu'il y aura un lit de justice; le comte de Broglio a parié contre moi qu'il n'y en aurait point.

L'on m'apporte dans le moment les harangues de l'académie; comme elles ne vous coûteront point de port, je vous les enverrai.

L'épigramme que je vous ai envoyée, que je croyais nouvelle, est ancienne.

Je ne vous ai point dit que ce fut chez l'Idole que M. de Guignes débarqua en arrivant; elle avait un grand souper où étaient son prince (*de Conti*), M. et madame de Beauvau, M. le duc de Choiseul, madame de Grammont, madame de Luxembourg, madame de Lauzun, madame d'Usson, le marquis de Laval, l'archevêque de Toulouse et plusieurs autres; ce dernier ne se porte point bien, sa poitrine, son ambition ne sont pas en bon état; il est ami du Turgot, du moins en apparence, mais peut-il y avoir de l'amitié entre les ambitieux? On ne sait ce que tout ceci deviendra : il paraît impossible que le Turgot ne succombe, il ne sait ce qu'il fait [1]. Le Maurepas

[1] Ceux qui désirent avoir une juste idée de cet homme d'état, sur qui madame du Deffand s'était volontairement formé de si fausses idées, peuvent consulter sa Vie, par M. de Condorcet, où l'on trouve non-seulement un récit des événements de sa courte et vertueuse existence, mais aussi un exposé de ses projets, de ses principes et de sa façon de penser, tant comme homme d'état, que comme philosophe et métaphysicien. Voir aussi l'édition des OEuvres de M. Turgot, publiée par M. Dupont de Nemours, en 1811.

est la faiblesse même. Le Saint-Germain, dont on avait bonne opinion, indépendamment qu'il est assez malade, ne soutient pas l'idée qu'il avait de lui; le choix qu'on a fait de M. de Mont-Barrey pour être en quelque sorte son adjoint, marque peu de discernement; c'est un homme très-borné, d'une naissance très-médiocre, et sans aucun mérite distingué; nous n'avons personne qui ait le sens commun.

Mardi 5.

J'ai envoyé chercher toutes les ordonnances de M. de Saint-Germain, moins pour vous, à qui elles ne feront rien, que pour M. Conway qui ne sera peut-être pas fâché de les voir.

Je n'ai rien appris de nouveau hier. J'ai lu les harangues, c'est bien abuser de la parole.

Je donne à souper ce soir à madame de Roncherolles [1] et à M. Francés, lesquels sont très-*turgotins*, c'est ainsi qu'on les appelle, car *turgotistes* les rendrait trop fameux, cela leur donnerait l'air d'une secte; à eux n'appartient pas tant d'honneur. Adieu jusqu'à demain.

Mercredi 6.

Il y a eu hier bien des *on dit*, qui sont sans vérité, et même sans vraisemblance. On dit qu'on propose au chancelier Maupeou, pour qu'il donne sa démission, un million, et de faire son fils aîné

[1] La fille de M. Amelot, ministre de l'intérieur.

duc et pair; la place de chancelier serait pour M. de Malesherbes; cela est absurde.

On dit qu'on veut supprimer deux places de gentilshommes de la chambre, et deux de capitaines des gardes; autre absurdité. Le roi n'a point encore dit quel jour il signifierait sa volonté, et les paris subsistent. Je commence à croire que je pourrais bien perdre et que le parlement cédera; ce qui est de certain, c'est que le Turgot ne cédera pas, il n'y a pas d'homme plus entreprenant, plus entêté, plus présomptueux; son associé, Malesherbes, va comme on le pousse. On dit de nos trois ministres : le Turgot ne doute de rien, le Malesherbes doute de tout, et le Maurepas se moque de tout, et chacun pense qu'un tel gouvernement ne peut subsister. Venons aux faits vrais.

Il y a eu avant-hier un duel entre le prince de Salm [1] et un M. de Lanjamet [2], officier dans le régiment du roi. L'affaire se conte différemment; mais comme il y a un grand nombre de témoins, on ne tardera pas à en savoir la vérité. La querelle fut occasionée par le jeu : Lanjamet était le débiteur; il était convenu de payer à un terme qui n'était point expiré; il sut que le prince te-

[1] Le prince Frédéric de Salm.

[2] M. de Lanjamet était le fils cadet d'une bonne famille de Bretagne.

LETTRE CCXLI.

Paris, dimanche 17 mars 1776.

J'ai chez moi mes neveux [1]; ils sont dans mon antichambre, j'ai la plus grande impatience de m'en débarrasser, et comme Wiart les mènera promener, je veux prévenir l'arrivée du facteur pour n'avoir qu'un mot à ajouter à la réponse que j'aurai à vous faire, et qu'on les emmène; j'espère recevoir de vos nouvelles; votre santé n'était pas assez raffermie pour que je sois entièrement exempte d'inquiétude.

Il parut hier cinq édits et six ordonnances. Lundi nous aurons la relation du lit de justice [2];

[1] Les petits-fils de son frère, le comte de Vichy.

[2] Ce lit de justice est celui qui fut tenu à Versailles, le 12 mars 1776, à l'occasion des édits portant suppression de la corvée dans la construction et l'entretien des grandes routes, etc. Les réclamations des parlements furent si fortes que le roi se vit contraint de retirer les édits. Nous citerons à ce sujet une lettre de Walpole adressée au docteur Gem*, et on y verra en même temps qu'il ne pensait pas comme son amie madame du Deffand sur les deux ministres Malesherbes et Turgot.

..... Nous avons eu presque toujours les mêmes sentiments politiques, et je crains bien que vous ne mouriez avec vos opi-

* Médecin anglais qui a long-temps habité Paris, et non moins estimé pour ses vastes connaissances que pour son humanité envers les pauvres qui avaient recours à lui.

si vous en êtes curieux, mandez-le-moi, je vous enverrai tous ces fatras par la première occasion.

nions; pour moi, je dois vous avouer que j'en ai entièrement changé : loin d'être partisan zélé de la liberté, je n'admire plus que le despotisme. Vous me demanderez naturellement quelle place j'ai obtenue, ou quel cadeau j'ai reçu : ce sont, en Angleterre, les secrets des conversions politiques; mais comme la mienne est d'origine étrangère, elle ne me rendra pas plus riche; en un mot, c'est *la relation du lit de justice* qui a opéré ce miracle. Quand on trouve deux ministres * assez humains, assez vertueux, assez excellens pour ne s'occuper que du bien-être et du soulagement du peuple, quand un roi prête l'oreille aux avis de deux hommes aussi précieux, et qu'un parlement s'oppose, par les motifs les plus ignobles et les plus intéressés, au bien qu'on veut faire, ne dois-je pas changer d'opinion et admirer le pouvoir absolu? Où bien, puis-je, en conservant les mêmes sentiments, ne pas en changer l'objet?

Oui, monsieur, je suis indigné de la conduite du parlement. On serait tenté de le croire anglais. Je suis scandalisé des discours de *l'avocat-général* (*Séguier*), qui défend les intérêts odieux de la noblesse et du clergé contre les cris et les plaintes des pauvres, et qui emploie sa criminelle éloquence à pervertir la bonté d'un jeune prince par des vues personnelles, et à lui faire sacrifier la masse de ses sujets aux priviléges de quelques-uns. Mais qu'ai-je appelé éloquence? Les fumées de l'intérêt ont tellement obcurci sa réthorique, qu'il tombe dans le galimathias le mieux conditionné. Il dit au roi que la taxe proposée sur les propriétaires des terres atteindra les pauvres comme les riches. Je voudrais bien savoir quelles sont les propriétés des pauvres. Les pauvres ont-ils des terres? ceux qui ont des terres sont-ils les pauvres? sont-ce les pauvres qui souffriront de la taxe, sont-ce les malheureux laboureurs enlevés à leurs familles affamées pour aller travailler sur les routes? — Mais il n'y a qu'une éloquence criminelle qui puisse trouver et donner une raison pour prolonger de tels abus. — L'a-

* MM. Malesherbes et Turgot.

M. et madame Necker se préparent à un voyage en Angleterre; ils partiront la semaine de Pâques,

vocat-général dit au roi qu'ils sont « *presque consacrés par l'ancienneté.* » — C'est tout ce qu'on peut dire en faveur de la noblesse, *elle est consacrée par l'ancienneté :* ainsi la longue généalogie des abus les rend dignes de respect.

Ses arguments ne sont pas moins pitoyables, quand il cherche à éblouir le roi par les grands noms de Henri IV et de Sully, de Louis XIV et de Colbert, qu'une bouche vénale a pu seule comparer entre eux. Mais fussent-ils tous quatre également vénérables, cela ne prouverait rien. Les bons rois et les bons ministres, s'il en fut jamais de tels, peuvent s'être trompés et avoir fait le mieux qu'ils ont pu. Ils n'eussent pas été bons, s'ils avaient voulu que leurs erreurs fussent respectées, même après avoir été reconnues.

Enfin, Monsieur, je pense que cette résistance du parlement à l'admirable réforme préparée par MM. Turgot et Malesherbes est plus scandaleuse que le plus féroce caprice du despotisme. J'oublie ce qu'était une nation qui refusa la liberté lorsqu'elle lui fut offerte. Cette opposition à une si noble mesure est plus condamnable. Tout un peuple peut bien refuser le bonheur, mais ces magistrats prévaricateurs s'opposent au bonheur des autres, au bonheur de plusieurs millions d'hommes, et de la postérité! — N'ont-ils pas à moitié absous le chancelier Meaupeou de les avoir opprimés? Pour vous, Monsieur, blâmerez-vous encore mon apostasie? ne suis-je pas justifié à vos yeux? Je ne vois pas l'ombre d'une idée juste dans les discours de M. Séguier, hormis lorsqu'il propose d'employer les soldats à réparer les routes et de faire contribuer les voyageurs aux frais de leur entretien, quoique en France, où le luxe est moins extravagant qu'en Angleterre, je pense que les voyageurs ne suffiraient pas aux dépenses des routes. Ainsi ce moyen est comme un autre que l'avocat-général présente au roi, en lui avouant modestement qu'il le croit impraticable.

Pardonnez-moi, Monsieur, de vous causer un aussi long dérangement; mais je ne pouvais respirer, tant j'étais blessé de voir une telle abjuration de principes dans la conduite d'un parlement dont le rétablissement m'a fait plaisir. Pauvre espèce humaine!

et ils assurent qu'ils seront ici de retour à la fin de mai; si vous voulez faire venir quelque chose d'ici, mandez-le-moi.

Peut-être votre ambassadeur ira-t-il aussi faire un tour à Londres, il en a grande envie. J'ai eu la visite de milady Dunmore [1], elle m'a rappelé qu'elle m'avait vue plusieurs fois pendant le séjour que fit ici M. le duc de Richmond, je ne m'en souvenais guère. M. Collardeau a été élu à l'académie pour remplacer M. de Saint-Aignan; on dit qu'il mourra avant sa réception. Fréron est mort, on a donné le privilége de sa feuille à sa veuve. Nous aurons incessamment un roman, commencé par madame de Tencin et fini par madame Élie de Beaumont [2]; elle me vint voir

élèvera-t-elle toujours des serpens dans son sein? Dans un pays elle choisit ses représentants qui se vendent avec elle.—Dans les autres, elle honore les despotes. — Dans celui-ci, elle résiste au despote lorsqu'il consulte le bien de ses sujets. Peut-on s'étonner que le genre humain soit malheureux, quand les hommes sont ainsi faits! Les parlements montrent un patriotisme fanatique lorsqu'il s'agit de l'esclavage ou de la ruine de l'Amérique; il se soulèvent quand on va affranchir leur pays; je ne m'étonne plus de cette opinion, que le diable s'attache toujours à nos pas. Sans doute ceux qui l'ont imaginée ne pouvaient comprendre comment, sans l'intervention d'une furie, les hommes pourraient se montrer aussi *cruels* les uns envers les autres. Ne pensez-vous pas que si cette idée n'eût pas été trouvée, elle serait venue à l'occasion du partage récent de la Pologne? Adieu.

[1] La comtesse douairière de Dunmore.

[2] *Les Anecdotes de la cour et du règne d'Édouard II, roi d'An-*

l'autre jour, et elle m'a promis le premier exemplaire; s'il paraît avant le départ de M. Necker, il vous le portera.

M. de Guignes, depuis son arrivée ici, n'a point quitté Versailles; il n'a pas encore pu obtenir d'audience, cela n'est pas un trop bon signe.

Nous sommes en plein jubilé, je ne m'en aperçois pas beaucoup.

Je fus jeudi dernier à la comédie chez madame de Montesson; la pièce était de sa composition, elle a pour titre *la Femme sincère.* Ce n'est pourtant pas une pièce de caractère, c'est une femme qui fait un aveu à son mari dans le genre de la princesse de Clèves. Ce spectacle n'a pas réveillé en moi le goût de cet amusement. Je ne lis plus que des romans, je viens de lire les *Malheurs de l'amour*, par madame de Tencin, qui est bien écrit, mais qui n'inspire que de la tristesse, et un autre qu'on appelle *Ernestine*, par Mlle Riccoboni, qui m'a fait beaucoup de plaisir; lisez-le, je vous en prie; si vous ne l'avez pas, je vous l'enverrai. Je n'ai pas de quoi vous entretenir jusqu'à l'arrivée du facteur, je vais l'attendre.

Le voilà arrivé; vous n'êtes point quitte de votre goutte; ces retours m'inquiètent et je n'aime point du tout qu'elle grimpe si haut.

gleterre. Madame de Tencin n'en ayant fait que les deux premières parties, madame Élie de Beaumont fournit la troisième.

Vous me donnez des louanges dont je suis bien indigne, vous me jugez mal sur tous les points. Je ne suis point difficile, je m'accommoderais de l'esprit de tout le monde, si tout le monde n'était pas ridicule. Je pense comme Despréaux :

Chacun pris en son air est agréable en soi.

Il n'y a que l'affectation, la prétention et le ridicule qui me choquent, et l'on ne trouve que cela. Je m'aperçois très-sensiblement que je perds petit à petit toutes les facultés de l'esprit; la mémoire, l'application, la facilité de l'expression, tout cela me manque au besoin. Je ne désire point d'être aimée, je sais qu'on n'aime point, et je le sais par moi-même; je n'exige point des autres qu'ils aient pour moi les sentiments que je n'ai point pour eux; ce qui s'oppose à mon bonheur, c'est un ennui qui ressemble au ver solitaire et qui consomme tout ce qui pourrait me rendre heureuse. Cette comparaison exigerait une explication, mais je ne puis pas débrouiller cette pensée.

Il paraît des lettres sur les Chinois, à la suite desquelles on a mis les lettres du chevalier de Boufflers avec une épître à Voltaire, et la réponse qu'on a déjà vue; j'ai relu la réponse avec plaisir. On demandait l'autre jour à quelqu'un s'il avait lu les seize volumes de l'abbé de Condillac sur l'éducation. Ah! mon Dieu non, dit-il, *je m'en*

tiens au dix-septième. Vous comprenez quel il est, c'est le prince [1].

Ne dites point de mal de votre lettre à madame de la Vallière, je l'ai lue une seconde fois, et je vous assure qu'elle est très-jolie.

Si votre édition du neuvième tome de madame de Sévigné n'est pas plus ancienne que 1731, c'est la même que la mienne. Mes lettres ne méritent aucune espèce de louanges, je n'ai point de style; mais si l'on voulait absolument m'en supposer, il aurait plus de rapport à celui de madame de La Fayette qu'à celui de madame de Sévigné.

LETTRE CCXLII.

Jeudi 21 mars 1776.

Je vous plains de l'envie qui me prend de vous écrire. Je me suis fait relire votre dernière lettre; si ce n'est pas un chef-d'œuvre de bon français, c'en est un d'un excellent anglais. Aux louanges près que vous m'y donnez, tout le reste est très-vrai, très-approfondi, et d'un esprit très-éclairé; mais quel profit en puis-je faire? Avons-nous du

[1] Le duc de Parme, de qui l'abbé de Condillac avait été le précepteur.

pouvoir sur nous-mêmes? Si cela était, tous les gens d'esprit seraient heureux. Je commence par vous, et je vous demande si vous êtes heureux? J'ai peine à le croire. Cependant il ne faut pas toujours juger des autres par soi-même. Moi, par exemple, quand mon ame est sans sentiment, je suis sans idées, sans goût, sans pensées, je tombe dans le néant que j'appelle ennui. S'il suffisait du raisonnement et de la réflexion pour se rendre heureux, on verrait tout le contraire de ce qu'on voit, car tous les jours, en examinant le monde, je vois que ce sont les sots qui sont les plus contents des autres et d'eux-mêmes, et qui savent le mieux se suffire. Vous vous êtes tant moqué de moi sur le cas que je faisais de l'amitié, qu'à la fin vous m'avez persuadée; mais en détruisant mes illusions, je ne sais rien mettre à la place; c'est, je crois, un bonheur de prendre pour or les feuilles de chêne. J'ai ri de la récapitulation que vous me faites de tous mes bonheurs; celui d'une longue vie, par exemple; vous saurez peut-être un jour ce qu'il en faut penser. A l'égard de la considération dont je jouis, de l'estime qu'on a pour moi, des empressements qu'on me marque, je dis comme Aman dans *Esther :*

De cet amas d'honneurs la douceur passagère
Fait sur mon cœur à peine une atteinte légère;
Mais Mardochée, etc.

En fait de connaissances, de liaisons et d'amis, ce n'est pas le nombre qui satisfait. Voilà ce qu'il m'a pris envie de vous dire aujourd'hui; vous voilà quitte de moi pour ce moment.

Je vais faire copier une lettre de Voltaire qu'il a envoyée à M. de Malesherbes [1], où vous verrez qu'il soutient bien son caractère; c'est à propos d'un arrêt du parlement qui a condamné au feu un livre intitulé : *Contre les droits féodaux* [2].

Samedi 23.

Il paraît deux volumes de votre Shakespear, on dit qu'il en aura seize : le premier contient une épître à notre roi, l'institution et la descrip-

[1] Cette lettre était adressée à M. de Boncerf, auteur du livre intitulé : *Les inconvénients des droits féodaux*. Elle est imprimée dans l'édition des OEuvres de Voltaire, de Beaumarchais, tome LXIII, page 200. M. Boncerf était premier commis de M. Turgot.

[2] C'est la brochure dont il a été parlé plus haut. Elle était destinée à disposer les esprits de la classe moyenne du peuple pour une partie des projets libéraux et patriotiques de M. Turgot; elle fut condamnée, d'une commune voix, par le parlement de Paris, comme « injurieuse aux lois et coutumes de la France, aux droits « sacrés et inaliénables de la couronne, et au droit des propriétés « des particuliers; comme tendant à ébranler toute la constitution « de la monarchie, en soulevant tous les vassaux contre leurs sei- « gneurs et contre le roi même, en leur présentant tous les droits « féodaux et domaniaux comme autant d'usurpations, de vexations « et de violences, également odieuses et ridicules, et en leur sug- « gérant les prétendus moyens de les abolir, qui sont aussi con- « traires au respect dû au roi et à ses ministres, qu'à la tranquil- « lité du royaume. »

tion du jubilé en l'honneur de Shakespear, et l'histoire de sa vie écrite très-longuement et très-ennuyeusement; je n'ai encore rien lu de la traduction de ses pièces. La première est Othello, dont l'abbé Barthélemi est très-content; mais tous les jours je me confirme à ne m'en rapporter au jugement de personne, non pas que je croie avoir plus de goût; mais du moins je ne juge que d'après moi, que par l'impression que je reçois, et jamais par des règles que je ne sais point.

J'imagine que votre ambassadeur accompagnera les Necker dans leur petit voyage; j'aurai quelque regret de leur absence; je soupe avec eux deux fois la semaine, le lundi chez eux, le jeudi chez moi. Je trouve de l'esprit à votre ambassadeur, beaucoup de politesse et de noblesse; c'est de nos diplomatiques celui qui vaut le mieux sans nulle comparaison; vous vous connaissez peu l'un et l'autre; mais ce qui doit vous prévenir en sa faveur, c'est l'amitié qu'il a pour votre cousin. Je crois que le Caraccioli crèvera bientôt; il a une abondance de flegmes, de paroles, qui le suffoquent. On n'est point fâché de le connaître, de le rencontrer, de l'avoir chez soi, mais cependant il fatigue, il assomme. Il a d'abord été fort épris de madame de Beauvau, et elle de lui, mais cela est fort refroidi. L'objet de sa vénération c'est d'Alembert et mademoiselle de Lespinasse,

mais céla ne l'empêche pas d'avoir une sorte de considération pour moi.

Le départ des Choiseul avance à grands pas, ce sera le mardi de Pâques; je les verrai jusqu'à ce jour-là le plus souvent qu'il me sera possible; quand toutes mes connaissances seront dispersées, je me dévouerai à la solitude et au tête-à-tête de ma compagnie qui, tout au plus, est tant soi peu au-dessus du rien; il m'arrive même quelquefois de la croire au-dessous.

Jouissez du bonheur de vous savoir passer de tout, contemplez votre madame d'Olonne, ou faites..... je ne sais pas quoi, car je ne saurais avoir aucune idée de vos sentiments; depuis que je suis aveugle je n'en connais qu'un genre, et c'est la société; quand elle est bonne, c'est tant mieux; mais je préfère la médiocre et même la mauvaise à être réduite à moi-même.

A propos, ne croyez pas que si vous étiez Français, ou moi Anglaise, je serais plus ou moins contente de vous; ce n'est pas la différence des nations qui nuit à notre bonne intelligence, les mœurs et les usages n'y font rien. Bon jour, à demain.

Dimanche à midi.

J'ai commencé Othello, j'en suis enchantée. L'abbé m'a chargée de vous dire qu'il trouve

Shakespear supérieur à tout, et qu'il vous prie de n'écouter que Dieu et de ne faire aucune attention à l'homme; il trouve ainsi que moi que tout ce que les traducteurs, car ils sont trois[1], disent de leur chef est du dernier plat. Je ne sais si leur traduction est fidèle, mais il me semble que Shakespear n'a pu mieux dire. Il est étonnant que ces trois traducteurs n'aient pas mieux écrit tout ce qui précède leur traduction. J'ai impatience de savoir si vous serez content; je prévois que je le serai infiniment; mais en vieillissant je m'aperçois que je redoute d'être remuée par des choses trop tragiques.

On dit que le procès de M. de Richelieu et de madame de Saint-Vincent[2] sera jugé jeudi prochain.

M. de Guignes est toujours à Versailles sans qu'on pense à s'expliquer avec lui; cet homme est complètement malheureux.

[1] Le comte de Catuelan, M. le Tourneur et M. S.......

[2] Voyez la note de la lettre CCXII.

LETTRE CCXLIII.

Dimanche 31 mars 1776.

Votre lettre du 26 arriva hier, un jour plus tôt qu'à l'ordinaire; c'est une bonne fortune, mais c'est une bien mauvaise nouvelle que la lenteur de votre rétablissement; ne peut-on pas l'attribuer au retour du froid? Après quelques jours assez beaux, la gelée est revenue; depuis six ou sept jours, il a fallu rallumer le feu, s'habiller plus chaudement; les rhumes sont revenus, ce peut fort bien être ce qui retarde votre parfaite guérison. Vous irez donc incessamment sur le bord de la mer; vous ressouvenez-vous d'un vers de Despréaux, dans son ode à Louis XIV, sur le passage du Rhin?

Se plaint de sa grandeur qui l'attache au rivage.

N'en pourrais-je pas faire une application? mais non, toute plainte est bannie.

Votre lettre est très-bonne, elle m'a fait plaisir.

Les Necker partiront la semaine de Pâques; ils vous rendront une visite à Strawberry-Hill, et puis vous en serez quitte; leur projet est de ne voir personne. Je ne saurais bien dire quel est

l'objet de leur voyage, de leur curiosité; ne pourrait-ce point être quelques affaires? ils ne verront point Newmarket. Le procès de la duchesse de Kingston, vos spectacles, Garrick surtout, sont leurs principaux objets: ils le disent; j'espère bien qu'ils seront de retour à la fin de mai. Votre ambassadeur partira plus tôt qu'eux, il partira l'instant d'après le retour de M. Saint-Paul; s'il veut se charger des pastilles, d'un roman nouveau, et de quelques ordonnances pour M. Conwey, vous les recevrez bientôt, sinon vous les recevrez par les Necker.

Avant-hier vendredi, les princes, les pairs, et le parlement s'assemblèrent au Palais à dix heures du matin; ils ne se séparèrent qu'à deux heures après minuit, c'était pour l'affaire de M. de Richelieu et de madame de Saint-Vincent; ils ont arrêté qu'on nommerait de nouveaux experts pour la vérification des billets, qu'on entendrait de nouveaux témoins, et la conclusion fut à un plus amplement informé, et le jugement remis après la Saint-Martin, qui est la rentrée du parlement; on a relâché tous les prisonniers; j'attendis le retour de M. de Choiseul, qui, dans toute la journée, n'avait mangé que deux petits pâtés. La grand'maman, qui ce jour-là avait soupé au Palais-Royal, revint chez elle à une heure, pour lui faire préparer un morceau à manger; j'avais

soupé avec l'abbé chez la Petite Sainte[1]; nous vînmes à l'hôtel de Choiseul; mesdames de Grammont et de Beauveau vinrent de leur côté attendre le grand-papa; je ne rentrai qu'à quatre heures. Cette conduite vous effraie, mais elle ne me fait point de mal.

Je fis hier une connaissance nouvelle, de madame de Genlis[2] du Palais-Royal; c'est elle qui

[1] La comtesse de Choiseul, née l'Allemand-Bestz.

[2] Stéphanie-Félicité Ducrest de Saint-Aubin, comtesse de Genlis, naquit en 1746 aux environs d'Autun. Peu favorisée par la fortune, mais douée d'un agréable talent pour la musique et d'une jolie figure, elle sut elle-même suppléer au patrimoine qui lui manquait. Ses succès dans le monde ne tardèrent pas à lui attirer d'éclatants hommages. Le comte de Genlis s'éprit d'elle à la lecture de l'une de ses lettres, et lui offrit sa main et son nom qu'elle accepta. Elle entra ensuite dans la maison d'Orléans, par madame de Montesson dont elle était la nièce, et devint en 1782 l'institutrice des jeunes princes de cette famille. Chargée d'une éducation, elle voulut en écrire un traité, et refit l'Émile dans son ouvrage d'Adèle et Théodore. Elle se brouilla dès-lors avec les philosophes, mais se lia intimement avec les héritiers de leurs doctrines, qui en demandèrent l'application en 1789. Madame de Genlis devint alors une sincère républicaine, mais fut obligée de porter ailleurs qu'en France son amour de la liberté, et d'errer en diverses contrées où l'émigration ne lui fut pas très-favorable. A l'époque du consulat, elle pensa que la république n'était plus bonne à son pays, et se rangea du côté du nouveau César. Alors elle défendit le trône et l'autel avec un zèle ardent, et fut assaillie par Chénier qui, sévère ennemi de toutes les conversions, trouva dans ses souvenirs la matière de cruelles épigrammes. En 1814, madame de Genlis continua de défendre le trône et l'autel qu'elle avait si bien défendus depuis dix années; et cette fois, au lieu de

a désiré de me voir, et ce sont les la Reynière qui s'en sont mêlés; elle a beaucoup de talent, est grande musicienne, a une assez belle voix, chante fort bien, et joue de la harpe divinement; je crois qu'elle sera bientôt dame d'honneur de madame la duchesse de Chartres; elle est actuellement dame de compagnie; madame de Blot[1] s'est retirée, et une petite madame de Polignac[2] qui la remplace, n'est qu'intermédiaire.

J'ai peine à croire que ces nouvelles vous intéressent.

Je viens de lire le roman de madame de Tencin[3] : si c'était son histoire véritable, on ne s'étonnerait pas qu'on l'eût écrit; mais pour un ouvrage d'imagination, ce n'était pas en vérité la peine.

M. le duc de Chartres n'ira point à Newmarket; il part pour Toulon, et madame la duchesse de Chartres avec lui.

changer les principes, elle n'eut que le nom de la dynastie à changer dans ses écrits. Depuis elle n'a cessé de produire; on ne peut pas citer ici tous ses ouvrages, mais on peut assurer qu'à elle seule elle a écrit autant de volumes de morale et de controverse que Voltaire, et autant de romans qu'Auguste Lafontaine et Walter-Scott.

[1] La sœur du comte d'Hennery.

[2] Madame de Polignac, née du Rumain.

[3] *Les Malheurs de l'amour.* C'est un des romans qu'on a attribués depuis à son neveu, M. de Pontdeveyle, et surtout à M. d'Argental.

LETTRE CCXLIV.

Lundi 8 avril 1776.

Le colonel Saint-Paul arriva avant-hier au soir; il vint hier chez moi un moment après que j'en étais sortie pour aller chez madame de la Vallière. Il me laissa votre lettre; je ne me la suis fait lire que ce matin. Je commence à y répondre, quoique dans l'intention d'attendre, s'il le faut, le départ de M. Necker : je m'informerai cependant s'il n'y aura pas d'occasion plus prochaine.

Si je n'en trouve point, j'aurai le temps de répondre à tout ce que contient la vôtre. Je ne veux cependant pas tarder de vous dire que, si je n'avais pour être heureuse qu'à combattre des visions, la besogne serait bien avancée : je crois être sûre de n'en avoir jamais eu; mais aujourd'hui il ne reste pas d'apparence où l'on puisse se méprendre.

Vous vous trompez fort si vous croyez que je ne sois pas persuadée et fort touchée du mauvais état de votre santé. Dans les moments ou je souffrais de ma chute, je pensais sans cesse que vos

douleurs étaient cent fois plus insupportables que celles que j'éprouvais. Je comprends l'effet qu'elles produisent dans votre ame, et je prévois, sans murmurer et sans m'en plaindre, tout ce qui en doit résulter. Ne me croyez point ni folle ni injuste; mais plaignez-moi d'avoir reçu de la nature un caractère contraire au bonheur, parce qu'il me rend dépendante de tout.

Mardi 6.

Nous n'avons de Shakespear qu'*Othello*, *la Tempête* et *Jules-César*. J'aime infiniment mieux Othello que les deux autres. Il y a de beaux endroits dans Jules-César, mais aussi de plus mauvais, ce me semble. Pour la Tempête, je ne suis point touchée de ce genre. Les deux premiers volumes seront le Roi Lear, Coriolan, Timon; je ne sais plus quel autre. Il vous sera facile d'avoir la traduction, si vous en êtes curieux; il y a déjà du temps qu'elle est à Londres.

Vous avez eu raison en pensant du bien du Malesherbes; tout annonçait en lui de la bonhomie : les mémoires, les représentations qu'on avait eus de lui tandis qu'il était premier président de la cour des aides, ne laissaient point douter de son esprit; on le croyait sans ambition. La première faute qu'il a faite, c'est d'accepter le ministère, pour lequel il n'a nul talent; mais

ce qui lui fait un tort irréparable, c'est la bassesse qu'il a eue de se charger d'une commission qui n'était point de son département, en se chargeant de parler à la reine contre M. de Guignes, pour lui faire perdre la protection qu'elle lui accorde : c'était l'affaire de M. de Vergennes, ou bien de M. de Maurepas; mais il lui ont voulu faire attacher le grelot; il a eu la bassesse d'avoir cette complaisance pour eux : il a perdu l'estime publique, n'a point réussi auprès de la reine, et l'on ne doute pas qu'il ne se retire incessamment[1].

N'ayez nulle inquiétude sur ma conduite : si vous doutez de ma prudence, soyez convaincu de mon indifférence; je suis très-simple et très-froide spectatrice; je ne m'intéresse à personne, et mon plus grand mal est ma profonde indifférence.

Les Choiseul doivent être partis ce matin; la grand'maman ne reviendra qu'au mois de décembre, le grand-papa reviendra pour la Pentecôte :

[1] Il avait insisté à demander sa retraite après la démission de son ami Turgot. Un jour que, dans une audience particulière du roi, il renouvelait ses instances à cet égard, le malheureux monarque, convaincu de sa propre faiblesse et de son incapacité, dit en soupirant : « Que vous êtes heureux! que ne puis-je aussi quitter « ma place! »

Le caractère noble et pur de Malesherbes ne saurait être entaché par les méchantes calomnies de madame du Deffand. Voyez la note de la lettre CVIII.

je ne crois pas qu'il ait aucuns projets ambitieux; il lui faudrait tout ou rien. Il serait difficile de prévoir ce qui arrivera : ceci ne paraît pas avoir pris une consistance solide ; mais qu'est-ce qu'on y substituera ? La retraite ou la mort de Maurepas pourrait donner beau jeu à mon neveu (*l'archevêque de Toulouse*) : il est toujours ami ou soi-disant ami du Turgot ; peut être celui-ci se l'associerait-il pour se fortifier par ses lumières, dont il sentira tôt ou tard qu'il manque. Le Saint-Germain est entièrement soumis au Maurepas, qui a bien contrarié sa besogne ; tous les changements qu'il a faits, quoique considérables, l'auraient été bien davantage s'il avait eu plein pouvoir : il a une sorte de considération dans le public ; mais ce n'est pas un homme à prendre un certain ascendant, et à devenir le premier : d'ailleurs il a soixante-neuf ans, et une très-mauvaise santé. Voilà l'exposé, tant bien que mal, de toutes mes connaissances sur notre ministère ; vous pourrez comprendre par la suite ce que je voudrai vous faire entendre par la poste.

Je ne vous parlerai plus de mes vapeurs, de mes ennuis ; je vois que vous croyez que ce sont des insinuations que je vous fais. Oh! non, je ne prétends point vous en faire ; toutes illusions sont cessées ; je compte sur votre amitié, je prétends à votre estime, je la mérite à plusieurs

égards, et mon plus grand désir est d'être assez raisonnable pour supporter ma situation.

Mercredi.

Le bruit continue que M. de Malesherbes se retire : on dit que M. de Sartine aura sa place, c'est-à-dire le département de la cour et les provinces; que M. Turgot aura celui de la ville de Paris : M. Albert, qui en est lieutenant de police, placé par M. Turgot, et absolument de sa faciende, ne pourrait pas s'accorder avec M. de Sartine. On donnera la marine à M. de Clugny, intendant de Bordeaux. Voilà ce qui se dit, et dont peut-être il ne sera rien. Ce qui est certain, c'est que M. de Malesherbes a fait de grands pas de clerc.

Enfin, je vis hier M. de Saint-Paul : il m'a rendu un très-bon compte de votre état; il ne vous trouve point changé comme vous le dites. Je comprends qu'après avoir infiniment souffert, il suffit, pour être parfaitement heureux, de ne plus souffrir. J'ai passé par cette épreuve; j'ai eu jadis des douleurs si grandes, qu'en trois jours de temps je devenais un squelette vert de pré, comme si l'on m'avait exhumée; passant de cet état à une grande faiblesse, le repos, la tranquillité me paraissaient le vrai bonheur; je n'avais nul désir, nul besoin d'occupation; mon ame

était sans activité: qu'on me rende cet état, et je serai contente; mais malheureusement mon ame ne vieillit point comme mon corps; il lui faudrait de l'occupation, et aujourd'hui rien ne m'occupe ni ne m'intéresse. Il y a une sorte de honte à l'état que j'éprouve; mais il y a bien de la sottise et de l'absurdité à vous en rendre compte, étant aussi persuadée que je le suis qu'aucune personne au monde puisse écouter sans ennui les détails des dispositions, des peines et des plaisirs d'un autre.

J'aurai, je crois, beaucoup de monde à souper ce soir, entre autres l'ambassadrice de Sardaigne et son mari [1]; je devais avoir madame de Mirepoix, mais elle me traite avec beaucoup de froideur et de dédain, c'est de cette sorte qu'elle reconnaît l'attachement constant que je lui ai marqué. Vous avez beau dire, c'est un grand malheur de ne pouvoir estimer ni aimer personne; je ne puis m'empêcher de me moquer de ceux qui me croient beaucoup d'amis; si j'en ai, le nombre est bien petit; mais je suis encore plus fâchée de ne pouvoir plus aimer, que je ne le suis de ne pouvoir pas l'être; mais brisons là. Je vous demande pardon de vous avoir tant parlé de moi.

[1] Le comte et la comtesse de Viri.

Jeudi.

Les Necker ne partent que samedi, ainsi me revoilà encore; mais n'ayez pas peur, je ne vous dirai plus rien de moi, c'est-à-dire de mes pensées; pour de mes actions, cela est différent.

J'eus hier au soir vingt-deux personnes, je ne m'y attendais pas; madame de Mirepoix devait aller à la campagne ainsi que madame de Boisgelin et cinq ou six hommes; la partie manqua, on revint chez moi; j'avais prié d'autres personnes pour les remplacer, et quelques autres m'envoyèrent demander à souper, ce qui fit ce nombre, mais il n'y en eut que douze qui se mirent à table.

Les bruits publics sont toujours les mêmes. Il faut que je vous dise un trait de la grand'maman. Le samedi saint, qu'elle soupait chez moi avec son mari, sa belle-sœur, il y avait M. de Guignes et le marquis de Laval; vous connaissez le premier; le second est le meilleur homme du monde, de la plus grande simplicité; quelqu'un dit : voilà deux hommes bien différents; oui, dit la grand'maman, l'un est agréable par les formes qu'il a, et l'autre par celles qu'il n'a pas.

J'aurai ce soir belle compagnie, mais moins nombreuse que celle d'hier; comme vous aimez

les noms propres, les voici. Madame de Grammont, M. et madame de Beauvau, mesdames de Luxembourg et de Lauzun, madame de Cambise; le comte de Broglio, M. Necker, l'abbé Barthélemy, mademoiselle Sanadon, et peut-être M. de Guignes.

Vendredi.

Je n'eus point hier mesdames de Beauvau et de Cambise, ni M. de Guignes; à leur place j'eus les ambassadeurs d'Espagne et de Naples, Saint-Lambert, et le président de Côte [1]. Madame de Beauvau soupait chez le roi.

Plusieurs personnes parient pour des changements dans notre ministère avant la Pentecôte; je ne pense rien sur cela.

J'ai bien envie d'apprendre que vous êtes parfaitement rétabli. Je suis fort contente de vos analyses sur les pièces de Shakespear. Adieu. Vous voilà quitte de moi, il en est temps.

[1] Président de la cour des monnaies, remarquable par sa grande chevelure blanche, toujours arrangée avec beaucoup de soin. Il était fort riche, très-recherché dans les sociétés de Paris, et généralement estimé.

18.

LETTRE CCXLV.

Dimanche 5 mai 1776.

Permettez-moi de vous dire que votre critique ne vaut rien. La *tâche* est une expression cent fois plus énergique que le mot *occupation*, qui ne serait convenable que dans les choses de peu d'importance et point du tout dans celles dont Othello vient de parler, et dont il est fortement occupé. *Tâche* en général veut dire occupation, mais forcée et pénible, et cette expression convient à la situation de l'ame d'Othello [1].

Je n'ai pas trouvé l'endroit de *pas du tout* [2], mais je ne sais point ce qu'on aurait pu y suppléer. Tout ce que je puis vous dire, c'est que cette pièce me charme, et que les choses de mauvais goût qui peuvent y être ne me refroidissent *pas du tout, pas du tout.*

La façon des Necker ne me surprend point; ils ne savaient pas pourquoi ils faisaient ce voyage;

[1] Dans la traduction française de l'Othello de Shakespear, les mots *Othello's occupation's o'er* sont traduits par *La tâche d'Othello est finie.*

[2] Ni l'éditeur non plus.

leur séjour sera court; je vous suis très-obligée de vos attentions pour eux, ce sont d'honnêtes gens; le mari a beaucoup d'esprit et de vérité; la femme est roide et froide, pleine d'amour-propre, mais honnête personne; j'ai plus de goût pour eux que pour la Pomone[1] dont l'esprit et le caractère me paraissent un fantôme, mais qui n'est point effrayant, qui n'a que les formes de bonté, de générosité, mais qui, quoique sans fausseté, n'est qu'apparence. Cette définition vous paraîtra un galimatias, mais je ne puis avoir aucune idée d'elle qui ait quelque réalité; nous sommes très-bien ensemble, mais elle ne vient presque point ici; elle est par ses liaisons entraînée dans l'intrigue et la politique. Il se prépare de grands changements, on nous les annonce prochains, je vous en parlerai quand il sera temps, c'est-à-dire quand ils seront arrivés; ils m'intéressent on ne peut pas moins, quoiqu'il soit question d'une place considérable pour un de mes parents dont vous ne m'avez jamais entendu parler.

Je soupai hier chez l'ambassadrice de Sardaigne, qui me comble de caresses; elle a de l'esprit, je

[1] Madame de Marchais, née Laborde, épousa un valet de chambre du roi. Madame du Deffand lui donne les noms de *Pomone* et de *la Flore-Pomone*, parce qu'étant liée avec M. d'Angivillers, directeur des bâtiments et jardins du roi, elle pouvait, en tout temps, se procurer les meilleurs fruits et les plus belles fleurs, qu'elle répandait avec profusion parmi ses amis.

la trouve aimable ; il y avait la maréchale de Mirepoix, l'Idole, les Cambise, Boisgelin, Lauzun ; la maréchale de Luxembourg ne sort point encore, quoiqu'elle soit guérie. Tous mes diplomatiques y étaient. Je vais ce soir chez madame d'Enville.

L'évêque de Mirepoix me recommande de vous parler de lui, il prétend vous aimer beaucoup. Le bon M. Dutens a traduit votre lettre à l'ambassadrice de Sardaigne pour me la faire voir, elle est très-jolie. Vous écrivez parfaitement bien ; malgré vos fautes de langage, vous rendez parfaitement vos pensées ; et quand vous êtes de bonne humeur, vous avez beaucoup d'esprit. Je suis désolée de votre mauvaise santé, et de ce qu'elle vous persuade que vous êtes un vieillard.

Je viens de relire cette lettre, je n'en suis point contente, parce que je sens que vous ne le serez point ; je n'ai pas bien rendu ma pensée sur le mot *tâche*, mais c'en serait une trop difficile pour moi, si je cherchais à me mieux expliquer.

On dit que votre dame de Kingston [1] a été deux jours à Paris. Un Anglais a dit l'avoir vue ; on prétend qu'elle aura soixante-dix mille livres de rente, indépendamment de deux ou trois millions qu'elle a fait passer à Rome.

[1] La duchesse de Kingston.

LETTRE CCXLVI.

Paris, dimanche 12 mai 1776.

Je vous avais annoncé, dans ma dernière lettre, que je pourrais vous apprendre quelques événements dans celle qui la suivrait; je ne m'attendais pas qu'ils fussent aussi considérables; ceux que je prévoyais ne sont pas encore arrivés, mais vraisemblablement le seront dans peu de jours. Celui dont il s'agit aujourd'hui est le renvoi de M. Turgot; son successeur est nommé, c'est M. de Clugny[1], qui avait été employé précédemment dans la marine sous M. de Praslin. Je ne sais aucune circonstance; mercredi vraisemblablement je pourrai en savoir; ce que je sais très-clairement, c'est le triomphe de M. de Guignes, et j'espère que je pourrai vous envoyer la lettre que le roi lui a écrite avant-hier matin, dans laquelle il lui apprend qu'il le fait duc à brevet en récompense de ses services dont il est très-con-

[1] M. de Clugny avait d'abord été conseiller au parlement de Dijon; ensuite il fut successivement intendant à Saint-Domingue, intendant de la marine, durant le ministère du duc de Praslin, et intendant de Bordeaux, places dans lesquelles il s'est fait plus remarquer par ses débauches, que par ses talents et ses services.

tent; M. le marquis de Noailles[1] est nommé ambassadeur chez vous.

Je suis toute étonnée, tout bouleversée, je ne sais de quel côté vient le vent; vient-il de Touraine ou de Champagne[2]? je n'en sais rien. J'apprends dans l'instant que M. Amelot[3] a la place de M. Malesherbes, qui a donné sa démission, et que M. de Sénac[4] est intendant de la guerre.

[1] Le marquis de Noailles est le second fils du maréchal duc de Noailles, et frère du duc d'Ayen. Il a été résident de France à Hambourg, ensuite ambassadeur en Angleterre, où il demeura jusqu'à la remise du rescrit, en février 1778, annonçant le traité conclu entre la France et le congrès des États-Unis d'Amérique.

[2] Elle veut dire qu'elle ignore si c'est le duc de Choiseul, ou l'archevêque de Toulouse, qui doit être mis à la tête des affaires.

[3] M. Amelot était maître des requêtes, et avait été intendant de Bourgogne.

[4] M. Sénac de Meilhan, né à Paris en 1736, fils du premier médecin du roi Louis XV. Il se fit remarquer dès son entrée dans le monde par un esprit brillant et par son goût pour les plaisirs. Cependant l'ambition le porta à cultiver les connaissances utiles et à fréquenter la société des personnes qui pouvaient lui procurer de l'avancement, Ainsi dans sa jeunesse il passa de la société, ou plutôt de la cour de madame de Pompadour, à celle de M. de Choiseul et de madame la duchesse de Grammont; il devint successivement intendant de Provence, du Hainaut, maître des requêtes, et le public le désigna deux fois pour la place de contrôleur-général. Mais il n'avait alors d'autre appui à la cour que M. d'Angivillers; cette influence assez grande ne balançait pourtant point l'ascendant de la reine, qui, à l'instigation de l'abbé Vermont, son conseil secret, portait au ministère l'archevêque de Sens. D'un autre côté, M. de Meilhan s'était fait un ennemi redoutable dans la personne de M. Necker, dont il avait réfuté une opinion. Il

Faites-moi le plaisir de dire, ou de faire savoir de ma part tout ce que je vous mande à M. et madame Necker.

Je vous remercie des éclaircissements que vous me donnez sur madame de Bristol[1]; vous me marquez que milord Bristol boira sa honte chez nous; sera-ce à Paris ou dans quelqu'autre province?

Mais voici un événement peu considérable, mais bien singulier. Il y a un mois que madame Wiart trouva, sous le coussin d'une de mes bergères, une boîte toute neuve; le prix de sa valeur, soixante-douze livres, était dans le couvercle; il n'y a eu aucune personne de ma connaissance que je n'aie interrogée pour découvrir à qui elle appartenait; personne ne la réclama; je ne voulais cependant pas en disposer; enfin, il y a quatre jours qu'étant à ma toilette, je me souvins tout d'un coup qu'elle devait être à vous, et que c'était la boîte que vous avez perdue; j'y fus confirmée par Wiart, qui me dit qu'il se ressouvenait de la description que vous en aviez faite; c'est certainement une restitution qu'on a voulu faire, parce que la veille du jour qu'on l'a trouvée, on

mourut dans l'émigration à Vienne en 1803. Voyez *Portraits et Caractères des personnages distingués de la fin du dix-huitième siècle, par M. Sénac de Meilhan*, précédés d'une notice sur sa personne, par M. de Lévis (aujourd'hui pair de France). Paris, 1813, in-8°.

[1] La duchesse de Kingston.

avait battu tous les coussins de mes fauteuils et qu'on ne l'avait pas trouvée; je vous l'enverrai par la première occasion.

Qu'est devenu le voyage du duc de Richmond? il n'est point encore arrivé ici : aurait-il commencé par aller à Aubugni? J'ai la tête si occupée, si troublée de toutes les nouvelles du jour, et de toutes les réponses que je suis obligée de faire aux billets que je reçois, que je ne puis vous rien dire de plus. J'ajoute cependant que votre amour-propre est singulier, et certainement du bon genre; il détruit en vous toute vanité, et ne produit qu'une grande modestie.

Je viens de recevoir une lettre de milord Stormont en réponse au compliment que je lui ai fait; il m'écrit du jour de son mariage [1], qui a été le 5.

Je suis parfaitement avec madame de Marchais; c'est la Pomone la plus fertile et la plus généreuse, la meilleure et la plus ridicule de toutes les femmes.

[1] Avec mademoiselle Louise Cathcart, sœur du lord Cathcart actuel, et mère du comte de Mansfield.

LETTRE CCXLVII.

Mercredi 15 mai.

Il y a aujourd'hui quatre ans que je partis pour Chanteloup; vous fûtes bien en colère, avouez que vous le seriez bien moins aujourd'hui; que n'en est-il de l'ame comme du corps, ou plutôt du corps comme de l'ame? Pourquoi votre goutte ne s'affaiblit-elle pas, ainsi que les sentiments? Je dirai comme Voltaire a dit, à l'occasion de ce que dans la nature la moitié des individus mange l'autre :

« Ainsi Dieu le voulut, et c'est pour notre bien. »

M. de Saint-Paul m'offrit hier de mettre ma lettre dans son paquet, si je voulais vous écrire, et il m'assura qu'elle ne courait aucun risque d'être ouverte dans aucun bureau. Je puis donc vous parler en toute liberté. Ressouvenez-vous de la guerre des Sabins contre les Romains, l'histoire s'en renouvelle aujourd'hui. Il ne reste plus, à mon avis, sur le champ de bataille, que deux champions, une Sabine et un Romain [1]; « s'il se « peut pour être Romain n'avoir rien d'humain. »

[1] Elle veut dire la reine et M. de Maurepas.

Ceci est un peu énigmatique, mais je passe ma vie à deviner des énigmes, des charades, des logogriphes; je suis bien aise de vous exercer à votre tour. J'étais assez tentée de vous envoyer la copie d'une lettre que j'ai écrite au Toulouse; j'en étais contente, mais ç'aurait été une petite vanité, et vous ne l'aimez pas : vous avez raison, je trouve qu'elle fane, pour ainsi dire, tout ce qu'elle approche. Eh bien, vanité à part, je vais vous faire transcrire la lettre que je reçois du duc de Guignes; vous vous conformerez à sa volonté en ne donnant point de copie de celle qu'il a reçue du roi. Montrez-la à M. Necker, mais sans la lui donner.

Le 14 mai.

« Vous m'avez accoutumé à votre intérêt, ma« dame la marquise, dans tous les événements « heureux ou malheureux de ma vie : il en est « arrivé que ceux-ci me l'ont paru moins, et les « autres davantage.

« Je n'ai donné aucune copie de la lettre du roi; « je l'ai transcrite dans quelques-unes que j'ai « écrites dans le premier moment, à mes parents « les plus proches, ou à mes amis les plus intimes, en les priant de n'en point abuser. Je vous « dois trop de confiance, madame la marquise, « pour n'en pas user de même et aux mêmes « conditions. »

Versailles, 10 mai 1776.

Lorsque je vous ai fait dire, Monsieur, que le temps que j'avais réglé pour votre ambassade était fini, je vous ai fait marquer en même temps que je me réservais de vous accorder les graces dont vous étiez susceptible. Je rends justice à votre conduite, et je vous accorde les honneurs du Louvre, avec la permission de porter le titre de duc. Je ne doute pas, Monsieur, que ces graces ne servent à redoubler, s'il est possible, le zèle que je vous connais pour mon service.

Vous pouvez montrer cette lettre.

« Je ne me flatte pas, Madame, de vous faire « ma cour vendredi, parce que je n'ai point fait « mes remercîments au roi; le changement de « ministère en a différé le moment; ce sera vrai- « semblablement à la fin de cette semaine. »

En lisant à M. Necker la lettre du roi, recommandez-lui de ne dire à personne que je vous l'ai envoyée. Mandez-moi ce que vous saurez de ses projets pour son retour.

On dit que la Sabine a traité très-mal le Romain, qui lui demandait le retour de son neveu [1],

[1] Le duc d'Aiguillon était le neveu de M. de Maurepas. Ce fut

en se faisant valoir d'avoir concouru aux graces accordées à M. de Guignes. On doute que M. de Clugny accepte les finances. L'ambassadeur de Naples est hors de lui; il adore le Turgot. Il disait, l'autre jour, que dans trois mois on dirait la rage de son successeur. Je lui dis trois mois! cela est bien long, on n'a pas tant tardé pour M. Turgot.

Considérez ce que c'est que tout ceci. Que devient ce lit de justice, tous ces édits, tous ces beaux préambules? il faut de nécessité qu'il ar-

cependant par l'intervention de la reine, que madame du Deffand désigne ici par le nom de *la Sabine*, que le duc d'Aiguillon fut, peu de temps après, rappelé de son exil. Madame du Deffand donne de cet événement les détails ci-après, dans une lettre du 20 mai, que nous n'imprimons point, parce qu'elle ne contient d'ailleurs rien d'intéressant.

« La nouvelle d'hier est la permission envoyée à M. d'Aiguillon « d'aller partout où il voudrait, excepté à la cour. Voici comme « la grace a été accordée. Madame de Chabrillant était allée « trouver son père (le duc d'Aiguillon); en arrivant, elle tomba « malade d'une fièvre putride et mourut. La reine apprenant cet « événement, fut sur-le-champ chez le roi, et le pria d'accorder « à M. d'Aiguillon la liberté d'aller partout où il voudrait, ex- « cepté à la cour; elle lui demanda de réitérer la défense d'y pa- « raître jamais sous quelque prétexte que ce pût être. Le roi y « consentit; elle ajouta qu'elle souhaitait qu'il lui fût permis, « en annonçant à M. de Maurepas le retour de son neveu et en « l'apprenant à tout le monde, de déclarer la défense expresse « qui lui était faite de ne jamais paraître à la cour. Cet événement « a surpris; il doit prouver la bonne intelligence de la reine « avec le ministre. »

rive de plus grands changements. Je ne désespère pas que mes parents vrais et adoptifs ne paraissent tôt ou tard sur la scène, et que le Romain[1], avant six mois, ne retourne à sa charrue.

Nous attendons le grand-papa le 20 ou le 21; il reviendra pour la cérémonie de l'ordre (*du St.-Esprit*), on verra quelle sera sa réception. Le vrai parent (*l'archevêque de Toulouse*) est à sa campagne, ne se portant pas trop bien, prenant du lait; il fera un petit voyage ici fort court, à la fin du mois prochain ou au milieu.

Je joins à cette lettre un petit billet cacheté, que vous n'ouvrirez qu'après avoir tâché de deviner de qui est le portrait que je vais vous transcrire et quel en est l'auteur.

*Portrait de Mme ***, par une de ses amies à qui elle avait demandé son portrait.*

« Non, non, Madame, je ne ferai point votre « portrait; vous avez une manière d'être si noble, « si fine, si piquante, si délicate, si séduisante; « votre gentillesse et vos graces changent si sou-« vent pour n'en être que plus aimables, que « l'on ne peut saisir aucun de vos traits ni au « physique ni au moral. »

Vous connaissez beaucoup ces deux personnes;

[1] M. de Maurepas.

faites quelques efforts pour les deviner, et puis, et puis, adieu.

Le portrait est de madame de Cambise. L'auteur est madame de la Vallière. N'en êtes-vous pas étonné, et ne le trouvez-vous pas fort joli?

LETTRE CCXLVIII.

22 mai 1776.

J'ai envie de vous écrire; il me semble que je vous dois rendre compte de tout ce qui m'intéresse; je ne sais pas trop pourquoi.

Mademoiselle de Lespinasse est morte cette nuit, à deux heures après minuit; ç'aurait été pour moi autrefois un événement, aujourd'hui ce n'est rien du tout.

24 mai.

J'ai été interrompue, je reprends aujourd'hui.

Le duc de Richmond arriva hier à midi, il vint chez moi à six heures; il m'apporta votre joli présent et une charmante petite boîte à thé de madame la duchesse de Richmond. Recevez mes remercîments, et chargez-vous auprès d'elle

de ceux que je lui dois. J'ai été ravie de voir le duc. Vous avez raison, on se plaît avec lui, et c'est parce qu'il est sensible; il n'y a que ces gens-là avec qui l'on se plaît véritablement; il soupera demain chez moi, et lundi avec moi chez la duchesse du Carrousel (*de la Vallière*); sa fille (*la duchesse de Chatillon*), je crois, n'y sera pas; elle est dans une violente douleur, ainsi que le vilain bossu (*M. d'Anlezy*) [1]. Il y a un nombre considérable d'affligés qui concourent d'intelligence à mettre le comble à la célébrité de cette défunte [2]; il ne reste plus rien d'elle ni des siens dans mon voisinage; je n'entendrai plus parler d'eux, et bientôt en effet on n'en parlera plus.

Je reçus hier une très-aimable lettre de M. Necker, il me parle beaucoup de vous; je ne sais si vous avoueriez tout ce qu'il m'en dit; il y a un article que je ne crois pas, mais qui est fait pour plaire, n'eût-il que le son.

J'attends dimanche pour continuer, votre lettre m'en fournira le moyen.

Dimanche.

Cette lettre arriva hier. Je vous passe vos préventions sur les deux renvoyés (*MM. Turgot et Malesherbes*); ce sont d'honnêtes gens, je le crois;

[1] Le marquis d'Anlezy, de la famille de Damas.

[2] Mademoiselle de Lespinasse.

mais lisez la fable dixième du huitième livre de La Fontaine [1]. Vos prédictions pourront arriver, mais il faudra qu'elles soient précédées d'un nouvel événement. Je ne m'intéresse pas plus que vous à la politique, mes souhaits se bornent à bien digérer, à bien dormir, et à ne point m'ennuyer.

Je suis fort aise du retour des Necker, ils débarqueront à St.-Ouen; ils m'ont fait dire que ce serait samedi ou dimanche. Il ne vous plaisent pas beaucoup, je le vois bien; tous les deux ont de l'esprit, mais surtout l'homme; je conviens qu'il lui manque cependant une des qualités qui rend le plus agréable, une certaine facilité qui donne pour ainsi dire de l'esprit à ceux avec qui l'on cause; il n'aide point à développer ce que l'on pense, et l'on est plus bête avec lui que l'on ne l'est tout seul, ou avec d'autres.

Vous avez dû être surpris de l'auteur du portrait; elle en a fait un de notre Pomone qui est une vraie enseigne à bière; je n'en ai pas pris copie; c'est tous les lieux communs de louanges, qui ressemblent à tous les brinborions dont la Pomone se pare.

[1] *L'Ours et l'Amateur des jardins*, dont voici la morale :

« Rien n'est si dangereux qu'un ignorant ami;
« Mieux vaudrait un sage ennemi. »

C'est certainement votre boîte[1], et c'est une restitution occasionnée par le jubilé, ou les pâques; ce n'a été qu'au bout de plus d'un mois que j'ai deviné qu'elle pouvait être celle que vous aviez perdue; j'avais interrogé tout ce que j'avais vu, enfin je me souviens que ce pouvait être à vous; je vous la renverrai.

M. de Richmond, la duchesse de Leinster et M. Ogilby soupèrent hier chez moi; aujourd'hui et demain, je souperai avec le duc chez madame de La Vallière; ce duc me plaît beaucoup, sa sœur me paraît aussi très-aimable. Je m'occuperai beaucoup d'eux tout le temps qu'ils seront ici.

J'eus avant-hier, vendredi, le grand-papa, sa sœur, les Beauvau, la maréchale (*de Luxembourg*) et sa petite fille (*madame de Lauzun*) et plusieurs autres; j'aurai même compagnie jeudi prochain; et samedi, 1er juin, le grand-papa partira pour Chanteloup, sa sœur (*madame de Grammont*) pour Brienne[2]; elle y restera cinq ou six jours, de là elle ira à Plombières, et ne reviendra à Paris qu'à la fin du mois d'août. Il n'y a point cette année de Compiègne[3], ce qui fera que je ne serai point entièrement isolée.

[1] Voyez la lettre CCXLVI.

[2] La terre de M. de Brienne de Loménie, frère de l'archevêque de Toulouse, près de Troyes en Champagne.

[3] C'est-à-dire, de voyage à Compiègne.

Si j'étais plus en train d'écrire, je pourrais vous dire mille petits riens; mais je n'ai ni le goût ni le talent de madame de Sévigné : elle trouverait aujourd'hui matière à huit pages.

LETTRE CCXLIX.

Paris, mercredi 5 juin 1776.

Je commence mon journal que je continuerai jusqu'au départ du duc (*de Richmond*). Je lui ai lu vos réprimandes dont il a bien ri. Je ne doute pas qu'il ne me trouve une grande douceur; c'est une qualité qui ne m'est pas trop naturelle, mais que vous m'avez rendue nécessaire. Je vous promets de ne vous plus jamais demander raison de ce que feront vos amis; je fais serment de ne plus vous parler de votre ambassadeur; s'il y a encore quelque article que je doive bannir, apprenez-le moi promptement, pour que je puisse avoir, au moins une fois en ma vie, la satisfaction de vous écrire une lettre où vous n'avez rien trouvé qui vous choque ou vous déplaise.

M'est-il permis de vous dire ce que je pense

de nos ministres renvoyés? Le Malesherbes est un sot, bon homme, sans talent, mais modeste, qui n'avait accepté sa place que par sa faiblesse; par lui-même il n'aurait fait ni bien ni mal; il eût voulu le bien, mais il ne savait comment s'y prendre; il aurait fait le mal qu'on lui aurait fait faire, faute de lumière et par sa déférence pour ses amis; la preuve qu'il en a donnée a été de se charger de parler à la reine contre M. de Guignes, ce qui n'aurait point été de son devoir, quand il aurait été persuadé que cet ambassadeur était coupable; c'était l'affaire de M. de Vergennes, qui fut bien aise de ne pas se compromettre, et le Turgot se servit de son ascendant sur ce pauvre homme pour lui faire faire cette sotte démarche; il ne s'en repent pas, parce qu'il ne lui en coûte que sa place, dont il est ravi d'être débarrassé.

Pour le Turgot, il n'en est pas de même. Il s'afflige, dit-il, non de sa disgrace, mais de ce qu'il n'est plus en son pouvoir de rendre la France aussi heureuse qu'elle l'aurait été si ses beaux projets avaient réussi, et la vérité est qu'il aurait tout bouleversé. Sa première opération qui fut sur les blés, pensa à les faire manquer dans Paris, y causa une révolte; depuis il a attaqué toutes les propriétés; il aurait ruiné le commerce, nommément celui de Lyon. Le fait est, que tout est renchéri

depuis son administration; aucune de ses entreprises n'a eu l'apparence de devoir réussir; il avait les plus beaux systèmes du monde sans prévoir aucun moyen. Enfin, excepté les économistes et les encyclopédistes, tout le monde [1] convient que c'est un fou, et aussi extravagant et présomptueux qu'il est possible de l'être; on est trop heureux d'en être défait. Qui est-ce qui lui succédera? je l'ignore, mais on ne peut pas avoir pis qu'un homme qui n'a pas le sens commun; et mieux vaut pour le gouvernement un habile homme avec moins de probité, c'est-à-dire avec moins de bonnes intentions, qu'un homme qui, ne voyant pas plus loin que son nez, croit tout voir, tout comprendre, qui entreprend tout sans jamais prévoir comment il réussira; voilà comme est celui dont vous faites votre héros; de plus, il est d'un orgueil et d'un dédain à faire rire; si vous le connaissiez, il vous serait insupportable; je l'ai beaucoup vu autrefois, et je puis vous assurer qu'il est tel que je vous le dépeins; un tel personnage est très-dangereux dans un État comme

[1] « C'est-à-dire, tout ce peuple d'hommes de tout état, de tout « rang, qui a pris la funeste habitude de subsister aux dépens de « la nation sans la servir, qui vit d'une foule d'abus particuliers, « et les regarde comme autant de droits; tous ces hommes, ef- « frayés, alarmés, formaient une ligue puissante par leur nombre « et par l'éclat de leurs clameurs. » — Voyez la *Vie de M. Turgot*, par M. de Condorcet, page 134.

le nôtre; il pourrait brouiller tout au point qu'on n'y trouvât que difficilement du remède. Il ne suffit pas, pour être un bon ministre, d'être désintéressé, ni de vouloir faire le bien; il faut le connaître. En voilà assez sur ce sot animal. Bien des gens croient que ce seront mes parents adoptifs et réels (*le duc de Choiseul et l'archevêque de Toulouse*) qui pourront succéder; si cela arrive, je n'en serai ni bien aise, ni fâchée. J'ai tort; j'en serai fâchée, si cela nous procure la guerre; voilà le seul côté par où j'envisage notre chose publique, et c'est peut-être encore un intérêt de trop; car, qu'est-ce que je puis avoir à y perdre ou à y gagner? Vous vous moqueriez de moi, de ce que je penserais que cela me dût faire quelque chose.

Lundi 24.

Vous voyez quelle interruption! Je me trouve assez embarrassée pour reprendre le fil de l'histoire. Je suis assez disposée à croire qu'il y a bien peu de choses qui intéressent, et que vous êtes peut-être l'homme du monde le plus indifférent, du moins vous voulez qu'on le pense; cependant je vais vous rendre compte de tout ce qui s'est passé ici:

On a fait une division des troupes; vingt-deux lieutenants-généraux ont dans diverses provinces

un nombre d'escadrons et de bataillons sous leur commandement, chaque lieutenant-général a sous lui deux maréchaux de camp. La province d'Alsace, par exemple, est divisée en trois commandements; Strasbourg est la première division. M. de Beauvau a la troisième, qui est à Schelestat; M. de Maillebois a été nommé pour la province de Picardie; il en avait eu précédemment le commandement, on lui en donnait les appointements, mais on lui avait interdit toute autorité dans son emploi; M. de St.-Germain et M. de Maurepas, qui le protégent extrêmement, ont obtenu qu'il exercerait aujourd'hui son emploi comme tous les autres lieutenants-généraux. Les maréchaux de France qui composent dans ce moment-ci le tribunal, sont au nombre de onze; six ont fait des représentations pour que ledit Maillebois ne fût point employé, alléguant qu'il était déshonoré et devait être exclus de tout pouvoir et de tout honneur militaire[1]; ces six sont, MM. de Richelieu, de Biron, de Broglio, de Fitzjames, de Brissac et de Clermont Tonnerre. Ceux qui sont pour lui, MM. de Noailles, d'Harcourt, de Soubise, Nicolaï, et Duras. Le roi a ordonné qu'il voulait qu'il eût le commandement, et en conséquence il partira mercredi pour en

[1] Voyez le récit de sa disgrace, et des raisons qui y ont donné lieu, dans une note d'une des précédentes lettres.

prendre possession. Lieutenants-généraux, maréchaux de camp, aucun ne seront à Paris le 1er juillet; ce qui fera près de soixante-dix officiers généraux de moins dans Paris. J'eus la visite, hier, de madame la marquise de Polignac, je ne sais si vous la connaissez, c'est la sœur de madame de Monconseil[1]; c'est une femme d'une vivacité singulière, et qui depuis trente ans a l'amitié la plus passionnée pour M. de Maillebois; il a bien exercé sa sensibilité, elle a été prête à mourir vingt fois de douleur de toutes ses aventures; hier elle était triomphante.

Le crédit de M. de Maurepas, non-seulement se maintient, mais il se fortifie; il en jouira toute sa vie, mais comme il est fort vieux, il y a de la marge dans l'avenir; mes parents, ou le cardinal de Bernis, sont dans la coulisse prêts à remplacer; ce sont les seuls pour le moment présent. La reine paraît fort tranquille et fort indifférente, et ce qu'elle a fait pout M. d'Aiguillon marque beaucoup d'égards pour M. de Maurepas. En voilà assez pour aujourd'hui.

Mardi 25.

Je viens de recevoir une lettre de Plombières de madame de Grammont, la plus cordiale, la plus familière, la plus confiante; elle en a dû recevoir une de moi le même jour, nos lettres se

[1] Née Curzay, mère de la princesse d'Hénin.

sont croisées. J'en reçois souvent de Chanteloup, remplies de la plus tendre amitié; on m'invite à y faire un second voyage; bien des raisons me détournent d'y penser, dont la moindre est la fatigue du chemin, qu'il me serait difficile de supporter; mais s'il y avait un lieu sur terre où je pusse me séparer de moi-même, c'est-à-dire me délivrer de toutes les idées tristes et vaporeuses qui offusquent ma tête, je ne balancerais pas à m'y acheminer, fût-ce au bout du monde; mais comme je me retrouverais partout, je reste dans mon tonneau; j'écarte autant que je le puis toutes les idées qui me tourmentent; et, convaincue de l'impossibilité d'être heureuse, je tâche de ne point penser, et de me détacher de tout: mais j'éprouve que cet état, qui ressemble si fort au néant, est le pire de tous.

Je croyais que M. de Richmond partirait dimanche, mais les affaires qui l'ont amené ici, et qui ont quelque apparence de réussite, le retiendront peut-être plus long-temps. Je fais la réflexion que ce n'était pas la peine de vous dire cela, puisque ce sera par lui que vous recevrez cette lettre et que ce sera un article de celle que je vous écrirai dimanche.

Il y eut jeudi dernier une réception à l'Académie française[1] : vous recevrez les discours avec

[1] Celle de la Harpe. Le récit suivant se trouvait dans la ga-

les *Mannequins* [1]; vous serez étonné du genre de l'éloquence d'aujourd'hui. Je lisais Cicéron en même temps que ces beaux ouvrages, vous pouvez juger de ce que j'en puis penser.

Madame de Luxembourg partit hier pour l'Isle-Adam avec sa petite-fille, l'Idole, et sa belle-fille; le prince est, dit-on, mourant. Le comte de Broglio partit hier pour Metz. M. de Beauvau partira lundi pour Schelestat qui est le lieu de sa division. Je vois partir tout le monde sans m'en affliger beaucoup. Je ne sais d'où vient je vous rends compte de moi et de ce qui m'environne; vous me dites dans votre dernière lettre : *J'ai des amis parce que ce sont des personnes que j'estime, mais je ne me soucie pas de tout ce qu'ils font dans l'absence.* J'ai donc tort, oui, et très-grand tort; mais ayez un peu d'indulgence et soyez persuadé que je ne vous parle de moi que parce que je n'en puis parler à personne; et que

zette de ce jour : « 21 juin. M. de la Harpe a été reçu hier à « l'Académie française, avec un concours de monde prodigieux. « Son discours fut fort long, fort égoïste, fort emphatique, fort « ridicule; il a été suivi d'une réplique de M. Marmontel, dans le « même genre, non moins bavarde, et non moins impertinente.... « M. d'Alembert a terminé par l'éloge de M. de Sacy, dans lequel « il a fait venir celui de l'héroïne qu'il vient de perdre, mademoi-« selle de Lespinasse, qu'il n'a eu garde de nommer, mais dont « tout le monde a senti l'allusion. »

[1] Brochure satirique contre M. Turgot et ses projets. On n'a pas su de quelle main était parti ce pamphlet.

ce m'est un petit soulagement qui m'aide à prendre patience. Ne pensez jamais que j'aie aucun dessein qui puisse vous regarder, je vous manderais les mêmes choses si vous étiez à Rome.

Je suis actuellement occupée des petites emplettes pour chez vous; je vois que je n'ai nul goût, et je crains votre critique.

Lundi 1er juillet.

Comme M. de Richmond partira peut-être demain matin, je compte lui remettre ce soir qu'il doit souper chez moi, et cette lettre, et celle pour M. de Conway, que je mets sous votre enveloppe.

Il n'y a rien ici de nouveau : les crédits subsistent tels qu'ils étaient, celui de la reine pour les graces de la cour, celui du Maurepas pour l'administration. Plusieurs prétendent que le St.-Germain sera chassé, je n'en crois rien. Les spéculatifs prévoient la guerre, je ne le veux pas croire. Dites à M. de Richmond tout le bien que je vous ai dit de lui, le chagrin que j'ai de son départ, et mon impatience pour son retour.

Adieu; avouez que je vous ai bien ennuyé.

Je ne vous ai point parlé de M. de Clugny, successeur du Turgot, mais c'est que je n'en entends rien dire.

LETTRE CCL.

Dimanche 9 juin 1776.

Quelles sont donc les réflexions dont je vous accable et que je préfère aux *riens* que vous regrettez tant? Il me semble que toutes mes lettres ne sont remplies que de *riens*, et que je ne vous entretiens guère de mes pensées et de mes réflexions; mais il faut que vous me grondiez toujours, et avec le ton de l'ironie et de la moquerie. Ce qui est de singulier, c'est que cela ne me déplaît pas, et que je vous en aime davantage; vous devez être fort content de l'éducation que vous avez faite de moi; si elle n'est pas parfaite, il ne s'en manque guère.

Nous savions ici toute l'histoire de la maison du prince de Galles, j'ai donné votre lettre à lire au duc de Richmond. Je comprends parfaitement votre amitié pour lui; je le trouve infiniment aimable; mais ce que je ne concevrai jamais, c'est la façon dont les Anglais s'aiment, en ne se voyant point, en ne se donnant point de leurs nouvelles; il faut qu'ils aient quelques génies qui leur viennent communiquer leurs pensées, leurs sentiments et leur épargnent la peine

de se parler et de s'écrire; effectivement, une Française telle que moi doit leur paraître une espèce bien étrange. J'ai beaucoup de penchant pour le duc; mais je me garde bien de l'aimer, c'est assez d'un Anglais tel que vous.

Vous jugez très-bien mes amis [1]; la femme a de l'esprit, mais il est d'une sphère trop élevée pour que l'on puisse communiquer avec elle. Son mari, qui en a plus qu'elle, et qui est peut-être celui qui, aujourd'hui, en a le plus dans notre nation, vaut bien mieux qu'elle. Il est bien persuadé de sa supériorité, mais elle ne le rend ni suffisant ni pédant; le défaut que je lui trouve, c'est qu'il n'est point de facile conversation : on ne se trouve point d'esprit avec lui. Il a cependant de la franchise, de la bonne humeur, de la douceur et de la bonté; mais il est distrait, et par conséquent stérile. Il dit qu'il vous aime beaucoup, et moi je lui dis que je n'en crois rien; il se fâche, et je lui soutiens qu'il est trop distrait pour avoir pu démêler ce que vous valez. Eh bien! je crois vous voir hausser les épaules et vous impatienter; vous me direz : pourquoi, le croyant, m'écrire ces fadaises? Ah! Monsieur, c'est qu'elles me viennent au bout de ma plume, et qu'il me plaît de vous dire tout ce que je pense.

[1] M. et madame Necker.

J'espère que votre duc réussira à son affaire; il vit hier tous ceux de qui elle dépend; il en fut fort content. Je lui conseille d'en hâter la conclusion, parce qu'on ne sait pas ce qui pourrait arriver; j'ai commencé une lettre du 5 de ce mois dont je le ferai porteur; je vous y parlerai la bouche ouverte; je ne sais pas ce que je vous dirai, mais ce sera tout ce que je saurai, tout ce que je penserai.

Je comprends, à l'énumération que vous me faites de vos occupations, que vous devez regretter le temps que vous perdez à m'écrire; vos journées sont bien remplies; je dois vous savoir beaucoup de gré des moments que vous me donnez, et d'autant plus que je sais par expérience ce qu'il en coûte pour écrire, car rien n'est si vrai que vous êtes le seul pour qui cela ne me coûte rien.

Je vous remercie d'avance de vos éventails; ma reconnaissance s'étend sur ce que vous faites pour mes amis, et je suis fort aise que vous traitiez bien madame de La Vallière; sa conduite avec moi est d'une égalité et d'une facilité charmante. Sa fille, la duchesse de Châtillon, est dans la plus grande affliction de la demoiselle Lespinasse, laquelle a fait un testament olographe des plus parfaitement ridicules. Mon neveu [1] qui est

[1] Le fils du comte de Vichy.

ici, a voulu le voir, il prétend qu'il était en droit de l'exiger, il faut bien que cela fût puisqu'on le lui a montré; elle lui a laissé un perroquet en le qualifiant de son neveu de Vichy; elle charge son exécuteur testamentaire d'Alembert du soin de faire vendre tous ses effets, d'en employer le produit à payer ses dettes; et s'il ne suffit pas, elle compte assez sur l'amitié et la générosité de son neveu Vichy, pour le prier d'ajouter le surplus. A l'égard des d'Albon, elle n'en veut point parler, dit-elle, parce que, non-seulement quoique légitime, elle n'a reçu d'eux aucun bienfait, et qu'il lui ont volé une somme que sa mère avait mise en dépôt pour elle; elle a signé ledit testament,

JULIE D'ALBON.

Voilà de ces riens que je vous ai épargnés dans d'autres lettres, et que, pour punition de vos réprimandes, j'insère dans celle-ci.

LETTRE CCLI.

Mardi 18 juin 1776.

Je n'eus point de lettres samedi ni dimanche, et votre lettre du 10 ne m'a été rendue qu'hier en rentrant chez moi.

J'ai vu M. et madame Bingham [1]; je les trouve aimables, la femme me paraît gaie et franche: quand nous nous connaîtrons, nous saurons si nous nous convenons. Elle m'a remis les éventails; je vous remercie du mien que je trouve joli, et d'invention nouvelle et commode. Madame de la Vallière m'a chargée de tous ses remercîments, elle est fort sensible aux marques de votre souvenir; c'est en vérité une très-bonne femme, et douée d'un caractère qui la rend très-sociable et très-heureuse; elle a mille attentions pour les Richmond, je crois qu'ils doivent être contents d'elle, de madame de Mirepoix et de madame de Cambise; je pourrais y ajouter madame de Luxembourg; mais comme depuis dix jours elle est à Sainte-Assise, chez madame de Montesson, elle n'a pas pu continuer ses attentions. J'ai cédé la semaine passée mon mercredi à madame de Mi-

[1] Le feu comte et la comtesse douairière de Lucan.

repoix qui voulait leur donner à souper. La duchesse de Leinster nous invita pour le lundi d'après, qui était hier; mais en arrivant, nous apprîmes qu'elle était malade; je viens d'envoyer chez elle, elle a eu de la fièvre toute la nuit, et il lui est sorti une ébullition, c'est peut-être la rougeole. Le souper ne fut point à l'hôtel de Luynes où elle loge, mais à l'hôtel de Modène chez son fils milord Charles Fitzgerald. Le duc de Richmond, M. Ogilby, son fils et sa fille, en firent les honneurs; nous étions seize: les Bingham, l'ambassadrice de Sardaigne, mesdames de Mirepoix, de Cambise, de Boisgelin; MM. de Monaco, de Beaune, mademoiselle Sanadon et moi, les quatre de la maison; il en manque deux, je ne les retrouve pas. J'y arrivai morte de fatigue; j'étais sortie de bonne heure, pour aller voir la Petite Sainte [1] qui partait aujourd'hui pour Chanteloup; je fis encore deux visites, je ne pouvais plus me soutenir. Je m'affaiblis terriblement; si ce n'était que les jambes, je prendrais patience; mais la tête, la tête! cela est bien triste. Les idées de retraite me reviennent souvent; je voudrais un état fixe, que le jour, la veille et le lendemain fussent semblables; il vaudrait mieux, dans la vieillesse, être sourde qu'aveugle, la surdité est contraire à la société; mais quand on n'y est plus

[1] Madame de Choiseul-Betz.

propre, ce serait un petit inconvénient que d'être forcée à s'en passer, et d'avoir à la place des yeux pour pouvoir s'occuper dans la retraite. Mais à quoi servent ces réflexions? à vous ennuyer, à vous déplaire; je vous en demande pardon.

Le grand abbé part demain ou après demain pour Chanteloup; je viens d'écrire à la grand'-maman une assez plate lettre et qui m'a coûté. Je ne sais pas si tous les gens qui vieillissent sentent autant que moi la diminution de leurs forces corporelles et l'anéantissement de leurs âmes. Croyez, mon ami, que l'opinion qu'on a de moi ne subsiste plus que sur une réputation d'esprit très-mal fondée, que quelques personnes (dont vous êtes peut-être du nombre) ont imaginé de me donner; elle tombera bientôt avec justice.

Ma lecture présente est la *Vie de Cicéron*, par Midleton [1], très-bien traduite par l'abbé Prévost; je l'entremêle des lettres de Cicéron à Atticus en suivant les époques. Je trouve que l'esprit de Cicéron doit servir de mesure pour tous les autres, son style m'enchante. Je lui pardonne sa vanité en faveur de sa sincérité, et sa faiblesse, parce que, je puis vous l'avouer, en ce seul point je trouve que je lui ressemble.

[1] Excellent ouvrage. L'abbé Prévost ne s'est pas astreint au simple rôle de traducteur; il a modifié la forme de l'ouvrage de Midleton, et y a supprimé ce qui lui paraissait inutile.

LETTRE CCLII.

Dimanche 30 juin 1776.

J'ai reçu votre thé ; vous aurez dans vos mains de quoi le payer. Si vous voulez que ce soit un présent, vous êtes le maître, les remercîments vont sans dire.

A qui vous plaignez-vous de votre peu d'imagination? à quelqu'un de stupide: non seulement j'en suis dépourvue, mais la perte de mémoire me jette dans une timidité qui fait que je n'ose hasarder de parler; les expressions, les mots, tout me manque; j'en suis humiliée, surtout devant les nouvelles connaissances à qui on a bien voulu donner bonne opinion de moi. Vous prendrez cette honte pour de la vanité, cela peut être, mais sûrement je n'ai pas celle qui cherche à en imposer et à se donner pour meilleur qu'on est. Je n'ai pas de peine à vous croire, en vous jugeant par moi, que vous êtes quelquefois dénué de pensée; c'est mon état habituel: quand j'ai été long-temps seule ou avec des sots ou des nouvelles connaissances, je crois que je ne penserai de ma vie, et c'est cet état que je nomme ennui, et qui m'est insupportable.

Vous recevrez un volume par M. de Richmond; il partira mercredi. Ce duc ne se porte pas trop bien, sa tête est plus remplie que la vôtre, mais je ne sais pas si toutes ses idées sont justes et bien arrangées; je crois son cœur excellent, il est plus sensible que votre cousin, mais j'aime bien mieux ce dernier, et j'avoue que je serais charmée de le revoir. Je voudrais bien qu'il vînt avec le duc qui doit revenir au mois d'août, et ne s'en retourner que deux ou trois mois après.

Bonjour, mon ami. Je suis encore à décider si c'est un bonheur ou un malheur pour moi de vous connaître. Mandez-moi toujours toutes vos nouvelles; elles ne me font rien, il est vrai, mais les nôtres ne vous font point davantage. Je donne à souper mercredi aux Bingham et aux Saint-Paul; jeudi aux Stormont, aux Necker et à plusieurs diplomatiques.

J'allais oublier de vous apprendre que le petit marquis de Coigni, que vous avez vu, a une forte petite vérole. Il l'a prise de sa femme, qu'il a gardée dans son inoculation; il avait été inoculé par Gatti; on croit que son frère le vicomte l'aura aussi.

LETTRE CCLIII.

Dimanche 7 juillet 1776.

Vos raisonnements sont excellents, ils interdisent toute réplique. *On n'est point malheureux, quand on a le loisir de s'ennuyer.*

Vous attendez M. de Richmond pour savoir à quoi vous en tenir sur l'affaiblissement de ma tête; je vous préviens qu'il n'y a pas pris garde. Je ne doute pas qu'il ne m'ait trouvé autant de santé et de bon sens qu'il lui fallait; il n'est parti que jeudi 4, il ne passera point par Londres; il m'a dit que vous recevriez ma lettre dans cette semaine-ci.

Je soupai hier chez les Necker avec une madame Montagu[1], la connaissez-vous? C'est un bel esprit, dit-on; cela est-il vrai? est-elle des vrais Montagu? M. Necker m'a priée de vous faire mille compliments, il me paraît qu'il vous aime. L'ambassadrice lady Stormont est jolie, elle se tient mal, elle n'a pas bonne grâce, sa physionomie est spirituelle.

[1] Feu Élisabeth Montagu, célèbre auteur de l'*Essai sur le génie et les écrits de Shakespear.*

Je ne suis pas en train de vous faire une longue lettre; vous serez assez ennuyé de celle que vous recevrez par M. de Richmond, et ce sera en même temps que celle-ci.

Je ne défendrai point Cicéron, mais après César, c'est l'homme que j'aime le mieux; sa sincérité me fait lui pardonner tous ses défauts.

Je vous crois sans vanité, mais je vous prie de me nommer avec vérité et simplicité les personnes à qui vous croyez plus d'esprit qu'à vous; j'en excepte les beaux esprits et les femmes, ne vous comparez qu'avec les gens du monde et de votre société. Quand vous m'aurez fait cet aveu, je vous en ferai un pareil, exceptant les beaux esprits et les hommes; j'entends par beaux esprits, les auteurs et les savants.

LETTRE CCLIV.

Samedi 20 juillet 1776,
à quatre heures après midi.

Je suis fort aise que vous soyez content de la boîte de M. Gibbon, et je vous remercie de la peine que vous avez prise de m'écrire une longue lettre. Je trouve vos conseils excellents et j'ai le désir d'en profiter.

Je suis absolument de même avis que vous sur le jugement que vous portez des discours de l'Académie, mais non sur M. Turgot. Je trouve aussi que vous avez toute raison de condamner qu'on s'occupe trop de soi-même, et surtout d'exiger des autres qu'ils s'occupent de nous. Ceux qui ont de la bonté supportent nos plaintes, et ceux qui n'en ont pas s'en moquent. Je ne prévois pas que j'aie aucune commission dont je puisse vous importuner, ainsi vous me ferez payer par votre banquier si vous le voulez.

Mon intention est de vous rendre mes lettres moins ennuyeuses, le plus sûr expédient est de les rendre très-courtes.

Dimanche.

Je relis votre lettre et je peux sans scrupule ajouter à la mienne sans craindre de la rendre trop longue.

M. de Saint-Aignan avait quatre-vingt-douze ans, il était frère de M. le duc de Beauvilliers, gouverneur du dauphin fils de Louis XIV. Son père l'avait eu d'un second mariage à l'âge de quatre-vingts ans. Il avait été ambassadeur en Espagne et à Rome; c'était un homme très-médiocre, fort dévot; il avait épousé, il y a vingt ans, la sœur de M. Turgot qui est une grande janséniste; il n'en avait point eu d'enfants. Con-

servez votre bonne opinion pour son frère, j'y consens, mais n'exigez pas que je sois persuadée que les bonnes intentions suffisent pour faire un bon ministre, quand étant dénué de lumières, il est présomptueux et entreprenant, et s'embarque à faire des établissements sans prévoir leur impossibilité, et qu'au lieu de procurer le bien qu'il désire, il n'en résulterait que du désordre, et de plus grands inconvénients que ceux qu'on chercherait à détruire.

J'ai autant d'horreur que vous pour le cardinal de Richelieu, mais je crois qu'il avait un peu plus de talent que M. Turgot pour le ministère. Jamais Henri IV n'aurait pris M. Turgot pour ministre, soyez-en sûr; il l'aurait peut-être fait gouverneur de ses pages ou intendant de quelque petite province comme il était avant [1].

Je soupai hier chez les Necker avec mesdames de Luxembourg, de Cambise et d'Houdetot. Je dis au Necker ce que vous m'écriviez d'obligeant pour lui; c'est lui qui est véritablement un bon homme! de la capacité sans présomption, de la générosité sans faste, de la prudence sans mystère; ce serait un bon choix que d'employer un tel homme, mais sa religion est un obstacle invincible. Je ne mangeai qu'un potage et un œuf

[1] On doit regretter que madame du Deffand ait si peu justifié ici le nom d'*Aveugle-Clairvoyante*, que Voltaire lui avait donné.

à l'eau, et je n'ai pas dormi de la nuit; mais comme je n'ai pas de vapeurs, je prends patience. Je ne vous parlerai plus jamais de mes chagrins; pour m'en consoler, vous me démontrez qu'ils ne sont que l'effet de mon caractère, et que si je n'étais pas la plus vaine et la plus exigeante de toutes les créatures, je devrais être la plus contente, et que je ne me plains que parce que je suis orgueilleuse et injuste; j'aurais cru pouvoir me flatter d'être mieux connue de vous, et que vous ne m'auriez pas accusée d'exiger que l'on fît pour moi plus que je ne fais pour les autres. Mais n'en parlons plus; il y a dix ans que je vous suis à charge de toutes les manières et que j'ai poussé votre patience à bout; je vous en demande pardon, mais comme vous avez dû remarquer que toutes vos leçons ne m'ont pas été inutiles, et qu'il y a bien des articles sur lesquels je suis très-corrigée, pourquoi ne puis-je pas me corriger sur le reste? Si vous avez le courage d'en faire l'épreuve, je vous en serai obligée.

LETTRE CCLV.

Paris, dimanche 4 août 1776.

Je voudrais être bien sûre que vous soyez plus tranquille; mais je connais votre sensibilité, mon ami; cependant je crois que c'est à tort que vous vous alarmez [1]; je juge par le détail que vous me faites que la cause du mal m'est étrangère et n'a point d'existence réelle. Je vous prie instamment de continuer à me donner des nouvelles. Votre amitié pour votre cousin n'est pas le seul motif de l'intérêt que j'y prends; j'ai tant d'estime pour lui et milady, qu'il y a bien peu de personnes que j'aime autant qu'eux.

Vous avez l'air de me croire mécontente de M. de Richmond, mais c'est tout au contraire; je n'ai que des sujets de me louer de lui, et je l'ai trouvé encore plus aimable dans son dernier voyage que dans le précédent. Je suis très-touchée du service qu'il a essayé de me rendre en voulant vous déterminer à venir ici. Je ne saurais me plaindre de ce qu'il n'y a pas réussi. J'ai peu

[1] Au sujet d'une maladie du général Conway.

d'espérance de vous jamais revoir, et c'est là où je dois faire usage de ma raison.

M. le prince de Conti mourut avant-hier après dîner; il avait reçu la visite de l'archevêque et des exhortations de M. de la Borde; *c'est tout ce qu'il a reçu* [1]. Son fils [2] s'est très-bien conduit; les d'Orléans et les Condé ne lui ont donné aucune marque d'attention.

L'Idole est dans la plus grande douleur, elle s'est retirée à Auteuil. La maréchale de Luxembourg l'y a suivie, elle vient de me mander tout à l'heure que j'y serai reçue; c'est une très-grande faveur, j'y irai cette après-dînée.

On m'apporte dans le moment une lettre de l'abbé Barthélemi; elle est si originale que j'en vais faire faire une copie pour vous l'envoyer [3];

[1] Elle entend par là qu'il n'avait pas reçu les sacrements. Dans les nouvelles du jour, on parle ainsi de cet événement : « Tout « le monde s'accorde à convenir d'une conversation, à peu près « telle qu'on l'a rapportée, entre le malade et l'archevêque de « Paris; elle a eu lieu le jour de la première visite du prélat; de« puis il a été refusé deux fois par le suisse à la porte de la rue, « sans être descendu de carrosse, et en présence d'un peuple im« mense. Les gens du métier reprochent à M. de Beaumont (l'ar« chevêque) de n'avoir pas sauvé ce scandale, en mettant un peu « d'astuce, en descendant, en entrant dans la cour, et se tenant « en quelque endroit, pour en imposer au moins aux spectateurs, « et qu'on crût qu'il avait été admis auprès de son altesse. »

[2] Son fils unique, le comte de la Marche, qui, à la mort de son père, devint prince de Conti.

[3] Cette lettre n'a pas été trouvée.

j'y joindrai celle d'une lettre de Voltaire [1] que je vous prie de montrer à peu de personnes, car je ne veux pas qu'on dise que c'est par moi qu'elle est devenue publique en Angleterre. Je me suis souvenue que je ne vous avais point dit quel était le Montazet dont il était question dans les discours de l'Académie, c'est de l'archevêque de Lyon.

Nous avons ici M. et madame Hamilton votre ministre de Naples [2], je ne les ai point encore vus. La dame de Montagu ne me déplaît point, sa conversation est pénible parce qu'elle parle difficilement notre langue ; elle est très-polie, et elle n'a point été trop pédante avec moi ; je lui ai fait voir la lettre de Voltaire, elle me dit sur *les perles et le fumier*, que *ce fumier n'avait pas servi à fertiliser sa terre.*

J'attends votre première lettre avec impatience ; je suis aussi inquiète que vous, car mon inquiétude est double ; ne négligez aucun détail.

Lundi 5.

J'ai vu l'Idole, elle observe très-bien le costume, il n'y a rien à dire ; et moi, mon ami, j'observai très-bien hier celui d'une Française ;

[1] Au comte d'Argental. Voyez le tome LXIII, page 261 de l'édition des OEuvres de Voltaire, par Beaumarchais.

[2] Feu sir William Hamilton, et sa première femme, mademoiselle Barlow.

on m'annonça le duc de Richmond, je sautai de mon tonneau à son cou, je l'embrassais de tout mon cœur, je me flattais qu'il vous aurait vu, qu'il me dirait comment il vous avait trouvé, qu'il me rendrait compte de l'état de votre cousin; point du tout, il n'avait vu ni l'un ni l'autre; j'en fus un peu refroidie, je vous l'avoue; je le quittai pour aller à Auteuil, mais je passai la soirée avec lui au Carrousel. La duchesse de la Vallière m'inquiète; elle a un rhume très-obstiné, elle ne dort point, elle est triste et changée, je serais très-fâchée qu'elle partît avant moi. Mon Dieu! que j'attends samedi ou dimanche avec impatience! et je ne puis pas soutenir l'inquiétude; mettez la main sur la conscience, et avouez que vous avez beau être Anglais, votre amitié est un peu française; vous n'attendriez pas patiemment des nouvelles de vos amis, si vous étiez inquiet de leur état.

LETTRE CCLVI.

Dimanche 18 août 1776.

Je suis fort aise du bon état de monsieur votre cousin. On m'a conté un semblable accident [1] avec toutes les mêmes circonstances, arrivé à quelqu'un il y a plus de trente ans, et qui se porte encore aujourd'hui fort bien. Je suis ravie que vous n'ayez plus ce sujet d'inquiétude, je la partageais véritablement. Il vous reste l'Amérique, mais cela est bien différent. Vous me ferez plaisir de me mander toutes les nouvelles qu'on en recevra.

Vous m'avez dit quelquefois que vous apprendriez volontiers celles de ma société; j'ai peine à le croire; vous ferez bien, si cela est vrai, de me le répéter. Au bout d'un certain temps et dans l'éloignement, les objets s'effacent, et il est très-naturel qu'ils cessent d'intéresser. Cependant je vous dirai aujourd'hui que madame de la Vallière ne voit encore personne; j'envoie tous les matins savoir de ses nouvelles : elle a un peu dormi cette nuit, et si en effet elle n'a d'autre incommodité que l'insomnie, je n'en dois pas

[1] Une attaque de paralysie.

être fort inquiète, j'ai l'expérience qu'on se passe de sommeil.

L'abbé Barthélemi est arrivé de Chanteloup, madame de Grammont de Plombières, et madame de Luxembourg est revenue coucher à Paris, après quinze jours de séjour qu'elle a fait à Auteuil auprès de la divine comtesse. Ma société en est plus ranimée, mais ce sera pour peu de temps. Dans quinze jours les comtesses de Boufflers doivent, dit-on, aller à Arles parce que M. Pomme qui traite la belle-fille et qui était venu ici pour elle, s'y en retourne. L'abbé en fera autant pour Chanteloup, et madame de Luxembourg a différents voyages à faire dans le courant du mois prochain.

Le jeune duc [1], comme vous l'appelez, ira à Aubigny aussitôt la vacance de notre parlement; je voudrais bien que son affaire réussît, mais je crains plus que je n'espère.

On vous a dit la vérité, la reine a très-bien traité milady Lucan [2]; elle la rencontra au Moulin Joli, chez Vatelet; la milady y avait dîné; la reine vint s'y promener et s'informa qui elle était; elle lui fit dire de s'approcher d'elle, lui parla de son talent, voulut voir ses miniatures, et la pria de lui en donner. La milady lui en laissa le choix,

[1] Le feu duc de Richmond.

[2] La comtesse douairière de Lucan.

la reine en prit deux qui étaient le portrait de son fils et de sa fille; elle lui dit de venir à Versailles, elle y a été, et la reine l'a très-bien traitée.

Je vois quelquefois madame Montagu; je ne la trouve pas trop pédante, mais elle fait tant d'efforts pour bien parler notre langue, que sa conversation est pénible. J'aime bien mieux milady Lucan, qui ne s'embarrasse point du mot propre, et qui se fait fort bien entendre.

J'ai vu le chevalier Hamilton et madame sa femme, ce n'est pas assez pour les connaître. Je ne vois pas d'autre Anglais.

J'allais oublier de vous raconter ce que me dit l'autre jour l'ambassadeur de Naples [1]. M. de Richmond m'avait bien recommandé de ne pas vous le laisser ignorer.

Il prétend qu'il a vu M. Conway, dans le temps qu'il était ministre, se promener au Ranelagh étant extrêmement ivre, et que lui, ainsi que tous les Anglais du plus grand monde et de la meilleure compagnie, s'enivrent tous les soirs. Je lui demandai s'il vous avait vu, ou s'il avait su que vous vous fussiez enivré quelquefois; il me dit que non, mais pour votre cousin, il en était sûr. Je crois que ce pauvre ambassadeur ne vivra pas long-temps; il est jaune comme un coing, il a les jambes enflées, il a une toux continuelle, il

[1] Le marquis de Caraccioli.

crache à faire horreur. Je prétends qu'il tousse comme une caverne. C'est un étrange homme; il n'en faudrait pas deux semblables pour la société, un seul y est tout au plus supportable.

LETTRE CCLVII.

Paris, samedi 7 septembre 1776.

J'ai oublié, dans ma dernière lettre, de vous mander que madame Geoffrin était tombée, pour la troisième fois, en apoplexie. Cette dernière fois-ci elle est restée paralytique d'un côté; elle a presque perdu la connaissance : on croit pourtant qu'elle ne mourra point de cette attaque. Vous voyez que la mort en veut ici aux personnes de mérite singulier; d'abord mademoiselle de Lespinasse, ensuite M. le prince de Conti, et puis madame Geoffrin, qu'on peut regarder comme morte. Ces trois personnes étaient fort célèbres chacune dans leur genre. On regrettera moins M. le prince de Conti, parce qu'il n'avait plus de maison; les désœuvrés se rassemblaient chez les deux autres : jusqu'à temps qu'il survienne quelques personnes assez ridicules pour être dignes de leur succéder, il faudra s'en passer.

Je compte sur ce que vous direz de moi à vos parents : c'est pour me conduire à l'anglaise que je me suis fait l'effort de ne leur pas dire moi-même combien j'ai pris intérêt à cet étrange événement [1]. Je ne comprends pas comment vous n'êtes point avec eux, et comment vous vous accommodez de la vie que vous menez : des estampes, des médailles, des breloques, me semblent un froid amusement ; mais il ne faut pas juger des autres par soi-même. Si en effet vous ne vous ennuyez pas, vous êtes heureux ; et il faut bien que cela soit, puisque c'est par choix que vous vivez ainsi.

L'Idole me donna à lire avant-hier une lettre de M. Hume, à l'occasion de la mort du prince : il lui disait adieu, comme n'ayant plus que quelques jours à vivre. Cette lettre m'a paru de la plus grande beauté ; je lui en ai demandé une copie, et je l'aurai [2]. Elle part à la fin de ce mois

[1] Un récent malheur de famille.

[2] Cette lettre, qui mérite l'éloge qu'en fait madame du Deffand, était ainsi conçue :

« A madame la comtesse de Boufflers.

« Edimbourg, 20 août 1776.

« Quoique je sois certainement à quelques semaines, et peut-« être à quelques jours de ma propre mort, je ne puis m'empê-« cher, ma chère Madame, d'être frappé de celle du prince de « Conti, perte si grande à tous égards. Mes réflexions ont porté « à l'instant sur votre situation dans cet événement malheureux.

pour Arles; sa maison est déjà retenue et meublée. Une certaine bienséance, l'embarras d'un maintien dans cette espèce de veuvage, la confiance que la belle-fille a dans la science de M. Pomme, de qui elle attend sa guérison, et qui habite dans cette ville, l'ont déterminée à s'y établir pour y passer l'hiver : elle ne reviendra qu'au mois de février.

Je vous ai dit que madame de Luxembourg devait faire de petits voyages : elle partit mercredi 4; elle ne sera de retour que le 20 ou le 21.

La Sanadona va s'absenter aussi : elle part mardi pour Praslin, où elle ne restera que huit jours, malgré les efforts que tout le *praslinage* fait pour la retenir plus long-temps; mais elle veut me revenir trouver, jugeant qu'elle m'est fort nécessaire. Elle ne se trompe pas; elle est pour moi ce qu'est un bâton pour gens de ma

« Quelle différence pour le plan entier de votre vie! — Mandez-« moi, je vous prie, quelques détails, mais que ce soit de manière « à ne vous point embarrasser dans quelles mains votre lettre « peut tomber après ma mort. Ma maladie est une diarrhée, ou « mal d'entrailles qui me mine depuis deux ans, mais qui depuis « six mois m'entraîne à ma fin avec un progrès visible. Je vois « chaque jour la mort s'approcher, sans inquiétude, et sans re-« gret. Je vous dis adieu avec beaucoup d'affection et de respect, « pour la dernière fois.

« David Hume. »

Il mourut le 25 août, cinq jours après la date de cette lettre.

confrérie. Quand vous devriez me croire autant de vanité qu'à Cicéron, je vous avoue que quand je me compare aux autres femmes, j'augmente d'estime pour moi; je me crois plus fidèle, plus sincère qu'aucune autre: mais je suis aussi faible que ce philosophe; j'en conviens à ma honte: c'est à la nature que je m'en prends; je suis restée telle qu'elle m'a faite : je n'ai pas à me louer d'elle; si elle m'a donné un corps assez sain, elle y a joint un esprit fort malade. Elle vous a traité tout au contraire; je voudrais que votre ame fût moins saine, et que votre corps le fût davantage.

LETTRE CCLVIII.

Paris, dimanche 15 septembre 1776.

Le duc de Richmond est parti ce matin pour Aubigni : on n'a jamais vu personne aussi profondément triste. Il dit qu'il ne se porte pas bien; mais il ne dit pas quel est son mal : il repassera par ici en retournant à Londres.

Vos nouvelles d'Amérique se font attendre bien long-temps : elles sont un objet de grande curiosité pour toute l'Europe; je les attends avec

patience; ni vous ni les vôtres n'y êtes point personnellement intéressés.

Les Lucan sont fort aimables; ils me donnèrent l'autre jour chez moi la plus jolie musique du monde, et qui ne me causa pas plus d'embarras que si ç'avait été chez un autre : je ne sortis point de mon tonneau; je ne me levai pour personne. Le milord avait fait apporter un piano-forte dans mon antichambre; il avait amené le maître de musique de ses filles, qui est Italien, un autre Italien qu'il a pris ici, qui est bon violon; il avait sa flûte : ses deux filles [1] chantèrent tour à tour, et chacune s'accompagna. Votre ambassadrice [2] chanta et s'accompagna aussi. Il vint assez de monde; mais je ne vis que ceux qui s'approchèrent de mon tonneau. La musique finie, tout décampa, le piano-forte, les musiciens, les enfants, une partie de la compagnie, et nous restâmes douze pour le souper, milord, milady (*Lucan*), le duc (*de Richmond*), votre ambassadeur et l'ambassadrice, madame de Mirepoix, ses deux nièces (*mesdames de Cambise et de Boisgelin*), et quelques autres.

Le lendemain, vendredi, madame de Mon-

[1] La comtesse de Spencer d'à présent, et mademoiselle Louise Bingham, qui mourut fort jeune, sans avoir été mariée.

[2] Alors lady Stormont, depuis créée comtesse de Mansfield, de son propre droit.

tagu nous donna un très-bon souper dans une maison qu'elle a louée à Chaillot. La compagnie était madame de Mirepoix et ses deux nièces, un milord écossais, Eglinton (j'estropie peut-être son nom), le duc de Richmond, la maîtresse de la maison et mademoiselle Grégory[1], madame de Marchais et moi.

Hier je fus à Saint-Ouen avec le vicomte de Beaune; nous ne trouvâmes que les maîtres de la maison[2] et milord L***; on a oublié de l'enterrer, car certainement il n'est pas en vie. On parla d'une brochure qui va paraître, dont le titre sera : *Commentaire sur la vie de Voltaire*. Il y parle, à ce qu'on dit, de toutes les personnes célèbres qu'il a connues. Madame Necker prétendait qu'il fallait que je fusse brouillée avec lui, parce que je n'y étais pas nommée. Je l'assurai, avec vérité, que j'en étais fort aise, et que je préférais d'être dans le nombre des personnes qu'il avait oubliées, qu'à côté de celles qu'il a célébrées : mesdames du Châtelet et Geoffrin y tiennent les premières places. Je serais bien fâchée d'être citée comme un bel esprit; je n'ai jamais rien fait qui puisse m'attirer ce ridicule.

[1] Fille du feu docteur Grégory, d'Edimbourg, et mariée depuis à M. Allison, l'un des ministres de l'église épiscopale de cette ville. Elle était alors intime amie de la famille de madame Montagu, qu'elle accompagna dans son voyage à Paris et à Spa.

[2] M. et madame Necker.

Madame de Montagu s'est très-bien comportée à l'Académie : elle ne se laisse aller à aucun emportement[1]; c'est une femme raisonnable, ennuyeuse sans doute, mais bonne femme et très-polie. La Lucan et son mari sont aimables, remplis de talents; je les vois avec plaisir. Voilà tout ce qui compose ma société anglaise, et un M. Hobart[2], qui est, dit-on, petit-fils de Cromwell : quel homme est-ce? il me semble avoir du bon sens. Je suis, comme je vous l'ai mandé, séparée de mademoiselle Sanadon; elle est à Praslin, et n'en reviendra que dans le cours de cette semaine : j'attends, à peu près dans le même temps, le retour de madame de Luxembourg; je la reverrai avec grand plaisir : je crois qu'elle est, *pour le présent*, la personne dont je suis le plus aimée.

Je vais ce soir souper, avec madame de Marchais, chez la comtesse de Broglio et l'évêque de

[1] Dans une autre lettre, qu'on ne donne pas ici, parce qu'elle n'offre d'ailleurs rien d'intéressant, elle dit : « Il y a fort long-« temps que je n'ai vu madame Montagu; elle fut à l'Académie le « jour de la Saint-Louis; elle fut bien mécontente; on y lut un « écrit de Voltaire contre Shakespear; il doit être imprimé, je « vous l'enverrai. »

[2] M. George Hobart, qui, à la mort de son frère aîné, en 1794, devint comte de Buckingham. L'éditeur ignore d'où a pu venir l'erreur où l'on a été de croire qu'il descendait de Cromwell; peut-être a-t-on confondu son nom avec celui de quelque autre Anglais qui se trouvait à Paris dans ce temps-là.

Noyon[1], lequel crache ses poumons, ce qui fait grand'pitié : il est doux et aimable.

Notre reine se porte bien; elle est quitte de sa fièvre tierce, ce qui assure le voyage de Fontainebleau, qui sera le 9 octobre jusqu'au 18 novembre.

Ne cessez point de parler de moi à vos parents, je les estime de toute mon ame et je les aime de tout mon cœur.

LETTRE CCLIX.

Paris, 7 octobre 1776.

C'est par M. Éliot que je vous écris; je lui avais déjà remis les *Commentaires de Voltaire*, je les lui laisse, quoique je voie, par votre lettre du 29, que vous les avez déjà lus. Je suis de votre avis sur tout ce que vous dites sur la fureur de la célébrité; la vanité, qui la fait rechercher, n'empêche pas que les ouvrages soient bons, mais diminue bien de l'estime pour l'auteur.

Monsieur donna hier une très-belle fête au

[1] L'évêque de Noyon était le frère du comte et du maréchal de Broglio.

roi et à la reine dans son château de Brunoy[1]; je n'en ai point les détails, je les apprendrai aujourd'hui; je sais seulement qu'il n'y avait que la famille royale, dont Mesdames les tantes n'étaient point; les seules dames de semaine ont suivi, et les officiers du roi et de la reine. M. le duc de Chartres n'a point été invité, ce qui surprend beaucoup. Il n'y a eu que MM. de Guignes, d'Esterhazi[2], le comte et le chevalier de Coigny qui aient été admis.

On parle beaucoup de changement dans notre ministère; les clameurs contre M. de Saint-Germain sont à toute outrance; le contrôleur général[3] est fort malade, et sa considération est des

[1] Brunoy, à cinq lieues de Paris, château qui appartenait autrefois à M. Paris de Montmartel, banquier de la cour sous le règne de Louis XV. Après avoir acquis de grands biens, il désira de faire un mariage distingué, et s'allia à l'illustre maison de Béthune, en épousant une sœur du marquis de Béthune, colonel-général de la cavalerie. Il en eut un fils appelé le marquis de Brunoy, et connu seulement par son goût pour les processions. Étant mort sans enfants, la terre de Brunoy fut vendue à Monsieur. Depuis la révolution, elle a passé en différentes mains. La princesse de Wagram la possède aujourd'hui.

[2] Le chevalier d'Esterhazi était d'une branche de l'illustre famille hongroise d'Esterhazi, établie en France. Son père avait un régiment de hussards au service de France, et avait épousé une dame française de la petite ville de Viga en Languedoc. Le fils dont on parle ici eut ensuite le régiment de hussards, reçut le cordon bleu, et fut en grande faveur à la cour de France.

[3] M. de Clugny.

plus minces. Le Maurepas paraît ne pas savoir ce qu'il fait. On ne sait ce que tout ceci deviendra, nous n'avons pas un seul homme qui ait le sens commun; je m'applaudis bien, je vous assure, de ne m'intéresser à qui que ce soit, pas même à la chose publique. Pourvu que je passe le temps sans un excessif ennui, je m'en contente, mon indifférence pour tout est extrême.

Je suis du dernier bien avec les Lucan; ils m'ont amené deux fois leur petite famille, m'ont donné de jolies musiques; ils furent vendredi à une course de chevaux où était la reine; elle fit monter la milady et sa petite famille dans son pavillon, elle les combla de politesses, ils vous conteront tout cela.

Ce petit Eliot[1] est tout-à-fait aimable; il a beaucoup d'esprit, il sent encore un peu l'école, mais c'est qu'il est modeste, et qu'il est la contre-partie de Charles Fox; la sorte de timidité qu'il a encore sied bien à son âge, surtout quand elle n'empêche pas qu'on ne démêle le bon sens et l'esprit.

Vous ne me parlez point de MM. de Chimay[2] et de Fitzjames; c'est par votre cousin que j'ai appris que le premier avait été chez vous, et qu'on

[1] Le lord Minto actuel.

[2] Le prince de Chimay. Il avait épousé une sœur du duc de Fitzjames, dont il est parlé ici.

a pensé qu'il y avait eu quelque affaire entre eux. Nous avons ici tous les jours des nouvelles de votre Amérique, tantôt par Nantes, tantôt par Boulogne; elles se détruisent trois jours après qu'elles ont couru.

Il me paraît que l'idée de la guerre s'accrédite beaucoup; si elle a lieu, comme je commence à le croire, elle sera un obstacle invincible aux visites réciproques, elle me fera faire l'application d'un passage d'un opéra de Quinault :

Peut-être souffrirais-je moins
Si je pouvais haïr une rivale.

Vous avez eu tort de penser que ce que le grand abbé m'avait mandé était une énigme sans mot; il s'est expliqué; ce n'était point d'Argental qu'il entendait parler, mais d'un homme que je ne vois point, l'abbé Arnauld[1], qui est un des beaux esprits du temps, dans le goût des Jean-Jacques, des Thomas, etc.

Je reconnais et j'avoue que je précipite trop mes jugements : on ne connaît le caractère des gens que bien à la longue; j'ai encore la duperie des jeunes gens; les premiers jugements que je porte sont toujours favorables, et par la suite

[1] L'abbé François Arnauld, abbé de Grand-Champ, lecteur et bibliothécaire de Monsieur. On a recueilli ses ouvrages en trois volumes. Il s'y trouve plusieurs extraits excellents, tirés de la Gazette littéraire qu'il écrivait avec Suard.

j'en viens au rabais; je trouve partout fausseté et légèreté, et souvent tous les deux. Il y a un bien petit nombre de gens que j'estime véritablement, et peut-être ne suis-je pas du nombre; on ne peut s'unir intimement avec personne, et si, comme dit Voltaire de l'amitié,

Sans toi tout homme est seul,

il faut prendre le parti d'une solitude entière. Encore si les morts valaient mieux que les vivants, ce serait une ressource; mais il n'y a pas même de livres qui contentent.

LETTRE CCLX.

Dimanche 27 octobre 1776.

Vous m'aviez mandé que vous aviez eu une bouffée de goutte aux genoux, j'en étais inquiète. Votre lettre d'aujourd'hui (quoiqu'étique) me fait beaucoup de plaisir, parce qu'elle me rassure.

Vous recevrez demain ou après-demain, par M. de Richmond, une lettre de moi qui n'aura guère plus d'embonpoint que la vôtre. Quand on ne doit rien dire de soi, ni de la personne à

LETTRE CCLXI.

Paris, 3 novembre 1776.

Je ne sais pourquoi vous recevez mes lettres plus tard. Ne serait-ce pas quelque examen des bureaux?

Les bruits de guerre sont bien fâcheux, mais je n'en suis point extrêmement troublée, cela aurait été pour moi un bien plus grand événement il y a quelques années; mais je puis dire aujourd'hui :

Grace au ciel, mes malheurs ont passé mon attente.

C'est un vers d'un de nos opéras.

Je me réjouis médiocrement du choix de M. Necker; je n'imagine pas que son règne soit de longue durée. J'ai beaucoup d'opinion de sa capacité; mais les brigues, les intrigues, s'en démêlera-t-il? ne s'opposeront-elles pas à ses projets? Le bien que je puis attendre de lui, c'est que ma pension sera payée un mois ou six semaines plus tôt qu'elle ne l'était par les autres. Je lui dirai ce que vous m'écrivez sur lui. Depuis sa nouvelle place, je ne l'ai vu qu'une fois pendant un quart d'heure;

il est presque toujours à Fontainebleau; il aura travaillé avec le roi aujourd'hui pour la seconde fois chez M. de Maurepas, qui a la goutte depuis dix-sept ou dix-huit jours. Il ne paraît encore aucune nouvelle opération, et je ne vois pas que l'on imagine aucun de ses projets; tout ce que l'on dit sur cela sont des choses bien vagues.

On a représenté à Fontainebleau, jeudi dernier, une tragédie de Champfort, *Mustapha et Zéangir;* elle a eu un très-grand succès. La reine lui donna le lendemain une pension de cinquante louis, et M. le prince de Condé une place de secrétaire de ses commandements, de même valeur [1]; quand elle sera imprimée, je vous l'enverrai. Il y a eu à Fontainebleau beaucoup d'autres nouveautés qui n'ont eu aucun succès.

[1] La place de secrétaire des commandements de M. le prince de Condé valait 3,000 fr.

LETTRE CCLXII.

9 décembre 1776.

Il y a quelques changements aux jours où je vous écris ; vos lettres ne me sont pas toujours rendues le dimanche, je les attends pour y répondre, et cela me mène au mercredi ; je le préviens aujourd'hui, parce que je me trouve seule et que je ne peux faire un meilleur emploi de mon temps que de causer avec vous ; tant pis pour vous, vous vous passeriez bien de remplir les lacunes de ma journée ; mais n'êtes-vous pas mon ami? et quel agrément peut-on trouver dans un ami, si l'on n'y a pas une parfaite confiance, et s'il faut être toujours dans la crainte de l'ennuyer ?

Je suis sûre que vous êtes persuadé que je m'amuse beaucoup, et que le retour de Chanteloup me cause des plaisirs ineffables. Il y a beaucoup à en rabattre. *Je suis contente*, comme disait à madame de Montespan la carmélite La Vallière, *mais je ne suis pas bien aise.*

Mes parents (*les Choiseul*) souperont jeudi chez moi pour la troisième et dernière fois ; ils

ouvriront leur maison dimanche prochain, et c'est où j'irai fort rarement; ils se tiennent dans leur galerie; je ne sais si vous la connaissez, elle est infiniment grande, il faut soixante-dix ou soixante-douze bougies pour l'éclairer; la cheminée est au milieu, il y a toujours un feu énorme et des poêles aux deux bouts; eh bien, malgré cela on y gèle, ou on y brûle si l'on se tient auprès de la cheminée ou des poêles; toutes les autres places dans les intervalles sont des glacières; on trouve un monde infini, toutes les belles et jeunes dames et les grands et petits seigneurs; une grande table au milieu, où l'on joue toutes sortes de jeux, et cela s'appelle une macédoine; des tables de wisk, de piquet, de comète; trois ou quatre trictracs qui cassent la tête. Peut-être vos assemblées ressemblent-elles à cela; en ce cas, je crois que vous vous y trouvez rarement : il n'y a que d'être seule que je trouve pis que cette cohue. Cette maison est ouverte depuis le dimanche jusqu'au jeudi inclusivement; le vendredi et le samedi, je suis dévouée à la grand'-maman. Je lui fis hier vos compliments, et l'assurai de votre sincère attachement : elle me répéta qu'elle vous aimait beaucoup, et qu'elle était bien fâchée que vous prissiez si mal votre temps pour vos voyages ici, et d'être privée du plaisir de vous voir. Je lui dis qu'à l'avenir elle n'aurait

à envier personne. L'abbé prétend vous aimer beaucoup ; et sur ce que je lui ai dit de votre part, il pourra prétendre que vous l'aimez beaucoup aussi ; et de toutes ces prétentions il en résulte fort peu de propriétés.

Mercredi.

J'étais hier en train de bavarder ; je suis aujourd'hui sèche et stérile. Je soupai hier chez M. Necker ; je lui dis un mot de M. T***, il ne fut pas reçu favorablement. Il a volé la caisse de la recette et de plus M. Boutin, qui s'était rendu sa caution ; en un mot c'est un fripon ; j'en suis fâchée, car il a un talent agréable.

Voilà le retour de Montmorenci qui s'approche ; je serai bien aise de revoir la maréchale (*de Luxembourg*). Tous vos amis et amies sont-ils absents ? et M. Conway, que fait-il ? Ne pourrais-je pas, par son moyen, avoir les mémoires de M. Hume ? J'ai un très-bon traducteur tout prêt. Je sais que ces mémoires sont peu de chose ; mais ceux de madame de Staal ne sont pas fort importants, et ne laissent pas de faire grand plaisir : enfin je les désire ; et si M. Conway veut me les faire avoir, il me fera grand plaisir. Combien M. Conway a-t-il été dans le ministère ? J'ai eu sur cela une dispute.

Le Fox [1] a l'air de se plaire ici. Je vis hier un

[1] M. Charles-Jacques Fox.

M. Greville, cousin de l'ambassadrice, neveu du chevalier Hamilton : il vous connaît; il a été à Strawberry-Hill : il m'aurait reconnue sur mon portrait.

Je penche à croire que nous n'aurons point la guerre ; on parle d'une réforme dans la cavalerie : nos guerriers en murmurent, et s'en prennent un peu à M. Necker.

J'ai reçu d'Arles une lettre de l'Idole, qui y est établie. Elle est très-bien écrite et très-touchante : je m'en laissais attendrir; mais je me suis rappelé sa conduite avec feu la demoiselle (*de Lespinasse*), et mon cœur s'est fermé. Oh! vous avez raison ; il faut être de pierre et de glace, et surtout n'estimer assez personne pour y prendre confiance. Tout cela se peut faire sans haine et sans misantropie. Il me semble que si je revenais à trente ou quarante ans, je me conduirais bien différemment que je n'ai fait. Mais peut-être me trompé-je : on ne vaut pas mieux que les autres; les occasions, les circonstances emportent, et la réflexion ne vient qu'après tout ce qui devait être; je trouve seulement qu'on fait un plat usage de la vie. Voilà ce qui s'appelle bien des lieux communs; je vous en demande pardon.

Si vous voyez madame Cholmondeley, dites-lui que je vous demande de ses nouvelles.

Voici une petite chanson à la mode, que tout le monde chante :

Nos dames doivent leurs attraits
A tous leurs grands plumets,
A tous leurs grands plumets ;
Et nos seigneurs tous leurs succès
A leurs petits jacquets,
A leurs petits jacquets.

LETTRE CCLXIII.

18 décembre 1776.

Pour répondre aux questions de votre dernière lettre, il faut que je répète ce que je vous ai dit dans mes lettres précédentes. Tout Chanteloup est ici; les Caraman sont aussi de retour, ainsi que madame de Jonsac, enfin tout le monde. Je ne puis pas me plaindre de la solitude, et si je m'y ennuie, je peux savoir à qui m'en prendre; j'aime mieux, je l'avoue, que ce soit aux autres qu'à moi seule. L'abandon, et tout ce qui en a l'air, m'est insupportable. Jouissez du bonheur de vous suffire à vous-même; je voudrais que la nature m'eût aussi bien traitée, et m'eût donné un caractère semblable au vôtre. Je ne sais pas

bien encore comment je trouve le Fox; il a sans doute beaucoup d'esprit, et surtout beaucoup de talents. Je ne sais si sa tête est bien rangée, et si toutes ses idées sont bien justes : il me semble qu'il est toujours dans une sorte d'ivresse; et je crains qu'il ne soit bien malheureux quand cette façon d'être cessera, et qu'il sentira qu'il est le seul auteur de tous ses malheurs. Il serait alors bien à plaindre s'il avait une tête française; mais je ne connais point les têtes anglaises : elles sont si différentes des nôtres, que si j'en voulais juger, ce serait comme si je voulais juger des couleurs [1].

Je ne sais que penser de la guerre : si elle arrive, ce sera par des malentendus; je suis persuadée que ni vous ni moi ne la voulons. C'est encore un problème pourquoi M. Franklin [2] vient ici; et ce qui est de plus singulier, c'en est un aussi de savoir s'il est à Paris; depuis trois ou quatre jours, on dit le matin qu'il est arrivé, et le soir qu'il ne l'est pas.

[1] Elle prouve certainement ici la vérité de ce qu'elle dit elle-même de son défaut de jugement.

[2] Dans une lettre du 22, qui ne contient d'ailleurs rien d'intéressant, elle dit : « Le Franklin arriva hier à deux heures après « midi; il avait couché la veille à Versailles. Il a deux petits-fils « avec lui, un de sept ans, et un autre de dix-sept, et un petit- « neveu, un M. Penet, son ami, et un gouverneur des enfants; il « loge dans la rue de l'Université, dans la même auberge que « milady C........ »

Un certain M. de Pezay a épousé depuis peu de jours une très-belle mademoiselle de Murat, qui n'a pas un sou, presque point de parents : il n'en est point amoureux; on ignore quel est son motif. Je vous envoie des vers qui sont une inscription qu'il a faite pour sa maison de campagne, avec la parodie qu'on en a faite, et que l'on a mise chez vous dans votre journal. Ce M. de Pezay est celui qui a fait des vers pour moi, assez jolis, et que vous avez dû voir. On l'accable de ridicules; on lui envie la protection qu'on prétend que le ministre (*M. de Maurepas*) lui a accordée; on ne cesse de l'accabler d'épigrammes : on fait même des suppositions : on lui fait demander au ministre quel titre il prendra, de comte, de marquis, de baron. Le ministre répond : Cela m'embarrasse; si c'est comte, on dira *conte pour rire;* si c'est marquis, on ajoutera, *saute marquis* (trait de la comédie du *Joueur* de Regnard); si c'est baron, on se souviendra du *baron de la Crasse.* Voilà de nos plaisanteries; mais malheur à qui en est l'objet; ce ne sont pas des blessures légères[1].

[1] Jacques Masson, marquis de Pezay, était fils d'un employé supérieur au ministère des finances. Il fut au collége d'Harcourt le condisciple de La Harpe, et tâcha de se pousser dans le monde à la faveur des succès littéraires; mais avec beaucoup d'esprit et d'ardeur, il déplut aux gens d'esprit et aux gens du monde, en voulant réunir les avantages des uns et des autres. Ses vers re-

Vous vous plaignez de vos lectures, je n'en suis point étonnée; je suis à la fin du dernier livre de Cassandre, il m'a fallu une excessive patience; vous avez raison, tous les personnages se ressemblent, les dialogues, les monologues sont abominables, mais les intrigues sont quelquefois ingénieuses et donnent de la curiosité; mais enfin je suis bien aise d'en être quitte. Je ne sais plus que lire.

Madame de Luxembourg est d'hier de retour de Montmorenci : je soupai hier avec elle chez les Necker : il y avait assez de monde, et comme vous aimez les noms propres, il faut vous les nommer. D'abord elle maréchale, et puis mesdames de Lauzun, de Cambise, moi, le maître et la maîtresse de la maison, les ambassadeurs d'Espagne (*Grimaldi*), de Naples (*Caraccioli*),

cherchés, son marquisat emprunté, lui valurent des ridicules [1] qui ternirent un mérite réel. Livré à des études sérieuses, il réussit auprès de M. de Maurepas, et obtint même la faveur d'une correspondance directe avec Louis XVI. Chargé d'une inspection des côtes maritimes, pour le soustraire au ridicule lancé contre lui, il rendit des services et déploya un esprit solide. Lié avec M. Necker, il contribua à son élévation, reçut beaucoup de vers de Voltaire avec lequel il était en correspondance, et mourut dans une terre qu'il possédait à Blois, en décembre 1777.

[1] On fit sur lui cette épigramme :

Ce jeune homme a beaucoup acquis,
Beaucoup acquis, je vous assure;
En deux ans, malgré la nature,
Il s'est fait poëte et marquis.

et de Suède (*Creutz*), madame d'Houdetot, M. de Saint-Lambert, M. Fox, le vicomte de Beaune, Marmontel; si j'oublie quelqu'un, pardonnez-le-moi.

M. Selwyn est-il tout-à-fait fou, ou bien est-il ensorcelé? Oh! les Anglais, les Anglais sont bien étranges, on ne doit jamais prétendre à les connaître; ils ne ressemblent en rien à tout ce qu'on a vu; chaque individu est un original, il n'y en a pas deux du même modèle. Nous sommes positivement tout le contraire; chez nous, tous ceux du même état se ressemblent; qui voit un courtisan, les voit tous; un magistrat, tous les gens de robe, ainsi que tous les autres; tout est faux air chez nous, prétentions, jusque même aux maladies; tout le monde aujourd'hui a des maux de nerfs; tout le monde admire les lettres du roi de Prusse à d'Alembert : on ne cesse de vanter sa sensibilité; je suis peut-être la seule à n'en être point touchée, à m'en moquer et à trouver qu'il n'est qu'un rhéteur, et même un fat dans ses prétentions de bel esprit et d'homme sensible.

Je dirai à M. de Presle [1] de vous envoyer les catalogues des cabinets. Il paraît un petit ou-

[1] M. de Presle était lui-même amateur, et possédait, avant la révolution, un très-beau cabinet de tableaux. Les catalogues qu'il devait envoyer à M. Walpole étaient ceux des cabinets de MM. Bosset de Randon, de Gagny, et du prince de Conti.

vrage qui a pour titre, *Mânes de Louis XV*[1]; je le lis actuellement, je pourrai vous l'envoyer en faveur de tous les noms propres dont il est plein.

N'êtes-vous pas content de cette lettre? n'est-elle pas selon votre goût? n'est-elle pas pleine de choses indifférentes? y est-il question de vous et de moi? sachez dire au moins quelquefois que vous êtes content.

J'ai oublié dans la liste du souper des Necker, la Sanadona; j'en suis bien aise, parce que cela me donne occasion de vous dire que j'en suis fort contente; je le serais davantage, si elle ne me louait pas tant; mais comme c'est presque toujours tout de travers, ses louanges me font l'effet d'un blâme; elle veut flatter ma vanité qu'apparemment elle croit excessive.

Vous avez bien à peu près la même idée.

INSCRIPTION

Pour la maison de campagne de M. de Pezay.

Guerrier, poëte, amant, jardinier, tour à tour,
C'est ici que je rêve, ou médite, ou soupire;

[1] « *Aux Mânes de Louis XV et des grands hommes qui ont vécu sous son règne*, ou *Essai sur les progrès des arts et de l'esprit sous le règne de Louis XV*, » par M. Gudin de la Brunellerie, aux Deux-Ponts, 1776, 2 vol. in-8°. L'introduction en France de cet ouvrage fut défendue par la police. M. Gudin a publié depuis un grand nombre d'ouvrages d'histoire, de littérature et de poésie. Il est mort en 1812.

J'y fais mes projets pour la cour,
J'y fais des chansons pour l'amour ;
J'y touche le compas, la serpette et la lyre;
Oublié de la cour, seul ici j'en rirai,
Et si l'amour me trompe, ici je pleurerai.

PARODIE.

Politique, rimeur, guerrier, fat, tour à tour,
C'est ici qu'au public de moi je donne à rire ;
J'y fais des placets pour la cour,
J'y chante à faire enfuir l'amour;
J'y touche la serpette et n'ai point d'autre lyre;
Ignoré de la cour, ici je rimerai;
Et pour faire un cocu, là je me marîrai.

LETTRE CCLXIV.

31 décembre 1776, à six heures du matin.

Le jeune Eliot[1] arriva hier ici, après avoir quitté son père à Avignon, qui allait continuer sa route jusqu'à Marseille, où il compte rester. Ce petit Eliot part dans quatre ou cinq heures pour Londres; il m'a offert de vous porter de mes nouvelles, je ne puis refuser cette occasion. Peut-être ma lettre arrivera-t-elle mal à propos; si

[1] Le lord Minto actuel.

vous souffrez, si vous êtes accablé, ne me lisez point, attendez que vous soyez calme et sans douleurs, et d'assez bonne humeur, pour que je ne vous sois point importune.

Si vous voyez ce petit Eliot, il vous dira le monde qu'il trouva hier dans ma chambre; et voici comme nous étions rangés : moi dans mon tonneau; M. Franklin à côté avec un bonnet de fourrure sur sa tête, et des lunettes sur son nez, et puis tout de suite, madame de Luxembourg, M. Silas Deane, député de vos colonies [1], le vicomte de Beaune, M. le Roi, le chevalier de Boutteville, M. le duc de Choiseul, l'abbé Barthélemi, M. de Guignes qui fermait le cercle; le petit Eliot apportait des nouvelles d'Amérique du 4 et du 6 novembre, qu'il affirma être véritables et que personne ne voulut croire, parce qu'elles sont très-défavorables aux insurgents, auxquels toute la compagnie est fort dévouée, excepté M. de Guignes et moi qui sommes pour la cour. M. Eliot ne débita ces nouvelles qu'après que MM. Franklin et Deane, et M. le Roi qui me les avait amenés, furent sortis. Si le Fox et Fitzpatrick étaient arrivés, ma chambre aurait pu représenter la salle de Westminster, où comme vous voyez le parti royaliste n'aurait pas été le

[1] M. Silas Deane. Il avait été le prédécesseur de M. Franklin à Paris.

plus fort. D'autres personnes qui survinrent après le départ de la plupart de ceux que je viens de vous nommer, se mirent à politiquer; et moi, qui entendis neuf heures sonner, et qui avais un rendez-vous chez madame de Mirepoix avec qui il s'agissait d'explication, d'éclaircissement, de réconciliation, je passai dans mon cabinet laissant toute la compagnie auprès du feu; je descendis, je montai dans mon carrosse avec la Sanadona, j'arrivai chez la maréchale; le début fut l'embrassement le plus tendre, qui fut suivi des justifications, des protestations les plus tendres, enfin d'un parfait accommodement: nous n'avions que la Sanadona en tiers; nous nous séparâmes à deux heures, plus intimes amies que jamais; je vins me coucher; j'ai dormi environ une heure et demie, j'ai attendu avec impatience que six heures fussent sonnées pour pouvoir éveiller mon secrétaire; j'ai dicté, il a écrit, tout est dit.

Je vous envoie les réglements qu'a faits M. Necker, c'est la première chose qui ait paru de lui: il me semble que cela est généralement approuvé; reste à savoir s'ils pourront s'exécuter, et s'il sera soutenu, comme il serait à souhaiter, par ses supérieurs. Ah! si j'étais avec vous, nous aurions bien des matières de conversations; j'en aurais bien à vous dire sur le Fox et Fitzpatrick. Je vous écrirai quelque jour ce que je pense d'eux, mais

pour ce moment-ci, il faut que je fasse fermer mon paquet pour qu'on le remette à M. Éliot, et puis que je tâche de dormir.

Adieu, mon ami.

LETTRE CCLXV.

Paris, lundi 13 janvier 1777.

Je ne comprends plus rien au dérangement de la poste. Voilà encore un ordinaire qui manque, je ne sais si nos lettres éprouvent les mêmes retardements. Dans cette incertitude, je me détermine à vous écrire par M. Fox; il doit partir demain, il me promet de ne point perdre ma lettre, et de vous la rendre à son arrivée. Dieu le veuille! je n'ai pas grande foi à son exactitude.

Si vous êtes en état de voir M. Fox, interrogez-le; je crois cependant que vous n'en tirerez pas grande satisfaction; je l'ai beaucoup vu, mais nous nous sommes toujours contrariés; nos façons de penser sont très-différentes. Il a beaucoup d'esprit, j'en conviens; mais c'est un genre d'esprit dénué de toute espèce de bon sens. Je n'en ai pas assez dans ce moment-ci pour le dé-

finir. Quand vous vous porterez bien, quand j'aurai reçu de vos nouvelles, je pourrai causer avec vous; mais avant ce temps-là je n'ai rien à dire.

Le Fitzpatrick ne partira que dans trois ou quatre jours, peut-être vous écrirai-je encore par lui; mais mes lettres vous fatiguent peut-être. C'est une situation assez fâcheuse que celle que j'éprouve.

J'ai le livre de M. Gibbon [1], je ne l'ai point encore commencé. Je vous envoie l'édit de notre loterie; j'ai pris quatre billets : elle a été remplie sur-le-champ. On prétend que les billets gagnent cent francs.

Mardi 14.

Je ne l'espérais pas, et voilà que je reçois votre lettre du 5; elle est de votre écriture et trop longue. Je suis bien touchée de votre complaisance, et des égards que vous avez de diminuer mes inquiétudes; mais je ne saurais être parfaitement tranquille tant que ce maudit accès de goutte ne sera pas entièrement passé. Le Fox compte vous voir. Dites-lui que je vous ai écrit beaucoup de bien de lui. En effet j'en pense à de certains égards; il n'a pas un mauvais cœur, mais

[1] La première partie de la Décadence et de la Chute de l'Empire romain. On a prétendu que le premier volume avait été traduit par Louis XVI; le second et le troisième l'ont été par *le Clerc de Sept-Chênes*.

il n'a nulle espèce de principes, et il regarde en pitié tous ceux qui en ont; je ne comprends pas quels sont ses projets pour l'avenir, il ne s'embarrasse pas du lendemain. La plus extrême pauvreté, l'impossibilité de payer ses dettes, tout cela ne lui fait rien.

Le Fitzpatrich paraîtrait plus raisonnable, mais le Fox assure qu'il est encore plus indifférent que lui sur ces deux articles; cette étrange sécurité les élève, à ce qu'ils croient, au-dessus de tous les hommes. Ces deux personnages doivent être bien dangereux pour toute la jeunesse. Ils ont beaucoup joué ici, surtout le Fitzpatrick; il a beaucoup perdu. Où prennent-ils de l'argent? c'est ce que je ne comprends pas; je ne saurais m'intéresser à eux, ce sont des têtes absolument dérangées, et sans espérance de retour; je n'aurais jamais cru, si je ne l'avais connu par moi-même, qu'il pût y avoir des têtes comme les leurs. J'ai bien quelque inquiétude de confier cette lettre au Fox; s'il avait la curiosité de l'ouvrir, il deviendrait mon ennemi; mais je ne puis me persuader qu'il soit capable de cette infidélité.

Je voudrais vous envoyer quelque chose qui pût vous amuser; mais nous n'avons rien qui en soit digne; une comédie du Dorat que je n'ai point encore lue, ne peut être que très-plate; elle a pour titre : *le Malheureux imaginaire*. Nos jour-

naux sont très-ennuyeux. Il y a des Lettres de mademoiselle Riccoboni, qui sont une espèce de petit roman[1]; il n'y a pas de risque à vous les envoyer; si elles vous déplaisent, vous les laisserez là. Je serais bien aise d'être avec vous, mon ami; je vous ennuierais peut-être plus que tout le reste, j'en aurais la crainte, mais vous ne m'ennuieriez pas, et je vous assure, avec vérité, que je vous préférerais à tout ce que je fais, quoiqu'on s'imagine que je m'amuse beaucoup.

LETTRE CCLXVI.

Mercredi 22 janvier 1777;
à 3 heures après-midi.

La poste a manqué dimanche, ainsi les dernières nouvelles que j'ai de vous sont du 7; vous ne trouveriez pas bon que je vous dise que cela me fâche et m'inquiète; j'attends le facteur; s'il n'arrive point, ou qu'il n'y ait rien pour moi, je ferai partir ce billet et je n'aurai pas le courage d'y rien ajouter.

[1] *Lettres de milord Rivers.*

A cinq heures.

Le facteur arrive et m'apporte une lettre dont la longueur m'a d'abord fait plaisir, et puis après je m'en fâche; je ne prétends point que vous vous fatiguiez, et vous n'avez pu écrire aussi long-temps sans que cela soit. Je ne le serai pas beaucoup à vous donner des nouvelles de l'empereur : on a appris, vendredi, par un courrier que reçut son ambassadeur, que les neiges rendaient son voyage impossible. Vous croirez bien qu'on ne se paie pas de cette raison, et que les spéculatifs ne perdent pas cette occasion d'imaginer, de conjecturer, de prévoir, etc.; plusieurs croient que nous ne désirions point sa visite et que nous avons trouvé le moyen de l'éluder, vous en jugerez ce qu'il vous plaira. Pour moi à qui cela ne fait rien du tout, je ne prends pas la peine d'y penser.

Je n'ai pas reçu d'autres visites de M. Franklin.

Vous me conseillez de ne point attirer tous vos Anglais chez moi, ils se conseillent de leur côté de n'y point venir; je suis passée de mode pour eux; les Clermont, les Dorset, les Littleton, tout cela n'est point venu chez moi : je ne vois d'étrangers que ceux que vous avez vus, Naples, Danemarck, Suède, Prusse, Genève, Russie; c'en

est assez, mais je ne dirai pas trop, parce qu'ils ont des attentions qui me sont agréables.

L'évêque de Mirepoix vient d'arriver dans le moment, j'en suis bien aise, c'est encore une apparence d'ami.

J'ai reçu une lettre, en même temps que la vôtre, de milady Lucan; elle m'envoie, dit-elle, un présent par un Anglais qui partait pour Paris; c'est, dit-elle, une petite crêmière et deux boîtes de confitures; elle ne nomme point celui qu'elle en a chargé.

Je suis curieuse de savoir si le Fox vous rendra visite, et savoir ce qu'il vous dira : je lui aurai paru une plate moraliste, et lui, il m'a paru un sublime extravagant. Vos Anglais ont laissé bien de l'argent ici, ils ont animé la fureur du jeu; on commence à ne plus parler que par mille louis; quatre ou cinq cents louis sont des bagatelles qu'on ne daigne pas citer; j'avoue que cela me fait horreur, et réellement je ne saurais estimer les fous de cette espèce; il me paraît impossible qu'ils puissent être parfaitement honnêtes gens. C'est bien dommage de Charles Fox; il joint à beaucoup d'esprit, de la bonté, de la vérité, mais cela n'empêche pas qu'il ne soit détestable, sans principes, je n'ajoute pas sans probité, mais je me fierais plus à lui s'il n'avait pas cette maudite passion.

J'ai commencé M. Gibbon. Le peu que j'ai lu,

m'a plu; mais je ne lis que faute de pouvoir dormir; ainsi, toute application me fatigue et éloigne le sommeil; cela fait que je préfère des comédies et des Peau-d'âne. Je ne suis plus abonnée pour la Bibliothèque des Romans; les auteurs mettent un faste dans cette érudition qui me paraît très-ridicule, et qui par elle-même est assez fastidieuse. De tous les journaux, c'est le journal anglais qui me plaît le plus; je ne sais qui en est le rédacteur. M. le Monier, dans ce moment, m'apprend que c'est M. Suard.

Si je reçois une lettre de vous dimanche, je vous écrirai lundi.

Adieu, mon ami; conservez-vous, vous êtes le seul bien qui me reste.

LETTRE CCLXVII.

Mercredi 12 février 1777.

Vous aurez vu, par mon dernier billet, que je ne pouvais pas vous écrire, parce que je m'étais levée fort tard, ce qui m'arrive quand j'ai passé la nuit sans dormir; et puis l'arrivée de madame de Luxembourg, qui fut suivie d'autres

visites. Je comptais réparer ces contre-temps le lendemain matin; mais je ne m'éveillai que tard, et il n'y avait pas assez de temps jusqu'à la levée des lettres pour en pouvoir faire une longue.

Je vous ai menacé que la première que vous recevriez, le serait infiniment; je ne sais pas si je vous tiendrai parole. Je viens de me faire relire votre lettre, et j'y peux répondre en peu de mots : je n'attire point chez moi ni anglais ni anglaises; je n'ai jamais prié M. Craufurd de m'amener aucune famille; je ne sais qui m'amena les Fanshawe [1]; ce fut milord Harcourt qui m'amena les Millar [2]. Je suis bien convaincue que je connais les plus aimables de votre nation, et qu'aucune autre ne leur ressemble. Vos jeunes gens ont beaucoup d'esprit; le Fitzpatrick est silencieux, mais je crois qu'il a plus de bon sens que le Fox, et que sans ce dernier il serait raisonnable.

Je serai charmée de revoir votre duc (*de Richmond*); je n'ai nulle peine à consentir qu'*il en conte à d'autres*. On n'efface jamais les impressions que vous avez une fois prises; cependant il arrive de grands changements dans les dispositions de l'âme, qui en produisent dans la conduite. Vos leçons, vos réprimandes ont eu plus

[1] M. et madame Fanshawe, de Shiplake dans le comté de Berk.

[2] Feu sir John et lady Millar, de Batheason.

d'effet que vous n'en espériez; vous m'avez désabusée de bien des chimères, vous avez été parfaitement secondé par la décrépitude; je ne cherche plus l'amitié, je vous jure, je serais injuste d'y prétendre; il ne faut pas vouloir recevoir plus qu'on ne donne, et quand quelque manque d'attentions me blesse, j'examine si c'est mon amour-propre ou mon cœur qui est blessé, et je découvre presque toujours que ce n'est que le premier. Je ne vous parle de moi que parce que vous m'y avez forcée, j'ai voulu rectifier vos idées.

Beaucoup de belles dames s'affligent outrément de la mort de M. d'Hennery [1]; on croit que sa maladie a été causée par le tonnerre, qui tomba, je ne sais plus dans quel mois, entre un nommé M. Traversé et lui; le premier mourut quelques jours après. M. d'Hennery a toujours langui depuis; enfin il est mort; sa place fut donnée hier à M. d'Argout, qui commandait, je crois, à la Martinique.

La mort de M. le maréchal de Conflant, qui était vice-amiral, en a fait nommer deux autres, M. d'Estaing et M. Listenai [2].

[1] Le comte d'Hennery, commandant en chef à Saint-Domingue, où il mourut.

[2] Le frère du prince de Beaufremont. Il commandait une division sous le maréchal de Conflans, en 1747, dans l'action avec l'amiral Hawke, où, ayant pris le signal d'attaque pour un signal de retraite, il alla à pleines voiles gagner la rade de l'île d'Aix.

Depuis la loterie de vingt-quatre millions, on fait un emprunt de dix sur l'ordre du Saint-Esprit, à cinq pour cent, ou à sept sur deux têtes en rente viagère.

Le cardinal de la Roche-Aymon ne meurt point; c'est un objet de grande curiosité que la distribution que l'on fera de ses places et de ses bénéfices; d'abord la feuille (*des bénéfices*), la grande aumônerie, les abbayes de Saint-Germain et de Fécamp; il y a bien des prétendants pour tout cela; on croit que la feuille sera pour l'évêque d'Autun, abbé de Marbœuf[1]; l'abbé de Bourbon aura peut-être l'abbaye de Saint-Germain, mais qui pourra être mise aux économats en attendant qu'il ait un certain âge[2]. La place de grand aumônier pourra être pour le prince Louis[3] ou l'archevêque de Rouen[4], ou celui de Bourges[5].

[1] Il fut depuis archevêque de Lyon, et chargé de la *feuille des bénéfices* après la mort du cardinal de la Roche-Aymon.

[2] L'abbé de Bourbon était fils naturel de Louis XV et de mademoiselle de Romans. Il mourut de la petite vérole à l'âge de vingt ans, fort regretté, comme un jeune homme qui promettait beaucoup.

[3] Le prince Louis de Rohan, le héros principal de l'histoire du collier, en 1786. Après la mort du cardinal de la Roche-Aymon, il fut fait grand-aumônier, et mourut dans son archevêché de Strasbourg en 1802.

[4] Depuis cardinal de la Rochefoucault.

[5] L'abbé Phelippeaux. Il était proche parent de M. de Maurepas.

Je baragouine à vous raconter un petit fait de société, parce que je crois qu'il ne vous amusera guère; mais cependant comme il y a beaucoup de noms propres, je vais le hasarder.

Madame de Luxembourg, soupant avec M. de Choiseuil chez M. de la Borde [1], se plaignit de ce qu'il n'y avait plus de gaîté dans les soupers, qu'on n'y buvait plus de vin de Champagne, qu'on y périssait d'ennui, que les femmes, loin d'apporter de la gaîté, y répandaient du sérieux, et y mettaient de la gêne et de la contrainte. M. de Choiseuil proposa de donner un souper où il n'y aurait que des hommes et madame de Luxembourg; la maréchale approuva le projet, mais elle exigea que ce fût elle qui donnât le souper. On y consentit, le jour fut pris et fixé au premier vendredi de février; il s'est exécuté. La bonne chère, la gaîté, tout a été parfait, et tel qu'on le désirait; il n'y avait que madame de Luxembourg de femme et huit convives dont voici les noms : MM. de Choiseul, de Gontault [2], Guines [3], de Laval [4], de Bezenval [5], d'Estre-

[1] Le banquier de ce nom.

[2] Frère du maréchal duc de Biron, et père du duc de Biron.

[3] Le comte de Guignes, qui avait été ambassadeur en Angleterre.

[4] Fils du duc de Laval-Montmorenci.

[5] Le baron de Bezenval, du canton de Soleure, était officier supérieur dans les gardes suisses, riche, fort goûté dans la so-

han [1], de Meun [2], et Donezan [3]. En se mettant à table, madame de Luxembourg reçut un billet apporté par un décrotteur, qui était une forte satire contre elle et son souper. Aux fruits on apporta à chaque convive un couplet; j'en dois avoir une copie, vous la recevrez peut-être en même temps que cette lettre. Adieu, je suis lasse à mourir, et je retiens Wiart; je ne doute pas qu'il ne soit fort fâché de n'être pas auprès de Pompon [4] qui a la fièvre.

ciété, et en grande faveur à la cour. Il est mort en 1791, et a laissé deux volumes de Mémoires, publiés depuis, et qui, quoique l'ouvrage d'un esprit frivole, contiennent néanmoins des détails curieux sur la cour et la société de Paris, recueillis pendant une longue vie, passée dans ce qu'on appelle la *meilleure compagnie.*

[1] M. d'Estrehan était un vieillard qui avait passé sa vie dans la meilleure compagnie, qu'il était fait pour orner. Ses amis intimes l'appelaient, en général, *le père,* nom sous lequel on lui a adressé un des couplets qui suivent.

[2] Le comte de Meun Sar-la-Bous, officier général dans les gardes du corps, de la société intime du duc de Choiseul. Il avait épousé la fille de M. Helvétius.

[3] M. Donezan, frère du marquis de Bonnac, qui avait été ministre de France à La Haye. Il était recherché pour sa gaîté et ses autres qualités sociales.

[4] Nom qu'elle avait donné à l'enfant de Wiart, qui demeurait avec son père dans sa maison.

Couplet que reçut madame de Luxembourg en se mettant à table, dont elle fit semblant d'être en colère; plusieurs de la compagnie crurent qu'il était sérieux et ne furent détrompés qu'à la fin du souper, qu'on apporta un paquet dans lequel il y avait un couplet pour chaque personne.

AIR *des Trembleurs.*

Comment, sybille proscrite,
Depuis cent ans décrépite,
A tant de gens de mérite
Tu veux donner un repas!
Déjà chacun d'eux s'ennuie,
Et toute la compagnie
Trouvera, je le parie,
Tes propos, tes vins, plats, plats.

A M. LE DUC DE CHOISEUL.

AIR *de Joconde.*

Un laboureur, bon citoyen
Entre nous, se remarque;
Il conduit également bien
La charrue et la barque;
Prompt à jouir de tout plaisir,
Vert galant, bon convive,
Le laboureur doit réussir
Dans tout ce qu'il cultive.

M. DE GUIGNES.

Même air.

Personne, avec notre flûteur,
Pour la grace ne lutte;
Son ton est encor plus flatteur
Que les tons de sa flûte.
Partout, de plus d'une façon,
Ce beau flûteur sait plaire,
Voilà, si j'étais Vaucanson,
Comme j'en voudrais faire.

M. DE BEZENVAL.

Même air.

Notre Suisse devient grison,
Sans être moins aimable;
Pour l'amour il n'est pas moins bon
Il est meilleur à table :
S'il voit un bon morceau, bientôt
Il en prend aile ou cuisse;
Ce n'est pas un sot, il s'en faut
De l'épaisseur d'un Suisse.

LE MARQUIS DE LAVAL.

Air : *Tirelarigot.*

D'où vient un enfant de trente ans
Est-il de la partie?
C'est que Laval est du vieux temps
L'image rajeunie :
C'est le même cœur,
La même vigueur,

Chacun de nous l'admire;
Mangeant comme un loup,
Buvant plus d'un coup,
Aimant en vrai Satyre.

M. LE DUC DE GONTAULT.

Air : *M. le Prévôt des Marchands.*

Le frère du duc de Biron
Est un méchant petit Néron;
Tous ses gens disent qu'il les roue,
Et l'on saura, par mes couplets,
Que sa belle-fille a la joue
Toujours rouge de ses soufflets.

M. D'ESTREHAN.

Même air.

Voyez le père, comme il rit!
Comme il boit! comme il se nourrit!
Comme il fait tout ce qu'il veut faire!
Rendons hommage aux cheveux blancs;
Et convenons qu'auprès du père
Nous ne sommes que des enfants.

SUR M. DE MEUN.

Air : *Ah! ma voisine, es-tu fâchée?*

N'êtes-vous point cet Alexandre
Du mont Ida,
Qui pour Vénus, en juge tendre,
Se décida?

En pareil cas vous étiez l'homme
Fait pour juger,
Et l'on aurait avec la pomme
Pris le berger.

SUR M. DONEZAN,

Qui avait parfaitement joué le rôle du Barbier de Séville.

AIR *de Joconde.*

En tous temps on se servira
Du Barbier de Séville;
Jamais l'âge ne le rendra
Moins leste et moins habile;
En fait de graces, de talents,
De gaîté, de finesse,
Il ferait, à quatre-vingts ans,
La barbe à la jeunesse.

Vous ne connaissez qu'une partie de ceux pour qui sont ces couplets, ainsi ils ne vous amuseront guère; je vous en enverrai d'autres la première fois.

LETTRE CCLXVIII.

Dimanche 9 mars 1777.

Ah! mon Dieu, mon Dieu, il faut que mon goût pour vous soit à toute épreuve, pour en conserver après les aveux que vous me faites! aimer Crébillon, et nommément *l'Ecumoire!* Les *Lettres de la Marquise*, etc., ne sont qu'abominables; mais je sais bien pourquoi vous les aimez, parce qu'elles s'accordent à l'opinion qu'en général vous avez des femmes. Pour *Marianne* et le *Paysan parvenu*, je les aime aussi, non que le style en soit bon; mais il est original, et Marivaux, dans une seconde ou troisième classe, y est distingué.

A l'égard de Jean-Jacques, c'est une sophiste, un esprit faux et forcé; son esprit est un instrument discord, il en joue avec beaucoup d'exécution, mais il déchire les oreilles de ceux qui en ont. Buffon est d'une monotomie insupportable[1]; il sait bien ce qu'il sait, mais il ne s'occupe que des bêtes; il faut l'être un peu soi-même pour se dévouer à une telle occupation. Vous me trou-

[1] Peu de personnes, sans doute, seront du sentiment de madame du Deffand sur le style de ces deux illustres écrivains.

verez tranchante, mais c'est un tourment pour moi que de parler sans dire ce que je pense. Je vous approuve sur Marmontel et vos autres jugements.

Je n'aime pas mieux à écrire que vous; il n'y a que vous au monde à qui j'écrive des lettres aussi longues. Les histoires que je ne vous conte point ne vous amuseraient guère, je les retiens mal, et je ne cherche point des louanges en vous disant que je ne sais pas conter. Rayez-moi sur tous les points dans la peinture que Crébillon fait des femmes; c'est un faquin qui n'a jamais vécu qu'avec des espèces.

Voici des vers; ils exigent une petite histoire. M. Schouwaloff a donné cette année pour étrenne à madame de Luxembourg, une boîte avec une miniature qui représentait une Charité, non la romaine, mais une femme environnée d'enfants; ce qui fait allusion à son extrême charité. Elle lui a donné ces jours-ci une sorte de table, ce qu'on appelle *souvenir*. Sur l'un des côtés de la couverture est son chiffre en émail, une S. et un C., de l'autre côté sont écrits en émail les vers que voici :

Le souvenir est doux à l'homme heureux et sage
Qui sut jouir de tout et n'abusa de rien,
Et qui de la faveur fit un si bon usage,
Que même ses rivaux n'en ont dit que du bien.

Vos nouvelles d'Amérique confirment celles qui s'étaient répandues.

Votre ambassadrice accoucha vendredi à sept heures du matin, le plus heureusement du monde, d'un garçon.

LETTRE CCLXIX.

Dimanche 23 mars 1777.

Je t'ai comblé d'ennuis, je t'en veux accabler.

J'entends parler de mes lettres : il n'y a point d'occasions dont je n'aie fait usage pour vous écrire; mais comme il me paraît que je ne vous fatigue pas, je continuerai. C'est une citation de Corneille par où commence celle-ci; j'ai substitué le mot *ennui* à celui de *biens*[1]. Quoique vous m'écriviez souvent, je pourrais vous reprocher votre paresse. Vous me dites que vous êtes presque toujours seul à votre campagne; ne pourriez-vous pas me traduire quelquefois les choses que vous croyez qui me feraient un extrême plaisir? Si, dans ce qui paraît de milord Chesterfield, il y a plusieurs lettres dans notre langue

[1] Je t'ai comblé de biens, je t'en veux accabler.

à madame de Monconseil, pourquoi ne me les pas envoyer? Je demanderai à milord Stormont le volume que vous m'indiquez; rien ne me plaît autant que des lettres. On dit qu'il y en a beaucoup dans les Mémoires de Noailles : je n'ai pas encore fini le premier volume; j'ai impatience d'apprendre si vous avez reçu les six que le chevalier Eliot vous porte [1].

Je vous remercie du thé que je recevrai par M. de Poix [2]; il arrivera fort à propos, je suis à la fin de ma dernière boîte.

Aimez donc toujours Crébillon, puisque c'est votre folie : je n'ai point ses lettres, dont vous êtes si charmé; je les ai lues autrefois, et je me souviens qu'elles m'ont fort déplu. Pour son Tanzaï, son Sopha, ses Égarements de l'esprit et du cœur, ses Lettres athéniennes, tout cela m'a paru mauvais. Il a voulu contrefaire Marivaux pour le critiquer; et puis il a cherché à imiter Hamilton, et il est bien au-dessous de tous les deux. Marivaux avait du génie petit et un peu borné; pour Hamilton, son style est charmant, et Crébillon lui ressemble comme l'âne au petit chien.

Madame Martel s'appelait mademoiselle Cou-

[1] Le maréchal duc de Noailles, auteur des Mémoires dont il est parlé ici, mourut à Paris en 1766, âgé de quatre-vingt-huit ans. Ses mémoires, écrits par lui-même, en forme de journal, furent publiés cette année (1777), par l'abbé Millot, en six volumes.

[2] Le prince de Poix, fils aîné du maréchal de Monchy.

lon; c'était une petite demoiselle du Dauphiné, dont, à son arrivée, la beauté fit grand bruit : elle était précieuse, affectée, galante, eut beaucoup d'aventures; elle n'était pas du ton de la bonne compagnie. M. de Cursay, père de madame de Monconseil, était gentilhomme, frère de madame de Pleneuf, laquelle était mère de madame de Prie. Je ne me souviens pas aujourd'hui quel était le nom de madame de Cursay : elle était certainement peu de chose; elle avait de la beauté, beaucoup d'impudence et d'intrigue; elle avait été entretenue par un nommé Auguerre, qu'elle ruina, qui se retira à Saint-Germain, et devint amoureux de la Desmare, comédienne, qui le fit subsister, et qu'il épousa. Je prétendais qu'on avait dans sa cuiller le portrait de madame de Cursay et de madame de Monconseil; de la première, en se regardant dans le large, et de la seconde, en la prenant de l'autre sens.

Je ne connais point du tout le marquis de Noailles, et presque point M. de Poix. Je dirai au maréchal le bien que vous me mandez de son fils, et à madame de Poix ce que vous me dites de son mari; à M. de Schouwaloff, l'usage que vous ferez des vers de Marmontel; car ils sont de cet auteur, dont, ainsi que moi, vous ne faites pas grand cas.

24.

Venons à votre Amérique. C'est une grande nouvelle que l'élection d'un protecteur [1] : il faut que Charles Fox devienne son premier ministre. Tout accommodement devient-il donc impossible avec la métropole? Je ne sais d'où vient j'en serais fâchée, puisque cela ne vous fera rien par rapport à nous.

On disait, ces jours-ci, que Voltaire était tombé en apoplexie; cela n'est pas vrai : il s'est trouvé mal pour avoir souffert du froid, mais il se porte bien présentement. Nous n'avons plus de correspondance : je n'avais rien à lui dire, ni lui à moi; c'était une fatigue que je me suis épargnée.

LETTRE CCLXX.

Lundi 31 mars 1777.

Notre courrier n'est arrivé qu'après le départ du vôtre; ainsi je ne reçois qu'aujourd'hui lundi votre lettre du 23, que j'aurais dû recevoir hier 30. Il n'y a pas grand mal; mais ce qui me fâche et m'inquiète, c'est que vous n'ayiez pas encore

[1] Le célèbre Washington.

ma lettre et les Mémoires de Noailles. Cependant nous faisons le calcul, Wiart et moi, qu'il n'y a rien d'extraordinaire; M. Éliot n'étant parti que le 18, il n'est pas étonnant que vous ne les ayiez pas reçus le 23. Mais, sans connaître cette famille, il vous est facile de savoir leur demeure, et d'envoyer demander la lettre et les livres dont je les ai chargés.

Je crois que vous serez content de cette lecture, j'entends celle des Mémoires, et qu'elle vous fera aimer Louis XIV. J'ai commencé ce matin le quatrième volume; le troisième m'a fait grand plaisir : c'est un spectacle dont on voit toute la mécanique des machines et des décorations; on est dans les coulisses.

Je suis bien de votre avis sur les livres d'histoire; il n'y a que les lettres et les mémoires que je puisse lire sans ennui. J'ai commencé M. Gibbon, dont nous n'avons encore que le premier volume, mais je l'ai laissé là; tout excellent qu'il peut être, il m'ennuie. Je trouve la comparaison de la succession des empereurs aux douze mois de l'année, fort bonne et très-plaisante. Je crois que vous vous portez fort bien; vous avez de la gaîté, conservez-là; si vous pouviez m'en envoyer, ainsi que du thé, vous me feriez plaisir. Je fais le projet de quelques changements dans ma vie; je veux m'arranger à souper tous les

jours chez moi, c'est-à-dire à n'en plus chercher ailleurs; je crois que je pourrai en soutenir la dépense : je courrai souvent le risque du tête à tête avec la Sanadona; cela ne sera pas divertissant, mais je m'y accoutumerai. Votre jugement sur les petits vers me paraît fort bon; je trouve que c'est Jean qui danse mieux que Pierre, et Pierre mieux que Jean. Il y a une épître du prince de Ligue à Voltaire : je l'ai fait copier pour vous; mais il me semble qu'elle ne vaut pas la peine de vous être envoyée; il n'y a qu'un trait qui me plait : il dit que l'aigle régnait anciennement à Rome, et qu'actuellement c'est une oie.

Le grand-papa, la grand'maman sont partis cette nuit; je n'en ai pas grand regret. Le grand abbé est resté, ainsi que madame de Grammont : leur départ ne sera qu'à la fin de mai ou au commencement de juin; quand ils partiront, je leur dirai bon voyage; rien ne me plaît assez aujourd'hui pour y avoir regret. Il n'est pas besoin de vous dire les exceptions. De tous les départs présents, celui qui est le plus singulier et le plus étonnant, c'est celui de M. de La Fayette[1] que

[1] Le marquis de La Fayette, chef d'une noble famille d'Auvergne, épousa une fille du duc d'Ayen, et, à vingt ans, fatigué de l'oisiveté et des fadeurs de la cour, saisit avec un enthousiasme généreux l'occasion d'être utile en combattant pour l'Amérique. Il partit sans bruit, sans permission de sa cour, et au moment même où l'on disait la cause américaine perdue. Son exemple en-

vous avez pu voir le jour que vous avez dîné chez notre ambassadeur. Il n'a pas vingt ans : il est parti ces jours-ci pour l'Amérique; il emmène avec lui huit ou dix de ses amis; il n'avait confié son projet qu'au vicomte de Noailles [1], sous le plus grand secret; il a acheté un vaisseau, l'a équipé, et s'est embarqué à Bordeaux. Sitôt que ses parents en ont eu la nouvelle, ils ont fait courir après lui pour l'arrêter et le ramener; mais on est arrivé trop tard, il y avait trois heures qu'il était embarqué. Il a, dit-on, fait son traité avec un nommé Hill, qui demeure avec Franklin : il aura le titre ou grade de général-major, sûreté de pouvoir revenir en France en cas que nous ayons la guerre avec qui que ce soit, ou que quelque affaire domestique exige son retour. C'est une folie sans doute, mais qui ne le déshonore point, et qui, au contraire, marque du courage et du désir de la gloire : on le loue plus qu'on ne le blâme; mais sa femme qu'il laisse grosse de quatre mois, son beau-père, sa belle-mère et toute sa famille en sont fort affligés.

Tous les récits que l'on fait ici de votre Amé-

traîna une foule de Français et d'Européens; son zèle et ses voyages décidèrent l'alliance de la France et le succès d'une noble cause : l'Amérique n'a pas oublié de pareils services, et dans le nouveau-monde au moins, le nom de La Fayette n'est prononcé qu'avec reconnaissance et vénération.

[1] Son beau-frère.

rique se contredisent; j'attends le résultat pour me déterminer à croire.

Votre ambassadeur n'a point les livres de milord Chersterfield : vous devriez bien me les envoyer par M. de Richmond, et me marquer ce qui vaut la peine d'être traduit; j'ai des traducteurs dont je peux disposer.

Mercredi 2 avril.

Il ne s'est passé rien de nouveau hier ni avant-hier.

Je viens de relire votre lettre, vous la finissez par me dire que je ne suis pas tenue à y répondre. Vraiment je le crois bien, cela me serait impossible; elle est d'une solidité et d'une profondeur de raisonnement dont ma tête n'a jamais été capable dans la force de l'âge, et pour aujourd'hui toute application m'est impossible. Vous avez en vérité beaucoup d'esprit et de goût; cependant ce dernier s'égare quelquefois, témoin le jugement que vous portez des Lettres de Crébillon; j'ai voulu les relire croyant que je m'étais trompée; oh! non, je persiste à les trouver insupportables; c'est un petit esprit que cette marquise, qui se donne des airs, qui fait la jolie femme, qui n'a ni sentiment ni passion; et de toutes nos prétendues spirituelles qui n'ont pas le sens commun, j'aimerais cent fois mieux

être comparée aux héroïnes de Scudéri qu'aux bégueules de Crébillon.

Cette lettre n'arrivera pas assez à temps pour que vous puissiez m'envoyer, par M. de Richmond, les livres de Chesterfield.

Je serai bien étonnée si les mémoires de Noailles ne vous font pas plaisir; ils m'en font un extrême, ils me rappellent tous les faits dont j'ai entendu parler dans ma jeunesse, qui sont très-conformes à ce qu'on disait alors; je n'en suis qu'au quatrième volume. Cette lecture a un inconvénient pour moi; mon invalide[1] commence à me lire entre six et sept heures; elle m'empêche de me rendormir. J'ai bien de l'impatience d'apprendre ce que vous en penserez.

Je suis bien fâchée d'être aussi bête; je voudrais avoir la capacité de vous répondre, mais c'est au-dessus de mes forces; je sens et je comprends encore, mais je ne puis plus m'exprimer. Ah! il n'est que trop vrai que je suis extrêmement baissée : on peut me dire que je ne suis pas tombée de bien haut; peut-être ne s'aperçoit-on pas de ma chûte, mais je la sens; je ne m'en afflige point, je suis peut-être encore assez bonne pour tout ce qui m'environne, mais je ne le serais pas pour vous.

[1] Madame du Deffand avait un vieux soldat de l'hôtel des Invalides de Paris, qui venait tous les matins lui faire la lecture, avant que ses domestiques fussent levés.

LETTRE CCLXXI.

Dimanche 13 avril 1777.

Wiart est dans son lit, avec un rhumatisme dans les reins et une grosse migraine. Il est trois heures, je reçois votre lettre du 8, je ne suis point encore levée, je ne vous répondrai que très-succinctement.

J'aime à la folie les deux, trois et quatrième volumes des mémoires de Noailles, mais le premier et surtout le cinquième et la moitié du sixième, qui est où j'en suis, m'ont fort ennuyée. Mais c'est que je hais les récits de guerre à la mort; ce ne sont que de vieilles gazettes. Ce maréchal qui donnait tant de beaux conseils était un fou. Il me prend envie de vous dire une chanson de feu madame la duchesse du Maine, sur lui et sur Law [1]. La voici :

Votre Law est un filou,
Disait au régent, Noailles;
Et l'autre, par représailles,
Votre duc n'est qu'un fou.

[1] L'auteur du fameux système du Missisipi.

C'est ainsi qu'à toute outrance,
Ils se font la guerre entr'eux ;
Mais le malheur de la France,
C'est qu'ils disent vrai tous deux.

Je n'affiche point la retraite ; je hais le grand monde parce que j'y suis déplacée, mais je crains encore plus la solitude. J'aime la société, elle m'est nécessaire, et je me crois toujours à la veille d'en manquer. J'ai perdu mes anciens amis, je n'ai même presque plus d'anciennes connaissances ; je ne forme pas de vraies liaisons. Quand je dis que je veux prendre le parti de souper toujours chez moi, c'est que je crois que j'y serai forcée. Il y a quelques maisons ouvertes où je peux aller quand je veux ; comme l'hôtel de Choiseul pendant trois ou quatre mois ; chez madame de Luxembourg depuis le mois de janvier jusqu'à Pâques, et chez les la Reynière toujours. Je vais quelquefois chez ces derniers, mais très-rarement, et chez les autres jamais. Je ne suis point priée ailleurs, et si je ne donnais pas à souper, je ne verrais personne. Enfin n'ayez pas peur, je ne prétends point à être philosophe : je ne connais que deux maux dans le monde, les douleurs pour le corps, et l'ennui pour l'âme. Je n'ai de passion d'aucune sorte ; presque plus de goût pour rien, nuls talents, nulle curiosité, presqu'aucune lecture ne me plaît ni ne m'inté-

resse. Je ne puis jouer ni travailler; que faut-il donc que je fasse? tâcher de me dissiper, entendre des riens, en dire, et penser que tout cela ne durera plus guère. Personne ne m'aime, je ne m'en plains pas, je suis trop juste pour cela.

Je serai fort aise de voir M. de Richmond, du moins je le crois.

LETTRE CCLXXII.

Mercredi, 16 avril,
à six heures du matin.

Depuis ma dernière lettre, Wiart garde le lit. Je viens de me faire relire la vôtre du 8. Je me reproche d'y avoir répondu d'une manière si succincte, et de ne vous avoir point satisfait sur ce que vous me demandiez. Un peu d'humeur, dont je m'interdis de faire connaître la cause; le changement de secrétaire, tout cela m'a coupé la parole, et m'a fait écrire une courte et sotte petite lettre, en réponse à une des plus agréables, des plus sensées, qu'il y ait jamais eu.

Je ne suis pas d'accord de tous les jugements que vous portez. Le feu maréchal (*de Noailles*)

était un fou, même au sens le plus littéral. Il y a des extravagances de lui, qui en auraient conduit d'autres aux Petites-Maisons. Le cinquième et le sixième volumes, où j'en suis, m'ont infiniment ennuyée ; vous avez toute raison sur les écrits que Louis XIV lui confia en mourant, ils changent beaucoup la disposition où on était pour lui sur sa correspondance avec le roi et la reine d'Espagne. Cette petite reine était charmante. Je fais peu de cas de madame des Ursins. Je ne vois en elle qu'une femme du grand monde, qui n'aimait que la représentation et le mouvement, ne se plaisait que sur le théâtre, n'était ni bonne ni méchante, ni fausse ni vraie, et dont toute la conduite était un rôle qu'elle jouait assez bien. Pour madame de Maintenon, je trouve que le portrait qu'en fait l'auteur est extrêmement juste. Elle n'était point aimable, parce qu'elle était triste et indifférente ; sa dévotion avait nui à son esprit et gâté son discernement; elle s'était laissé conduire par les circonstances. Elle n'était point hypocrite, sa dévotion était petite et minutieuse. Elle avait le malheur d'être sujette à l'ennui ; mais à tout prendre c'était une femme qui avait naturellement l'esprit très-philosophique, et très-éloigné, à ce qu'il me semble, de fausseté et de manége.

Mais n'avez-vous pas été bien fâché de ce que

l'intérêt de ces mémoires est coupé tout net, à la mort de la reine d'Espagne ? qu'il n'est plus question de rien ; pas un mot des disgrâces de madame des Ursins, du cardinal Albéroni, de l'arrivée de la Farnèse, de son gouvernement, etc., etc. ? Que dites-vous des lettres de M. le duc de Bourgogne, de celles du feu roi, et d'une de M. le dauphin, qui répond parfaitement à l'idée que j'avais de son esprit ? Si je causais avec vous, j'aurais bien d'autres remarques à faire, mais en voilà assez et peut-être trop pour une lettre.

J'en reçus une hier de votre cousin (*M. Conway*), remplie de bontés et d'amitiés ; s'il était vrai qu'il m'aime, il saurait bien quelles preuves m'en donner [1]. Le duc de Richmond s'annonce pour le 20. L'empereur [2] arrive aujourd'hui ou demain. On murmure certains bruits qui me font plaisir, de conventions, de désarmement ; mais ce n'est peut-être que du bruit.

Adieu. Je vais dormir.

A cinq heures après midi.

Je reçois dans le moment une lettre de Versailles, de M. Beauvau. Voici ce qu'il me mande :

« La nouvelle d'un arrangement pacifique avec « l'Angleterre se confirme tous les jours. »

[1] Elle veut dire en engageant M. Walpole à faire un autre voyage en France.

[2] L'empereur d'Allemagne, Joseph II.

LETTRE CCLXXIII.

Paris, dimanche 20 avril 1777.

J'ai achevé ce matin les Mémoires de Noailles. J'avais interrompu cette lecture à la moitié du sixième volume, pour lire des *pauvretés* (c'est le nom que méritent toutes nos nouveautés). Je ne suis point mécontente de la fin de ce sixième tome, tout au contraire. Je ne vous blâme pas de la grande opinion que vous avez conçue du maréchal ; il n'est pas le seul qui gagne à être raconté, et qui perde beaucoup à être pratiqué. Je crois que Fénélon n'était point hypocrite, qu'il a été de bonne foi martyr de ses systèmes, lesquels cependant il n'avait point soutenus contre l'autorité du pape : c'était ce qu'on appelle aujourd'hui un esprit *exalté*. Ce mot est devenu à la mode pour exprimer l'enthousiasme. Je crois que si Fénélon n'avait pas pris le parti de la dévotion, il aurait été très-romanesque. Je n'aime point son genre. Je connais peu Bossuet ; je crois qu'il n'était pas fou, mais qu'il était dur, vain, ambitieux, bien plus que dévot. De son temps on n'était point esprit fort : il n'y a que M. de

la Rochefoucault qu'on puisse soupçonner de l'avoir été.

Vous ne voulez donc rien traduire pour moi ? à la bonne heure, je ne vous en parlerai plus.

On a rattrapé M. de la Fayette à Saint-Sébastien : on ne l'a point ramené à Paris ; on l'a conduit ou envoyé à Toulon, attendre le duc d'Ayen, son beau-père, qui va, avec M. et madame de Tessé [1], faire le voyage d'Italie.

L'empereur arriva avant-hier entre cinq et six heures du soir ; il descendit chez son ambassadeur [2], qui était au lit pour une espèce de coup de sang causé par des hémorroïdes, ce qui le mettra hors d'état de suivre son maître : il logera chez lui. Il fut hier matin à Versailles ; il visita tous les princes et tous les ministres : il est d'une familiarité dont on est charmé. Son intention était de loger chez le baigneur ; on l'a fait consentir de coucher au château : le maréchal de Duras [3] lui a prêté son appartement. On dit qu'il ne recevra personne chez lui, mais qu'il ira visiter tout le monde sous le nom de comte de Falkenstein. Je vous dirai tout ce que j'en apprendrai, parce que vous aimez les détails.

[1] Madame de Tessé était fille du maréchale de Noailles, sœur du duc d'Ayen, et par conséquent tante de madame de La Fayette.

[2] Le comte de Mercy-d'Argenteau.

[3] Un des premiers gentilshommes de la chambre du roi. Il y en avait quatre, qui servaient par quartiers.

La réconciliation de la maréchale (*de Luxembourg*) et de la duchesse (*de La Vallière*) s'est bornée aux repas de noce [1], dont on ne pouvait pas se dispenser de la prier, à cause du degré de parenté. Je ferai vos compliments à madame de La Vallière. Je croyais vous avoir mandé qu'on ne soupait plus chez elle; sa porte est toujours fermée à dix heures. Pour madame de Châtillon, je ne lui dirai rien; je ne la vois point depuis la grande liaison qu'elle avait avec la Lespinasse.

Je serai fort aise de faire connaissance avec M. Gibbon; mais je serai pour lui une piètre compagnie : les Necker sont bien mieux son fait. Vous ne voulez pas croire que je baisse beaucoup; cela est pourtant bien vrai : mon âge n'en est pas la seule cause.

Je revois depuis peu plus souvent madame de Jonsac; je passerai la soirée aujourd'hui avec elle : j'ai du goût pour elle, j'aimerais à vivre avec elle; mais nos liaisons et nos allures sont très-différentes. Depuis que j'ai perdu mes amis, il est devenu presque impossible que j'en fasse d'autres; il faut que je me contente d'avoir des connaissances que je n'entretiens et ne conserve que pour les deux soupers que je donne dans la

[1] Le mariage de sa petite-fille, mademoiselle de Châtillon, avec le fils unique du duc d'Uzès, lequel reçut, à cette occasion, le titre de duc de Crussol.

semaine : je me résous à passer les soirées des autres jours tête à tête avec la Sanadona; ce qui n'est, je vous assure, pas divertissant. Je ne fais point de projet de retraite. J'ai trouvé l'autre jour un trait dans une comédie qui m'a plu. Un homme, fatigué du monde, triste, mécontent, dit qu'il veut se retirer dans sa campagne pour y trouver la tranquillité et la paix. *Il faut l'y porter*, lui répond-on, *si vous voulez l'y trouver.* Rien n'est si pénible à supporter que le vide de l'âme; ainsi je conclus que la retraite (qui ne peut que l'augmenter) est de tous les états celui qui me conviendrait le moins : je ne compte faire aucun changement à la vie que je mène; il n'y en a pas de plus oisive, de plus dénuée de tout genre d'occupations et d'intérêts.

Si vous voyez votre cousin (*M. Conway*), dites-lui que sa lettre m'a fait un plaisir extrême, et que j'y répondrai incessamment.

LETTRE CCLXXIV.

Dimanche 11 mai 1777.

Vous aurez vu le baron de Castille [1] quand vous recevrez cette lettre. Il me semble que je n'ai rien à vous mander qui puisse vous intéresser. Vous ne vous souciez guère du procès de M. de Richelieu [2] : on dit qu'il l'a gagné. Comme je n'entends pas les affaires, je croirais, en lisant son arrêt, que lui et sa partie l'ont tous deux perdu. Quand il sera imprimé, je vous l'enverrai si vous voulez.

L'empereur continue à se faire admirer : il fut hier à l'Académie des Sciences ; on l'y attendait depuis douze ou quinze jours ; tout était préparé pour faire devant lui des expériences de chimie ;

[1] Dans une lettre du 6 mai, qu'on ne publie point, elle dit : « Voilà le baron de Castille que je vous présente, vous l'avez vu « en dernier lieu sous ce nom chez madame de La Vallière, et « plus anciennement sous celui d'Argenvillier. Il va voir M. et « madame de Masseran ; vous en serez quitte avec lui pour quel« que politesse, et vous me ferez plaisir de lui dire que je vous « le recommande, et que vous savez que je l'aime beaucoup. En « voilà assez, n'en parlons plus. »

[2] Avec la présidente de Saint-Vincent.

il y resta une demi-heure, on ne lui fit aucun compliment, il ne voulut aucune place de distinction : il y a toute apparence qu'il n'ira à aucune autre académie. Il n'y a point de jour qu'il n'emploie à visiter tous les établissements, les manufactures, etc. Il couche chez son ambassadeur, M. de Mercy : il se lève à huit heures, fait tous ses tours jusqu'à deux heures qu'il rentre à l'hôtel de Treville, où loge toute sa suite; il y dîne avec MM. Colloredo, Cobentzel, Belgiocoso, ne reçoit qui que ce soit, puis il sort avec eux ou sans eux, va quelquefois aux spectacles, voir des maisons autour de Paris; il observe tout, ne critique rien : je crois qu'il est surpris de l'extrême magnificence de notre cour, mais qu'il n'en est point jaloux. Les beaux esprits doivent être bien étonnés du peu d'empressement qu'il a pour eux; aussi ne paraît-il ni vers ni prose à sa louange. On lui donne mardi une fête à Trianon, et jeudi à Choisy. Il verra dimanche prochain la cérémonie de l'ordre du Saint-Esprit. On croit qu'il partira le lendemain.

Venons à M. Richmond. Je crains que sa santé ne soit pas bonne; il est d'une singulière tristesse : il soupera chez moi ce soir avec madame de Cambise. Vous en a-t-il parlé? Il fut l'autre jour à Sèvres pour la commission que vous lui avez donnée : il m'a dit vous en avoir écrit.

Si M. Gibbon est parti dimanche dernier, il doit être arrivé, et en ce cas je souperai demain avec lui chez les Necker. J'ai grand besoin de troupes auxiliaires, car tous mes compatriotes se dispersent.

LETTRE CCLXXV.

Dimanche 18 mai 1777.

Vous êtes bien malheureux par vos parents; je me plaignais de n'en point avoir, j'avais tort.

Qu'est-ce que c'est que cette milady Walpole à qui la vieille duchesse de Devonshire laisse cinq mille pièces[1]? Je n'en ai jamais entendu parler.

Je suis fort contente de M. Gibbon; depuis huit jours qu'il est arrivé, je l'ai vu presque tous les jours : il a la conversation facile, parle très-bien français; j'espère qu'il me sera de grande ressource : le grand-papa a beaucoup de curiosité de le voir; il a lu ce qu'on a traduit de son his-

[1] Lady Dorothée Cavendish sa fille, femme du second lord Walpole de Woolterton, et mère du comte actuel d'Orford.

toire; il en est charmé; il doit venir demain chez moi: j'ai pris mes mesures pour qu'il y trouve M. Gibbon.

On ne parle ici que de l'empereur. Le hasard me l'a fait voir : je soupai lundi passé chez les Necker; j'y arrivai à neuf heures et demie, l'empereur y était depuis sept heures un quart; il avait été avec M. Necker environ deux heures, après lequel temps il passa chez madame Necker, qui avait chez elle MM. Gibbon, l'abbé de Boismont, Marmontel, le roi de l'Académie des Sciences, notre ami Schouwaloff. Quand j'entrai dans la chambre, il vint au-devant de moi, et dit à M. Necker : Présentez-moi. Je fis une profonde révérence; on me conduisit à mon fauteuil : l'empereur voulant me parler et ne sachant que me dire, et me voyant un sac à nœuds, me dit : Vous faites des nœuds? — Je ne puis faire autre chose. — Cela n'empêche pas de penser. — Non, et surtout aujourd'hui que vous donnez tant à penser. — Il resta jusqu'à dix heures un quart; il sait très-bien notre langue, il parle facilement et bien; il est d'une simplicité charmante; il est surpris qu'on s'en étonne; il dit que l'état naturel n'est pas d'être roi, mais d'être homme. Il n'y a rien qu'il ne veuille voir et connaître; il aura tout vu et connu, excepté la société pour laquelle le temps lui manque, ayant

partagé celui qu'il doit passer ici en deux emplois, de curieux et de courtisan; il avait été le jeudi précédent à l'Académie des Sciences, je crois vous en avoir rendu compte. Il fut avant-hier, vendredi, à l'Académie des Belles-Lettres, et hier à l'Académie Française; il n'a point voulu faire de jaloux. On ignore le jour de son départ; je crois que ce sera bientôt. Ses succès ici ont été fort grands; mais comme il n'a distingué personne, ceux qui prétendent à l'être commencent à faiblir sur ses louanges. Il a voulu voir M. Turgot, et dans cette intention il a été chez madame la duchesse d'Enville, et ensuite chez madame Blondel[1], sous le prétexte que M. Blondel avait été ministre plénipotentiaire à Vienne, et qu'il a été chez tous ceux qui y ont été. Il a beaucoup causé avec M. Turgot qu'il savait devoir trouver chez ces deux dames. Vraisemblablement la raison qu'il avait pour vouloir le voir, c'est que ses systèmes d'administration sont suivis à Florence.

Dans sa conversation avec M. Necker, il avait avec lui les personnes de sa suite, MM. de Mercy, de Colloredo, de Cobentzel, de Belgiocoso. Il

[1] Madame Blondel était la sœur de M. Francés, qui avait été secrétaire d'ambassade de France en Angleterre, à l'époque de la paix de Paris. Madame Blondel était fort admirée et estimée pour les bonnes qualités de son esprit et de son cœur.

n'a reçu dans les trois académies aucun compliment, il a resté dans chacune une demi-heure. Depuis l'opéra qu'on lui a donné à Versailles, la reine lui a donné des comédies à Trianon et à Choisy; mais un hasard heureux, qu'il faut que je vous raconte, c'est que l'autre jour, étant allé à la comédie française où l'on jouait Œdipe et où il arriva au second acte, au quatrième, dans la scène de Jocaste et d'Œdipe, Jocaste dit, en parlant de Laïus :

Ce roi plus grand que sa fortune,
Dédaignait comme vous une pompe importune :
On ne voyait jamais marcher devant son char
D'un bataillon nombreux le fastueux rempart ;
Au milieu des sujets soumis à sa puissance,
Comme il était sans crainte, il marchait sans défense ;
Par l'amour de son peuple il se croyait gardé.

Le parterre, les loges, tout battit des mains. En voilà, je crois, assez sur l'empereur.

Parlons de M. de Richmond. Je le vois souvent, il ne se porte point bien, il est extrêmement occupé; je lui donnerai à lire votre lettre. En voilà, je pense, assez pour aujourd'hui; j'ai fait un effort pour vous, que je ne ferais assurément pour personne.

LETTRE CCLXXVI.

Mardi 27 mai 1777.

Je commence cette lettre dans l'intention de ne la finir que dimanche. Mes insomnies sont insupportables; mes meilleures nuits sont de deux ou trois heures de sommeil, et comme j'en passe treize ou quatorze dans le lit, ce temps est cruellement long pour qui ne peut ni lire ni écrire; j'épuise mon invalide, je prends toutes les sortes de lecture en aversion, je me creuse la tête à réfléchir, je m'examine, je m'épluche, et je suis, avec plus de raison que vous, très-peu contente de moi, et j'ai plus de peine en vérité à me supporter que je n'en ai à supporter les autres; ma situation ne me met pas dans le cas de faire de belles actions, où il puisse entrer de la vanité; mon amour-propre a d'autres objets; vous le qualifieriez de jalousie, et je crois que vous auriez tort. Il est vrai que je suis blessée des manques d'égards, des préférences qui me semblent injustes. Ce n'est pas que je m'estime, ni que je fasse aucun cas de moi, mais j'en fais encore moins de tous les sots que je rencontre; mais tout

cela ne serait rien, si je n'avais pas en moi un fonds d'ennui que rien ne peut vaincre, et qui me met au-dessous de rien.

Je suis très-persuadée que vous n'avez nuls reproches à vous faire sur les motifs de votre conduite, tant avec votre neveu qu'avec tout autre.

Dites-moi, je vous prie, laquelle de toutes les passions vous paraît la moins dangereuse, c'est-à-dire la moins contraire aux vertus? Est-ce l'amour, l'ambition, ou l'avarice? Ne les supposez pas dans un degré excessif. Quand vous m'aurez dit votre opinion, je vous dirai la mienne.

Je ne vous ai point répondu sur M. Gibbon, j'ai tort; je lui crois beaucoup d'esprit, sa conversation est facile, et *forte de choses*, comme disait Fontenelle; il me plaît beaucoup, d'autant plus qu'il ne m'embarrasse pas. Je me flatte qu'il est content de moi, c'est-à-dire qu'il me sait gré de la satisfaction que je lui marque de causer avec lui; je ne m'embarrasse nullement de ce qu'il pense de mon esprit, il me suffit qu'il ne me trouve pas le ridicule d'y prétendre.

En voilà assez pour aujourd'hui; demain je vous parlerai de l'empereur.

Mercredi 28.

Je vous promis hier de vous parler de l'empereur, je vous tiendrai parole; mais il faut aupa-

ravant que je vous parle de mon petit chien. Je l'aime à la folie, il a pour moi une tendresse qui lui a acquis mon cœur et fait que je lui pardonne tous ses défauts, quoiqu'ils soient très-grands; il aboie, il mord, il a innombrablement d'ennemis; la liste de ses morsures et des manchettes déchirées est très-longue; mais c'est qu'il ne veut pas qu'on m'approche; je le bats, mais il ne se corrige point; il a quelques amis, un certain chevalier de Beauteville [1], les ambassadeurs de Naples et d'Espagne, madame de Luxembourg, voilà à peu près tout, et voilà aussi tout ce que je vous en dirai. Venons à l'empereur. Il a été partout, il a voulu voir *le passé*, *le présent* et *l'avenir* : on ne pénètre point l'époque qu'il préfère. On croit qu'il partira vendredi ou samedi; il visitera nos provinces, il veut voir les bords de la Loire, ce qui le conduira très-près de Chanteloup; il a promis d'y rendre visite. Son séjour ici a été le double de ce qu'il avait projeté. On s'est peut-être trop accoutumé à le voir; les impressions qu'il a faites se sont usées; la simplicité plaît, mais à la longue paraît peu piquante. Je crois que ses voyages lui seront fort utiles; il écrit tous les soirs tout ce qu'il a vu,

[1] Frère du marquis de Beauteville et de l'évêque d'Alais. Il avait été long-temps ambassadeur de France près les cantons suisses.

entendu et retenu ; sa tête sera remplie de beaucoup de connaissances, il en peut résulter des idées. Enfin il y a toute apparence qu'il sera un très-bon souverain, et qu'il ressemblera plus à votre Henri VII, à notre Charles V, qu'à Frédéric II. Ce pronostic est fort hasardé.

Connaissez-vous les éléments de l'histoire d'Angleterre, par l'abbé Millot [1] ? j'aime beaucoup sa manière d'écrire. Savez-vous ce que je lis présentement? la Bible. Si vous l'avez oubliée, relisez-la.

Jeudi 29.

Je vous plains de l'ennui de cette lettre; je serais tentée de la jeter au feu : c'est n'avoir songé qu'à tuer le temps. Allons, je veux me persuader que je suis avec vous, je vous conterai un petit fait de l'empereur qui m'a fort amusée; le voici.

Dans un de ses voyages, je ne sais dans quel temps, ni dans quel lieu, il rencontra sur le grand chemin une chaise de poste versée, et celui à qui elle appartenait fort embarrassé ; il s'arrêta et lui offrit une place dans sa voiture; L'homme l'accepta. Ne se connaissant ni l'un ni l'autre, l'empereur l'interrogea, lui demanda d'où il venait, où il allait ; il se trouva qu'ils faisaient

[1] C'est le même écrivain à qui nous devons les *Mémoires du maréchal de Noailles*.

la même route. L'homme à la chaise lui dit qu'il lui donnait à deviner ce qu'il avait mangé à son dîner. — Une fricassée de poulets, dit l'empereur? — Non. — Un gigot? — Non. — Une omelette? — Non. — Enfin l'empereur rencontra juste; vous l'avez dit, en lui tapant sur la cuisse. Nous ne nous connaissons point, dit l'empereur; je veux vous donner à deviner à mon tour. Qui suis-je? — Peut-être un militaire. — Cela peut-être, mais on est encore autre chose. — Vous êtes trop jeune pour être officier-général, vous êtes colonel? — Non. — Major? — Non. — Commandant? — Non. — Seriez-vous gouverneur? — Non. — Qui êtes-vous? êtes-vous donc l'empereur? — Vous l'avez dit, en lui tapant sur la cuisse. Ce pauvre homme resta confondu, s'humilia, voulut descendre. Non, non, lui dit l'empereur, je savais qui j'étais quand je vous ai pris; j'ignorais qui vous étiez; il n'y a rien de changé, continuons notre route.

On nous dit hier que la Geoffrin lui avait écrit qu'elle mourrait de douleur si elle ne le voyait pas; il a eu la complaisance d'y aller. Il part, dit-on, après demain.

LETTRE CCLXXVII.

Paris, dimanche 8 juillet 1777.

Je me suis bien repentie de vous avoir parlé de fièvre [1], elle n'a eu nulle suite. Je me conduis très-bien présentement, j'observe un grand régime, il m'est devenu très-nécessaire; M. de Richmond vous dira que je me porte bien. Il est réellement le meilleur homme du monde, je me flatte d'être fort bien avec lui. Je ne sais si son affaire réussira [2], il s'en flatte. Moi je crains qu'on ne l'amuse.

Je m'accommode de plus en plus de M. Gibbon; c'est véritablement un homme d'esprit; tous les tons lui sont faciles; il est aussi Français ici que MM. de Choiseul, de Beauvau, etc. Je me flatte qu'il est content de moi; nous soupons presque tous les jours ensemble, le plus souvent chez moi: ce soir ce sera chez madame de Mirepoix. Je voudrais qu'il vous écrivît et qu'il vous dit naturellement comme il me juge et que vous me le fissiez savoir.

[1] Dans une lettre qu'on ne publie point.

[2] De faire enregistrer son duché-pairie d'Aubigni par le parlement de Paris et par les autres cours souveraines de justice, ainsi que l'étaient tous les autres duchés-pairies.

J'ai appris que j'avais eu plus de succès auprès de l'empereur que je n'avais pensé; il dit à madame du Châtelet, étant à Choisy, qu'il ne se souvenait plus du nom d'une femme qu'il avait vue chez M. Necker, qu'il avait trouvée de bonne conversation, et qui avait beaucoup de vivacité; c'est madame de Luxembourg qui me l'a écrit, à qui madame du Châtelet l'a dit; elles sont toutes les deux à Chanteloup. M. le comte d'Artois a dû y arriver hier, il y séjourne aujourd'hui, il sera demain à Versailles. Il y aurait beaucoup de récits à faire de tous les amusements que mes parents lui préparent; ils auront trente-cinq ou quarante personnes tant de la suite du prince que de leur compagnie; je serais bien fâchée d'être là. Tous les jours j'augmente de paresse et c'est dans l'ordre.

Je crois que ma lettre qui a précédé celle-ci, et qui a été l'ouvrage de sept jours, vous aura bien ennuyé; je me laisse aller toujours à la disposition présente, je ne pense pas assez à l'effet qu'elle produira; c'est la conduite que j'ai toujours tenue avec vous, et qui m'a si souvent et si extrêmement mal réussi; je ne sais pas assez me contraindre et jamais me contrefaire, cela ne vous a pas empêché de m'accuser d'affectation; ce que je n'ai jamais eu avec vous ainsi qu'avec tout autre.

LETTRE CCLXXVIII.

Paris, dimanche 22 juillet 1777.

La poste ne m'apporte rien aujourd'hui; vous ne voulez pas que j'en sois fâchée, je ne le suis pas; mais je ne puis m'empêcher de craindre que cette maudite goutte ne soit la cause de cette irrégularité.

M. de Richmond eut de vos nouvelles mardi dernier; il m'a même lu de sa lettre l'article qui me regardait; il est plein d'intérêt et de compassion : je connais la bonté de votre cœur, ainsi il ne m'a point surprise, mais il m'a fait prendre la résolution de ne me plus jamais plaindre. Je sais par expérience que la compassion est un sentiment qui attriste l'ame, et qu'on doit éviter de le faire éprouver à ses amis; nous avons des comédies pour lesquelles j'ai beaucoup de répugnance, où l'on représente des personnages qui sont dans l'humiliation, dans l'abandon, des pères déguenillés; on est touché de leurs malheurs, on en est affligé, mais cependant sans en être attendri; on n'aime point à les voir, on souhaite qu'ils disparaissent.

M. de Presle me doit donner pour vous deux catalogues in-12 fort épais; j'y joindrai ce que j'aurai de feuilles de la Bibliothèque des Romans; le duc m'a dit qu'il vous les ferait tenir. Les attentions qu'il a pour moi ne me laissent pas douter du désir qu'il a de vous plaire : je vais vous rapporter les soins qu'il me rend, ils ne m'en sont que plus agréables.

Madame de Luxembourg est revenue mercredi de Chanteloup. J'ai reçu aujourd'hui une grande lettre de madame de Grammont, très-familière, pleine de narrations, enfin telle que vous les aimez.

L'empereur n'a point été à Chanteloup, quoiqu'il ait été à Tours, de Tours coucher à Poitiers, abandonnant le projet de remonter la Loire, et en conséquence le projet d'aller à Chanteloup. L'Idole et sa belle-fille en arrivent aujourd'hui. Je ne prévois pas en tirer grand parti; je trouve tous les jours, de plus en plus, que la fable de La Fontaine, de l'Alouette et ses petits, est de bien bon sens. J'exécute ce que j'avais projeté; je soupe presque tous les jours chez moi, hors deux, dont l'un est chez les Necker, l'autre chez la comtesse de Choiseul, qu'on appelle la Petite Sainte. M. Gibbon me convient parfaitement; je voudrais bien qu'il restât toujours ici; je le vois presque tous les jours; sa conversation est très-facile, on est à son aise avec lui; mais je n'ai pas

encore lu son ouvrage, c'est-à-dire, la première partie; les deux autres ne sont point encore traduites.

En voilà assez pour une lettre qui n'est pas une réponse.

LETTRE CCLXXIX.

Mercredi 9 juillet 1777.

Le départ de M. de Richmond devient incertain; je vous avais écrit une grande lettre, comptant qu'il vous la porterait, je viens de la jeter au feu. Que vous dirai-je dans celle-ci? que M. Necker est directeur-général des finances; vous le savez, sans doute; qu'il a refusé les appointements et tous les droits atachés à la place de contrôleur-général, dont il ne lui manque que le titre, en ayant toutes les fonctions et l'autorité. Il loge, à Paris, ainsi que dans toutes les maisons royales, dans l'hôtel du contrôleur-général; et s'il était catholique, il aurait le titre de contrôleur.

Trouvez bon que je vous envoie les édits, et que je m'épargne la peine de vous transcrire ce

qu'ils contiennent : je comptais que ce serait M. de Richmond qui vous les porterait, ainsi que les catalogues et la *Bibliothèque des Romans.*

Je deviens très-paresseuse, c'est-à-dire, très-stérile; et si notre correspondance, comme vous me le faites entendre, vous devient pénible, je consens que vous la rendiez moins fréquente; il ne faut point qu'elle devienne une gêne.

Nous avons ici milord Dalrymple qui arrive d'Italie; je ne me souviens plus dans quelle ville il a vu le duc et la duchesse de Glocester; il a trouvé le duc dans un état pitoyable pour sa santé, et la duchesse, la plus belle femme qu'il eût jamais vue. Si vous lui écrivez, comme je n'en doute pas, remerciez-la de l'honneur qu'elle m'a fait en chargeant le milord de me faire ses compliments; vous trouverez bon que je croie vous les devoir.

Il y a trois conseillers d'état nommés pour un comité des finances, qui sont : MM. de Beaumont et Fourqueux, ci-devant intendants des finances, et M. de Villeneuve. Leur emploi sera pour ce qu'on appelle le contentieux : je ne sais pas trop bien en quoi il consiste [1]. Comme M. Necker ne

[1] D'arranger quelques points touchant la perception des taxes, sur lesquels les fermiers-généraux n'étaient pas d'accord avec les personnes soumises à leur pouvoir. M. Fourqueux fut depuis nommé contrôleur-général, après la disgrace de M. de Calonne, en 1787.

26.

peut pas prêter de serment, il ne peut pas non plus faire de signatures; on dit que ce sera M. de Beaumont qui signera.

LETTRE CCLXXX.

13 juillet 1777.

La situation de madame votre nièce [1] est affreuse; je n'y puis penser sans frémir.

Ne me laissez rien ignorer de tout ce qui vous intéresse; ce serait pour moi un vrai bonheur, si c'était pour vous une consolation de me confier vos peines. La tendre et sincère amitié devrait produire cet effet; mais c'est de quoi il ne faut point parler; tout, jusqu'au nom, vous en déplaît.

Je voudrais, de tout mon cœur, rendre mes lettres amusantes; mais, malgré ma bonne volonté, l'instinct m'arrête : je sens que rien de ce que je pourrais vous dire ne peut vous intéresser. Quelle part peut-on prendre à des objets

[1] Feu la duchesse de Glocester. Dans ce temps le duc était abandonné de ses médecins, en Italie; et l'on s'attendait journellement, en Angleterre, à recevoir la nouvelle de sa mort.

qu'on a vus comme la lanterne magique, qu'on ne doit jamais revoir ? cependant, pour vous obéir, je vous dirai que M. Necker commence fort bien son ministère ; ses premières opérations plaisent au public, et sont approuvées par les honnêtes gens ; il ne veut point mettre d'impôts, et comme il est important et nécessaire d'égaler la recette à la dépense, cela ne se peut faire qu'en réformant les abus ; ceux de la dépense de la cour sont impossibles, ou du moins ne se peuvent faire que petit à petit ; il faut cependant un prompt remède. Les abus de la perception sont immenses, et s'il parvient à les réformer, il fera un grand chef-d'œuvre. Il s'y prend bien, mais il faut que le Maurepas le soutienne, et voilà ce qui est bien scabreux. L'entreprise est toujours très-louable et lui fait beaucoup d'honneur. S'il n'est pas soutenu, il n'attendra pas son congé ; il se retirera sans être dans le cas de changer rien à son état, puisqu'il n'a pas augmenté sa dépense, et qu'il ne reçoit aucun appointement, ni aucune grâce honorifique ; il a jusqu'à présent rétabli le crédit que ses prédécesseurs avaient entièrement détruit.

Je cherche si je sais quelque autre chose à vous mander, je ne trouve rien ; mais peut-être avant le départ de M. de Richmond arrivera-t-il quelque événement, que je pourrai ajouter à cette lettre.

Je fus hier souper à Auteuil chez l'Idole; j'y menai M. Gibbon : je suis toujours très-contente de son esprit, mais il est pour les beaux esprits comme était Achille pour les couteaux, quand il était chez je ne sais quel roi; il est allé aujourd'hui au Moulin-Joli[1] avec M. Thomas. Je lui rends justice, on sent moins avec lui qu'avec tout autre qu'il est un auteur.

Lundi.

On murmure de la guerre, on parle d'un comité qu'on dit avoir été tenu avant-hier, de MM. de Saint-Germain, Monbarrey, Sartine, Vergennes et votre ambassadeur. Je le vis hier; je le trouvai plus triste et plus taciturne qu'à l'ordinaire, l'air occupé; nous aurons la guerre, je le crois; notre correspondance alors ne pourra pas être fort exacte. Voilà comme tout prend fin, et qu'on peut dire des liaisons ce que Voltaire a dit de l'ame : *c'est un feu qu'il faut nourrir, et qui s'éteint s'il ne s'augmente.*

M. de Valentinois, fils de M. de Monaco, épouse demain mademoiselle d'Aumont, fille de la duchesse de Mazarin; M. de Monaco ne voulait pas que sa femme signât le contrat[2], et M. d'Au-

[1] Moulin-Joli était une maison de campagne à peu de distance de Paris, occupée par M. Watelet, homme de lettres, receveur-général des finances.

[2] Le prince de Monaco avait été séparé judiciairement de la princesse sa femme, par un acte du parlement, en 1771.

mont[1] ne voulait pas le mariage sans sa signature : cela était encore en débat hier l'après-dînée. Je ne sais si ce différend est terminé, mais il n'était pas, dit-on, impossible qu'il n'en résultât une rupture.

Je suis fort aise que madame Beauclerc[2] soit de retour des eaux, et qu'elle soit à Strawberry-Hill. Tout le monde s'accorde à dire qu'il n'y a point de femme aussi aimable et qui ait autant d'esprit et de talents. Elle doit vous être d'une grande ressource : c'est un singulier bonheur que de rencontrer quelqu'un qui plaise et qui convienne; il arrive rarement, et pour l'ordinaire ne dure guère.

[1] Le fils aîné du duc d'Aumont avait pris le nom de duc de Mazarin, avant son mariage avec la fille du duc de Duras, qui, par sa mère, était l'héritière du cardinal de Mazarin. Une fille unique fût le fruit de ce mariage; c'est la dame en question, laquelle, malgré la difficulté dont il s'agit, épousa le duc de Valentinois, fils aîné du prince Monaco.

[2] Feu lady D. Beauclerc.

LETTRE CCLXXXI.

Paris, dimanche 27 juillet 1777.

Je reçois votre lettre du 21, et en même temps deux autres, l'une de M. de Beauvau qui est à Plombières, l'autre de la grand'maman qui revenait de Richelieu (qu'ils avaient eu la curiosité d'aller voir)[1]. Toutes les deux sont longues, remplies d'expressions de la plus tendre amitié. La vôtre a un ton sévère; eh bien, je n'en crois pas moins être plus aimée de vous que de qui que ce soit, et c'est ce qui s'appelle la foi, mais qui ne me fera pas tenter de transporter les montagnes.

J'ai une extrême joie des nouvelles que vous me donnez des altesses royales[2]; je serais charmée qu'elles passassent par Paris, certainement je m'y ferais présenter.

[1] Le château de Richelieu, dans la ci-devant province de Touraine, sur la frontière de celle de Poitou. Il avait appartenu longtemps à la famille de Duplessis, de laquelle descendait le cardinal de Richelieu, et ensuite de celle de Vignero, dont descendait le duc de Richelieu.

[2] Feu le duc et la duchesse de Glocester.

J'espère que nous n'aurons point la guerre; l'arrivée de la marquise de Noailles [1] à Londres n'est-elle pas une raison pour le croire ?

Vous êtes un drôle d'homme! Quand vous haïssez d'entendre parler de quelque chose, vous vous persuadez qu'on vous en parle toujours. Je vous ai écrit deux ou trois fois sur cette passion du duc (*de Richmond*), et comme elle vous choque, vous vous persuadez que je n'ai cessé de vous en parler; mais moi à qui elle ne fait rien, je suis très-assurée de ne vous en avoir pas entretenu. Il faut à cette occasion que je vous dise une gentillesse de cette vicomtesse (*de Cambise*). Elle a appris l'anglais, elle le sait fort bien; elle a traduit plusieurs portraits de milord Chesterfield, et elle a écrit au chevalier de Bouflers, qui est à son régiment, de m'en faire un envoi au nom de feu milord. Le voici :

J'obtins autrefois quelque gloire
Dans les portraits que j'entrepris,
Et mes flatteurs me faisaient croire
Que j'avais remporté le prix.
Aujourd'hui, sans oser me plaindre,
Au second rang je suis placé,
Et je sais que dans l'art de peindre,
Une aveugle m'a surpassé.

[1] La marquise de Noailles, née Dromenil. Son mari, le fils cadet du duc de Noailles, était alors ambassadeur de France en Angleterre.

Cela n'est-il pas joli? Je n'ai encore vu de la traduction que le portrait de George Ier. J'aurai celui de monsieur votre père et tous les autres.

Je vais être pendant quinze jours ou trois semaines dans une grande solitude; la maréchale de Luxembourg part mercredi 30 pour Villers-Coterets, d'où elle reviendra le 13. Mesdames de Boufflers partent le même jour pour une de leurs terres en Normandie, dont elles reviendront le 9. Tous les hommes sont éparpillés, il me restera la vicomtesse, qui fera peut-être aussi quelques escapades à Roissy ou à Villers-Coterets. Ce qui sera sédentaire ce sera M. Gibbon et les Necker; je ne vois ces derniers qu'une fois la semaine, qui est le jeudi. Tout mon amusement consiste en mes correspondances; j'aime beaucoup à recevoir des lettres, mais je n'ai pas le même plaisir à y répondre. Sans oser me comparer à madame de Sévigné à nul égard, une très-grande différence d'elle à moi, c'est qu'elle se plaisait à écrire et qu'elle était vivement affectée de tout ce qu'elle voyait, et qu'elle mettait par conséquent beaucoup de chaleur à ce qu'elle racontait.

Moi, je suis médiocrement affectée, je n'ai point de mémoire, peu de facilité à m'exprimer, souvent des vapeurs qui m'ôtent la faculté de penser, et puis quand c'est à vous que j'écris, la

crainte m'offusque, jamais mes lettres ne vous contentent; il faut que j'évite tout ce qui serait susceptible de certaines interprétations, que je me rappelle les choses dont je vous ai déjà parlé, pour ne pas tomber dans des répétitions; enfin, enfin, je ne suis point à mon aise avec vous, je vous crains. Je sais bien que c'est un sentiment qui en accompagne toujours d'autres, mais vous m'en donnez la dose un peu trop forte.

Voudriez-vous que je vous parlasse de nos opérations de finance? j'espère que non, je m'en tirerais fort mal; qu'il vous suffise de savoir que tout ceci prend un air raisonnable et solide, qu'on démêle que c'est un homme de bon sens et d'esprit qui gouverne[1]; il est fort à désirer qu'il n'arrive point de changement. On disait hier, comme une chose certaine, que la feuille des bénéfices serait donnée aujourd'hui à M. de Marbeuf, évêque d'Autun. Le cardinal de la Roche-Aymon ne veut point mourir, on se lasse d'attendre.

Je dirai à madame Necker ce que vous m'ordonnez.

Je soupe ce soir chez madame de La Vallière; si le baron de Castille est arrivé, sans doute que je l'y trouverai, il me dira de vos nouvelles.

M. de Richelieu a appris avec étonnement que

[1] M. Necker.

tout Chanteloup avait été à Richelieu; avec indignation que le concierge avait fait tirer le canon pour eux; il a dit que s'il l'avait su, il aurait envoyé des boulets [1].

LETTRE CCLXXXII.

Dimanche 10 août 1777.

Je crois qu'il y a bien peu de gens qui reçoivent de l'agrément de leur famille. Les malheurs de la vôtre vous font souffrir, mais vous pouvez les aimer, parce que la plupart sont aimables; et moi je n'ai pas un parent avec qui je voulusse faire connaissance, s'ils ne m'étaient rien.

J'aimerais bien à jaser avec vous; je crois que nous serions souvent d'accord dans les jugements que nous portons; je vois que vous croyez la guerre, je ne sais qu'en penser; je conviens que l'arrivée de la maréchale de Noailles ne prouve rien, ce peut n'être qu'un semblant; mais je suis persuadée que nous ne la désirons pas : nous ne songeons dans le moment présent qu'à remédier

[1] Le maréchal duc de Richelieu avait toujours été, par politique, l'ennemi du duc de Choiseul.

au dérangement de nos finances, et la guerre serait un grand obstacle à ce dessein. Tout événement me devient indifférent. Depuis quinze jours ou trois semaines ma santé n'est point bonne; je n'ai aucun mal particulier, mais je suis comme une vieille montre qui se détraque, et qu'il faut conduire au doigt et à l'œil pour la mettre à l'heure présente. J'ai encore des moments où je suis en vie, mais ils sont rares; je vois sans grands chagrins mon dépérissement; la faiblesse n'est point un état qui m'effraie, le détachement qui en est une suite naturelle ne me déplaît pas; et tout ce qui éteint le désir et l'activité produit nécessairement la tranquillité et l'indifférence, et c'est là ce qui peut rendre la vieillesse supportable.

J'aurais été bien étonnée que vous n'eussiez pas été content des vers du chevalier de Boufflers, ils sont extrêmement jolis. J'ai lu deux portraits que madame de Cambise a traduits, ceux de George Ier et de monsieur votre père; je n'en ai point été contente; mais je vous dis à l'oreille que je ne le suis point de l'ouvrage de M. Gibbon, il est déclamatoire, oratoire; c'est le ton de nos beaux esprits, il n'y a que des ornements, de la parure, du clinquant, et point de fonds; je n'en suis qu'à la moitié du premier volume, qui est le tiers de l'in-quarto, à la mort

de Pertinax. Je quitte cette lecture sans peine; et il me faut un petit effort pour la reprendre. Je trouve l'auteur assez aimable, mais il a, si je ne me trompe, une grande ambition de célébrité; il brigue à force ouverte la faveur de tous nos beaux esprits, et il me paraît qu'il se trompe souvent aux jugements qu'il en porte; dans la conversation il veut briller et prendre le ton qu'il croit le nôtre, et il y réussit assez bien; il est doux et poli, et je le crois bon homme; je serais fort aise d'avoir plusieurs connaissances comme lui, car à tout prendre il est supérieur à presque tous les gens avec qui je vis.

Je soupai hier chez la marquise de Mirepoix avec madame de Boisgelin, madame de Marchais, mademoiselle Sanadon, et une comédienne nommée madame Suin. La tante, la nièce [1] et madame Suin récitèrent le Tartuffe parfaitement bien: cela ne m'empêcha pas de dormir pendant un acte; j'y eus du regret, mais j'étais si faible que je ne pus m'en empêcher.

Je devrais aller ce soir à Auteuil [2]; j'y suis engagée; mais je crois que je n'en ferai rien, et que je resterai avec la Sanadona: je m'accommoderais bien plus d'elle, si elle voulait bien s'en

[1] Madame de Mirepoix et madame de Boisgelin.

[2] Où la comtesse de Boufflers et sa belle-fillé, la comtesse Amélie, avaient alors une maison.

tenir à ce qu'elle est; mais, toute médiocre que je suis, je lui donne une émulation de me ressembler qui me la rend quelquefois insupportable : elle fait des définitions; elle porte des jugements qu'elle croit conformes à ce que je pense, et qui n'ont pas le sens commun. Cependant, de toutes les personnes qui m'environnent, c'est celle qui m'est peut-être la plus chère et qu'il me serait le plus fâcheux de perdre.

Adieu. C'est assez bavarder.

Vous savez sans doute la mort de M. de Trudaine. Le président de Cote a les ponts et chaussées [1].

Je n'irai point à Auteuil; je viens de m'excuser. Je viens de relire votre lettre, pour juger si elle ne me fournirait rien à dire de plus. Non, si ce n'est que personne n'écrit aussi bien que vous, n'a plus d'idées, et ne les fait mieux entendre, malgré vos fautes de langage.

[1] Monsieur de Trudaine avait été directeur-général des ponts et chaussées. C'était un homme d'un esprit supérieur.

LETTRE CCLXXXIII.

Samedi 23 août 1777.

Je ne comprends rien à la poste, ou pour mieux dire aux vents. D'où vient ai-je reçu votre lettre aujourd'hui? Le temps n'est point changé, et le procédé ordinaire est de ne recevoir les lettres que le dimanche; mais je ne m'en plains pas, puisqu'en vérité il n'y a plus que par la poste que je puis recevoir quelque plaisir. Je suis d'une humeur enragée; tout me choque, tout me blesse, tout m'ennuie : il faut que je me fasse des efforts incroyables pour ne pas brusquer tout le monde. Je ne sais si cela tient à ma santé, et je crains que cette disposition ne soit une maladie.

Dimanche.

Je ne pus pas continuer hier, et c'est tant mieux pour vous. J'ai bien dormi cette nuit; mon humeur en est radoucie : ce n'est pas que je fasse des réflexions qui soient plus gaies; mais elles me rendent plus courageuse, elles me font prendre la résolution de souffrir sans me plaindre. En effet, à quoi bon les plaintes? à fatiguer ceux qui

les écoutent. Je vous quittai donc hier pour aller à la comédie avec mesdames de Luxembourg, de Lauzun et M. Gibbon. C'était la seconde fois que je voyais cette pièce; elle me fit moins de plaisir qu'à la première : la loge était plus mauvaise; j'entendis moins, et j'entends fort peu actuellement. Je ne suis pas encore sourde; mais, selon toute apparence, je ne tarderai pas à le devenir. Le sujet de cette pièce, c'est le roman de madame Sancerre par madame Riccoboni. Après la comédie, nous fûmes, M. Gibbon et moi, rendre visite à M. et madame de Meynières [1], qui demeurent à Chaillot; de-là nous continuâmes notre route, et nous fûmes souper à Auteuil. Il n'y avait que les Idoles, madame de Vierville et les ambassadeurs de Naples et de Suède : la jeune Idole chanta et s'accompagna de sa harpe. Les diplomatiques s'extasièrent, le Gibbon joua l'extase, et moi je m'en tins à l'exagération : c'est le parti que je suis forcée de prendre en cette occasion; car pour du plaisir, je n'en suis plus susceptible.

Je reçus avant-hier, par la petite poste, un Éloge du chancelier de L'Hôpital : c'est le sujet du prix de cette année; mais celui-ci n'a pas été

[1] Le président et la présidente de Meynières. C'est madame de Meynières qui, sous son premier nom de madame de Belot, a traduit l'*Histoire d'Angleterre*, de Hume.

fait pour y concourir. L'auteur aura, je crois, soin de se bien cacher. Il a été envoyé à plusieurs personnes; je ne soupçonne point quel en peut être l'auteur[1]. Je l'ai prêté à M. Gibbon; je vous l'enverrai par la première occasion : vous m'en direz naturellement votre avis.

La comédie dont je vous ai parlé a pour titre *l'Amant bourru*[2].

Madame la duchesse de Chartres accoucha hier de deux filles.

Je souscris à vos éloges sur la Décadence de l'Empire : je n'en ai lu que la moitié; il ne m'amuse ni ne m'intéresse : toutes les histoires universelles et les recherches des causes m'ennuient; j'ai épuisé tous les romans, les contes, les théâtres; il n'y a plus que les lettres, les vies particulières et les mémoires écrits par ceux qui font leur propre histoire, qui m'amusent et m'inspirent quelque curiosité.

La morale, la métaphysique me causent un ennui mortel. Que vous dirai-je? J'ai trop vécu.

Mais parlons de ce qui vous regarde. D'où vient vous êtes-vous fait de si vieilles amies? Il

[1] Cet *Eloge du chancelier de L'Hôpital* est du comte de Guibert, qui s'était déjà fait connaître par sa *Tactique*, et par sa tragédie du *Connétable de Bourbon*.

[2] Comédie de Monvel, très-mal écrite, mais bien conçue.

ne vous reste plus que milady Blandford[1] et moi; et pour moi, vous vous en apercevrez les jours de poste.

L'ambassadeur de Naples nous dit hier qu'il avait des nouvelles sûres que le général Burgoigne avait pris la ville qu'il assiégeait, et dont je ne me souviens pas du nom.

L'ambassadeur de Sardaigne et sa femme[2] ne sont plus ici; cette dernière en est au désespoir: il y avait long-temps que je n'en entendais plus parler; je ne m'apercevrai point de son absence: celle des Beauveau est terminée; ils arrivent aujourd'hui. J'ai reçu mille marques d'attention et d'amitié du mari: si je n'étais pas confirmée dans l'incrédulité, je pourrais croire qu'il m'aime; mais loin de moi une telle pensée; il est temps de ne plus tomber dans des méprises.

Madame de Luxembourg part mercredi pour aller à Cressy chez sa belle-fille la princesse de Montmorenci, et de là aux haras chez madame de Briges[3]. Tous ses voyages ont pour objet de fuir l'ennui; il n'y a que les sentiments ou les

[1] Marie-Catherine de Jonghe, veuve du marquis de Blandford, fils unique de Henriette, duchesse de Marlborough. Elle avait alors quatre-vingt-trois ans.

[2] Le comte et la comtesse de Viry.

[3] M. de Briges était écuyer du roi, et chef des haras royaux d'Argentan, en Normandie.

occupations forcées qui, tant qu'ils durent, en mettent à l'abri.

On vient de supprimer les administrateurs des postes; il y en avait dix avec des appointements de cent mille francs; on les met en régie; il n'y aura plus que six commis à vingt-quatre mille francs chacun; mais je joindrai l'édit à cette lettre, si je puis l'avoir. Si M. Necker peut se maintenir, c'est-à-dire, si on le soutient, il y a toute apparence qu'il fera de bonne besogne.

LETTRE CCLXXXIV.

Dimanche 21 septembre 1777.

Je ne me repens pas d'avoir toujours aimé votre roi, son dernier procédé[1] doit vous faire oublier ce qui l'a précédé; j'attends avec impatience l'arrivée du duc à Londres, et le récit que vous m'en ferez. La duchesse est très-intéressante; il n'y a point de bonheur que je ne lui souhaite; il y en a un dont elle jouit, et dont elle jouira

[1] Sa réconciliation avec son frère, le feu duc de Glocester, avec qui il avait été brouillé depuis la déclaration de son mariage avec la comtesse douairière de Waldegrave.

encore davantage dans quelques semaines, et c'est celui dont je fais le plus de cas, devinez-le s'il est possible.

Vous êtes si occupé, et de choses si importantes, qu'elles m'imposent silence sur toutes les bagatelles que je pourrais vous mander. Vous m'avez dit souvent, quand je me plaignais de l'ennui, qu'il était le malheur des gens heureux; vous oubliez dans ce moment que j'étais vieille et aveugle, cela ne m'empêche pas de convenir que vous avez raison; mais en même temps, il n'en est pas moins vrai que l'ennui est le plus grand des maux, j'en excepte la goutte, la pierre, et toutes espèces de douleurs; la pauvreté, les ennemis, les dégoûts, ne sont des malheurs que parce qu'ils entraînent nécessairement l'ennui; il y a des caractères qui n'en sont pas susceptibles, et ceux qui le tiennent de la nature ont reçu d'elle le plus grand des biens, et qui peut lui seul tenir lieu de tout autre; j'espère que vous êtes de ce nombre, et je vous en félicite.

L'aventure des Viry [1] est singulière; leur ennemi, M. d'Aigueblanche, est disgracié en même

[1] Le comte de Viry fut rappelé de son ambassade à Paris, et en retournant à Turin, arrêté à Suze, par ordre du roi de Sardaigne, avec injonction de ne point quitter cette ville, et de se présenter deux fois par jour au gouverneur. Madame de Viry avait la liberté d'aller où bon lui semblait. Son mari fut ensuite exilé à sa terre en Savoie. Le sujet de son exil n'a jamais été bien connu.

temps qu'eux. Qu'est-ce que cela veut dire? il m'importe peu de le savoir.

M. Gibbon a ici le plus grand succès, on se l'arrache; il se conduit fort bien, et sans avoir, je crois, autant d'esprit que feu M. Hume, il ne tombe pas dans les mêmes ridicules. Je ne sais pas si tous les jugements qu'il porte sont bien justes, mais il se comporte avec tout le monde d'une manière qui ne donne point de prise aux ridicules; ce qui est fort difficile à éviter dans les sociétés qu'il fréquente.

Les Éloges de L'Hôpital vous sont arrivés bien mal à propos; ce n'est pas que je trouve qu'ils méritassent une grande attention; le couronné est détestable, l'autre est bon par-ci par-là; tout le monde le croit de Guibert, l'auteur de la tragédie du Connétable.

Il paraît un livre, qui, je crois, m'amusera. Il a pour titre, *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la république des lettres en France, depuis* 1762 *jusqu'à nos jours, ou Journal d'un observateur, contenant les analyses des pièces de théâtre qui ont paru durant cet intervalle; les relations des assemblées littéraires, les notices des livres nouveaux, clandestins, prohibés; les pièces fugitives, rares ou manuscrites, en prose et en vers; les vaudevilles sur la cour; les anecdotes et bons mots; les éloges des savants, des artistes,*

des hommes de lettres morts, etc., etc., par feu M. de Bachaumont; imprimé à Londres chez John Adamson, 1777.

Si en effet il est imprimé à Londres, vous me feriez un extrême plaisir de me l'envoyer; il est en huit volumes in-12 [1]; on me l'a prêté, mais c'est un livre à avoir à soi; je ne l'ai commencé qu'hier, j'en ai lu un demi-volume, ce n'est que l'histoire des théâtres en 1762, cela est écrit jour par jour; plus il avancera, plus il deviendra intéressant, on ne pourra point l'avoir ici qu'avec de grandes difficultés.

Je fus hier à la répétition de l'opéra d'Armide, par le chevalier Gluck; il ne m'a pas fait le même plaisir que celui de Lulli; cela tient sans doute à mes vieux organes.

M. de Choiseul, qui est arrivé à Paris le 6 de ce mois, ira mardi prochain à la première représentation et retourna mercredi à Chanteloup. Je viens de recevoir une lettre de la grand'maman en même temps que la vôtre; elle croit que je ne vous parle jamais d'elle, elle m'en fait des reproches, elle veut que je vous dise qu'elle vous aime, et qu'elle prend beaucoup d'intérêt par rapport à vous, au duc de Glocester. Toute sa lettre est charmante, je ne crois pas qu'elle

[1] Ces huit premiers volumes sont de *Pidanzat de Mairobert*. L'ouvrage s'est étendu jusqu'à 36 vol. in-12.

sente tout ce qu'elle dit, mais les paroles douces sont toujours agréables, n'eussent-elles que le son.

Je crois que je ferai bien de fermer cette lettre; quand on a une grande occupation dans la tête, tout ce qui en distrait, importune.

Je ne puis me refuser de vous exhorter à ne point prendre trop de confiance sur le meilleur état du duc; l'exemple du pauvre petit évêque de Noyon[1] apprend qu'il ne faut pas trop se rassurer; il mourut avant-hier au bout de quinze ans de maladie, après avoir fait tous les remèdes de la médecine.

LETTRE CCLXXXV.

Jeudi 25 septembre 1777,
8 heures du matin.

Je vous ai prié de chercher et de m'envoyer un livre dont je n'ai plus que faire, je l'ai trouvé ici[2]; je me hâte de vous le dire; je vous conseille de le lire, il vous amusera.

[1] L'abbé de Broglio, frère du maréchal et du comte du même nom.

[2] Les *Mémoires secrets*, etc., etc., dont il est parlé dans la précédente lettre.

C'est aujourd'hui le jour de ma naissance; je n'aurais jamais cru voir l'année 1777 : j'y suis parvenue, quel usage ai-je fait de tant d'années? cela est pitoyable. Qu'ai-je acquis? qu'ai-je conservé? J'avais un vieil ami [1] à qui j'étais nécessaire, c'est le seul lien sur lequel l'on puisse compter; je l'ai perdu, sans nul espoir de le remplacer, et jamais personne ne peut avoir autant que moi besoin d'appui et de conseil. J'emploie mes insomnies à réfléchir, à chercher ce que je dois faire; je suis par mon caractère, indécise, inquiète, mais qu'est-ce que cela vous fait?

La nouvelle d'hier, qu'on dit être sûre, c'est que M. de Saint-Germain se retire. Lui donne-t-on son congé, ou sa retraite est-elle volontaire? Dimanche je pourrai vous le dire. En attendant, bon jour, bonne nuit; bon jour pour vous, bonne nuit pour moi. Je n'ai point encore dormi.

[1] M. de Pontdeveyle.

LETTRE CCLXXXVI.

Dimanche 26 octobre 1777.

Vous pouvez être sûr que j'aurai pour madame Macaulay[1] toutes les attentions possibles; vous sentez bien qu'il me sera fort aisé de faire connaître ce que je pense pour vous. Comme les temps changent! autrefois vous me demandiez le contraire.

Non, en vérité, l'ennui que je connais, et dont je vous ai tant parlé, n'est pas celui du petit Craufurd; il ne sait ce qu'il veut ni ce qu'il lui faut, et moi je sais ce que je désire et ce qu'il me faudrait; M. Gibbon et lui partent demain, je les regrette l'un et l'autre, mais par des sentiments différents; j'aime le Craufurd, du moins je l'ai aimé, et quoiqu'il m'impatiente, et que sa déraison me fatigue, je suis bien aise quand je suis avec lui. Pour le Gibbon, c'est un homme très-raisonnable, qui a beaucoup de conversa-

[1] Madame Catherine Macaulay, ardente républicaine, auteur d'une Histoire d'Angleterre, depuis Jacques Ier, et de quelques autres ouvrages politiques. M. Walpole lui avait donné une lettre pour madame du Deffand.

tion, infiniment de savoir; vous y ajouteriez, peut-être, infiniment d'esprit, et peut-être auriez-vous raison; je ne suis pas décidée sur cet article : il fait trop de cas de nos agréments, trop de désir de les acquérir, j'ai toujours eu sur le bout de la langue de lui dire : ne vous tourmentez pas, vous méritez l'honneur d'être Français. En mon particulier, j'ai eu toutes sortes de sujets d'être contente de lui, et il est très-vrai que son départ me fâche beaucoup; dites-lui bien, quand vous le verrez, que je n'ai cessé de vous parler de lui.

Le Craufurd vous dira que je ne l'aime plus; cela n'est pas vrai, mais je suis devenue comme vous, je ne peux plus aimer.... (je pourrais en demeurer là, mais j'ajoute) que des gens raisonnables. Il s'est ennuyé ici à la mort, et si l'amitié l'a conduit ici, elle s'en est apparemment retournée l'attendre à Londres, car elle l'avait abandonné à son arrivée. Il vous dira que j'ai un neveu [1] duquel je compte tirer quelque parti, et sur lequel je fonde quelques ressources; ce n'est point un homme amusant ni agréable, mais il est doux, il a assez de bon sens; il dit qu'il m'aime, je le veux croire, et je compte qu'il passera cinq ou six mois tous les ans avec moi.

[1] Le marquis d'Aulan, le fils de sa sœur qui s'était retirée à Avignon, où elle est morte.

LETTRE CCLXXXVII.

Mercredi 19 novembre 1777.

J'augure bien mal de l'humeur silencieuse de MM. Howe[1]; il y aura vraisemblablement bien plutôt des changements dans votre gouvernement que dans le nôtre; nos ministres et administrateurs ne sont en aucun danger, et c'est apparemment pour en bien persuader le public, que M. de Maurepas soupa dimanche avec tous les ministres, secrétaires d'état, diplomatiques, tous les amis et amies de madame de Maurepas, chez M. Necker; il y eut une musique, des proverbes, tous les plaisirs réunis. Je ne conçois pas ce qui a donné lieu aux bruits qui ont couru. Le Necker me paraît plus ferme que jamais. Mon avis est qu'on ne peut employer un homme plus capable, plus ferme, plus éclairé, plus désintéressé. Ce ne sont point mes liaisons avec lui qui me font porter ce jugement, je n'en attends rien, je le vois une fois la semaine, il n'a nulle préfé-

[1] Le feu comte et son frère, le vicomte actuel Howe, qui commandait en chef l'armée et la flotte anglaise pendant la guerre de la mère-patrie avec les colonies d'Amérique.

rence pour moi, il sait que je l'estime, et comme je ne lui demande rien, il me voit de bon œil et voilà tout.

Je ne vous mande point de mes nouvelles; en êtes-vous étonné? Ne m'avez-vous pas interdit de vous parler de moi? Tous les événements de ma vie se passent dans ma tête: elle seule produit ma joie ou ma tristesse; tout ce qui m'est externe à peine est-il passé, que je ne m'en souviens plus. Mais si vous voulez que je vous en entretienne, je vous dirai que tout le monde, à peu près, est de retour; les maréchales, les Beauveau, les Boufflers, etc., etc. Je soupe presque tous les soirs chez moi, Ces jours-ci j'ai été incommodée d'une extinction de voix; elle dure encore, ce qui me rend l'exercice de dicter un peu pénible. Je hais le monde, et je vois avec plaisir la vérité du proverbe, qu'*à brebis tondue, Dieu mesure le vent.* La solitude me fait moins de peur, et je parviendrai, j'espère, à végéter.

J'ai écrit au Gibbon et au Craufurd, et à madame de Montagu. Pour vous mettre au fait de ce qui m'a obligée d'écrire à cette dernière, je vous envoie les copies de sa lettre et de ma réponse.

Je suis fort aise d'avoir en perspective une des vôtres pour dimanche.

Adieu, mon ami; ce nom vous est dû, du moins je m'en flatte.

Madame de Montagu à madame la marquise du Deffand.

« Hill-street, 10 mai 1777.

« Madame,

« Un souvenir bien tendre des bontés dont vous m'avez honorée à Paris, m'a souvent excitée à vous assurer de ma reconnaissance; mais toutes les fois que j'ai eu occasion de parler de vous à des amis qui ont le bonheur de vous connaître, je trouve que, même dans notre langue maternelle, les expressions nous manquent, et que nous ne savons rendre justice au sujet ni aux sentiments qu'il inspire. Tout l'esprit de M. Walpole, toute l'éloquence de M. Burke n'y suffisent pas; que ferai-je donc? Il ne me reste qu'une ressource; c'est de vous adresser, comme à une divinité, et vous offrir simplement de l'encens; c'est le culte le plus pur et le moins téméraire. Je vous prie, Madame, de me permettre de vous offrir deux cassolettes, où j'ai mis des aromatiques. Les ignorants et les barbares se servent de signes et de symboles au défaut de paroles; l'encens que je vous présente puisse-t-il vous faire entendre tout le respect, l'attachement et la reconnaissance avec lesquels j'ai l'honneur d'être,

« E. Montagu. »

Réponse de madame du Deffand à Madame Montagu.

16 novembre 1777.

« Pourrez-vous croire, madame, que la charmante lettre que vous avez pris la peine de m'écrire, datée du 10 mai, ne m'a été rendue qu'hier 15 novembre? elle m'a été apportée par M. Boutin, qui s'excusa de ce long retardement par des voyages continuels qu'il a faits depuis son retour d'Angleterre. Je lus votre lettre en sa présence; il fut témoin de mon plaisir et de ma reconnaissance. Rien ne m'a plus surprise que l'annonce d'un présent. Vous en voulez faire un langage; mais quelque charmant qu'il puisse être, on préférera toujours de vous entendre et de vous lire, à tous les hiéroglyphes les plus ingénieux et les plus admirables. Ce n'est pas seulement par ouï-dire, Madame, que je vous parle de votre éloquence; votre lettre suffirait pour me la faire connaître, indépendamment de tout ce que j'en avais ouï-dire. Je viens de lire vos trois dialogues, que madame de Meynières a traduits, et qu'elle m'a envoyés. J'ai lu aussi votre apologie de Shakespear. Je ne doute pas que Voltaire ne reste sans réplique. Je vous dirais tout ce que j'en pense, si mon approbation et mes louanges

étaient dignes de vous; mais, Madame, vous avez dû démêler bien promptement que je n'ai ni talent ni savoir, mais je ne renonce pas à prétendre à avoir quelque goût; je suis trop touchée de votre mérite, pour avoir cette fausse modestie.

« Quand j'aurai reçu ces cassolettes, qui seront pour moi un monument très-glorieux, vous voudrez bien que j'aie l'honneur de vous renouveler mes remercîments : elles courent le monde; elles sont à présent à Ostende; il faut qu'elles arrivent à Rouen, et que de là elles remontent la rivière jusqu'à Paris : il se passera peut-être plus d'un mois avant qu'elles y arrivent; je les attends avec l'impatience qu'on doit nécessairement avoir pour jouir des marques de bonté d'une personne aussi illustre que vous.

« Daignez recevoir, Madame, les assurances de tous les sentiments avec lesquels je vous suis très-respectueusement attachée. J'ai l'honneur d'être, etc. »

LETTRE CCLXXXVIII.

Paris, dimanche 14 décembre 1777.

Quelle différence il y a d'une personne qui pense, à une qui ne dit que ce qu'on pense!

Vous êtes original en tout; et, sans nul compliment, je puis vous dire que votre esprit me plaît beaucoup. Vous me débrouillez toutes mes pensées; car je crois toujours avoir pensé tout ce que vous me dites de moi. En vérité, ne vous en fâchez pas, mais il m'est impossible de m'empêcher de vous dire que je donnerais toutes choses au monde pour vous voir encore une fois: n'ayez pas peur, je ne vous en parlerai pas davantage.

Je voudrais vous rendre mes lettres amusantes, les remplir de faits, d'anecdotes; mais je suis si peu affectée de tout ce qui se passe, que les récits que je vous ferais vous ennuieraient à la mort: madame de Sévigné trouverait bien de quoi vous amuser; mais moi, mon ami, je flétris tout; je n'ai de ressource, pour m'assurer de votre amitié, que votre constance naturelle.

Vos affaires d'Amérique vont bien mal: je ne

saurais croire qu'il en résulte aucun bien pour les particuliers de votre nation; mais j'entends si peu la politique, que je ne pourrais en parler sans ridicule.

Madame de Grammont arrive aujourd'hui; les Choiseul, samedi prochain. Madame de Luxembourg, qui est à Montmorenci, n'en reviendra que le 24, veille de Noël. On soupera chez moi; j'aurai vingt personnes : je voudrais en être quitte.

Votre Charles Fox n'est pas un homme : il a l'audace de Cromwel.

J'avais chargé le Craufurd d'un brimborion pour milady Lucan : j'imagine qu'il ne le lui aura pas donné; il l'aura peut-être perdu, ou il l'aura donné à un autre.

LETTRE CCLXXXIX.

Mardi 6 janvier 1778.

Je vous croyais chez les Ossory [1]; vous m'aviez annoncé ce voyage et vous aviez ajouté que vous seriez quinze jours sans me donner de vos nou-

[1] A la terre du comte d'Ossory à Ampt-Hill, dans le comté de Bedford.

velles; en conséquence, j'avais formé différents desseins: d'abord, de vous écrire en manière de journal, et puis de ne vous point écrire du tout jusqu'à ce que j'eusse appris votre retour à Londres; mais voilà que vos projets sont changés.

Je ne puis me résoudre à vous entretenir de moi et de ce qui m'environne, je crains toujours des hors de propos, quand vous êtes de bonne humeur, mes doléances vous la feraient perdre; et quand vous êtes triste, tout ce que je vous dirais vous paraîtrait puérilités et misère; cependant il faut vous raconter ce qui m'a amusée ces jours-ci.

Vous vous souvenez bien que madame de Luxembourg et moi nous nous donnons des étrennes, que rien ne lui est plus agréable que le parfilage. Il m'est venu dans la tête d'habiller Pompon, le fils de Wiart, en capucin, et de faire tout son attirail de fil d'or, calotte, barbe, cordon, discipline, chapelet, sandales, et besace bien remplie. J'avais assemblé grande compagnie; Wiart vint me dire qu'il y avait un moine qui demandait à me parler, je refusai de le voir; la maréchale, curieuse de savoir quelle affaire il pouvait avoir à moi, voulut qu'il entrât; c'était Pompon, le plus joli petit capucin: il chanta des couplets de différents auteurs, et plus plats les uns que les autres, que par conséquent je ne

vous envoie pas. Le lendemain matin, j'envoyai le petit capucin faire des visites chez mesdames de Caraman, de la Vallière, de Grammont, de Choiseul; il eut le plus grand succès, vous l'auriez trouvé charmant, j'en suis sûre. Deux jours après cette facétie, la maréchale m'apporta mes étrennes, elle mit sur mes genoux les six derniers in-quarto de Voltaire sur lesquels il y avait un petit sac dans lequel il y avait une très-jolie boîte d'or et le portrait de Tonton; ainsi elle me donnait Voltaire et mon chien, et voici le couplet qui y était joint:

Vous les trouvez tous deux charmants,
Nous les trouvons tous deux mordants;
Voilà la ressemblance:
L'un ne mord que ses ennemis,
Et l'autre mord tous vos amis,
Voilà la différence.

Ce couplet est du chevalier de Boufflers.

On ne parlait ici qu'Amérique, on y joint aujourd'hui la Bavière [1]. Que résultera-t-il de tout

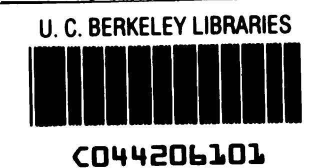
[1] Déjà avant la mort de l'électeur Maximilien de Bavière, sans lignée, en décembre 1777, l'empereur Joseph II avait formé des prétentions sur la succession de Bavière, les troupes autrichiennes occupèrent une partie de ce pays. Mais il s'était formé une coalition, à la tête de laquelle se trouvait le roi de Prusse Frédéric II, il pénétra en 1778 avec son armée en Bohême, il n'y eut pas de bataille rangée, toute la guerre se passa en marches et contre-marches. Enfin elle fut terminée en 1779 par la paix de Teschen.

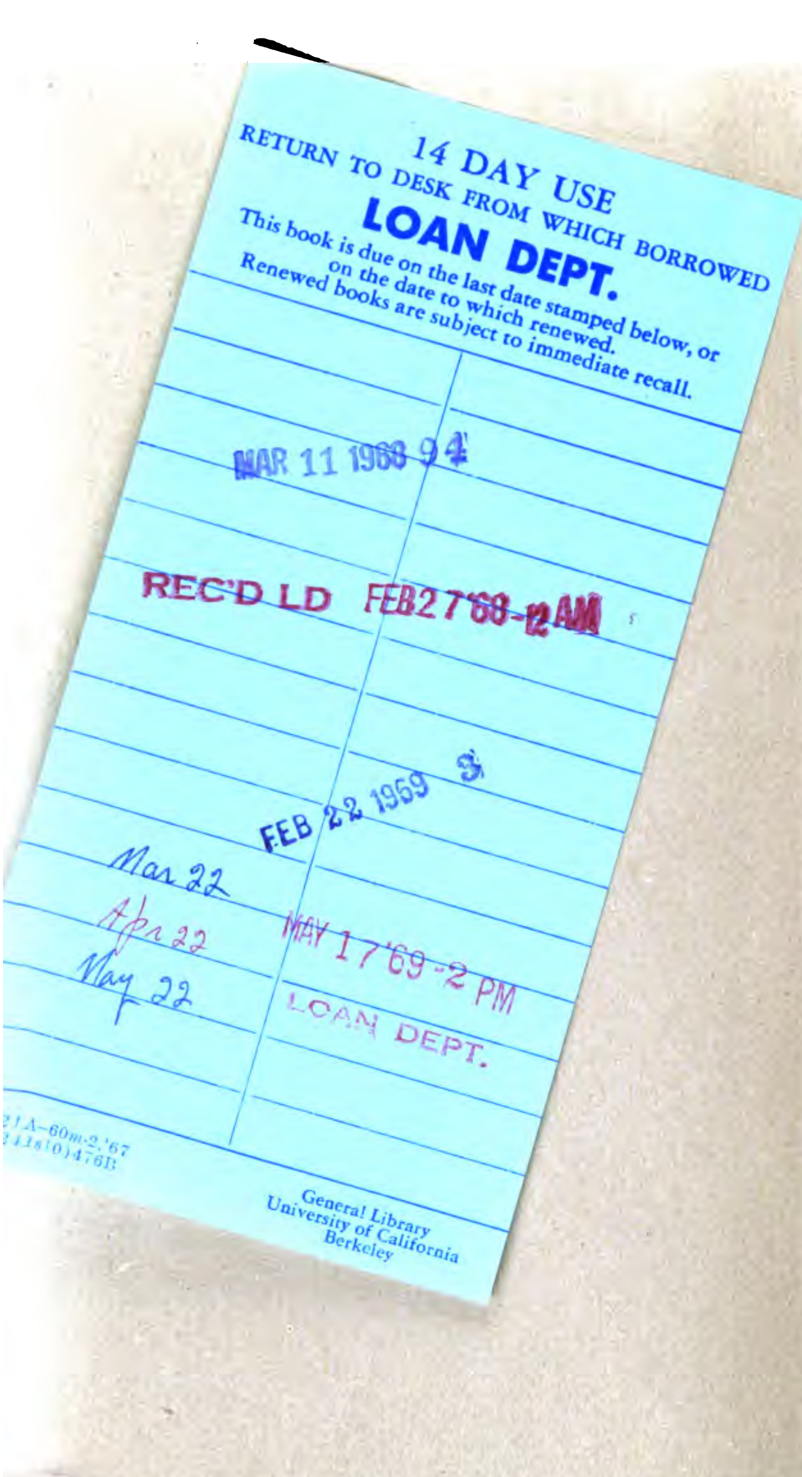
cela? Aucune raison particulière ne m'engage à m'y intéresser; et pour les raisons générales, je m'en dispense : je laisse à d'autres à anticiper sur l'avenir.

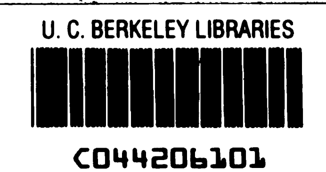
Mercredi 7.

Rien n'est plus singulier que j'aie oublié hier, en vous écrivant, la seule nouvelle qui vous pouvait être un peu intéressante, la retraite de madame de Mirepoix dans un couvent. Elle a renvoyé une partie de ses domestiques, elle loue sa maison ; elle s'est retirée non pas à Saint-Antoine, mais à l'Assomption, auprès de sa sœur Montrevel qui y est établie depuis deux ans. Ce qui l'a déterminée à prendre ce parti, c'est pour pouvoir payer ses dettes, qui ne se montent (dit-elle) qu'à soixante et dix mille francs. Elle a cent mille livres de rente. On peut s'attendre, selon toute apparence, à quelques nouveaux changements.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.


U. C. BERKELEY LIBRARIES
C044206101


14 DAY USE
RETURN TO DESK FROM WHICH BORROWED
LOAN DEPT.
This book is due on the last date stamped below, or
on the date to which renewed.
Renewed books are subject to immediate recall.
MAR 11 1968 9 4
REC'D LD FEB 27 '68 -12 AM
FEB 22 1969 3
Mar 22
Apr 22
May 22
MAY 17 '69 -2 PM
LOAN DEPT.
LD 21A-60m-2,'67
(H241s10)476B
General Library
University of California
Berkeley


U. C. BERKELEY LIBRARIES
C044206101

